
3 1761 04266 6487



# LES NORMANDS

## DANS LES DEUX MONDES

## PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Pompéi, les Catacombes, l'Alhambra, 3e édition. avec 105 grav.; 1889. Firmin-Didot.

Une Visite à Pompéi, 90 grav.; 1887. Firmin-Didot.

Les Catacombes, 75 grav.; 1887. Firmin-Didot.

Henri IV, vie privee, détails inédits. 1885. Firmin-Didot.

Caroline-Mathilde et Struensée; 1887. Firmin-Didot.

Légendes et Poèmes scandinaves, par S. M. Charles XV, traduit du suédois. Dentu, 1863.

Saint Savin et les Normands, Poème, 1878.

Le Château de Pau; 1886. 5e éd., avec gravures.

Histoire de Lourdes; 1877, 1e ed.

Histoire religieuse de la Bigorre; Tarbes.

La Navarre française; 1882. 2 vol. in-8°. Imprimerie nationale.

Le Droit dans les Pyrénées; 1868. 1 v. Imp. impériale.

La Société et les mœurs en Béarn; 1886. Pau.

Le Saut du procureur (scènes de mœurs pyrénéennes).

La Féodalité dans les Pyrénées.

Essai sur le droit du seigneur.

Essai sur l'histoire monétaire de Béarn.

Essai sur la littérature du Béarn.

Antiquités du Béarn, par Marca.

Le Parlement de Navarre.

Monographies de Saint-Savin, de Saint-Orens, de Saint-Pé, de Lescaledieu.

Les Pèlerinages des Pyrénées.

Le Comte de Moret.

Science morale du jury. in-8°.

Observations sur la révision du Code forestier.

Observations sur les lacunes du Code pénal. etc.

Précis des règles relatives à la rédaction des actes de l'état civil.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

# LES NORMANDS

# DANS LES DEUX MONDES

PAR

G.-B. DE LAGRÈZE

COMMANDEUR DU DANEBROG
COMMANDEUR AVEC PLAQUE DE L'ÉTOILE POLAIRE, DE WASA, DE CHARLES III
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.





PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1890

# INTRODUCTION.

---

L'histoire des Normands n'est pas l'histoire d'un peuple, mais celle de guerriers sortis du Nord et aujourd'hui fondus dans des peuples divers.

De quelle région venaient les Normands?

« Ainsi sont appelés, dit Allen (1), par les Méridionaux, tous les vikings venus des parages septentrionaux, qu'ils fussent Danois, Norvégiens, Suédois. »

Ils sont curieux à étudier, ces hommes intrépides dont les essaims sans nombre se répandirent partout, du neuvième au onzième siècle, en Europe et plus loin encore. Ces brigands-héros, sans aucun chef commun, sans lien entre eux, sans but déterminé, sans argent, sans armée, sans patrie, puisqu'ils adoptaient la première patrie où ils pouvaient s'établir, épouvantèrent le monde par leurs invasions et l'étonnèrent par leurs conquêtes.

(1) *Histoire du Danemark,* traduite en français par M. E. Beauvois t. I, p. 17.

Vainqueurs, les Normands escomptaient leurs victoires pour de l'argent; vaincus, ils disparaissaient pour reparaître à l'improviste plus nombreux et plus terribles.

Les empereurs et les rois, lassés de l'inutilité de leurs efforts pour anéantir de tels ennemis, les traitèrent en amis et donnèrent leurs propres filles, les plus illustres princesses, en mariage à des étrangers, sans autre titre que le mal qu'ils avaient fait et la terreur du mal qu'ils pouvaient faire encore.

Les portraits divers que les contemporains nous ont laissés des Normands nous les représentent sous les plus sombres et sous les plus brillantes couleurs.

Les cartulaires d'abbayes, les vieilles chroniques de France contiennent d'horribles récits de la barbarie de ces vikings profanant les choses sacrées, immolant les prêtres au pied de l'autel, massacrant les vieillards, emmenant les femmes en esclavage, ravageant les campagnes, livrant les villes au pillage, et achevant d'anéantir par l'incendie ce qu'ils n'avaient pu détruire par le fer.

Nous redirons les cris d'épouvante et de malédiction contre ces monstres vomis par l'enfer!... Un traducteur de Jérémie interrompit son travail pour substituer aux lamentations du Prophète sur Jérusalem des lamentations sur la France sa patrie!

Quel contraste entre le portrait des vikings fait par

les Méridionaux et celui que nous ont laissé les scaldes anciens et les poètes modernes du Nord!

Quels guerriers que ces Normands, doués de bravoure surhumaine et d'habileté inouïe; poètes quand la poésie semblait n'être pas née encore dans le Midi, ils chantaient eux-mêmes leurs prodigieux exploits. Les *sagas* ne cherchaient qu'à faire de l'histoire, et rien de plus romanesque que le récit de la vie errante de ces aventuriers conquérant des royaumes, épousant des bergères ou des filles de rois! Leurs faits et gestes les plus invraisemblables sont souvent ceux dont l'authenticité est le mieux démontrée.

La Scandinavie, avant la formation des trois royaumes de Suède, de Norvège et de Danemark, était divisée en une infinité de petits États où régnaient des rois *principaux*, des rois *tributaires*, et des *iarls* parfois souverains indépendants. La Norvège seule possédait seize rois! Entre tous ces chefs, à l'étroit dans leurs domaines qu'ils cherchaient à élargir aux dépens de leurs voisins, la guerre était en permanence; les vaincus, les bannis, les fils déshérités pour empêcher le morcellement des héritages, tous ceux à qui la terre manquait, n'avaient qu'une ressource : l'Océan. Ils se faisaient vikings, *rois des mers*, et, suivis de quelques compagnons intrépides, montés sur de légers navires, ils allaient chercher fortune

avec leur vaillante épée au hasard de la tempête. Que de héros parmi ces Normands, depuis Regner Lodbrog jusqu'à Bohémond, prince d'Antioche! Nul roman de chevalerie, nul roman moderne de cape et d'épée ne contient d'aussi merveilleuses aventures!

Longtemps, la harpe des scaldes parut oubliée; de nos jours, elle semble avoir été exhumée du fond de quelque tumulus et nul n'ignore le bruit qu'a fait naguère le scandinavisme rappelant aux peuples scandinaves leur communauté d'origine et de gloire. Les rois se sont associés à ce mouvement national, à ces élans de patriotique enthousiasme pour la poésie du passé. Roi et poète, Charles XV de Suède et de Norvège a chanté lui-même la saga du viking (1), que nous avons traduite en français (2).

Les poètes ont entraîné les historiens à faire aussi l'apologie des Normands, et la secousse imprimée dans le Nord a été si vive qu'elle s'est fait ressentir jusqu'en France.

Les premiers Normands, au lieu d'être des pirates infestant les côtes de la Baltique, sont considérés comme les créateurs du commerce maritime du Nord avec les pays étrangers.

Les Normands, qui ont couvert la France de rui-

(1) *En Vikingasaga;* Stockholm, 1855. *Trykt hos,* J. A. Walldén.
(2) *Légendes et poèmes scandinaves,* par S. M. Charles XV; Paris, Dentu, 1863.

nes, ont trouvé des apologistes parmi nos savants, qui vantent leur supériorité de tactique militaire sur les Français, leur esprit chevaleresque, leurs écoles de guerre, leurs sages institutions, leur influence sur les mœurs, la littérature, l'organisation sociale du moyen âge.

Nous examinerons sans parti pris les théories souvent hardies des apologistes et des détracteurs; nous aurons à consulter les historiens et les chroniqueurs de pays et de temps bien différents; nous laisserons souvent la parole aux faits, et la conclusion à en tirer à l'appréciation des lecteurs.

Les pages de l'histoire générale des Normands que nous allons esquisser n'ont pas, que je sache, été réunies encore; elles sont éparses dans les histoires particulières des peuples les plus divers.

Donc, ce livre sera composé avec les documents empruntés aux sources les plus variées. Ce n'est pas en France seulement que les anciennes chroniques nationales ont été colligées, publiées, traduites et commentées. Nous aurions pu faire, sans grands frais, étalage d'érudition, si nous avions voulu surcharger le livre de notes au lieu de nous imposer une grande sobriété de citations afin de ne pas ralentir notre marche.

L'homme peut déserter le pays natal et adopter les habitudes d'un pays étranger, mais il ne saurait

se dépouiller tout à coup, comme d'un vêtement que l'on peut changer, de son caractère naturel et des influences de l'atmosphère dans laquelle il a vécu.

Nous tracerons à grands traits une esquisse de la vie des Normands chez eux, des singularités de leurs mœurs et des institutions guerrières qui les disposaient aux aventureuses expéditions.

Nous croyons que des écrivains modernes du Nord sont allés trop loin en attribuant aux vikings des lois qui convenaient à des gouvernements réguliers et qui préoccupaient fort peu les Normands dans leurs invasions pour piller, tuer et s'enrichir.

Nous suivrons ces émigrants du Nord dans les royaumes divers où d'abord ils portèrent la terreur et favorisèrent ensuite la civilisation.

Des Normands, nommés Varègues-Russes, après avoir ravagé la Slavie, devinrent les fondateurs de l'empire de Russie.

Des tribus slaves, se sentant incapables de se gouverner elles-mêmes et ayant appris à connaître, à leurs dépens, la bravoure de leurs voisins de Suède, eurent l'idée de leur demander un chef qu'ils appelèrent *grand-prince* ou *grand-duc*.

Comment ces grands-princes, à demi barbares, et sans cesse en lutte avec des tribus ennemies, ont-ils pu, malgré des obstacles qui semblaient insurmontables, créer, développer et organiser un vaste empire

de la Baltique à la mer Noire? Comment ont-ils fait plus d'une fois trembler l'empereur d'Orient à Constantinople? Comment un de ces princes, en se faisant baptiser, a-t-il obtenu pour épouse chrétienne une princesse du sang impérial? C'est ce que nous allons raconter avec l'aide de Nestor et des anciens chroniqueurs russes, qui abondent en détails intimes sur les curiosités et les originalités de mœurs d'un peuple si loin de nous et se développant à une époque si reculée.

La longue lutte des Normands et des Saxons dans les Iles-Britanniques, les invasions des vikings, la conquête de l'Angleterre d'abord par les Normands venus du Danemark, et plus tard par les Normands venus de France, les héros légendaires, comme Regner-Lodbrog et Macbeth, les rois historiques, comme Canut le Grand et Guillaume le Conquérant, nous fourniront de curieuses pages à écrire, quoique les historiens anglais soient plus connus parmi nous que les historiens russes.

Notre histoire nationale est remplie de lamentables détails sur les invasions désastreuses des Normands. En les voyant apparaître, Charlemagne fut saisi du pressentiment des malheurs qu'ils causeraient un jour à la France et il pleura!

En présence du grand empereur, les Normands disparurent, mais pour reparaître terribles sous ses faibles successeurs.

Qu'ils sont tristes les récits des ravages causés en France par les vikings! Ces récits ont une grande ressemblance entre eux. Apparition imprévue des Septentrionaux sur les rives des grands fleuves, de la Seine et de la Loire surtout; profanation des églises; pillage des abbayes; prise d'assaut des villes; ravage des campagnes, incendie et destruction, combats héroïques, fuite après un échec, départ payé après une victoire, réapparition inattendue en violation de tous les traités, voilà ce que nous aurons à dire et à répéter. L'héroïsme de Robert le Fort et d'Eude, qui sauvèrent Paris plusieurs fois assiégé, prouvait bien que la France ne fut jamais stérile en braves; mais, au moment où les plus énergiques efforts étaient tentés pour délivrer le pays des envahisseurs, survint un dénouement imprévu. Le roi de France donna une belle province et la main de sa fille au chef des Normands, Rollon, qui, de viking féroce, devint par une transformation soudaine un des princes les plus sages, les plus pieux, les plus civilisés.

L'Espagne était trop près de la France, et l'Afrique trop près de l'Espagne pour échapper aux convoitises des Normands. Sur ce sujet, nous pourrons ajouter aux renseignements donnés par les chroniques espagnoles ceux que nous fournissent les auteurs arabes, mieux connus aujourd'hui grâce à des traductions nombreuses et aux travaux de M. Dozy. Les Nor-

mands païens étaient cruels et sans pitié contre les chrétiens; après leur conversion, ils crurent pouvoir concilier avec leur foi leurs instincts sanguinaires en ne faisant couler que le sang des infidèles.

Dans la période des longs pèlerinages qui semblaient devoir remplacer leurs expéditions lointaines, lorsque l'histoire des Normands semblait toucher à sa fin, il faut y ajouter un chapitre, le plus étonnant de tous peut-être.

Un Normand, un gentilhomme pauvre, Tancrède de Hauteville, avait douze enfants dont l'avenir l'inquiétait. Sans autre ressource que leur courage, ses fils allèrent chercher fortune en Italie. Pour subvenir à leur existence durant le long voyage, trop fiers pour mendier, ils préféraient vivre avec le produit de leur épée, c'est-à-dire en brigands. Nous raconterons comment ils parvinrent, après les plus prodigieuses aventures, à devenir assez forts pour vaincre le pape commandant en personne une armée, pour battre les troupes de l'empereur d'Allemagne et de l'empereur d'Orient, pour chasser les Sarrasins de la Sicile, pour disputer à l'empereur Alexis le trône de Byzance, pour fonder le royaume des Deux-Siciles et la principauté d'Antioche.

Après avoir résumé les expéditions guerrières des Normands, nous dirons leurs expéditions maritimes pacifiques.

Ils ne faisaient pas la guerre pour la guerre elle-même ; quand ils pouvaient se rendre maîtres, sans coup férir, d'îles désertes, ils mettaient autant d'ardeur à les coloniser qu'ils auraient mis d'audace à ravager des contrées fertiles et bien défendues.

Leur humeur voyageuse et leur goût d'aventures lointaines leur procurèrent la découverte de l'Amérique plusieurs siècles avant Christophe Colomb.

Après avoir tracé le plan de cet ouvrage, je le soumis à un de nos savants les plus versés dans les antiquités scandinaves, M. E. Beauvois, qui me répondit : « Ce programme est très intéressant, mais tellement vaste que tous les membres de l'Institut, s'ils savaient le vieux norrain, ou tout au moins le danois ou le suédois, ne suffiraient pas à le remplir dans une vie d'homme. »

M. Beauvois ajoutait : « Rien que pour les antiquités, il y a plus de trois cents volumes danois, suédois, norvégiens, finlandais à dépouiller. »

J'ai examiné avec curiosité ce qui reste des armes et des reliques des vikings dans les musées de Stockholm et de Copenhague. J'ai lu avec intérêt les principaux travaux de l'érudition scandinave moderne. M. Steenstrup (1) a entrepris un immense ouvrage sur les Nor-

(1) M. Steenstrup a publié déjà : *Normannerne;* Copenhague, 1876, 3 volumes; — *Danelag*, un 4e vol.; Copenhague, 1882. (Danelag est le district danois de l'Angleterre.) L'établissement des Normands en France sera l'objet du 5e volume. La grande question agitée dans le Nord est celle de l'origine danoise ou norvégienne des Normands qui occupè-

mands; quand pourra-t-il l'achever? Nous rendons hommage à son mérite, mais qu'il nous pardonne de le citer souvent pour le combattre. En voulant trop relever les anciens vikings, il va parfois trop loin, et son patriotisme nuit à son impartialité.

Les Normands n'ont pris leur nom et acquis leur puissance qu'en désertant leur patrie; ils n'ont rien fait pour le pays natal, qui n'a rien fait pour eux. La connaissance des lieux témoins de leurs exploits est donc plus intéressante que celle des lieux témoins de leur naissance quelquefois obscure et discutée.

Étranger aux passions du scandinavisme et sentant cependant un vif attrait pour les régions trop peu connues du Nord, je n'ai d'autre souci que de chercher la vérité. Mais quand on croit l'avoir trouvée, qui est sûr de ne pas se tromper?

rent la Neustrie. Selon les auteurs anciens et modernes, Eginhard et Halmodus, *l'exercitus Normannorum* était un ramassis de gens venus des bords de la Baltique. M. Beauvois a traduit, en l'abrégeant, l'introduction de l'œuvre de M. Steenstrup, qui a été publiée dans le *Bulletin de la société des Antiquaires de Normandie* (1882, t. x, p. 185) sous le titre de : *Etudes préliminaires pour servir à l'histoire des Normands et de leurs invasions.*

# LES NORMANDS

## DANS LES DEUX MONDES.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA VIE DES NORMANDS.

Les Normands. — Leurs dieux. — Adoration de la Force. — La Peur, crime punissable. — Mort violente glorifiée. — Le bourreau et les sept patients. — Immortalité de l'âme. — Pacte de frères. — L'amitié et l'amour. — Nourriture. — Arts et sciences. — Constitution politique.

Les Normands n'ont reçu ce nom : *hommes du Nord* (North-man) que des méridionaux surpris de l'apparition imprévue de ces étrangers venus du Danemark, de Norvège ou de Suède, et dont on ne savait point préciser l'origine.

Ces guerriers barbares paraissaient de même race et adoraient les mêmes dieux. Les plus anciens dieux du Nord se nommaient *Baal* (le Soleil), *Balder* (la Bonté), *Thor* (la Force, le Tonnerre). Odin, qui devait être regardé comme le roi des dieux, comme *le principe de tout* (Alfader) n'arriva dans le Nord, selon le premier historien islandais Aré-Frodé, qu'en 65 ou 66 avant J.-C. lorsqu'il cherchait à se soustraire aux Romains.

Si les poètes ont rendu célèbre la mythologie grecque et romaine, dont l'empire était cependant très restreint, la mythologie d'Odin, avec ses dieux sombres et sanguinaires, est restée longtemps peu connue en France. Ces dieux semblaient ne devoir convenir que pour le Nord. Les Normands vainqueurs ne songèrent jamais à les transplanter au midi. Ils les abandonnaient quand ils abandonnaient leur patrie et ils adoptaient facilement le culte et les mœurs du pays où ils allaient se fixer.

Les peuples, qui arrangent eux-mêmes leur religion, ont soin de la mettre en harmonie avec leurs idées et leurs goûts; plus tard la religion s'affermit, prend racine et réagit à son tour sur le caractère national.

L'odinisme était basé sur le principe que la Force prime tout, le droit divin comme le droit humain.

Les Scythes et les Germains, comme les Scandinaves, croyaient que leurs divinités, essentiellement guerrières, aimaient à se mêler aux combats.

Tacite (1) fait dire à un de ces barbares : « La valeur est le seul bien propre à l'homme. Dieu se range du côté du plus fort. »

Le guerrier, doué d'une vigueur physique extraordinaire et habile à manier les armes, ne voyait rien au-dessus de son courage, et disait en parlant de ses ennemis : « Quand ils seraient plus forts que les dieux, je veux les combattre. »

Saxon le grammairien met dans la bouche d'un fier Scandinave ces paroles de défi adressées à Odin, avec lequel il aurait voulu se mesurer : « Où donc est-il main-

(1) *Hist.*, l. IX, c. XVII.

tenant celui qu'on nomme Odin, ce héros si bien armé et qui n'a qu'un œil pour le conduire. Ah! si je pouvais le voir cet époux redouté de Frigga! C'est en vain qu'il est couvert d'un bouclier resplendissant, c'est en vain qu'il est monté sur un grand cheval; il ne sortirait pas sans quelque blessure de sa demeure de Lethro. Il est permis d'attaquer et de combattre un dieu guerrier. »

Lorsque la foi antique commença à faiblir, on adorait encore la force. On lit dans la vieille histoire d'Olaüs, roi de Norvège, qu'un guerrier pressé de se faire chrétien, répondait : « Je veux bien que tu saches que je ne crois ni aux idoles, ni aux esprits. J'ai voyagé dans plusieurs pays; j'ai rencontré des géants et des hommes monstrueux, jamais ils ne m'ont vaincu ; ainsi jusqu'à présent je ne crois qu'à ma vigueur et à mon courage. »

Les dieux n'étaient respectés du peuple que parce qu'ils étaient doués d'une force surhumaine et qu'ils possédaient une arme sans pareille, le tonnerre. Leur religion excitait à la guerre, à la vengeance, au mépris de la vie.

La félicité suprême des dieux et des habitants du Valhalla, c'était de se battre et de se mettre en pièces depuis le matin jusqu'au soir. Dans les contrées barbares où l'état de lutte armée était l'état normal, le développement du corps était l'éducation principale. Faire des sauts prodigieux, grimper sur les rochers, s'endurcir à la fatigue, s'habituer à la lutte, telle était l'instruction primaire enseignée dès l'enfance. Lorsque les forces physiques de l'adolescent lui permettaient le maniement des armes, on lui remettait une épée, une lance, un bouclier; c'était le signe de l'émancipa-

tion. Il n'avait appartenu jusqu'à ce moment qu'à sa famille; alors, il appartenait à l'État.

La prédominance de la force sur toute autre qualité était reconnue même par la loi. L'homme faible n'avait pas droit de posséder des biens, parce qu'il ne pourrait pas les défendre. La victoire était le signe certain de l'approbation des dieux.

On mesurait la valeur d'un homme sur sa force et son courage. Un roi de Danemark promet les grades élevés de l'armée à celui qui en toute occasion attaque l'ennemi, s'il n'en a qu'un devant lui; fait face à deux agresseurs; ne recule que d'un pas, s'il est attaqué par trois; et ne prend la fuite que si quatre tombent sur lui à la fois.

La lâcheté n'entraînait pas seulement l'ignominie, c'était un crime. Harald le bleu, dans une ville qu'il avait fondée, défendit, raconte une saga, de prononcer le mot de *peur*, même dans les grands dangers (1).

L'homme qui avait fui en jetant son bouclier, ou qui avait été blessé par derrière, n'osait plus se montrer. Être pris par l'ennemi, même après une vaillante défense, c'était un déshonneur. Forthon, roi de Danemark, est fait prisonnier au fort de la mêlée. L'ennemi lui offre la vie. Il refuse en disant : « A quoi me servirait-elle pour rester dans la honte? Quand même vous me rendriez mes trésors et ma couronne, pourriez-vous me rendre l'honneur lorsqu'il est perdu? Vos bienfaits ne rétabliraient pas ma gloire et les siècles à venir diront toujours : « Forthon a été pris par l'ennemi! »

(1) *Jomswikings saga*, apud Barthol., l. I, c. v.

Le mot de lâche, *niting*, était une provocation inévitable à un duel à mort sur-le-champ. Les blessures faites par les paroles étaient considérées comme les plus graves.

Les Islandais ayant fait des chansons contre Harald, celui-ci arma aussitôt une flotte pour aller les châtier. On cite comme datant de cette époque une loi prononçant la peine capitale contre tout Islandais faisant des satyres contre les rois des trois États scandinaves.

Les combats d'homme à homme, de tribu à tribu, de peuple à peuple, se succédaient presque sans interruption, et le brave épargné par la mort se frappait souvent lui-même pour obtenir au Valhalla la gloire des trépas sanglants.

Lorsqu'un père était menacé de mourir de maladie ou de vieillesse, c'était œuvre pie que de l'assommer à coups de massue, parce qu'Odin ne pardonnait pas la honte de mourir naturellement. Il fallait mourir par les armes, mourir en affrontant la mort et en riant.

Un officier d'un roi de Norvège, en faisant l'éloge de son maître, s'exprime ainsi : « Toutes les histoires raconteront à l'avenir que mon roi *est mort en riant!* »

Hacquin, roi de Norvège, condamne à mort sept guerriers qui faisaient partie d'une armée dirigée contre lui. Thorschill, chargé de leur trancher la tête, a la singulière idée de leur demander ce qu'ils pensent de la mort en présence de laquelle ils se trouvent. Le premier répond : « Pourquoi m'effrayer de ce qui est arrivé à mon père et qui devait dans tous les cas m'arriver un jour? » Le second répond : « La loi défend d'avoir peur. Jamais on ne m'entendra prononcer une parole de

crainte. » Le troisième répond, en regardant Thorschill : « Je me réjouis de mourir ; j'aime mieux une mort glorieuse comme la mienne, qu'une vie infâme comme la tienne. » Le quatrième fait cette singulière réponse : « J'accepte la mort avec courage et avec plaisir. Je te prie seulement de me trancher la tête le plus promptement possible. On a souvent agité la question de savoir si, après la décapitation, on conserve encore quelque sentiment. Faisons une expérience. Je vais prendre ce couteau dans la main ; si après avoir eu la tête tranchée, je le porte contre toi, ce sera une preuve que je n'aurai pas entièrement perdu le sentiment ; si je le laisse tomber, ce sera une preuve du contraire ; ainsi frappe vite afin de résoudre au plus tôt la question. » Le cinquième répond : « En mourant, je me moque de mes ennemis. » Le sixième répond : « Frappe-moi au visage, je te défie de me faire faire le moindre signe de frayeur ni même de me faire fermer les yeux. » Le septième répond : « Je reçois la mort avec plaisir, puisque j'ai vu mourir tous ceux auxquels il m'eût été cruel de survivre. »

On se demande comment les Scandinaves ont pu porter si loin le mépris de la vie. L'idée de la mort n'est pas aussi effrayante pour des peuples sauvages que pour les peuples arrivés à une civilisation avancée. Les uns, habitués à une vie rude et pénible, sourient à l'idée d'un monde meilleur. Les autres, accoutumés à toutes les jouissances matérielles, regrettent de quitter ce monde et peuvent craindre d'être obligés de rendre compte ailleurs de l'abus qu'ils ont fait des plaisirs d'ici-bas.

J'ajouterai une autre raison, spéciale aux Septen-

trionaux. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, lorsque cette croyance rencontrait beaucoup d'incrédules chez les peuples civilisés et même chez d'illustres philosophes. Dans la persuasion où étaient les Normands que la mort n'est que le passage à une longue vie, ils ignoraient la plus fâcheuse de toutes les craintes, celle du trépas. Ils prenaient les armes avec joie, ils savaient mourir et regardaient comme une lâcheté de ménager une existence qui ne finissait que pour recommencer plus douce et plus heureuse au Valhalla.

Dans les cœurs de ces guerriers demi-barbares, à côté des sentiments de haine vigoureuse, d'implacable vengeance, se rencontraient les sentiments de la plus cordiale amitié et du plus énergique dévouement.

L'amitié unissait des compatriotes courant les mêmes dangers, les mêmes aventures, et le dévouement allait jusqu'à prodiguer sa vie pour sauver celle d'un ami. Dans le Nord existait ce qu'on appelait *le pacte de frères*. En partant pour une expédition, il arrivait parfois qu'on se liait à un chef par le serment de ne pas lui survivre s'il venait à succomber. Parfois aussi de simples guerriers faisaient entre eux une association pour se protéger, se défendre, se venger, et mettre la vie même au service de l'un pour l'autre, réciproquement.

La fraternité d'armes était sans doute connue chez les peuples antiques, et du temps d'Homère on en cite des exemples dans la Grèce. La chevalerie, qui n'était qu'une vaste fraternité d'armes, perfectionna ces associations dont les chroniqueurs et les romanciers parlent si souvent. Mais la *fraternité d'armes* a surtout fleuri dans le Nord : on l'y retrouve dès les temps les plus re-

culés; et le christianisme, loin d'abolir ces associations, les sanctifia sous le nom de *confrairies*. Le nombre des confrairies devint si considérable, qu'il en résulta des abus qui finirent par amener la suppression d'une institution qui avait fait son temps.

Après avoir parlé de l'amitié, faut-il parler de l'amour? L'amour est de tous les siècles et de tous les pays. Dans le Nord, il s'allume peut-être moins vite, mais il dure plus longtemps. Il a peut-être aussi produit en ce pays moins d'excès et plus d'actes d'héroïsme.

Odin était assimilé au Mercure antique qui passait pour le Dieu des voleurs. Il faisait une œuvre méritoire de la richesse; qu'elle fut acquise par l'avarice ou par le travail, par des moyens honnêtes ou malhonnêtes, peu importait; pour l'homme qui possédait des trésors, les portes du Valhalla étaient grandes ouvertes. Odin disait : Heureux les riches! comme Jésus disait : Heureux les pauvres!

Les Vikings avaient rapporté de leurs pillages et du butin des batailles, tant de trésors, dans un pays où l'on ne savait pas les dépenser, que lorsque le christianisme prêcha la charité, les personnes pieuses qui voulaient faire l'aumône ne trouvèrent pas de pauvres dans la Scandinavie et furent obligées d'en chercher à l'étranger.

Le luxe des habitations ne consistait guère que dans la grandeur des dimensions. Arngrimus nous apprend que le palais d'Ingolphe avait 105 pieds de longueur.

Se battre, boire, et manger était la vraie félicité sur terre comme au Valhalla.

Dans les grandes occasions, il était d'usage de couvrir le

plancher de paille. Le foyer était au milieu de la pièce ; la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée dans le toit ou dans le mur. Des bancs étaient placés autour de la table qui était quelquefois très longue. Le roi et la reine occupaient la place d'honneur (*högsäte*), au milieu du banc, tournés vers le soleil. L'hôte le plus distingué siégeait en face ; les hommes et les femmes étaient rangés par couples et buvaient ensemble. On se portait des toasts d'un bout de la table à l'autre, et la bière devait traverser le feu : les sagas disent que l'on vidait les coupes tout d'un trait. Les coupes qu'on a retrouvées sont si vastes, qu'aujourd'hui elles ne peuvent être vidées d'un coup par l'homme moderne dont la force paraît avoir dégénéré de celle de l'homme antique. Les grands festins avaient lieu surtout avant une expédition pour en dresser le plan, et après le retour pour en célébrer le succès.

L'industrie agricole dans les temps païens ne fut pas négligée, sans doute, mais fut peu en honneur.

On a retrouvé des premiers essais de glyptique et de la naissance des beaux-arts. On faisait des statues, elles sont très grossièrement sculptées. Dans les longues nuits d'hiver, de bonne heure on se mit à sculpter le bois. On fait encore des choses charmantes avec du bouleau. De très anciens fragments de lambris étonnent par la finesse du travail ; on en a retrouvé de très remarquables représentant des héros des temps anciens.

L'étude des astres était de grande utilité pour ce peuple maritime. Dans une antique saga, un jeune homme énumère tous ses talents à sa belle fiancée. Il sait jouer, courir en patin sur la glace, nager, chanter,

et appeler toutes les étoiles par leur nom. Ces noms n'avaient aucun rapport avec ceux que nous leur donnons. La grande Ourse s'appelait *le grand Chien;* Orion *la quenouille de Frigga;* la voie lactée *le Chemin de l'hiver.*

L'année commençait au solstice d'hiver. Elle se divisait en quarts d'année et en mois. Le mois était divisé en semaines de 7 jours; le jour en douze parties qui avaient chacune un nom particulier.

Ils regardaient la plus longue nuit d'hiver comme la *nuit mère.* Ils croyaient que c'était pendant cette nuit que le monde avait été créé et que toutes les autres nuits provenaient de celle-là. Ils comptaient le temps par nuits et non par jours. Cet usage antique a existé chez les Germains, et on dit qu'il en reste encore des vestiges dans quelques locutions actuelles des Septentrionaux.

On a cherché à dégager des nuages qui la couvrent l'histoire des premières constitutions politiques. Si le despotisme a paru convenir de bonne heure aux peuples de l'Asie, la liberté a fleuri dans le Nord. Pour un peuple qui vivait de chasse et de pêche, les séductions de la cour avaient peu d'attrait. Pour des hommes avides de combats, il fallait surtout un chef habile et intrépide, qui sut les conduire à la victoire. On choisissait le plus brave. On montre encore en Danemark trois endroits où, selon la tradition, se faisait l'élection du roi. Là s'élèvent douze fragments de roc rangés en cercle. Au milieu, une pierre plus haute est sculptée en trône. D'autres pierres semblent indiquer l'enceinte que la foule ne pouvait franchir.

Le choix se faisait ordinairement parmi les membres de la famille royale. Les anciens rois prétendaient des-

cendre des dieux. Les chefs proclamaient le nom qui avait obtenu leur suffrage; le peuple l'accueillait avec des cris de mécontentement ou l'acclamait en frappant en cadence sur les boucliers.

En Suède, dans les temps les plus anciens, le roi élu était, après la proclamation par les grands et l'acceptation par le peuple, élevé sur les épaules des sénateurs. Dominant ainsi toute la foule, le nouveau souverain haranguait le peuple; il jurait à Odin, d'observer les coutumes du pays, de tirer vengeance des ennemis de la patrie et de faire quelque exploit qui le rendrait célèbre.

# CHAPITRE II.

## MOEURS ET INSTITUTIONS.

Cause des émigrations. — Les vikings poétisés. — Chevalerie du Nord. — La piraterie glorifiée. — Écoles militaires. — Cupidité, fourberie et cruauté des Normands. — Leur savoir trop prôné.

Le climat rigoureux du Nord, les montagnes, la stérilité de certaines régions, rendaient le pays pauvre. Le voisinage des mers, des fiords, des lacs immenses avait donné aux septentrionaux le goût des aventures maritimes.

De bonne heure, ils cherchaient sur les flots, dans la piraterie, les richesses que la terre avare leur donnait avec peine. On a retrouvé des barques des temps préhistoriques que nous avons vues au musée de Copenhague. Lorsque les Normands furent devenus plus habiles navigateurs et plus nombreux, ils se hasardèrent dans les aventures lointaines. Une expédition heureuse en provoquait d'autres. Familiarisés avec les flots, ils ne craignaient pas la tempête qui plus d'une fois les fit échouer sur des plages qu'ils ignoraient, et dont ils rapportèrent un riche butin. Les populations effrayées achetaient à prix d'argent la paix aux Normands, lorsqu'ils ne pouvaient les éloigner par leurs armes.

Lorsqu'ils apparaissaient, on les regardait comme des monstres vomis par l'enfer, n'ayant pour compagnons et pour guides que le démon du meurtre et celui de l'incendie (1)! Les populations étaient à moitié vaincues par la terreur qui les précédait; elles imploraient contre ce fléau le secours du ciel, et longtemps elles ajoutèrent aux vieilles litanies : *A furore Normannorum libera nos Domine* (De la fureur des Normands, délivrez-nous, Seigneur.)

Jamais on n'avait vu le brigandage en grand, organisé dans de telles proportions et dans tant de nations diverses par les mêmes vikings. Les cartulaires des couvents nous offrent la plus énergique peinture des dévastations des Normands et l'expression de l'épouvante qu'ils inspiraient.

Des écrivains du Nord, cherchant à refaire l'histoire contemporaine des vikings, ont tenté de réhabiliter leur mémoire en disant que ces héros intrépides étaient mus par la passion de la gloire.

Nous ne discuterons pas, mais quand nous aurons raconté les faits sans commentaires, on verra qu'ils ne cherchaient pas les combats pour la gloire, mais pour le butin. Odin aimait les hommes qui savaient s'enrichir autant que ceux qui savaient se battre.

Les invasions des barbares et des Sarrasins ont passé en France comme des torrents qui ne laissent pas de traces; les invasions normandes ont laissé d'indestructibles souvenirs de leur passage.

On s'est demandé d'abord quelles ont été les causes

(1) *Cum ducibus solitis Marte et Vulcano.*

de l'émigration de tant de milliers de Scandinaves quittant à la même époque leur pays, pour aller de tous côtés, par bandes sans aucun lien entre elles, courir les aventures lointaines pour jeter partout la désolation en s'exposant à tous les dangers de terre et de mer.

Voici un fait certain constaté même par nos auteurs anciens : « Les Danois, dit Guillaume de Jumiège (l. I, ch. IV), se multiplièrent à tel point que toutes les îles se trouvaient remplies d'hommes; un grand nombre d'entre eux furent forcés à émigrer des lieux qu'ils occupaient *par des lois que publièrent leurs rois*; or cette race allait ainsi toujours croissant par la raison que les hommes, adonnés à une extrême luxure, s'unissaient à beaucoup de femmes. Les fils devenus grands, le père les éloignait tous de lui, à l'exception d'un seul qu'il instituait héritier de ses biens. »

Ce que dit Guillaume de Jumiège est exact. On lit aussi dans le roman du Rou :

Coutume fu jadis lonc temps,
En Danemarch, entre payens
Quand homme avait plusieurs enfans,
Et il les avoit nourris grans,
L'un des fils retenait par sort
Qui est son her après sa mort;
Et cil sur qui le sort tornait,
En autre terre s'en alait.

Le Nord était rempli de seigneurs puissants; c'étaient de petits rois. *Herse* était un titre encore plus élevé que celui de *Jarl* ou *comte*. Le *Herse* se serait bien gardé d'amoindrir ses États en les partageant à ses nombreux enfants, il choisissait le plus fort, le plus capable de

soutenir l'honneur de la race, parfois même il tirait au sort parmi ses fils celui qui devait être l'héritier, puis il éloignait les autres en leur donnant des vaisseaux, des hommes et des armes, pour aller chercher fortune ailleurs.

Dans ces pays barbares, la guerre était à l'état permanent. Les vaincus, bannis et traqués s'enrôlaient dans les bandes de vikings. Lorsque Harold aux beaux cheveux eut réuni sous son sceptre tous les petits États qui composaient la Norvège, les seigneurs dépossédés furent envoyés chercher fortune ailleurs.

Alors les princes vaincus, les fils de herse déshérités par le sort, les bannis pour des causes diverses, les braves, amoureux de lointaines expéditions, se rassemblaient, formaient des flottilles, unissaient leurs forces pour les rendre plus redoutables, choisissaient pour chef le plus vaillant et allaient recueillir du butin ou faire des conquêtes.

Le guerrier errant, le loup *wargr*, devenait roi de mer *Sækong*, *viking*, et lorsque plusieurs se trouvaient réunis, ils élisaient un roi des rois : *kongakong*.

Les vikings choisissaient les nuits orageuses pour mettre leurs voiles au vent, jouant sur leurs barques avec les vagues bondissantes ; familiarisés avec les tempêtes, ils échouaient au hasard ou choisissaient les régions les plus fertiles.

Dès que ces hardis marins habitués à parcourir les fiords, à défier les écueils, à faire pénétrer leurs longues barques dans l'embouchure des fleuves et même de rivières qui aujourd'hui ne sont plus navigables, ils les mettaient à l'abri dans quelque anse favorable.

Une fois à terre, les marins devenaient des cavaliers : ils vidaient les écuries des châteaux, des couvents et des laboureurs, pour se procurer des chevaux. Les escadrons improvisés faisaient fuir les serfs qui combattaient à pied et les chevaliers surpris par une attaque imprévue.

On peut voir encore dans le musée de Copenhague les armes des vikings, leurs formidables épées, massives, gigantesques, dont la poignée était ornée d'entrelacs et de dragons argentés.

Leurs dieux étaient attaqués par le christianisme ; ils les vengeaient par des hécatombes de prêtres et de moines. Ils ne se bornaient pas à des exploits nocturnes, ils recherchaient les grandes villes. Ils prirent Londres, assiégèrent Paris, et rêvèrent la conquête de Rome et de Constantinople.

Si l'histoire des Normands est racontée d'une manière triste et lamentable dans le pays théâtre de leurs ravages, comme la poésie du Nord a revêtu de brillantes couleurs ces guerriers sans pareils, ces rois de la mer, conquérant des royaumes et amassant du butin pour offrir des couronnes et des trésors à une femme adorée !

Écoutez le chant plaintif de la fiancée pendant les tristesses de l'absence et dans l'attente d'un retour incertain : « O vents du ciel, saluez mon amant de votre bruyante voix ; grêle, porte-lui mon message ; nuage, dis-lui tous mes regrets ; ciel, donne-lui l'intelligence et la sagesse ; vapeurs de l'air, racontez-lui mon amour, et faites-lui entendre les vœux de mon cœur ! »

Les poètes contemporains ont retrouvé la harpe des

skaldes et ont demandé des inspirations aux compagnons de gloire du viking.

Nous avons nous-même fait connaître en France un poème, le *Vikingsaga*, la saga du viking, œuvre brillante d'un poète roi (1).

Tégner, dont les chants sont si renommés dans le Nord, fait dire à Frithiof :

« Libre mer! tu ne connais pas de roi qui t'enchaîne sous les caprices du maître. Ton roi, c'est le guerrier qui ne tremble jamais quelque haut que tu soulèves, agitée par la colère, tes flots écumeux; tes plaines d'azur réjouissent le héros. Ton navire les sillonne comme le soc d'une charrue et la pluie de sang qui tombe à l'ombre des mâts devient pour elle une semence brillante comme l'acier. On le voit surgir comme une moisson de gloire, une moisson d'or. Sois-moi fidèle, vague sauvage, c'est toi que je veux suivre. Le tertre funéraire de mon père s'élève dans un lieu paisible et les vagues murmurent autour de son vert gazon. Mon tombeau à moi sera bleu, l'écume de la mer le couronnera, et il flottera sans cesse au milieu des brouillards et des tempêtes cherchant à en attirer d'autres dans l'abîme. O toi qui m'es donnée pour demeure dans ma vie, tu seras mon tombeau, libre mer! »

Parmi les vieilles sagas, en voici une qui a inspiré une tragédie à Oehlenschlæger.

Axel et Waldeborg s'aimaient depuis leur jeune âge. L'union du plus brave et de la plus belle semblait ne

(1) *Légendes et poèmes scandinaves*, par S. M. Charles XV, traduits par nous en français. Paris, Dentu.

devoir rencontrer aucun obstacle. Le jour des fiançailles s'était levé riant et serein, mais tout à coup un point noir parut à l'horizon. Hagen, le fils du roi, n'a pu voir la belle Waldeborg sans que son cœur ne s'enflamme d'amour pour elle. Il la trouve digne du trône; il la demande avec une violence qui rendait un refus impossible.

Grand fut le désespoir d'Axel et de Waldeborg forcés de se séparer au moment où ils espéraient être à jamais unis.

Bientôt la guerre éclata. Hagen convoque tous les vassaux. Axel n'hésite pas à sacrifier au devoir et à l'honneur sa colère et sa vengeance. Il accompagne son seigneur dans les expéditions périlleuses. Un jour, après avoir fait des prodiges de bravoure pour défendre son ennemi, mais son chef, il voit tomber le jeune prince mortellement frappé. « Axel, dit Hagen mourant, tu aimais Waldeborg, tu es digne de l'épouser. Tu es le plus brave et le plus généreux de tous, tu es digne d'être roi. Je te lègue ma couronne comme réparation de mes torts, comme récompense de ta valeur. »

Axel ne songe ni à l'amour ni au trône, il n'a qu'une pensée : celle de venger la mort de son seigneur par une hécatombe d'ennemis. Il se précipite dans la mêlée, il frappe toujours. Il finit par être atteint à son tour; il succombe les armes à la main, victime de son héroïque témérité.

La vie des vikings, au point de vue des progrès de la civilisation, a été de nos jours trop vantée par des auteurs sérieux du Nord et même du Midi.

On est allé jusqu'à retrouver dans la piraterie des

Normands l'origine et les caractères de la chevalerie du moyen âge. On a beau avouer *qu'il faut tenir compte de la différence du lieu, de la scène et des coutumes locales*, le viking égorgeait les prêtres et les femmes dans l'église, réduisait à l'esclavage les paysans désarmés, brûlait tout, pillait tout, volait tout par surprise, par ruse et par des manœuvres perfides aussi bien que par la force; il est difficile de ne pas voir dans ces barbares brigands le contraire des sentiments des chevaliers français.

Du reste, ce n'est pas une question à résoudre par des raisonnements, mais par les faits. Ce que nous avons à raconter de la manière d'agir barbare, cruelle et perfide des Normands ne peut être contesté, et, après avoir tout lu, on jugera.

Si la loyauté a été un des caractères de la chevalerie, la ruse, la violation des traités, les mensonges les plus odieux, plaisaient aux pirates normands.

On traite leurs ruses de finesse habile et de stratagèmes de guerre, et on dit qu'on leur prête des inventions barbares dont les récits sont suspects parce qu'on les place dans des expéditions diverses. On jugera encore cette question quand on connaîtra tous les faits et il n'est pas de cœur honnête qui ne s'indigne de l'infernale imagination de ces pirates.

M. Steenstrup s'exprime ainsi : « Néanmoins, il faut avouer que les descendants des vikings savent bien distinguer entre la PIRATERIE PERMISE ET LOUABLE et les crimes contre la propriété pendant la paix : en Danemark, comme dans les colonies à l'étranger, les punitions des crimes contre la propriété étaient très sé-

vères. Ainsi la saga de Kanut le Saint (ch. XXIX) nous raconte que le roi fit mettre à mort toute personne convaincue de vol ou de brigandage, et que telle était la peur de la justice et de sa vengeance que personne n'osait voler dans le royaume (1). »

Selon nous, les Normands étaient à la fois des brigands et des héros.

Parmi eux se trouvèrent des hommes de grande valeur et de génie. Après avoir effrayé le monde par leurs actes cruels et barbares, on en vit plusieurs quitter la vie de brigand pour devenir de grands princes, pour mériter le titre de juste, le titre de saint. Il ne faut pas confondre le temps où ils suivaient les principes d'Odin et celui où ils avaient énergiquement adopté les principes chrétiens.

Des auteurs du Nord n'hésitent pas à prétendre que l'art militaire était plus perfectionné chez les vikings que chez tous les peuples de l'Europe. Ils font d'abord grand bruit de la société des Jomsvikings à Jomsborg en Poméranie. On ne pouvait entrer dans la société avant l'âge de quinze ans ni après celui de cinquante ans. Tout homme, qui, dans un combat à armes égales, avait reculé, était indigne d'être admis dans la société ou en était exclu. Le bourg de Jomsborg n'était habité que par des vikings; il était fermé aux femmes et aux enfants. Nulle femme ne pouvait y entrer et nul homme ne devait s'en absenter pendant plus de trois jours. Tous les membres de la société se regardaient comme des frères d'armes et

(1) Johannes Steenstrup, *Études préliminaires pour servir à l'histoire des Normands*, page 381.

étaient obligés de prendre la défense l'un de l'autre. Il était défendu de se faire justice soi-même et l'on était obligé de s'en remettre à la décision du chef. C'est à ce chef que tout le butin devait être remis et c'est à lui qu'appartenait le droit d'en faire le partage. C'est au chef que chacun était obligé de rendre compte de tout ce qu'il avait appris. Il était important de recevoir des informations précises sur le pays qu'on allait envahir et sur les personnes qu'on allait combattre. La propagation de nouvelles fausses était un crime sévèrement puni...

Que cette société de Jomsvikings ait été une bonne école militaire, nul doute, mais parmi les Vikings sans nombre qui inondèrent l'Europe, combien étaient-ils sortis de l'école de Poméranie?

Il est évident que les Vikings avaient senti l'impérieuse nécessité de s'entendre, de s'associer, de s'organiser et d'avoir un chef pour les guider dans les grandes expéditions, mais qu'il y ait eu dans le Nord, lorsqu'il n'y en avait nulle part en Europe, des écoles militaires d'une grande importance, c'est loin d'être démontré.

Les auteurs danois, qui vantent l'art des Normands pour l'organisation des vastes armées, ne doivent pas attribuer à des bandes de Danois, de Norvégiens, de Suédois, d'aventuriers de tous pays, réunis pour une expédition et souvent se séparant après, les institutions des rois de Suède, de Norvège et du Danemark pour leurs royaumes distincts, où le roi, à la tète de la hiérarchie, attribuait à la noblesse et aux autres castes des rôles divers.

Les Normands, réunis par le hasard ou l'intérèt, sans autre but que de ramasser du butin, ne choisissaient

pas pour chef le plus noble, mais le plus brave et le plus habile. Dans l'organisation de l'armée d'un gouvernement régulier, désireux de suivre ou de devancer les progrès de la civilisation, on peut étudier le système général qui a présidé à cette organisation et les détails qui paraissent dignes d'être remarqués comme caractéristiques des mœurs militaires nationales, mais quand il s'agit de bandes composées des éléments les plus divers, dans le but d'entreprises les plus indécises, sous la direction d'un chef sans autre garantie que sa bravoure et son génie, qui pouvait créer des lois, les faire exécuter, les imposer à tous les chefs de bandes, à tous les guerriers qui ne se connaissaient pas et se renouvelaient sans cesse? Nous n'acceptons pas l'opinion de M. Steenstrup qui dit : « Il est connu que les Normands étaient supérieurs à presque tous les états chrétiens quant à l'art militaire. » Ils savaient si bien la supériorité des soldats de Charlemagne, que nous les verrons fuir devant le grand Empereur et ne revenir en France que dans des jours de discordes et de désordres dont ils profitèrent. Malgré tous leurs efforts ils ne purent jamais prendre Paris, et en Espagne, ce ne sont pas les mahométans seuls, comme dit Steenstrup, qui les repoussèrent, les rois chrétiens leur infligèrent aussi de terribles échecs. Ils l'emportaient sur les chevaliers chrétiens dans l'art de surprendre en temps de paix les laboureurs sans armes, et de disparaître avant qu'une armée eut eu le temps de s'organiser. Au lieu de la devise *vaincre ou mourir*, on verra qu'ils avaient adopté celle de *vaincre ou fuir*. La victoire comme honneur ne les intéressait pas; au moment où ils étaient près de l'atteindre, ils la vendaient;

et, moyennant de l'argent, ils se retiraient et disparaissaient comme des vaincus.

Le butin bien ou mal acquis rapportait des sommes énormes que les Vikings mettaient quelquefois en sûreté dans le Nord. Ce pays, dit Adam de Brême (IV,6), *abondait en richesses volées.*

En 882, plus de 200 navires furent envoyés en Danemark chargés des profits des expéditions normandes et de prisonniers de divers pays. Les Vikings avaient assez d'habileté pour se procurer des places favorables au commerce et pour y convertir en argent les objets précieux ramassés dans leurs pillages. Les capitulaires de nos rois défendaient aux Franks d'avoir des relations commerciales avec les Vikings.

Nous ne contestons pas, nous ferons ressortir au contraire le génie, l'héroïsme de plusieurs Normands; mais de là à la réhabilitation des Vikings qui agissaient en pirates, en brigands et en barbares, il y a loin.

Quand nous aurons raconté leurs invasions et leurs procédés, on verra qu'ils ne se faisaient aucun scrupule de manquer à leur parole. Après avoir reçu une somme pour s'éloigner pendant un temps déterminé, ils revenaient pour se faire payer encore une espèce d'assurance contre leurs brigandages.

Steenstrup, dans sa partialité envers des compatriotes dont il ne devrait pas être si fier, trouve des excuses même pour la mauvaise foi que les Normands mettaient dans leurs contrats. « Plusieurs, dit-il, de ces violations d'une paix conclue, dont les Normands sont accusés, semblent causées par une lacune du traité qui avait été arrêté. On voit quelquefois que l'ennemi en traitant

avec un seul chef, le porte à s'en aller avec les troupes ou à conclure la paix. »

Durant leur invasion en France, nous relèverons tant de violations manifestes de leurs traités, qu'il est évident que les Normands étaient sans foi ni loi quand ils étaient alléchés par l'appât du butin.

Nous avons surtout peine à comprendre comment on ose chercher des circonstances atténuantes pour des atrocités que l'histoire raconte avec horreur, comme le massacre impitoyable de vieillards, d'enfants et de femmes sans défense, l'incendie inutile des églises et des villes, la torture employée contre les prisonniers pour leur soutirer de l'argent. « C'était, dit Steenstrup, la conséquence de la manière de faire la guerre ; ils s'aventuraient si loin dans les pays ennemis, et avec si peu de guerriers, qu'il leur était nécessaire d'épouvanter les habitants par un effroyable massacre et de leur ôter ainsi toute idée de résistance. »

L'auteur danois trouve que si les Vikings ont torturé leurs prisonniers, *c'est rarement !* Les cas de torture que l'histoire impartiale leur reproche sont trop nombreux pour les résumer ici, on pourra les compter quand on saura tous les détails des invasions normandes en France et ailleurs.

La barbarie des Normands était telle qu'ils coupaient les têtes de leurs ennemis (1) et s'en faisaient des trophées de gloire dont ils paraient les proues de leurs vaisseaux. Ces faits sont racontés par Steenstrup lui-même.

(1) Saxo 455 : Abcissum caput prore excipi mandans.
Three fragments 117. *The Danes beheaded every one they killed.*

Les auteurs du Nord ont tant célébré les Normands qu'ils ont fini par trouver des échos, même en France où, pendant tant de siècles, on n'entendait qu'un cri unanime d'horreur contre les Barbares qui avaient été le fléau de notre pays.

Aujourd'hui on veut leur faire une part d'influence trop belle sur les mœurs, les idées, les arts, la littérature et l'organisation sociale du moyen âge.

Dans un remarquable mémoire, M. E. Marille, de l'École des Chartes, cherche à prouver que les hommes du Nord n'étaient pas aussi barbares que nos chroniqueurs les avaient représentés. « Non seulement, dit-il, leur tactique était supérieure à celle des Francs Carlovingiens, eux seuls surent mettre des bornes à l'empire de Charlemagne, mais leurs institutions civiles et politiques n'étaient pas inférieures à celles des nations qui passent pour les plus civilisées. Dans toutes les contrées où ils s'établissent on ne tarde pas à constater une prompte reconstruction sociale, une organisation particulière jointes à un remarquable esprit d'initiative amenant comme conséquence la richesse et la prospérité (1). »

Au lieu de nous prononcer sur les questions relatives au degré de la civilisation qu'avaient atteint les Normands, laissons la parole aux faits. Nous pourrons les juger à mesure qu'ils se produiront devant nous.

(1) Bibliothèque de l'École des Chartes, t. V, 6e série, p. 149.

## CHAPITRE III.

### CONDITION DE LA FEMME DU NORD.

L'homme, roi de la famille. — La femme prêtresse, la Vala. — La jeune fille protégée par des dragons, ou cachée sous terre. — Vœu fait à une fiancée. — La Beauté prix de la victoire. — Les femmes de Warenda. — La compagne du Viking. — Vœu de célibat.

Avant de suivre les Vikings dans leurs expéditions diverses, arrêtons-nous pour examiner d'une manière générale la condition de la femme chez les Normands; nous la retrouverons souvent jouant un rôle dans la vie errante des pirates et des rois de la mer.

Dans le Nord couvert de grands lacs et de vastes solitudes, encore aujourd'hui les villes et les villages sont clair-semés. Jadis surtout la famille sentait le besoin de se grouper, et vivait réunie dans un *gâard*, habitation unique, composée de maisonnettes distinctes et de vastes dépendances.

L'homme, plus fort que la femme, la dominait; il était chargé de protéger ceux qui à raison de la faiblesse de l'âge ou de sexe ne pouvaient se protéger eux-mêmes. Le père exerçait une sorte de royauté domestique. L'union faisait la force et la force constituait la puissance de la maison : aussi à la mort du père, le fils aîné héritait de la

fortune comme de l'autorité du chef de famille. La femme restait dans un état de minorité perpétuelle.

Et cependant, chose étrange! jadis comme de nos jours, dans de grands royaumes, la femme déclarée incapable d'occuper les moindres fonctions publiques était reconnue apte à régner.

Dans l'enfance des sociétés du Nord, comme du Midi, la puissance souveraine paraissait être une participation de la puissance divine, et la femme semblait être plus près que l'homme de la divinité. La Pythonisse, la Sibylle, la Vestale jouaient un grand rôle dans la religion des Grecs et des Romains. Dans la Mythologie sombre et sanguinaire du Nord, les Déesses avaient une belle place à côté des Dieux. La *Vala*, prêtresse d'Odin, vivait dans son temple; elle passait pour être en communication avec le monde surnaturel et en possession du don de lire dans l'avenir. Grande était sa puissance! Cette femme était toujours consultée même dans les things et sa voix était considérée comme un oracle.

Vierge sacrée, Skalde féminin, elle suivait les guerriers au combat, enflammait leur courage par ses chants, célébrait la victoire et entonnait la *drapa* du trépas glorieux.

Vénérée comme un être surhumain, l'amour terrestre ne lui était pas permis. Malheur à celui qui l'aurait aimée ou se serait fait aimer d'elle, le peuple aurait mis en pièces l'homme impie et sacrilège.

La Vala, dépouillée par le christianisme de son double prestige de prêtresse et de prophétesse sacrée, descendit au rôle de magicienne. La superstitieuse croyance en la sorcellerie, si difficile encore de nos jours à déraciner

chez les peuples les plus civilisés, était surtout vivace chez les Normands.

La femme du Nord est réellement belle avec sa chevelure d'or, ses yeux d'azur, sa blancheur éclatante et la pureté de son teint ! On a remarqué que de tous les types de beauté des divers peuples européens, la beauté scandinave est celle qui pour la netteté du profil, la précision des traits et la perfection générale du dessin, se rapproche le plus du type classique que la sculpture grecque nous a transmis.

La femme qui trahissait son mari était cruellement punie, et souvent elle-même poignardait celui qui l'avait trompée.

Elle était laborieuse la femme du Nord, et dans les soirées du long hiver elle s'occupait dans le palais des rois comme dans la cabane des pauvres, à filer, à coudre, à broder. Brynhild broda avec de l'or les fameux exploits de Sigurd. Les filles de Regner Lodbrog brodèrent l'image d'un corbeau sur un drapeau célèbre qui devint l'objet d'un culte idolâtrique. Une pièce d'étoffe commune (*vadmal*) tissée à la main était un présent qu'une reine même acceptait avec plaisir.

Le mariage chez les Scandinaves païens n'était pas solennisé par des cérémonies publiques. L'amoureux, après avoir obtenu le consentement de celle qu'il aimait, l'achetait ou l'enlevait pendant la nuit.

Il était plus honorable pour la femme d'être achetée qu'enlevée. Le prix payé au père, au chef de la famille, se nommait *mundr ;* aujourd'hui encore une réminiscence de l'antique usage se retrouve dans le don du lendemain *hendradagsgal* et dans le cadeau fait à la mariée, *heragaf*.

Cette coutume germanique s'était répandue même en France, Lorsque Clovis demanda la main de Clotilde, il lui envoya des messagers chargés de lui offrir pour prix de sa personne, de sa beauté et de sa vertu, un sou, et un denier.

Le mariage par enlèvement était plus du goût des jeunes guerriers, qui étaient fiers de conquérir des filles renommées par la beauté et la naissance.

Les châteaux des grands seigneurs étaient de véritables forteresses érigées sur des hauteurs presque inaccessibles. Les remparts qui les entouraient, hautes et grosses murailles, avaient un nom qu'on peut traduire par *dragon*. Le seigneur en partant pour quelque expédition mettait dans un lieu sûr sa femme et ses filles. Les romanciers, venus à une époque où la signification des mots anciens s'était perdue, ont conté de galantes aventures de gentes damoiselles gardées par des dragons, horribles serpents, et délivrées par l'audace des guerriers vainqueurs des monstres qui les tenaient captives.

Les Normands, sans cesse errant sur les mers et dans les régions diverses, ne pouvaient comprendre le mariage comme les bons paysans ou bourgeois établis de père en fils dans les gäards.

Leur épée devait tout leur procurer et la femme n'était pas la partie de butin qu'ils recherchaient le moins dans les pirateries et les invasions barbares. Ils devaient être plus portés à contracter des liaisons passagères qu'à serrer les nœuds de l'union conjugale.

Plus d'un guerrier, fier de ses exploits, ne s'abaissait pas, pour ne pas s'exposer à un refus, à demander au

père la main d'une princesse illustre et renommée; il armait ses compagnons d'armes, équipait des navires, combattait ses rivaux, tuait le père, s'il le fallait, et s'emparait de la fille comme de tous les autres trésors. La Kianisingasaga raconte qu'un pirate suédois, Gunna, alla attaquer en Norvège le roi Reynald. Ce prince, avant d'aller à la rencontre de l'ennemi, voulut mettre sa fille Maald en sûreté. Il l'enferma dans un souterrain avec des vivres et son trésor, et sur ce souterrain, pour le mieux dissimuler, il fit labourer la terre.

Reynald succomba dans le combat, le vainqueur découvrit la cachette, épousa la princesse et prit le trésor comme dot.

Un guerrier, qui pour la vaillance n'avait pas d'égal, n'admettait pas qu'il pût avoir un rival en amour. La plus belle semblait de droit appartenir au plus brave.

La jeune fille, suivant le courant des idées, s'enflammait au récit des aventures guerrières et le héros qui excitait partout l'admiration excitait son amour.

Une Saga nous raconte que la belle Oihauna refusa d'épouser un fils de roi parce qu'il laissait son épée oisive, et la jeune fille s'écria : « Quand verrai-je le nuage enflammé vomir la tempête! Quand te verrai-je, ô toi! beau jeune homme de mes rêves, au milieu des fracas des batailles et des éclairs sanglants des glaives montrer tout le feu que j'aurais allumé dans ton cœur! »

Ingéborg, fille d'un roi de Norvège, fut demandée en mariage par le roi Olaf, jeune prince plein d'avenir, mais qui n'avait pas encore fait ses preuves, et par le roi Gotreck, vieux mais célèbre par ses exploits. Elle pré-

féra celui qui avait été un héros à celui qui pouvait le devenir « parce qu'il est dangereux, dit la Saga, d'acheter une espérance incertaine ».

La femme du Nord, ne pouvant accomplir de grandes actions, était fière de les inspirer et souvent elle excitait les guerriers au combat en offrant son cœur comme prix de la victoire.

Harald aux blonds cheveux demanda la main de la belle Gyda. La jeune fille lui promit son amour à la condition qu'il deviendrait roi de la Norvège entière. Harald accepta l'obligation imposée et fit vœu de laisser croître ses cheveux jusqu'à ce qu'il l'eût accomplie.

Pendant douze années, il ne cessa de combattre des petits rois, les *Jarls*, les chefs qui se partageaient le pays. Il tua les uns, subjugua les autres, et le but de tant de combats, c'était de conquérir la main de sa bien-aimée.

Ce n'est pas seulement dans les sagas que l'on peut recueillir les aventures d'amour et de guerre les plus romanesques qu'on puisse imaginer, les plus anciens historiens en racontent aussi de très curieuses. Nous empruntons celle-ci à Saxon (1). Deux frères, Hiall et Skate s'étaient rendus célèbres comme rois de la mer. Ils provoquèrent en duel Olaf, roi de Vermeland, qui avait refusé de donner sa fille en mariage à l'un d'eux. Ils étaient terribles et Olaf, avancé en âge, ne pouvait se défendre. Redoutant de tomber entre leurs mains, il offrit de donner sa fille en mariage au héros qui le délivrerait des poursuites des deux pirates en se battant à sa place. Le combat devait avoir lieu dans une petite

(1) *Hist. Dan.*, l. VII.

île de la mer, afin que nul ne pût s'échapper par la fuite. Les deux frères se présentèrent avec dix champions. Un étranger se présenta pour soutenir la cause d'Olaf. Il avait l'air âgé, ses manières et ses vêtements annonçaient un homme peu distingué. Il triompha ; il tua les deux pirates et leurs dix champions. Des cris de joie éclatent dans le camp d'Olaf. Un cri de douleur s'y mêle ; en voyant le pauvre équipement et la tournure commune de l'époux qui lui est imposé, la princesse s'est évanouie... Quand elle rouvre les yeux, ô surprise! ô métamorphose! le vieux paysan est un jeune prince connu au loin par ses exploits, c'est Alle, venu de la Norvège pour obtenir la fille d'Olaf aussi célèbre par sa beauté qu'il l'était lui-même par sa bravoure.

Élevées dans un sentiment profond d'admiration pour les guerriers illustres par leur courage, les femmes du Nord voulurent souvent lutter d'héroïsme avec les hommes.

Les sagas racontent plus d'un exploit de jeunes filles combattant vêtues en homme.

Voici un fait bien connu que nous empruntons à l'histoire de la Suède.

Un brave capitaine, nommé Alle, eut un jour besoin de la réunion de toutes ses forces pour une entreprise hardie ; il partit emmenant avec lui tous les hommes capables de porter les armes. Un capitaine danois, qui était toujours à l'affût pour attaquer les côtes de Suède, apprit que la ville de Warend se trouvait sans défense par l'absence d'Alle. Le moment lui parut favorable pour ravager le pays et il ne perdit pas un moment pour faire une descente avec des troupes exercées. A son arrivée im-

prévue, la terreur se répandit partout. Les vieillards, les enfants et les femmes, impuissants à se défendre, fuyaient cherchant un refuge dans les montagnes.

Une jeune fille, nommée Blenda (Blända), intrépide et calme au milieu de l'épouvante générale, convoque toutes les femmes de la contrée en leur envoyant le *budkafle*, c'était un bâton dont on se servait dans les temps anciens comme d'un signal en le faisant passer de maison en maison pour appeler le peuple à une assemblée importante. Le signal d'alarme fut compris, et les femmes se réunirent dans un lieu caché.

Blenda leur soumit ce qu'elle avait imaginé pour sauver le pays; tout ce qu'elle proposa fut adopté. On promit de suivre ses instructions, et alors elle part accompagnée de jeunes filles choisies parmi les plus belles et les plus hardies. Elle va trouver le capitaine danois et lui dit : « Prenez possession paisiblement de Warend où nos maris et nos fiancés ont eu le tort de nous abandonner seules sans défense, sans savoir même si jamais ils reviendraient. Il faut que vous nous vengiez de l'abandon où ils nous ont laissées ; choisissez parmi nous des compagnes ; votre bravoure saura nous protéger et dès ce soir dans des banquets et des fêtes nous célébrerons votre bienvenue.

Et le soir, les tables sont dressées et pendant ce festin joyeux, les boissons les plus fortes sont prodiguées aux Danois sans méfiance envers des jeunes filles aux yeux si doux. Lorsque la nuit fut venue surprendre à table les convives, l'ivresse était complète et générale.

A un signal de Blenda, toutes les femmes du pays sortent d'une embuscade, bien armées, et sans bruit, elles

entourent le capitaine et ses soldats et les massacrent tous sans pitié.

Les femmes de Warend qui avaient suivi Blenda furent récompensées d'avoir sauvé la patrie. Des privilèges leur furent accordés. Elles avaient agi en hommes, elles eurent dans les successions une part d'homme, ce que les autres Suédoises n'ont pu obtenir que sous la dynastie actuelle. Elles avaient agi en guerrières, des honneurs réservés aux guerriers leur furent conférés le jour de leurs noces; la musique militaire accompagnait leur cortège nuptial.

Des voisines de Warend, des femmes de Nyndring, avaient promis de s'armer aussi, mais au moment du danger le courage leur manqua, et elles se mirent à fuir. En punition de leur lâcheté, une contribution humiliante, nommée *springskatten* (impôt de la fuite), fut perçue à Nyndring depuis un temps immémorial jusqu'au siècle dernier.

Si telle était la bravoure des femmes du Nord à l'heure où la patrie était en danger, on comprend que plus d'une jeune fille, entraînée par la passion des aventures, ou par son amour pour quelque héroïque viking, ait voulu le suivre, s'associer à sa fortune, partager sa gloire et veiller sur lui en combattant à ses côtés.

Nous citerons notamment Arlanger, la femme de Regner Lodbrog qui, dit-on, l'accompagnait dans sa dernière expédition et acheva elle-même la dernière strophe de sa drapa, lorsque le guerrier eut la voix étouffée par les serpents qui le faisaient périr.

Dans le cours des événements que nous allons dérouler dans cet ouvrage, l'histoire et la légende nous rapporte-

ront de curieux détails sur les femmes des vikings trouvées mortes sur le champ de bataille auprès de leur époux.

L'émigration guerrière des femmes ne convenait pas aux mœurs patriarcales des anciens paysans attachés au sol natal. Chez les Scandinaves, la mère de famille, qui avait la clef de la maison et la surveillance des enfants, était entourée d'un grand respect. Elle avait un siège d'honneur et l'on attendait, après les banquets, qu'elle se fût retirée, avant de boire entre hommes plus que d'ordinaire, de peur de blesser ses oreilles par la conversation trop gaie de guerriers trop animés par la boisson.

La mère voyait avec peine sa fille s'aventurer dans la vie errante des Normands où la pratique des vertus domestiques était difficile à observer.

L'homme sage redoutait l'empire dangereux que la jeune fille ardente et passionnée pouvait exercer sur les vikings en les excitant, pour plaire à ses caprices, à tenter de folles entreprises.

Aussi finit-on par exiger du guerrier qui voulait s'engager dans les bandes normandes le vœu formel du célibat.

C'est ainsi que dans la Saga de Frithiof, fils de Helding, un skalde s'écrie : « Les jeunes filles sont en lieu de sûreté sur le rivage ; elles ne doivent pas venir à bord. Fût-elle Freya, prends garde à la jolie jeune fille, car la fossette de ses joues est une fosse pour toi et ses blondes tresses flottantes sont un piège. »

Wandestrup parle de la participation de la femme aux expéditions des Normands. « Il nous paraît surprenant, dit-il, qu'on n'ait pas fait attention à cet élément pourtant si important pour déterminer le caractère des armées. »

Il cite à l'appui de la règle qu'il pose comme un fait

général quelques faits particuliers. Il donne le texte d'un auteur qui rapporte que les Normands avaient dans leurs navires *une multitude infinie de femmes et d'enfants*, mais ces lignes complètent les phrases où il est dit que les Normands emportaient un butin énorme (1).

Nous admettons que ce ne soit pas un mythe qu'il ait existé dans le nord, dans les temps reculés, de vraies amazones qu'on a appelées *les filles au bouclier* (*skjoldmar*); mais dire qu'en quittant la patrie momentanément pour une expédition lointaine, les vikings chargeaient les frêles navires d'une multitude de femmes et d'enfants, ce n'est pas vraisemblable. Ce qui est certain, c'est que les Normands pillaient tout, enlevaient tout ce qu'ils pouvaient, hommes et femmes, vendant les uns, traitant les autres en esclaves. Ils n'avaient pas besoin d'emmener des femmes ; ils en trouvaient en quantité dans les campagnes qu'ils ravageaient, dans les villes qu'ils prenaient d'assaut. Le fameux Rollon, vainqueur du comte Béranger, s'empara de sa fille ; il l'épousa, nous le verrons, deux fois ; dans l'intervalle de ces deux mariages, il épousa la fille du roi de France. Ce n'est point par inconstance qu'il laissa la fille du comte pour celle du roi, mais par intérêt politique. Les Normands ne cherchaient pas à se poser en conquérants dans leur patrie d'adoption, mais à s'y faire naturaliser, à s'y allier avec les familles puissantes, et ils se gardaient bien de faire venir du Nord des femmes de race inconnue, étrangères à la religion, aux mœurs, à la langue du pays dont ils voulaient rester maîtres.

(1) Scriptores rerum danicarum, t. II, p. 53. Venerunt... cum suis exercitibus et prædâ magnâ nimis, mulierumque ac parvulorum multitudine infinitâ.

## CHAPITRE IV.

### REGNER LODBROG, VIKING ET SKALDE.

Regner Lodbrog d'après l'histoire et les sagas. — Expéditions guerrières et aventures étranges. — Drapa funèbre composée pendant qu'il mourait dans d'horribles tortures.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la vie des Normands en général, il serait curieux d'étudier de près quelques vikings célèbres, et de donner une idée du portrait qu'en ont fait l'histoire et les *sagas*. La saga dérive du mot *zeggen* (parler) et diffère de la légende, mot qui dérive de *legere* (lire). La saga est une tradition transmise par les paroles, la légende un récit qu'on a pu lire dans une chronique. La saga est l'aînée de la légende, et les plus anciennes sont les plus intéressantes à recueillir.

Parmi tant de vikings, que nous verrons apparaître dans un pays, disparaître tout à coup, et puis reparaître dans d'autres contrées, nous allons en choisir deux, qui nous donneront une idée des autres : Regner Lodbrog, qui a vécu et qui est mort en viking et en skalde. Olaf, qui a vécu en viking, et qui est mort en saint, vénéré encore aujourd'hui comme le patron de la Norvège.

Regner Lodbrog doit peut-être, comme notre Roland,

sa grande renommée moins à ses hauts faits historiques qu'aux merveilleuses aventures que les sagas y ont ajoutées. Il s'était rendu fameux par l'épée et par la poésie. Le skalde, le barde du Nord, ne s'occupait pas, comme le troubadour français, de charmer les châtelaines par ses fabliaux et chants d'amour, il s'adressait surtout aux braves. Il ne craignait pas de suivre le viking dans les plus périlleuses expéditions; il abrégeait par les sons de la harpe et les récits de guerre les ennuis des longues traversées; il assistait à la bataille et y participait pour enflammer le courage, être témoin des hauts faits, et célébrer la *drapa*, ou chant funèbre du héros mourant.

Nous ne citerons, parmi des exemples sans nombre que deux faits qui prouvent la haute considération dont le skalde jouissait parmi les hommes du Nord. Alfred le Grand entre un jour, dans le camp des Normands déguisé en skalde, la harpe à la main. Les ennemis sont si ravis de ses chants belliqueux, qu'ils ne cherchent pas à savoir d'où il vient et lui laissent recueillir ainsi tous les renseignements qui devaient lui servir à remporter la victoire du lendemain.

Le roi prenait souvent la harpe du skalde. Saxon le grammairien cite le fait étrange d'un skalde devant à sa harpe le sceptre royal. Saxon et Meursius rapportent que la couronne du Danemark fut mise au concours et offerte comme prix, au meilleur poète. Hiarm l'emporta sur ses concurrents et monta sur le trône.

Des savants du Nord, notamment M. Jessen et M. Steenstrup, ont étudié de nos jours le texte de Saxon, qui parle de Regner dans le IX[e] livre, et cherché à démêler la

vérité historique des fictions que la légende y a ajoutées.

Toutes les investigations de l'érudition moderne n'ont abouti qu'à prouver que ce héros historique et légendaire était fort *énigmatique*. Cette expression est de M. Steenstrup (1) qui ajoute : « Chaque fois que l'historien critique veut le saisir et le fixer à des lieux et temps certains, il lui échappe des mains et se montre dans le lointain. Il semble posséder toutes les qualités d'un héros de la fable, être contemporain de plusieurs générations ; un vrai Sosie pendant sa vie et un revenant après sa mort (1). »

Saxon le grammairien s'occupe surtout des expéditions guerrières de Regner Lodbrog. Deux sagas islandaises racontent surtout ses amours.

Sans doute il est à regretter que l'histoire ne donne pas assez de détails et que les sagas en donnent trop, parce que plusieurs sont difficiles à croire ; cependant ne dédaignons pas la légende. On a découvert de nos jours que dans les sagas il y a plus de faits exacts qu'on ne l'avait cru d'abord ; puis, elles sont intéressantes pour les renseignements qu'elles fournissent sur les idées, les croyances, la vie des aventuriers normands.

Regner, d'après l'histoire, a vécu au neuvième siècle. Il était fils de Sigurd-Ring et succéda à son père, roi de Danemark. Pendant qu'il était occupé à guerroyer contre les Suédois, des troubles éclatèrent dans ses États. Les habitants de la Scanie et du Jutland s'étaient révoltés, mais les Séelandais lui étaient restés fidèles. Re-

(1) *Études préliminaires pour servir à l'histoire des Normands et de leurs Invasions.* Chapitre V.

gner arrive, bat les insurgés, et son humeur vagabonde lui fait abandonner son royaume pour aller courir de nouvelles aventures.

Dans son absence, les mécontents élurent roi à sa place, Harald ; Regner revient pour le battre et l'obliger à fuir, puis il s'éloigne de nouveau. Harald reparaît, il est une seconde fois réélu, vaincu et chassé. Que d'étonnantes expéditions on raconte du fameux Regner! Il fit briller sa terrible épée en Angleterre, en Écosse, en Russie, en Allemagne, en France et chez les Grecs de l'Hellespont; il tua plusieurs rois et distribua à ses fils plusieurs royaumes.

Les savants qui ont essayé de mettre d'accord les historiens sur les détails de ses exploits, ont été dans l'impossibilité de lier dans un ordre chronologique les faits épars. Comment reconnaître, dans des récits divers et obscurs, si on n'a pas attribué à un seul viking les expéditions de plusieurs, et au père celles de ses enfants aussi terribles que lui?

Nous reparlerons de Lodbrog dans l'histoire des invasions normandes. Répétons ce que les sagas racontent de ce merveilleux héros.

Froé, tyran suédois, avait tué et détrôné le roi de Norvège. Les plus nobles Norvégiennes, indignées d'avoir subi ses outrages, résolurent de se venger; et, conduites par la belle Lothgertha, allèrent se joindre à l'armée de Regner qui faisait la guerre à Froé.

Les exemples d'héroïsme féminin ne sont pas rares de la part des blondes filles du Nord qui suivirent souvent les vikings dans les combats.

Lothgertha, en gagnant la victoire, gagna le cœur de

Regner. Elle l'avait autant charmé par sa bravoure que par sa beauté ; mais avant de donner sa main à Lodbrog qui n'avait pas encore acquis sa renommée, elle voulut faire l'épreuve de son courage. Elle lui donne rendez-vous, un soir, sur une montagne, où elle avait fixé sa résidence. Sa porte était bien gardée, par un chien terrible, et un gros ours.

Regner étrangla le chien de sa main et tua l'ours de sa lance. Il enleva la jeune fille, et partagea avec elle le trône qu'elle l'avait aidé à conquérir.

Après avoir eu de Lothgertha un fils et deux filles, il la répudia ; il ne brilla jamais par sa constance en amour.

Un roi, nommé Héroth, avait trouvé, en chassant, un serpent qu'il recueillit et apprivoisa. Ce serpent grandissait, grandissait toujours, et prit des proportions si extraordinaires qu'il lui fallait chaque jour, pour son repas, un bœuf entier. Il paraissait amoureux et horriblement jaloux de la belle Thora, fille du roi. Il la suivait partout, et l'entourait tendrement de ses longs anneaux.

Ce qui était insupportable, c'était surtout sa méchanceté contre ceux qui voulaient faire la cour à sa bien-aimée ; il les faisait tous mourir par son venin.

Héroth fit publier au loin qu'il donnerait sa fille à celui qui la délivrerait du monstre. Plusieurs beaux guerriers se présentèrent et tous périrent dans la lutte.

Regner ne connaissait pas de danger au-dessus de son audace. Il se fit faire des vêtements de fourrures très épaisses ; puis en plein hiver, il se plongea dans l'eau. Cette eau, grâce à la rigoureuse température du Nord, forma bientôt une cuirasse de glace. Alors Regner, armé

d'un bouclier et d'une épée, s'avance vers le serpent. Le monstre a beau vomir des flots de poison qui glissent sur la glace, il a beau montrer ses dents qui ne peuvent mordre le fer du bouclier, l'intrépide guerrier parvient à plonger son épée dans le corps du dragon et à l'étendre sans vie.

Thora courut au-devant de son libérateur. Le roi Héroth, qui avait tout vu du haut d'une tour, tint sa promesse, mais en plaisantant Regner de son étrange costume, il lui donna le surnom de *Lodbrog* (1) que l'histoire lui a conservé.

Lodbrog eut six fils de Thora. Quand il la perdit, il jura de ne plus se marier; c'est un de ces serments qu'il est facile d'oublier.

Il se composa une singulière armée; il ordonna de lui envoyer le fils le plus mauvais sujet de chaque maison et les esclaves dont la fidélité serait la plus suspecte. Avec de tels soldats il n'avait pas à se gêner pour exiger une discipline sévère. Il créa douze juges, et l'on n'a pas manqué de trouver là l'origine des douzes jurés d'Angleterre. La moindre rébellion était sévèrement punie. Mais le butin ramassé par Lodbrog était toujours considérable, et il en faisait un juste partage entre ses compagnons d'armes.

Un jour qu'ils côtoyaient les rivages de la Norvége, quelques officiers qui étaient descendus à terre, aperçurent une jeune bergère qui quitta son troupeau pour aller dans les eaux limpides d'une fontaine laver sa ravissante figure; puis elle déroula ses magnifiques cheveux

(1) *Lod*, hirsutus, — *brog*, braca.

qui tombaient jusqu'à ses pieds. Ils allèrent raconter au roi qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi admirable beauté.

Ici les détails varient dans les sagas.

D'après une légende, c'est le roi qui impose des conditions à la bergère pour être reçue à sa cour; d'après une autre légende, la jeune fille ne consent à se rendre à l'invitation de Regner qu'en lui dictant elle-même des conditions.

Les gens du Nord à ce qu'il paraît avaient le goût des énigmes. Le viking fit dire à la bergère de venir le voir, mais, sans être habillée et sans être nue, sans avoir mangé et sans être à jeun, sans être seule et sans être avec quelqu'un.

La jeune fille n'est nullement embarrassée pour résoudre ce problème étrange. Elle déclare au messager du roi qu'elle est prête à le suivre. Elle laisse tomber sa longue et abondante chevelure blonde qui couvre tout son corps, et s'enveloppe dans un filet de pêche; elle goûte un peu de poireau qu'elle rejette sans rien avaler. Elle se fait accompagner par son chien et non par un homme.

Voici l'autre légende.

Regner donne l'ordre de demander à la jeune bergère son nom et de l'inviter à venir à bord. La bergère répond qu'elle se nomme Kraka; elle refuse de se rendre à l'invitation et ne se décide à aller saluer le roi qu'après qu'il a juré de la respecter et de ne pas même prononcer un mot qui puisse alarmer sa vertu.

Le viking en voyant Kraka est dans l'admiration la plus vive, il remercie Odin de lui envoyer cette conso-

lation divine, et veut joindre sa main à celle de la jeune fille en signe d'éternelle alliance.

Kraka répond que le roi s'exposerait aux plus grands malheurs s'il manquait à sa parole, et demande à être ramenée à sa famille.

Le roi dont la passion est excitée au dernier degré, lui fait un brillant tableau des honneurs qui l'attendent à sa cour, où son sort excitera l'envie de toutes ses compagnes. Puis il ordonne d'étaler sous ses yeux des riches parures, des robes splendides, et une veste d'argent qui avait appartenu à la reine Thora. Kraka est aussi insensible aux cadeaux qu'aux paroles. Elle déclare qu'elle n'a besoin que d'une robe de drap noir et grossier pour conduire son troupeau sur le sable des grèves et pour plaire à ses parents dans leur humble chaumière.

Le roi insiste : le Nord l'a surnommé le *Prince des héros :* le plus brave a droit à l'amour de la plus belle ; il supplie Kraka de partager son trône et sa gloire.

La bergère est émue. Elle croit à la passion du prince, mais elle veut être sûre que cette passion sera constante. Que le roi s'éloigne, qu'il continue ses longues expéditions ; si au retour, il est encore fidèle à son amour, elle obéira à ses désirs et acceptera sa proposition.

La pensée de sa bien-aimée suit Lodbrog partout, et en songeant à elle, il se couvre de plus de gloire que jamais. Il revient vainqueur et encore plus épris qu'au départ. Kraka, touchée de sa fidélité, lui promet tout son amour, mais elle exige que son mariage soit, avant tout, publiquement célébré en présence des grands du royaume qui la proclameront leur reine.

Kraka était déjà mère de quatre enfants lorsque Re-

gner se trouvant à la cour d'Upsal promit au roi de Suède d'épouser Ingéborg sa fille.

Kraka en fut-elle avertie? Lorsque son peu fidèle époux revint auprès d'elle, elle lui déclara qu'elle allait enfin lui révéler un secret longtemps caché parce qu'elle avait été fière d'être épousée uniquement pour ses charmes. Son vrai nom, lui dit-elle, était Aslanga. Elle devait le jour à Sigurd, dont le nom illustre est encore populaire dans le Nord. Les destinées de sa postérité sont prédites; et comme témoignage de la vérité des merveilles promises, le fils qu'elle porte dans son sein naîtra avec la marque d'un serpent autour de l'œil. L'événement justifia sa parole. Regner au lieu de demander au roi de Suède sa fille, lui déclara la guerre; et Aslanga lui montra qu'elle était la digne fille d'un héros en partageant ses dangers et contribuant à sa gloire.

Suivre Lodbrog dans toutes ses expéditions serait trop long. Il fit briller sa terrible épée des bords de la Baltique aux rives du Bosphore, conquérant partout des royaumes et ne se fixant dans aucun.

La victoire après lui avoir été longtemps fidèle, finit par l'abandonner. Le succès l'avait rendu téméraire. Avec deux vaisseaux il entreprit la conquête de l'Irlande. Le roi Ælla défit cette petite armée, fit prisonnier Regner qui refusa de dire son nom et le condamna à périr dans une fosse remplie de vipères. A l'aspect de la mort, quand il sentit les morsures mortelles des bêtes hideuses, Lodbrog ne vit pas fléchir son courage, et composa lui-même sa propre drapa :

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Dans le temps où jeune encore j'allais vers l'Orient, préparer

une proie sanglante aux loups dévorants, toute la mer ne semblait qu'une large plaie et les corbeaux nageaient dans le sang des blessés.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Je tressaille de joie à la pensée qu'un festin se prépare pour moi dans le palais d'Odin. Bientôt, assis dans la splendide demeure, nous boirons l'hydromel dans les crânes de nos ennemis. Un brave ne tremble pas devant la mort. Je ne prononcerai pas des paroles d'effroi en entrant dans la salle du Valhalla.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah! si mes fils savaient les tortures qu'on me fait subir, s'ils savaient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein, qu'ils souhaiteraient avec ardeur de livrer de terribles combats! La mère que je leur ai donnée leur a laissé un vaillant cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Mais à présent je touche à mon dernier moment; un serpent me ronge déjà le cœur. Bientôt le fer que portent mes fils sera rougi du sang d'Ælla, et ces vaillants jeunes hommes ne voudront plus souffrir de repos.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cinquante et un combats où les drapeaux flottaient. J'ai dès ma jeunesse appris à accoutumer au sang le fer d'une lance et je n'eusse jamais cru trouver un roi plus brave que moi ; mais il est temps d'en finir. Odin m'envoie ses déesses pour me conduire dans son palais. Je vais, assis aux premières places, boire l'hydromel avec les Dieux. Les heures de la vie sont écoulées; je mourrai en riant (1). »

(1) Mallet avait publié en français le chant funèbre, écrit en norvégien :

Nous avons supprimé quelques strophes de ce chant funèbre un peu long. Par l'âpreté du style, la dureté de la pensée et la férocité des images, n'est-ce pas une peinture saisissante des mœurs des Vikings?

Saxon le grammairien et les plus anciennes chroniques rapportent cette *drapa* de Regner. Des vers isolés de la *saga du peuple* sont encore restés dans la mémoire populaire. Torfœus et Schoweng ont entendu des réminiscences de cette poésie primitive et les lieux consacrés par la saga conservent encore les noms qu'elle leur donnait il y a mille ans.

Regner laissa plusieurs enfants. Ses fils l'avaient aidé dans ses conquêtes et ils en firent eux-mêmes de si nombreuses qu'il serait difficile de faire la part de chacun. Nous retrouverons plusieurs fois leurs noms dans les récits des invasions normandes. C'étaient de terribles guerriers. L'un se fit brûler sur un bûcher formé des crânes des ennemis dont il avait coupé les têtes. L'autre ordonna que le tumulus où il serait inhumé fut élevé sur le point de son royaume le plus exposé aux attaques, pour que le bruit de la guerre le réjouit encore dans sa tombe.

L'idée qui consolait Regner au milieu des tortures, c'était que les *petits du sanglier* feraient payer cher sa mort à son bourreau. Ses fils Ingvar et Ubbo, qui étaient en Danemark, jurèrent de tirer une terrible vengeance de l'atroce supplice de leur père.

Wœrmius en a publié le texte et une traduction latine dans sa *Littérature runique*, p. 57. Rafn, qui a de nos jours soutenu l'authenticité de ce poème, en a publié en 1826 une édition à Copenhague sous le titre : *Kâkumâl sive Epicedium Ragnaris Lodbroci regis Daniæ.* Le texte est accompagné d'une double traduction en danois et en français.

Ils tinrent leur serment. *Ils jouirent*, suivant l'expression de Lingard, *du plaisir exquis* de *torturer* l'homme qui avait fait périr leur père (1). » Ils infligèrent à Ælla un supplice encore plus barbare que celui qu'il avait imaginé pour Regner. Ils découpèrent les côtes de la victime, lui arrachèrent les poumons, et pour rendre ses blessures encore plus cuisantes, à mesure qu'ils déchiraient ses chairs saignantes, ils les saupoudraient de sel.

Cette horrible volupté de la vengeance et de la cruauté se rencontre souvent chez les païens barbares et surtout chez les Normands.

L'odinisme ne régnait pas seul parmi les Scandinaves, et se conciliait avec toutes sortes d'idolâtrie et de superstition. Osten, le roi de Suède, vaincu par Regner, adorait une vache dont les mugissements étranges inspiraient la terreur à ses ennemis.

(1) *Enjoyed the exquisite delight of torturing the man.*

## CHAPITRE V.

### OLAF, VIKING ET SAINT.

Triomphe du christianisme dans le Nord. — Brigandages et sainteté du roi Olaf, patron de la Norvège.

Saint Olaf, patron de la Norvège, contribua puissamment à l'établissement du christianisme dans ce royaume.

Dans le Nord, la lutte entre la religion du Christ et celle d'Odin fut ardente et longue; elle se prolongea 150 ans et le triomphe du christianisme ne fut complet qu'au bout de deux siècles.

De saints missionnaires, saint Anchaire notamment, furent envoyés de France par Louis le Débonnaire pour prêcher l'Évangile aux Normands dans leur pays. Ce n'est point par la parole et l'exemple des vertus chrétiennes que les premiers apôtres du Nord devaient réussir chez un peuple qui adorait la Force; un roi chrétien imposait le baptême à ses ennemis vaincus, il était obéi. Si plus tard la victoire l'abandonnait, le peuple redevenait païen jusqu'à ce que la victoire se déclarât de nouveau contre les idolâtres.

Le christianisme s'établit d'abord en Danemark et c'est dans les régions reculées de la péninsule scandinave qu'il eut le plus de peine à détruire les dieux d'Odin,

surtout dans la ville sainte (Sigtuna, Upsal) où leur culte était célébré.

Peu de Vikings ont été aussi redoutés qu'Olaf Tryggveson.

Peu de grands saints ont été aussi vénérés et aussi entourés d'hommages.

Nous rappelerons souvent, en racontant les invasions normandes, les actes de cruauté et de vrai brigandage du futur saint.

Disons ici qu'un grand nombre d'églises lui furent consacrées dans les États scandinaves, dans les îles britanniques, en Hollande, en Russie et à Constantinople. La décoration norvégienne, créée par Oscar I^er^ pour un royaume qui n'avait pas d'ordre spécial, porte le nom de croix de Saint-Olaf.

Les sagas islandaises racontent du célèbre viking les plus merveilleuses aventures.

Steenstrup dit qu'il était fils de Harald Granske. Il appartenait à la famille royale. A la mort de Harald, sa mère était enceinte, et lorsqu'il vint au monde elle le cacha pour le mettre à l'abri de ses ennemis; elle l'envoya en Suède. L'enfant fut enlevé par un pirate de la Baltique et vendu en Esthonie. Olaf fut reconnu par un membre de sa famille qui le racheta.

Dès l'âge de douze ans il fit son apprentissage de viking. Il apprit ensuite l'art de la guerre sous les drapeaux du roi Valdémar de Danemark, puis, revenant à ses goûts de piraterie, il équipa quelques vaisseaux, réunit quelques vikings, et devint le plus célèbre de tous. Il se rendit redoutable sur la Baltique et sur l'Océan.

Bien jeune encore, il s'empara de Thuel, ville de Hol-

lande, où le commerce était florissant, la pilla et puis y mit le feu, selon le procédé ordinaire des vikings qui détruisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter. On a vanté Olaf de n'avoir pas incendié l'église de Saint-Walburge, mais il l'a profanée en forçant les portes, et en enlevant les vases sacrés et les ornements dont il pouvait tirer profit.

L'argent lui servit à accroître sa puissance, car il ne tarda pas à reparaître dans les mêmes contrées avec 90 vaisseaux. Il battit les Hollandais qui s'étaient armés pour arrêter ses ravages et marcha vers la ville épiscopale d'Utrecht. La ville était bien fortifiée. Pour empêcher les ennemis de se loger dans les maisons des faubourgs, on se hâta de les brûler. Olaf se plaignit de cette mesure énergique. Il ne voulait, disait-il, entrer à Utrecht que pour visiter l'évêque qu'il vénérait, et doter l'église de ses largesses.

La piété des Normands n'était pas aussi connue que leurs stratagèmes pour se procurer du butin. Sans scrupule sur le choix des moyens, nous verrons des vikings demander le baptême pour tuer plus facilement l'évêque.

Le moine de Drontheim, panégyriste du saint patron de Norvège, Olaf, l'ancien viking, ne sait pas préciser le lieu où le saint a été baptisé.

La saga d'Olaf Tryggveson raconte qu'il reçut le baptême dans un monastère des îles de Sorlingues. Une autre saga raconte qu'il le reçut en Russie; les historiens anglais rapportent qu'il fut baptisé à Londres des mains de l'évêque de Winchester et qu'il eut pour parrain le roi Ethelred. Wace, le poète historien de Normandie,

donne tous les détails du baptême d'Olaf, célébré à Rouen.

Tant que le viking continua sa vie aventurière de héros pirate et brigand, il ne nous paraît nullement impossible d'admettre qu'il a pu se faire baptiser plusieurs fois selon l'intérêt du moment. Cela n'empêche pas que sa conversion ne fut un jour réellement complète et sincère, lorsque devenu roi il voulut convertir tout son royaume.

La passion du pillage était si grande chez Olaf lorsqu'il arriva en Angleterre, qu'il ne semblait pas près de quitter sa vie de viking pour celle de bon chrétien.

Voici la traduction d'un passage de l'*Olaf-Tryggveson Saga* (1):

« Cependant, Olaf Tryggveson se dirigea vers l'Angleterre et y ravagea tout le pays au loin. Il fit voile au nord vers le Northumberland et y *fit du butin*; puis il se dirigea au nord vers l'Écosse et y *butina au loin.* Puis il fit voile pour les îles du sud (Hébrides) il y *tua aussi beaucoup de monde.* Puis il se dirigea au sud vers l'île du Man et y *guerroya.* Il *infesta* au loin l'Irlande; puis il se dirigea sur le Brettland (Bretagne) et *infesta* au loin ce pays ainsi que celui qui s'appelle Kentland. Puis il se dirigea vers l'ouest au Valland (France) et y *butina;* puis il fit voile vers l'ouest et aborda en Angleterre. Alors il arriva aux îles appelées *Syllingar* (Sorlingues) dans la mer à l'ouest de l'Angleterre. » Le skalde Halfrethur dit que le jeune roi Olaf

(1) Ch. XXX, t. I de l'*Heimskingla* de Snorro. — Depping, *Expéditions des Normands*, t. II, p. 338.

*fut impitoyable* et que le héros *tua beaucoup de monde*.

Nous aurons occasion de parler encore des expéditions d'Olaf le viking; parlons ici du roi chrétien.

Hacquin *le mauvais*, roi de Norvège, redoutant l'ambition d'Olaf, lui fit faire des offres par un homme perfide, Thore Kloka, qui, en lui promettant de l'aider à monter sur le trône devait le faire tomber dans un piège. Olaf découvrit le complot, se défit de Thore, et prit la couronne de Hacquin, qui fut tué par ses domestiques.

On dit que le viking avait rencontré dans les îles Sorlingues un abbé qui acheva sa conversion déjà commencée par un prêtre dont il avait fait son ami.

Habitué à imposer sa volonté par la force, il dit : « *Je veux* convertir mon royaume ou perdre la vie. »

Il convoque le thing pour inviter le peuple à embrasser la religion du Christ. Il emploie d'abord les plus douces paroles pour faire entrer la persuasion dans les âmes, puis, comme argument digne d'un viking, il fait étaler les instruments de supplice destinés à punir ceux qui désobéiraient à sa volonté.

Léouzon le Duc (1) raconte comment ce roi parcourait les diverses provinces, toujours prêchant, toujours massacrant, toujours convertissant : « En vain, dit-il, les sorciers prophétisaient, il étouffe la révolte en brûlant les sorciers. Vous voulez que je sacrifie aux Dieux, répondit-il un jour aux paysans qui réclamaient de lui ce qu'ils avaient exigé jadis de Hacquin, eh bien! vous serez satisfaits; les victimes sont déjà choisies; je n'immolerai pas comme autrefois de vils esclaves; l'offrande

(1) *Le Glaive runique*, p. 15.

que je vais faire à vos idoles leur sera plus agréable. »

Et aussitôt il fait saisir dans l'assemblée, six personnages des plus considérables et des plus populaires. Personne ne voulut consentir à un tel sacrifice, tous préférèrent accepter le baptême.

Après la conversion de la Norvège, Olaf travailla à répandre le christianisme dans la Finlande, l'Islande et le Groenland.

Pendant que les Normands ravageaient la France, brûlant les Églises et massacrant les prêtres, des missionnaires français ne craignaient pas d'aller chercher ces ennemis cruels dans leur pays lointain pour leur apporter avec le flambeau de l'Évangile, celui de la civilisation.

Lorsque la conversion des Normands fut enfin accomplie après mille vicissitudes, les vikings, en perdant leurs goûts barbares gardèrent leur passion pour la vie errante, aventurière et guerrière. Au lieu de voyager en pirates, ils voyagèrent en pélerins, mais souvent, nous le verrons, ils laissèrent leur bourdon, pour montrer qu'ils savaient aussi bien que leurs ancêtres se servir de l'épée et faire des conquêtes.

# CHAPITRE VI.

## LES NORMANDS RUSSES.

I. Normands Varègues Russes. — Les Slaves. — II. Invasions des Normands chez les Slaves. — III. ROURIK, élu *grand Prince* par les Slaves. — IV. ASCOLD ET DIR. — Constantinople sauvée. — V. OLEG fait périr Ascold et Dir. — Amours d'Igor et d'Olga. — Expédition en Orient. — Traité avec l'Empereur. — VI. IGOR grand prince de Russie. — Expédition à Constantinople. — Fin tragique. — VII. OLGA. Perfidie et cruauté de sa vengeance, sa sagesse et son courage. — Solennité de son baptême. — VIII. SVIATOSLOF refuse de se faire baptiser. — Son portrait, sa vie, conquêtes et revers. — IX. VLADIMIR. — Sa vie. — Enquête pour le choix d'une religion. — Son baptême. — Son mariage. — Baptême du peuple en masse. — Baptême posthume. — *La dégringolade du diable.* — Mort de Vladimir. — X. Varègues de la garde de l'empereur d'Orient.

I.

Au lieu de discuter sur l'intrépidité et le caractère des Normands, voyons leur bravoure à l'œuvre et leur morale en action.

Nous ne pouvons réunir dans un tableau d'ensemble et classer dans l'ordre chronologique les invasions sans nombre, simultanées, intermittentes, sans date certaine de bandes de guerriers s'unissant, se séparant, sans aucun lien entre elles, et apparaissant toutes à la fois, ou tour à tour dans les régions les plus diverses du nord et du midi.

Où les Normands n'ont-ils pas apparu vers le neuvième et le dixième siècle? Nous ne les suivrons point partout, mais chez les peuples dont l'histoire leur consacre des pages sérieuses et qui conservent d'eux de profonds souvenirs. Voici ce que Henri Martin (1) dit des Normands : « Ils s'étaient partagé le monde. Aux Suédois, le levant, aux Danois et aux Norvégiens le couchant; les guerriers errants de la Suède commencèrent à s'assujettir les Russes (*Rhos*) et allèrent fonder l'empire des Varègues russiens entre la Baltique et la mer Noire dans les mêmes régions où les Goths, dont les frères subsistaient encore en Scandinavie, avaient régné cinq siècles auparavant. Les Danois poursuivirent la conquêtes des îles Britanniques et envahissaient la Germanie et la France. »

Suivons, en le complétant, l'ordre tracé par notre historien.

Les Suédois s'étaient étendus jusqu'au fond du golfe de Finlande assez près des lieux où fut bâtie la ville de Saint-Pétersbourg.

L'histoire russe ancienne est moins popularisée en France que le roman russe moderne. Au berceau du vaste empire de Russie le premier rôle appartient aux Varègues; étaient-ce des Normands, des Suédois? Le nom : *Varègues*, *Waraigne*, *Warangues*, *Wargr*, paraît dériver de *war* (guerre) et signifier homme de guerre. L'origine scandinave de ce peuple a été contestée par quelques auteurs; les uns ont dit que c'étaient des Slaves; les autres ont prétendu que c'étaient des bandes

(1) *Histoire de France*, t. II, p. 426.

de guerriers dont les chefs étaient scandinaves et les soldats slaves.

L'opinion la plus accréditée et que nous n'hésitons pas à adopter est que les Varègues ont imposé le nom de *Russie* aux pays slaves.

Geyer, dans son *Histoire de Suède*, prouve que les Suédois dans la langue des Finnois sont appelés *Russes*. Les annales de Saint-Bertin rapportent que l'empereur de Constantinople, Théophile, avait envoyé des ambassadeurs à Louis le Débonnaire. Parmi les gens qui suivaient l'ambassade, on arrêta, comme espions, des individus qui se disaient de la nation de *Rhos* et qui étaient Suédois. Luitprand dit formellement : « Ceux que les Grecs appellent Russes, nous les appelons des Normands (*Græci vocant Russos, nos vero Normannos*). Des historiens récents de la Russie, M. Alfred Rambeaud notamment, n'hésitent pas à assimiler les Varègues aux Vikings, aux Normands; M. Samokvassof a découvert dans la tombe d'un prince varègue du dixième siècle, une cotte de maille, un casque pointu qui rappellent tout à fait l'armure des guerriers normands. Les chefs russes sont représentés dans des miniatures anciennes et sur les tapisseries de la reine Mathilde à Bayeux, vêtus comme les Normands.

L'histoire de la Russie commence à l'arrivée des Varègues en Slavie et le millième anniversaire de cet événement a été célébré en 1862 à Novgorod.

Les Varègues de Novgorod et de Kief sont bien des Normands hardis marins, guerriers intrépides, avides d'aventures; on les retrouve presque à la fois sous les murs de Constantinople et au pied du Caucase

où ils enlèvent aux Arabes la ville de Berdao en 744.

Nous ne remonterons pas au déluge, pour faire descendre les Russes de *Ros* fils de Japhet. Nestor, le célèbre chroniqueur de la Russie (1), admet l'origine scandinave des Varègues.

Les Slaves, au commencement du dixième siècle étaient dans un état de barbarie qui nous est racontée par le calife Giafar, dont la relation n'a été traduite que de nos jours. Il avait envoyé Ibn-Forlan pour répandre l'islamisme dans les contrées septentrionales. Voici quelques détails que nous lui empruntons.

Les femmes couvrent leur sein d'une plaque de métal où un poignard est suspendu à un anneau. Les hommes ont un vêtement de laine grossière qui ne les couvre qu'à mi-corps.

La même hutte en bois abrite plusieurs familles et dans cette promiscuité des divers âges et des deux sexes, tout sentiment de pudeur semble complètement ignoré. Les ablutions chères aux musulmans ne sont pas en usage et la malpropreté règne partout.

« Leur roi, dit Cantù (2), se tient sur une large estrade ornée de pierreries avec quarante concubines qu'il embrasse à la vue de tous, jamais il ne pose le pied à terre, dans quelle circonstance que ce soit : il veut monter à cheval? On lui amène sa monture près de cette estrade, autour de laquelle se tiennent 400 hommes d'élite, dévoués à mourir pour lui, qui ont chacun deux jeunes filles l'une pour servante, l'autre pour concubine. »

(1) Nestor (Letopis Nesterova), né en 1056, mort vers 1114, a écrit une *Chronique de Russie* publiée à Saint-Pétersbourg, 1767, in 4°.

(2) *Histoire universelle*, t. XVIII, p. 149.

Ces barbares aiment à se battre, mais on comprend qu'ils fussent souvent battus par les Finnois, moins sauvages et plus braves.

Les Slaves s'étaient répandus du lac Ilmen à la mer Noire et les diverses tribus de cette race avaient pris des noms dont nous ne reproduirons pas l'énumération.

Deux villes surtout acquirent une grande importance : Novgorod et Kief. Novgorod, dont Nestor constate l'origine ancienne, était bâtie dans un beau site, et entourée d'une plaine fertile coupée par des forêts de sapins et de bouleaux. Le Volkoff qui traverse la ville unit le lac Ilmen au lac Ladoga, d'où sort le fleuve de la Néva qui se jette dans la mer Baltique.

Les Slaves avaient ainsi des moyens de communication avec les habitants de la Finlande, et une route qui, traversant le continent d'un bout à l'autre, leur permettait d'arriver sans obstacle à Constantinople. Ils profitaient de cette position pour faire avec la ville impériale le commerce des fourrures et des produits venus par la mer Baltique, et avec le Nord, le commerce du vin, des fruits, des objets de luxe venus de l'Orient.

Si la richesse abondait chez les Novgorodiens, la barbarie régnait toujours dans les environs où les tribus slaves se querellaient sans cesse entre elles et vivaient, suivant la zone du pays, des récoltes des champs, de leurs troupeaux, ou de la chasse.

Kief était une belle ville dans une heureuse situation. Les Poloniens qui habitaient cette partie de la Slavie formaient la tribu la plus douce pour les mœurs, mais la moins guerrière et la plus énervée.

## II.

Les Normands ou Varègues, bons explorateurs des contrées où l'on pouvait recueillir le plus de butin, ne manquèrent pas de convoiter les trésors que Novgorod devait contenir. En l'année 859 une flottille de Varègues passa de la Néva au lac Ladoga, de ce lac dans le Volkoff et s'approcha de Novgorod.

Les Novgorodiens, plus désireux de ramasser de l'argent que de recueillir de la gloire, furent effrayés de l'apparition des Normands dont la renommée de férocité était partout répandue.

Comment résister à des ennemis si terribles? Au lieu de les combattre, on résolut de traiter avec eux; comme ils ne voulaient que de l'argent, on marchanda, on discuta le chiffre de la somme exigée. Les Slaves, vaincus avant de s'être battus, permirent aux Varègues de frapper d'une forte contribution chaque habitant de la ville. Enhardis par le succès, les Normands s'en allèrent à travers les forêts et des régions inconnues, sans autre but que le pillage, attaquer des tribus éparses qu'ils rendirent leurs tributaires.

Plus les Normands recevaient de l'argent pour partir, plus ils étaient pressés de revenir. Le succès de cette campagne en Slavie les encouragea à en recommencer une autre. Ils vinrent réclamer comme un impôt régulier ce qui avait été une concession faite par la peur et pour une fois.

Les Varègues éprouvèrent un refus qui irrita leur colère et redoubla leurs exigences. Les Slaves eurent

l'air d'entrer en négociation, mais pendant qu'ils gagnaient du temps en marchandant, ils faisaient avertir les diverses tribus qu'il importait de se réunir, de s'armer, et d'infliger une rude leçon aux envahisseurs scandinaves.

Cet appel fut entendu; une véritable armée attaqua les Varègues, et les rejeta loin des frontières.

## III.

Les Slaves sentirent qu'ils étaient forts quand ils étaient réunis, mais jamais pays ne fut en proie à plus de divisions. Les tribus avaient des rivalités entre elles; les chefs de la même tribu n'étaient pas d'accord entre eux. Le père ou le frère aîné ne reconnaissait dans la maison d'autre loi que son caprice. Le général était élu quand il fallait réunir une armée, et révoqué quand la guerre était finie. L'absence de tout gouvernement produisait de si déplorables effets que chaque peuplade essaya d'avoir un chef qui fût général en temps de guerre et *boyard* ou *knés* en temps de paix.

Les chefs des tribus devaient se réunir. délibérer ensemble, mais ils étaient rarement d'accord et souvent aussi leurs décisions n'obtenaient pas les ratifications du peuple.

Les hommes sages comprirent les inconvénients de cette anarchie funeste à la tranquillité du pays et aux intérêts du commerce. Une voix osa s'écrier un jour dans une assemblée à Novgorod : « Cherchons un prince qui nous gouverne et nous parle selon la justice. »

Les divers chefs des tribus avaient tellement ressenti les dangers de leurs divisions qu'ils applaudirent à la proposition d'organiser un gouvernement sérieux et comme aucun d'eux n'était prépondérant, ils décidèrent qu'on s'adresserait aux Varègues pour leur demander un prince assez fort pour relever leur pays et le défendre. Il est assez étrange qu'ils se soient adressés à un ennemi qu'ils venaient de combattre pour lui demander un roi, mais dans ce temps là on avait un culte pour la force et les Slaves avaient pu juger par eux-mêmes de la bravoure des Normands.

Une députation, chargée de porter en Scandinavie la décision prise par les tribus slaves, s'embarqua à Novgorod et aborda chez les Varègues russes qui tiennent ce nom de la province suédoise de *Ross-Lagen*.

Les députés, en arrivant, demandent aux Varègues. « Avez-vous des princes? » *Prince* en Varégie voulait dire : *puissant*, *courageux*, *redouté* : « Oui, fut-il répondu, nous avons des princes, » et la députation fut introduite chez les princes. Le doyen des Slaves prit la parole et dit : « Prince Varègue, notre pays est grand et abonde en toutes choses, mais l'ordre et la justice y manquent, venez prendre possession du sol et nous gouverner. »

Et alors trois frères furent choisis pour aller gouverner les Slaves. Ils se nommaient : Rourik, Sinéous et Trouvor dont les noms scandinaves signifient le *Pacifique, le Victorieux* et le *Fidèle*.

Ces princes partirent pour Novgorod accompagnés par leurs familles et des bandes guerrières soumises à leurs ordres. Ils arrivèrent en 862 chez les Slaves où ils furent acclamés. Ils reçurent des terres considérables

qu'ils choisirent eux-mêmes et s'installèrent à part des tribus. L'aîné, Rourik, s'établit au sud du lac Ladoga en face de la Finlande; Sinéous sur le lac Blanc, et Trouvor à Isborg. Ils étaient ainsi bien placés pour tenir en respect les Finnois, le pays Vasse et les peuplades livoniennes.

Les Normands n'étaient pas faciles à contenter, malgré la grande part que les trois princes leur avaient faite; ils étaient avides d'aventures et de combats. Rourik forma une armée composée d'hommes plus aguerris et mieux armés que les tribus à demi-barbares qu'il allait piller, rançonner et soumettre à sa domination; aussi. avait-il donné une grande extension à ses États lorsque en 866, Sinéous et Trouvor vinrent à mourir et le laissèrent maître unique de la Russie entière.

Pour s'assurer l'affection de ses compagnons d'armes, Rourik voulut les attacher au sol en leur concédant de petites souverainetés territoriales dont il se réservait la suzeraineté. Pour constater son autorité sur eux. il prit pour lui le titre de *Grand Prince* ou grand-duc.

En distribuant des largesses pour se faire des amis, Rourik ne fit que des jaloux et des mécontents.

## IV.

Deux chefs normands, Ascold et son frère Dir, se séparèrent du Grand Prince, qui les avait blessés en ne leur faisant pas dans le partage une part proportionnée à leur ambition.

Ascold et Dir tournèrent leurs yeux vers l'Orient, vers Constantinople, et ils recrutèrent des guerriers avec la

promesse de leur faire prendre du service dans les troupes de l'empereur Michel III.

C'était un long voyage à entreprendre que celui de Kief à Byzance à travers des populations encore barbares et très hostiles aux étrangers.

Les Varègues, que rien n'effrayait, se mirent en route; ils redoutaient moins les dangers des déserts et des forêts que de traverser les villes et les villages; aussi cheminaient-ils de préférence dans les bois où la hache leur ouvrait un passage. Ils couchaient la nuit sur des peaux d'ours qu'ils apportaient dans leurs bagages; ils allumaient de grands feux qui les réchauffaient et leur servaient à faire cuire les aliments; leur nourriture se composait de miel trouvé dans les ruches d'abeilles et de gibier pris à la chasse.

Après avoir franchi plusieurs fleuves, traversé de vastes solitudes, les voyageurs normands rencontrèrent une jolie petite ville qui s'élevait sur une hauteur au bord du Dniéper, c'était un pays d'un aspect ravissant, d'une rare fertilité, d'une culture perfectionnée, riche en vergers à fruits, en céréales et en pâturages. A qui appartient cette ville, demandèrent Ascold et Dir? Un Polonien leur répondit :

« Cette ville s'appelle Kief. Elle est aujourd'hui tributaire des Khosars. »

La tribu polonienne, adonnée à la culture des champs, avait le respect de la justice, des mœurs douces et peu de goût pour la guerre. Les habitants de la ville étaient habiles à exercer des métiers et leur commerce florissant se faisait par l'entremise des colonies grecques de la Crimée.

Nestor se borne à dire sans entrer dans aucun détail, que Ascold et Dir, apprenant que la ville était habitée par les Poloniens et qu'elle payait tribut aux Khosars, s'y établirent, appelèrent un grand nombre de Varègues et commencèrent à régner dans ce pays. Il est facile de comprendre que des populations paisibles, pour se soustraire au joug des Khosars, préférèrent se soumettre aux Varègues, qui savaient les instruire, favoriser leur commerce et les défendre.

Les Normands rencontrèrent des difficultés dans les rivalités locales, et d'ailleurs la guerre leur allait mieux que les petites intrigues de la vie pacifique.

Ils conçurent le projet d'une expédition contre Constantinople : déjà la décadence de l'Empire était assez visible pour tenter l'ambition des conquérants, et les richesses renfermées dans Byzance étaient un appât pour les Normands si avides de butin.

Ascold et Dir prirent des mesures pour assurer par des lois sages et des gouverneurs capables leurs possessions de Kief pendant leur absence, puis ils firent un appel aux hommes du Nord et les invitèrent à se joindre à eux pour attaquer l'empire grec dont ils partageraient les riches dépouilles.

Des courriers envoyés de tous côtés leur rapportèrent de bonnes nouvelles, leurs paroles avaient produit de l'effet, les Normands accoururent de toutes parts, et leurs navires, au nombre de 200, se réunirent près de Kief dans les eaux du Dniéper.

En ce temps-là régnait à Constantinople Michel III, surnommé *l'Ivrogne*, dont la débauche, la folie, la lâcheté avaient fait trop de bruit pour que les Varègues, habiles à prendre des informations, ne fussent pas au courant de

ce qui se passait dans le pays où ils allaient tenter une grande entreprise.

Michel III avait de bonne heure éloigné sa mère, le patriarche Ignace et tous ceux qui lui donnaient de bons conseils, et s'était entouré de vils personnages, qui, au lieu de contenir ses mauvais instincts, ne faisaient que l'exciter au mal.

L'impiété qu'on lui avait enseignée avait brisé le seul frein qui eût pu arrêter les folles passions du despote d'un grand empire en état de décadence. Son plaisir était de contrefaire les cérémonies les plus saintes dans des farces sacrilèges, où Dieu lui-même était l'objet d'abominables blasphèmes.

Lorsque le vénérable patriarche Ignace, à la tête de son clergé, faisait quelque procession dans la ville, l'empereur allait au-devant lui, avec des courtisans montés sur des ânes, déguisés en satyres, chantant d'ignobles chansons sur le ton des psaumes, et insultant à la piété des fidèles par des gestes obscènes (1).

Comme Néron, il excellait à mener un char dans la carrière. Transformé en cocher, l'empereur se mêlait aux cochers vulgaires, luttait avec eux dans les courses de cirque, les traitait en camarades, servait de parrain à leurs enfants et leur donnait de hauts emplois. Ses folies ruinaient le trésor. Les murs de son écurie étaient revêtus de marbre et de porphyre. Des sources d'eau limpide jaillissaient dans des abreuvoirs splendides, et les plus beaux palais n'égalaient pas en magnificence le palais de ses chevaux.

(1) Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XX, p. 57.

La cour de Byzance était chaque jour le théâtre de sourdes intrigues, de conspirations et de meurtres. Michel n'était pas cruel, mais l'ivresse, et la colère excitée par de faux rapports, lui firent commettre des cruautés dont il n'avait pas même la conscience. Quand le vin troublait sa raison, il passait brusquement d'une gaîté bruyante à une fureur sombre. Il donnait l'ordre sans motif de saisir les gens, de leur trancher la tête, de leur crever les yeux, de leur couper les pieds ou les mains, de les faire brûler vifs. On n'exécutait pas toujours ses ordres insensés, et quand la raison lui revenait, il approuvait ceux qui lui avaient désobéi. Mais parfois, quand l'ordre barbare était conforme aux haines de l'officier qui le recevait, et lui permettait de se défaire d'un ennemi personnel; alors l'exécution avait lieu sans retard.

Peu courageux et ignorant dans l'art de la guerre, l'empereur voulut un jour se mettre lui-même à la tête d'une armée contre les Sarrasins; et il eût été perdu s'il n'eût pas fui déguisé et laissant le commandement à un de ses généraux.

Il semblait vouloir prendre sa revanche et il était parti en campagne, lorsqu'il apprit que des guerriers inconnus traversaient le Pont-Euxin avec deux cents navires. On lui fit un affreux tableau de ces Barbares féroces. Ils agissaient comme tous les Normands, ils descendaient sur le rivage à l'improviste, pillaient tout, ravageaient les champs et massacraient les hommes. Ce qui les attirait toujours et partout, c'étaient les riches monastères. On nous a laissé de terribles descriptions surtout de la prise du couvent où le saint patriarche Ignace s'était retiré lorsqu'il fut remplacé par l'indigne Pho-

tius. Les moines, en défendant l'entrée de leur maison, périrent ; vingt-deux furent faits prisonniers et eurent la tête tranchée. Les Normands enlevèrent l'or, l'argent, les pierreries des vases sacrés et des objets précieux, puis détruisirent ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Le récit des profanations, des horreurs commises par des Russes barbares répandit partout la terreur.

A la nouvelle du danger qui menaçait sa capitale, l'empereur, qui était absent, s'empressa d'y rentrer.

Il voulut par lui-même juger de l'état des esprits, et seul, à pied, il parcourut les différents quartiers de la ville.

Pendant que des hommes aguerris, habiles à monter à l'assaut, bien armés et d'une intrépidité sans égale, approchaient des remparts, nul élan belliqueux ne se manifestait dans Constantinople. Les guerres d'Asie avaient éloigné les meilleurs soldats, et quand l'ennemi ne négligeait rien pour une terrible attaque, nul ne faisait aucun préparatif pour la défense.

On n'entendait que des lamentations. Les rues étaient désertes ; les églises, pleines de personnes affolées. Au quartier de Blaquerna, au fond du port, s'élevait un célèbre sanctuaire de Sainte-Marie. Là se trouvaient de précieuses reliques, notamment une robe de la sainte Vierge, renommée par les miracles qu'elle opérait. On racontait que tous les vendredis, à l'heure des vêpres, un voile placé sur une image miraculeuse de la mère de Dieu, se relevait et s'abaissait, paraissait et disparaissait par l'effet d'un miracle. Là, dans l'église, la foule s'était entassée gémissant et demandant à la céleste protectrice de la ville de la sauver.

Il fut décidé que des prières publiques et une procession solennelle auraient lieu pour implorer les secours du ciel.

Par une belle matinée, sous un ciel bleu, à l'éclat d'un soleil qui faisait resplendir une mer transparente, la procession se met en marche traversant les rues décorées de splendides tapis, et de tentures brodées d'or et d'argent.

Le porte-croix et les acolytes s'avancent en tête. Les jeunes clercs le suivent portant des cierges allumés sur des chandeliers d'argent, et de saintes images cerclées d'émail et d'ornements d'orfèvrerie.

Puis, marchaient en ordre les évêques avec leurs bonnets en drap d'or en forme de tiare et leurs chapes splendides; les prêtres avec leurs ornements éclatants, les moines avec leur costume sévère, les porteurs de magnifiques bannières, les officiers avec les enseignes militaires, la garde, l'épée nue, enfin l'empereur et le patriarche Photius. Ils étaient tous deux au même rang, le premier portant un cierge, le second la robe de la Vierge dans un reliquaire.

L'empereur avait revêtu son costume impérial pourpre et parsemé de rubis et de diamants. Les vêtements pontificaux du patriarche étaient surchargés de dorures et de pierreries dans le goût oriental.

L'empereur était suivi des dignitaires de l'État, des patrices, des fonctionnaires de la cour, de l'armée, de la magistrature et de la ville, dans leurs costumes divers resplendissant d'or et d'argent. La population entière suivait le cortège.

La procession s'arrêta au bas du golfe, et se rangea

le long du rivage. Les Russes avaient aperçu et suivi des yeux ce spectacle nouveau pour eux, dont ils ne comprenaient pas le sens, mais dont la magnificence les frappait. Ils regardaient immobiles, la hache en main.

Au milieu de la foule agenouillée, le patriarche debout, les yeux levés au ciel, les bras étendus, prie, et ensuite s'approche de la grève, met un pied dans la mer, se penche, et plonge dans l'eau quelque chose de merveilleux : la robe de la sainte Vierge !

Aussitôt, le ciel s'obscurcit, les flots s'agitent, le tonnerre gronde, l'ouragan hurle et le plus effrayant orage éclate.

Les Russes carguent les voiles, luttent avec habileté contre la fureur des ondes, mais la tempête triomphe de leurs efforts, met en pièces leurs navires et rejette de nombreux naufragés sur le rivage. Les chrétiens leur portent secours, et sauvent la vie aux ennemis qui auraient été sans pitié pour eux. Les Russes, soignés par la charité chrétienne, témoins d'un événement extraordinaire que tous s'accordaient à regarder comme un miracle, ne furent pas difficiles à convertir. Ils se firent baptiser, et quand ils quittèrent Constantinople, ils amenèrent avec eux un évêque qui fut le premier apôtre de la Russie.

Ascold et Dir avaient été très impressionnés de la manière dont la tempête avait sauvé les Grecs au moment où ils paraissaient perdus. Le récit des actes de dévouement de la charité chrétienne envers les naufragés les avaient touchés et ils accueillirent les missionnaires avec faveur. Les premières prédications de l'Évangile pa-

rurent rendre les vengeances moins vives, et la paix succéda aux guerres incessantes.

Rourik à Novgorod paraissait avoir oublié Kief. En 879, il sentit la mort approcher. Il n'avait qu'un fils, Igor, qui était en bas âge; Rourik confia la tutelle de son enfant à son frère Oleg.

## V.

Oleg continua l'œuvre de Rourik et travailla à agrandir sa puissance. Le premier prince Varègue, au lieu de dompter par la force les diverses tribus éparses dans la Russie, les habituait, une par une, à reconnaître son autorité en lui payant un léger tribut, mais il leur laissait la liberté de se gouverner elles-mêmes.

Oleg avait entendu parler de la beauté et de la prospérité de Kief, qui avait été démembré du domaine promis par les Slaves au grand prince Varègue, par des Normands aventuriers sans aucun droit pour s'en emparer.

Il rassemble une armée, et sans rien faire pressentir de ses projets, il se met en campagne, s'empare, chemin faisant, de Smolenska et de Loubetche en présentant le fils de Rourik, Igor, qui est partout reconnu comme le prince légitime.

Arrivé près de Kief, il comprit le danger de combattre en face Ascold et Dir qui s'étaient fait aimer des Poloniens et qui comptaient parmi les Normands pour des guerriers redoutables.

Kief pouvait détourner à son profit une partie du

commerce de Novgorod, grâce à la facilité des communications avec l'Empire sur un fleuve navigable en toutes saisons.

Les Normands, pour satisfaire leur cupidité ou leur ambition n'étaient pas ordinairement très scrupuleux sur le choix des moyens. Les stratagèmes les plus perfides ne répugnaient pas à leur conscience.

Oleg jugea prudent d'user de finesse plutôt que d'employer la force. Son armée n'était pas encore arrivée ; il cacha des navires remplis d'hommes sous des rochers bordant le Dniéper, et les déroba ainsi aux regards des Kiévains.

Il s'avança ensuite, suivi seulement de quelques barques et envoya aux magistrats de la ville des messagers qui leur dirent : « Nous sommes envoyés par des marchands de Novgorod, qui sont de même origine que vous et qui demandent l'autorisation de voir votre ville. »

Ces Normands sont reçus par Ascold et Dir qui, trompés par la douceur et le pacifique langage de leurs frères du Nord, acceptent l'invitation d'aller voir dans leur bâtiment les commerçants Novgorodiens.

Ils sont accueillis avec honneur, mais tout à coup la scène change. Les soldats cachés dans les navires se redressent cuirassés, l'épée à la main, et les princes de Kief se voient cernés de toutes parts. Oleg va au-devant d'eux avec Igor qu'il porte sur les bras. Il les interpelle d'un ton sévère : « Comment vous êtes-vous emparés de ce pays ? Vous n'y avez aucun droit ; vous n'êtes ni princes, ni du sang des princes ; le vrai maître c'est celui-ci, dit-il, en montrant l'enfant ; c'est Igor, fils de Rourik ; » et sans avoir

eu le temps de répondre, Ascold et Dir tombent mortellement frappés aux pieds d'Oleg.

Les Kiévains apprirent le meurtre de leurs princes avec douleur, et grande fut leur épouvante lorsqu'ils virent les quelques barques de la veille se transformer en véritable flotte, et le prétendu commerçant en prince entouré d'une forte armée.

Oleg se montra aussi doux pour les habitants de Kief qu'il avait été cruel pour leurs princes. Tenant par la main le fils de Rourik, il parcourait à pied toutes les rues, s'intéressant à tout et admirant la beauté du pays. On savait qu'il avait embelli tellement Novgorod qu'il était devenu proverbial de dire : « Qui oserait attaquer Dieu et Novgorod ? » Il promit de rendre Kief *la mère de toutes les villes russes*. Sans abandonner ses anciens États, il habitait souvent Kief.

Comme nous le remarquerons chez plusieurs Normands célèbres, il savait unir la férocité à l'héroïsme, la cupidité du brigand à la sagesse du roi. Les prêtres chrétiens de Kief ne furent pas persécutés : ils répandaient les lumières dans les populations ignorantes, prêchaient l'obéissance à Dieu et au Prince, enseignaient les lettres et les arts, et leur science était utile pour la rédaction des actes et des traités. En 902, Kief figure comme le soixantième évêché dans la liste des éparchies du patriarcat d'Orient. Constantinople longtemps fournit des évêques aux Varègues et leur emprunta des soldats pour la garde impériale et pour la marine.

Oleg s'occupa beaucoup de l'administration intérieure du pays et de l'extension de son commerce à l'étranger. Profitant des immenses forêts qui couvraient le sol à

peine défriché, il fonda de nouvelles villes. En ce temps-là, les maisons étaient construites en bois. Pour les peupler, il appela des hommes du Nord qui arrivèrent en foule de la Scandinavie. Par son épée et son habileté, Oleg réunit sous sa domination presque toutes les peuplades du vaste pays auquel les Varègues venaient de donner le nom de *Rosland*, comme le dit formellement Nestor.

Les Empereurs d'Orient, en ornant leur costume de fourrures, en avaient répandu la mode. La Slavie abondait en martres noires. Oleg exigeait des tribus soumises un impôt payable en fourrures, plutôt qu'en argent; chaque individu devait lui donner une martre noire. Le commerce de ces fourrures devint très florissant. Par Novgorod, Smolenska et Kief, Oleg était maître de la grande route fluviale de la mer Baltique à la mer Noire.

Au moment où il était occupé à régler ses conquêtes, il apprit qu'une immigration considérable de Ongres (Hongrois ou Madgyars) venait s'établir à Kief. Il se hâte d'accourir sur les lieux. Fondre à l'improviste sur les étrangers eût plu à son orgueil, mais ils étaient en très grand nombre et lui n'avait qu'une petite armée exténuée de fatigue. Sa sagesse lui conseilla d'éloigner par la douceur des hommes qui auraient pu triompher par la force. Il leur envoya donc des députés pour leur dire : Traversez le Dniéper et vous trouverez au delà des plaines fertiles où l'eau abonde et où vous pourrez vous étendre. Si vous écoutez cet avis, qui est dans votre intérêt, nous vous traiterons en amis et nous promettons de ne pas vous inquiéter dans le voyage.

Les Hongrois se laissèrent séduire par les belles paroles d'Oleg et allèrent envahir la Pannonie.

Igor avait dépassé l'âge de la majorité et son tuteur gardait le pouvoir. Jeune et ardent, il dépensait à la chasse contre les loups, les ours et les sangliers, le courage qu'il ne lui était pas permis de déployer à la guerre dont on l'éloignait à dessein. Un jour d'automne, il se perdit dans une vaste forêt ; guidé par la fumée qui sortait d'un toit, il arriva dans le petit village de Vouiboutskoï ; il reconnut à leur langage des Varègues, et leur demanda l'hospitalité. Il fut étonné, dans une humble maison, de rencontrer une jeune fille qui joignait à une rare beauté, une distinction naturelle, une intelligence supérieure ; il revint souvent, conduit par l'amour, auprès de la belle Varègue. Sa passion devint si forte, qu'il résolut de l'épouser. Il fit part de sa détermination à Oleg. Celui-ci éprouva un premier mouvement d'indignation à la pensée de cette union mal assortie qui dérangeait ses projets. Il eût trouvé politique une alliance du prince varègue avec une puissante famille indigène. Il dut se résigner à consentir à un mariage qu'il ne pouvait empêcher. Igor alla chercher sa fiancée dans son humble demeure pour la conduire à Kief, vêtue de vêtements princiers, dans un char couvert de superbes tapis d'Orient. A l'arrivée des nouveaux époux la foule qui les attendait les acclama, et lorsque la jeune fille eut soulevé son voile, chacun s'écria : « Jamais on ne vit si admirable beauté ! »

Oleg lui donna le nom d'*Olga*, la proclama sa fille adoptive, et lui donna un superbe palais orné de magnifiques jardins, rempli de serviteurs et d'esclaves sans nombre.

Pendant que le jeune prince ne songeait qu'à son

amour, l'ambition devenait plus vive que jamais chez Oleg.

Il annonça, cette même année 907, aux chefs de cohorte, son projet de s'emparer de Constantinople ; et d'un bout à l'autre de ses immenses États tous les guerriers furent invités à venir s'enrôler dans l'armée d'expédition.

Il réunit une flotte de deux mille vaisseaux, bien différents des barques légères des premiers Varègues qui avaient paru dans le Bosphore. Ces bâtiments, de forme nouvelle et de grande dimension, étaient difficiles à manier, mais ils avaient un aspect imposant. Les Bulgares, qui étaient maîtres des bords de la mer Noire, du Danube aux Balkans, laissèrent passer la flotte, comprenant bien que de si grands armements n'avaient pas été faits contre eux. La chaîne des monts Balkans effraya un peu des soldats qui n'étaient habitués qu'à la plaine. Oleg que rien n'arrêtait gravissait les pics qui avaient paru inaccessibles, et après avoir heureusement surmonté toutes les difficultés, et franchi ces fortifications naturelles, il retrouva la flotte au mouillage qu'il lui avait indiqué.

Léon VI, *surnommé* le *Sage*, le *Philosophe*. régnait à Constantinople; il avait succédé à Basile qui avait tué Michel III pour empêcher celui-ci de le faire tuer. Sa sagesse ne l'empêcha pas de s'adonner aux femmes peu dignes de lui, et sa philosophie, d'avoir moins de noblesse de sentiments que de subtilité d'esprit.

En apprenant l'approche d'une armée redoutable, au lieu de prendre des mesures énergiques de défense, il se borna à ordonner qu'une chaîne serait jetée en tra-

vers, à moitié du golfe, pour empêcher les vaisseaux russes de venir mouiller à la Corne-d'Or.

Les Normands n'étaient pas pressés d'arriver; leurs instincts de pillage trouvaient à se satisfaire dans un pays mal défendu et plein de richesses. Les marins devenus cavaliers et les guerriers brigands, Oleg à leur tête, ravagèrent les champs, pillèrent les maisons principales, et surtout s'enrichirent dans la spoliation des couvents qu'ils incendiaient après avoir pris tout ce qui pouvait être enlevé. Nestor fait un tableau effrayant de leurs ravages et de leurs cruautés.

Il raconte ainsi le triste sort des habitations des campagnes : « Ces gens-là, dit-il, sont faits prisonniers ou passés au fil de l'épée. Les uns sont assommés, les autres précipités dans la mer. Ceux-ci sont percés de flèches, ceux-là torturés cruellement, sans parler d'une infinité d'autres supplices. »

L'Empereur aurait dû chercher à venger ses sujets. Sa capitale, fortifiée par deux rangées de murailles flanquées de tours, bien approvisionnée de vivres et bien défendue par des soldats d'élite, était en état de résister à des Russes barbares. Au lieu de chercher à intimider Oleg, l'Empereur lui envoie comme ambassadeurs des patriciens chargés de lui offrir un traité de paix.

Oleg, entouré de ses boyards, debout, bardé de fer, reçut les ambassadeurs qui lui dirent : « Consens à ne pas détruire notre ville et nous te donnerons le tribut que tu voudras. » Oleg promit de suspendre les hostilités. On lui offrit, en cadeau, des vivres et du vin ; il ne les accepta pas, et Nestor, qui loue sa prudence, prétend que ces vivres et ce vin étaient empoisonnés.

La paix fut conclue et le chef de la Russie, pour la première fois, traita d'égal à égal avec l'Empereur de Constantinople.

Les Russes s'engagèrent à évacuer l'empire et à ne plus faire de ravages.

L'Empereur s'obligea à leur donner 12 grivenas d'argent par chaque homme; à faire un présent à Kief et à cinq autres villes; à entretenir à ses frais des ambassadeurs russes à Constantinople; à fournir aux commerçants russes, passant dans la capitale, le pain, le vin, la viande et le poisson en quantité suffisante, à leur procurer l'entrée gratuite aux bains publics, enfin à leur faire livrer des vivres, des cordages et des voiles pour le voyage au retour.

Un quartier distinct fut assigné aux Russes qui ne pouvaient y habiter qu'après avoir annoncé leur arrivée, et en ne venant pas plus de cinquante à la fois.

« Ainsi, dit Nestor, les tzars Léon et Alexandre (son frère) firent la paix avec Oleg. Puis, après être convenus des conditions, ils promirent par serment de les observer en baisant le crucifix l'un après l'autre. Oleg et ses soldats jurèrent aussi l'observation du traité, mais à la manière des Russes, en élevant leurs armes et en invoquant leur dieu Péroun et le dieu des bestiaux, Voloss, et la paix fut ratifiée. »

Nous empruntons à Nestor deux particularités curieuses : Avant de quitter Constantinople Oleg, alla suspendre lui-même son bouclier à une des portes de la ville comme trophée et souvenir de son passage, puis en signe de la différence qu'il mettait entre les Varègues et les

Slaves, il fit donner des voiles de soie aux premiers et des voiles de coton aux autres.

Le traité passé en 908 fut fidèlement exécuté et confirmé par un nouveau traité en 912.

Les auteurs grecs ne disent rien de l'expédition d'Oleg, humiliante pour leur histoire, mais Nestor en accentue tous les détails et notamment la réception faite par les Kiévains au grand prince qui leur rapportait tant de magnifiques présents.

Parmi les titres donnés à Odin par les Scandinaves. figure celui de *magicien*. Oleg fut surnommé le *Sorcier*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il croyait aux sorciers et les consultait. Un jour, il demande à l'un des devins les plus renommés : « Comment dois-je mourir? Le beau cheval que tu montes et que tu aimes tant, sera la cause de ta mort. » Il se promit bien de ne plus revoir le cheval, et chargea un valet d'en avoir soin, mais de l'éloigner de sa vue. Cinq ans s'étaient écoulés, lorsque le souvenir du cheval lui revint et il en demanda des nouvelles ; on lui dit qu'il était mort. Il voulut aller s'assurer du fait lui-même et se fit montrer les os de l'animal.

« Voilà la bête qui devait me faire mourir, » dit Oleg en frappant du pied le crâne de l'animal. Mais de ce crâne sortit un serpent qui piqua au pied le prince et cette blessure fut mortelle.

Telle a été la fin, si l'on en croit Nestor, de ce prince qui régna 33 ans et que ses peuples ont proclamé *le Grand*, *l'Invincible*, *le Juste*.

## VI.

Igor succéda à toute la puissance de son ancien tuteur. Comme il n'avait jamais fait la guerre, quelques tribus essayèrent de refuser l'impôt ; Igor montra de l'habileté et de l'énergie à les combattre ; et il comprima promptement toutes les tentatives d'émancipation.

Les rapports établis entre Kief et Constantinople favorisèrent l'introduction de plusieurs progrès dans un pays où la civilisation était fort arriérée. Igor commença par imiter le régime militaire des Grecs dans l'organisation d'une armée. Il établit des divisions de mille, de cent et de dix hommes ; il créa des grades et nomma un de ses favoris *Woïwode* ou général en chef. Il forma avec les fils des boyards, et des guerriers d'élite une garde qui prit le nom de *Garde d'Igor*.

Les architectes grecs appelés pour bâtir les premières églises donnèrent l'idée et le goût des belles constructions. Les maisons au lieu d'être en bois, furent construites avec des pierres et du ciment.

Igor aurait pu dans ses États faire beaucoup de choses utiles en jouissant de la paix et des douceurs de la famille ; mais les lauriers d'Oleg l'empêchaient de dormir et il voulait se montrer aussi grand à la guerre que Rourik son père et Oleg son prédécesseur.

Il n'avait qu'à se louer des Grecs, qui avaient observé rigoureusement le traité et gardé les meilleures relations avec les Russes, mais la conquête de Constantinople, qui avait été deux fois tentée en vain, souriait à son ambition

et il résolut d'entreprendre une troisième expédition avec des forces suffisantes. En 866, Rourik avait réuni 200 barques; en 907, Oleg possédait 2000 vaisseaux; Igor en 941, parvint à en armer 10.000. L'augmentation progressive de la flotte des Varègues indique assez l'accroissement de leur puissance.

Nous devons faire observer que, si, d'après les historiens grecs, l'armée russe s'élevait à 400.000 hommes; d'après Luitprand, on devrait réduire le nombre de vaisseaux à 4000, et l'armée à 40.000 hommes.

Le 11 juin 941, la flotte d'Igor se montra à l'entrée du Bosphore, et au lieu de franchir le détroit, les Russes débarquèrent les uns dans la Thrace, et les autres en Bithynie.

L'amour du pillage et la férocité des Vikings reparaissent à la première occasion où les Varègues ne sont pas contenus par leur chef. « Non contents, dit Le Beau, de mettre le feu aux métairies, aux villages, aux églises, ils (les soldats d'Igor) se faisaient un jeu des supplices les plus inhumains. Ils mettaient les habitants en croix, perçaient les autres de javelots et les laissaient cloués à terre; d'autres liés à des poteaux servaient de but à leurs flèches. Leur cruauté distinguait les prêtres et les clercs; après leur avoir attaché les mains derrière le dos, ils se divertissaient à leur enfoncer des clous dans le crâne (1). »

L'Arménien Romain Lacapène avait fait épouser à l'empereur Constantin VII, âgé de 25 ans, sa fille Hélène et avait fini par accaparer tous les pouvoirs. C'était un guerrier d'une grande valeur. Lorsqu'il apprit la nou-

(1) *Histoire du Bas-Empire;* liv. 73, t. XV, p. 487.

velle apparition des Russes, son armée était occupée à combattre les Sarrazins, il rappela aussitôt le général Bardas Phocas qui arriva avec un corps de cavalerie et d'infanterie, attaqua les Russes et les tailla en pièces. Les vaincus profitèrent de la nuit pour regagner leurs vaisseaux.

Romain fit ses préparatifs pour combattre la flotte qui ne pouvait tarder à paraître devant Constantinople; il ordonna un jeûne de trois jours pour solliciter la faveur de Dieu et il organisa ses moyens de défense. Igor posta sa flotte à l'entrée du Bosphore.

Romain n'avait dans le port que quinze brigantines qu'il s'était empressé de faire radouber; tous les vaisseaux étaient occupés à garder les côtes de l'Asie ou les îles de l'Archipel, contre les entreprises des Sarrazins.

Lorsque le grand prince varègue vit le petit nombre de bâtiments qu'on pouvait lui opposer, il eut un sourire de mépris et crut la victoire facile. Il donne l'ordre de laisser les Grecs approcher, de les envelopper ensuite et de les prendre sans les tuer.

Le patrice Théophane à qui l'empereur avait confié le commandement des quinze brigantines se jette au milieu des vaisseaux russes où nul ne l'empêche de rompre l'ordonnance de la flotte. Puis, tout à coup, Théophane arrivé dans une position convenable à ses desseins donne l'ordre de s'arrêter. Aussitôt les soldats armés de longs tuyaux versent des torrents de feu grégeois sur les Russes surpris et épouvantés de ces flammes inconnues qui dévoraient les cordages, les voiles, le bois des bâtiments. On vit des Russes tellement terrifiés, que de peur d'être brûlés vifs, ils se jetaient dans l'eau au risque d'être noyés.

Ceux qui cherchaient à se sauver à la nage étaient assommés par les Grecs à coups d'avirons. Les malheureux luttant contre les flots et contre l'ennemi, étaient faciles à vaincre. Dans leur affolement, un grand nombre périrent; un grand nombre furent faits prisonniers.

Théophane ne pouvait poursuivre les vaisseaux qui avaient pris la fuite, il fut obligé de rentrer à Constantinople où il ramena les prisonniers auxquels l'empereur fit trancher la tête.

Romain donna des ordres pour que les Russes qui lui avaient échappé, fussent inquiétés dans leur voyage. Bardas Phocas et Jean Curcuas attaquèrent les Russes à plusieurs reprises, et leur infligèrent de rudes échecs. Les fugitifs ne rentrèrent à Kief que trois mois après leur départ, fort honteux de leur défaite et faisant de merveilleux récits du feu magique employé pour neutraliser leur valeur.

Igor, qui ne respirait que la vengeance, se prépare, près de trois ans, à prendre une terrible revanche contre les Grecs. Il fait appel aux Scandinaves de la Baltique qui lui envoient des marins et des soldats; il prend à sa solde des troupes de tribus barbares et se remet en route pour Constantinople.

L'empereur, averti de son approche, et ne se sentant pas assez fort pour le combattre, envoya des députés au grand prince pour lui offrir une somme considérable. Les députés grecs avaient séduit par des présents les boyards, et tous furent disposés à conclure un nouveau traité de paix qui « triomphant, dit un auteur, des artifices du diable, rétablit pour un grand nombre d'années entre les Grecs et les Russes une paix qui dure aussi longtemps

que peuvent briller le soleil et exister le monde. »

L'article 1er de l'acte, conservé par Nestor, prouve bien le progrès du christianisme à Kief. On y lit ces mots : « Puisse le Russe qui chercherait à rompre l'alliance ici résolue, s'il est chrétien encourir la vengeance du Dieu tout puissant et se voir maudit dans ce monde et dans l'autre; si l'injustice vient des Russes non baptisés, puissent-ils implorer toujours en vain le nom de Péroun, n'être plus à l'abri sous leurs boucliers, tomber percés de leur propre glaive, de leurs propres flèches et de toute autre arme et se voir à jamais esclaves dans cette vie et dans l'autre. »

Igor était avancé en âge, mais il avait conservé sa force physique et son activité d'esprit. Il ne négligeait pas le nord de ses États pour le sud et dans un de ces voyages, pour satisfaire ses soldats insatiables de combats, il attaque les Drevliens qui par le payement d'un fort tribut s'étaient cru à l'abri de toute attaque.

Igor, sans résistance, commet chez eux toutes les exactions, et prend de force ce qu'on ne lui donne pas de bon gré. Il se retire emportant des pelleteries et des fourrures en quantité.

Il était en route, lorsque tout à coup la réflexion lui vient que s'il avait pris beaucoup de butin, il aurait pu en prendre davantage. Il s'arrête dans sa marche, et retourne sur ses pas pour mieux exploiter le pays qu'il vient de quitter.

Les Drevliens, avertis de ses projets, furent furieux contre Igor et comme ils ne se sentaient pas assez forts pour résister, ils envoyèrent des hommes intrépides pour les débarrasser de cet ennemi dangereux. D'après certains auteurs, le grand prince fut traîtreusement assassiné

à coups de poignard. D'après l'historien grec, le Diacre, les Drevliens s'étant emparés d'Igor l'écartelèrent au moyen de deux arbres courbés de force jusqu'à terre, puis rendus à leur direction naturelle.

## VII.

Olga adorait Igor, qui fidèle à son amour pour elle, l'avait élevée si haut ; aussi en apprenant sa fin tragique, terrible fut sa douleur. Olga était très considérée et fut chargée de la régence de son fils mineur Sviatoslof qui succédait à Igor.

Cette femme remarquable, qui devait un jour être une sainte, la patronne de la Russie, n'était encore qu'une normande païenne vindicative et sanguinaire.

Pour punir les assassins de son mari, elle poussa si loin sa vengeance qu'on aurait peine à croire ce que raconte Nestor de sa perfidie et de sa cruauté si nous ne trouvions dans l'histoire des Normands plus d'un exemple de pareille férocité.

Les Drevliens après s'être félicités de l'assassinat d'Igor s'effrayèrent de l'idée qu'une femme énergique comme Olga pourrait leur faire payer cher la mort de son époux. Pour conjurer sa vengeance, ils lui envoyèrent des députés qui dirent à la grande princesse : « Nous avons tué ton époux, parce que c'était un loup ravissant et cruel. Nos Knés sont bons et rendent notre patrie heureuse. Viens au milieu de nous et accepte pour époux Mall notre prince. »

Olga, contenant son indignation contre les meurtriers d'Igor qui insultaient à sa mémoire, parut accueillir

avec intérêt la proposition qui lui était faite et dit aux députés : « Je ne puis rendre la vie à celui qui n'est plus et votre offre me sourit. Retournez à votre navire, je vous enverrai chercher quand j'aurai réfléchi. Mes gens auront l'ordre de vous traiter avec honneur et vous ne reviendrez ici ni à pied, ni à cheval, ni en char; ils vous porteront sur leurs épaules, dans vos propres esquifs. »

Le souverain de Kief avait trois châteaux qu'il habitait suivant la saison : le premier, une citadelle sur le sommet de la montagne; le second au centre de la ville; le troisième près des faubourgs, à la campagne. C'est dans ce dernier qu'en ce moment résidait Olga.

Pendant la nuit, elle fit creuser dans la cour du palais un fossé très large et très profond. Une brillante escorte alla chercher les députés, qui furent salués comme si déjà Olga était princesse des Drevliens.

Des canots longs et légers, creusés dans des troncs d'arbres, furent retirés du fleuve, les députés y restèrent assis et les Russes les portèrent triomphalement sur leurs épaules. Les porteurs, qui avaient reçu leur consigne, faisant tout à coup glisser les barques de leurs épaules dans leurs mains, jettent le canot au fond du large fossé ouvert la nuit dans la cour du château. Au moment où les Drevliens, meurtris de la chute, effrayés du piège où ils étaient tombés, poussaient des cris d'effroi et de douleur, Olga se donna l'affreux plaisir de jouir de leur désespoir et de leur annoncer qu'elle les immolait à son époux.

Ils répondirent simplement : « Nous expions le meurtre d'Igor. » Aussitôt des hommes, avec des pelles, comblèrent de terre le fossé et ensevelirent vivants ces mal-

heureux. Olga, qui savourait le plaisir d'assister à cet horrible spectacle, ne se retira que lorsqu'elle n'entendit plus aucun gémissement sortir du fond de la tombe!

Ce premier acte de vengeance ne suffisait pas à Olga; elle se hâta d'en organiser un second. Elle envoya des ambassadeurs chargés de porter au grand conseil des Drevliens, le message suivant : « La grande Princesse vous fait dire : Si réellement vous désirez m'avoir parmi vous, envoyez-moi les principaux de votre pays avec lesquels je puisse honorablement me rendre dans vos contrées; les Kiévains sans cela ne voudraient pas me laisser partir. »

Cette proposition fut acceptée et les plus grands personnages sollicitèrent l'honneur d'aller chercher la future princesse. Les Russes les accompagnèrent et eurent à veiller à ce que rien de ce qui s'était passé ne parvint à leurs oreilles.

Lorsque les ambassadeurs furent arrivés au palais d'Olga, elle leur fit annoncer qu'elle les recevrait dès qu'ils auraient pris leur bain.

L'usage des bains journaliers était venu des Romains aux Slaves. Les Drevliens sont introduits dans la salle de bains du château, où tout était prêt pour qu'ils pussent se baigner tous ensemble.

Ils s'aperçurent bientôt qu'on fermait toutes les issues ménagées pour la circulation de l'air et que la chaleur devenait étouffante; ils se mettent à crier : personne ne répond. Ils veulent enfoncer la porte ou la fenêtre; tout était solidement fermé. Il y eut un moment d'horrible tumulte et de cris lamentables, lorsque ces malheureux, luttant contre la mort, tentèrent des efforts impuissants

pour retrouver l'air et la vie. — Lorsque aux gémissements de l'agonie, eut succédé un silence de mort, les bourreaux d'Olga vinrent compter les cadavres des victimes. Le compte était exact; aucun ne manquait.

Une troisième ambassade part aussitôt pour dire aux Drevliens : « Notre Princesse arrive. Apportez une grande quantité d'hydromel à l'entrée de la ville, à l'endroit où périt Igor, afin qu'après qu'elle aura pleuré sur la tombe de son mari, nous puissions tous ne plus songer qu'à la joie. »

Les crédules habitants de Khorostène se hâtèrent de tout préparer, et ne tardèrent pas à voir paraître Olga, qui arrivait sans aucune apparence militaire. On lui indiqua le lieu où reposait le corps de son époux. Elle pleura beaucoup celui qu'elle avait tant aimé, mais ce moment de sensibilité ne la rendit que plus implacable dans son désir de vengeance féroce. Elle assista à la cérémonie funèbre en l'honneur d'Igor. Le cheval favori du défunt fut immolé sur sa tombe, et un grand banquet eut lieu. Les liqueurs fermentées furent à dessein prodiguées en telle abondance par les gens de la princesse, qu'elle obtint ce qu'elle désirait voir, tous les Drevliens dans une ivresse complète. Après un repas infiniment prolongé Olga disparaît sans être aperçue, et son armée qui s'était approchée en évitant le bruit des pas et des armes, fondit sur les Drevliens surpris, énervés par la boisson, les massacra et jonchа la terre de cinq mille morts.

Après ces débuts barbares, la grande princesse gouverna ses États avec sagesse. Elle s'occupa avec une rare intelligence de l'organisation de l'armée, et du choix des chefs qui devaient les commander. Elle suivit elle-même

les soldats dans une expédition dont elle cachait le but. On ne le connut que lors qu'on eut pénétré dans les forêts profondes de la tribu drevlienne.

La lutte fut vive entre les Drevliens et les Russes, qui finirent par mettre l'ennemi en fuite. Les vaincus parvinrent à rentrer dans la ville de Khorostène, qu'ils avaient eu soin de fortifier.

Le siège d'une place où tout avait été préparé pour la défense avait été long, et les Russes n'étaient guère exercés à prendre les villes d'assaut.

Olga forma un camp où elle s'établit dans une cabane en bois pour tout surveiller elle-même. Après une année de siège, elle parut désirer une réconciliation et prit l'initiative d'une proposition de paix. Elle fit dire aux assiégés : « Toutes les villes slaves me payent tribut et travaillent en paix leurs champs. Pourquoi préférez-vous mourir de faim plutôt que de suivre leur exemple? — Que veux-tu de nous, répondirent les Drevliens, veux-tu du miel et des fourrures? » Olga répondit qu'elle désirait seulement comme signe de soumission un tribut de 3 pigeons et de 3 moineaux par maison. Elle attacha à ces oiseaux des étoupes enflammées et les lança dans les maisons en bois couvertes de chaume qui s'enflammèrent aussitôt, et nul effort humain ne put arrêter cet incendie éclatant à la fois de tous côtés et se propageant avec une rapidité effrayante.

Les Khorosténiens, chassés de la ville réduite en cendres, furieux et honteux d'avoir été trompés par Olga, l'attaquèrent avec la rage du désespoir, mais les Russes, plus forts et mieux dirigés, les battirent, en massacrèrent un grand nombre, et réduisirent les autres en esclavage.

Olga, si impitoyable pour ses ennemis, se faisait adorer de son peuple par sa bonté et sa générosité. Barbare à la guerre, elle cherchait en temps de paix à civiliser son pays et à y organiser la justice.

Igor avait voulu créer une cour sur le modèle de celle de Byzance et faire jouir sa femme des honneurs rendus à l'impératrice d'Orient. Il l'avait entourée de dames d'honneur et de dignitaires.

La grande princesse de Russie avait trop de génie pour ne pas comprendre que la religion chrétienne était plus rationnelle, plus civilisatrice et donnait plus de satisfaction à l'âme que le paganisme. Parmi ses sujets, les plus éclairés étaient les plus disposés à recevoir le baptême.

Olga avait fait faire à son fils Sviatoslof ses premières armes dans la guerre contre les Drevliens; elle l'avait, jeune encore, initié à l'art de gouverner, et pour lui laisser faire l'apprentissage du pouvoir, elle lui remit la direction des affaires de l'État et partit pour Constantinople en l'année 945.

Elle comptait passer un an dans cette ville et y recevoir le baptême.

Constantin Porphyrogénète, qui à cette époque occupait le trône, est l'auteur du livre *des cérémonies de la cour de Byzance;* et il ne fit grâce d'aucun détail du cérémonial byzantin à la grande princesse de Russie. Elle fut invitée à un dîner de bienvenue dans la salle de Justinien.

Les chanteurs et les musiciens de l'église des Apôtres et de la cathédrale de Sainte-Sophie se firent entendre pendant le repas impérial. Les Russes de l'ambassade et de la suite de la Princesse dînèrent à une autre table dans la

salle d'or, et tous reçurent un beau cadeau en argent.

Olga reçut elle-même, après le dessert servi sur une table d'or et dans des plats ornés de pierreries, une somme d'argent en cadeau.

Le baptême fut célébré avec toute la pompe des cérémonies byzantines; il fut conféré par le Patriarche d'Orient, et l'Empereur, parrain de la grande Princesse, lui donna le nom d'Hélène. Celui d'Olga lui est resté en Russie et dans l'histoire.

Cette conversion d'une femme de haute intelligence était un grand événement, car elle ne pouvait manquer d'avoir un effet considérable sur la civilisation d'un peuple voisin de la barbarie. La cour de Byzance donna à la princesse convertie de grandes fêtes et deux banquets durant le mois d'octobre 956. Olga, à son départ pour Kief, reçut du Patriarche la bénédiction épiscopale, des livres, des objets de piété et de sages exhortations.

## VIII.

Sviatoslof avait autant de respect pour sa mère que celle-ci avait de tendresse pour son fils. Olga fit tous ses efforts pour obtenir la conversion du prince dont l'exemple aurait été suivi par tout le peuple. Sviatoslof résista. Quand sa mère devenait trop pressante, il s'emportait; et, quand elle lui disait que s'il recevait le baptême tous ses sujets l'imiteraient, il répondait qu'il ne voulait pas *se faire moquer de lui*. En effet, Nestor rapporte que lorsqu'un officier du grand prince désirait se faire chrétien on ne l'en empêchait pas, mais *on se moquait de lui*.

Quelle différence entre la vie des Grecs au déclin de l'empire de Byzance, et la vie des Varègues à la naissance de l'empire de Russie!

Pendant que les empereurs d'Orient recevaient Olga avec tous les raffinements d'un luxe inouï, et la logeaient dans un palais dont rien au monde n'a peut-être jamais égalé le faste et l'opulence, voici comment vivait le grand prince, fils d'Olga : Il ignorait et dédaignait les délicatesses de la cuisine. Il dépeçait lui-même la chair des chevaux, des buffles et des animaux sauvages; il la tranchait en petits morceaux, la mettait sur des charbons ardents et la mangeait à peine grillée.

Dans ses marches, il ne portait pour lui aucun bagage. La nuit il ne se faisait dresser aucune tente. La housse de son cheval lui servait de lit et la selle d'oreiller. Une peau d'ours était son vêtement favori.

Véritable Normand, il conservait le goût des divinités farouches qui aimaient les sacrifices humains, et ne put jamais comprendre un Dieu de charité et de clémence. Il ne s'épargnait pas à la guerre, et s'imposait des privations pour donner l'exemple à ses soldats de les supporter. Lorsqu'il était sur un navire, il maniait lui-même la rame comme les autres. Son portrait est parvenu jusqu'à nous, et cependant les premiers chroniqueurs de la Russie ne s'attachent guère à retracer les traits des personnages dont ils racontent la vie.

Il était de taille moyenne, mais très robuste; il avait une large poitrine, le cou gros, les yeux bleus, les sourcils épais, le nez épaté, de longues moustaches, une barbe légère, et sur sa tête rasée une touffe de cheveux, marque de sa noblesse; à une de ses oreilles pen-

dait un anneau d'or orné d'un rubis et de deux perles.

Sa passion pour la guerre ne pouvait jamais être assouvie : s'il obtenait un succès, il courait après un autre ; s'il éprouvait un revers, il joignait à l'ardeur du combat le désir de la revanche et de la vengeance.

Il semblerait cependant que chez ce Normand, encore à demi barbare, mais plein de courage et de génie, commençait à luire un rayon de la chevalerie qui se répandait en Europe. Nestor rapporte que voulant soumettre à sa domination les Viatiches, peuplade slave que ses prédécesseurs avaient laissé vivre en paix dans un pays fertile entre la Desma et le Don, il leur envoya un hérault d'armes pour leur déclarer qu'il voulait les attaquer.

C'était un fait nouveau et contraire à toutes les habitudes des Normands qui cherchaient à tomber à l'improviste sur l'ennemi pour profiter du premier moment de surprise et d'épouvante.

Les Slaves se soumirent à payer à Sviatoslof le tribut qu'ils payaient aux Khozars : une martre noire par charrue.

Le prince attaqua alors les Khozars ; Nestor ne donne pas beaucoup de détails sur cette guerre, mais la victoire de Sviatoslof dut être complète, puisqu'il s'empara de la *Ville blanche*, capitale de l'empire khozar, sur le Don, ruina leurs possessions sur les côtes de la mer d'Azof et rendit tributaires plusieurs peuplades du Caucase.

L'empereur de Constantinople, Nicéphore, furieux contre Pierre, roi des Bulgares, qui lui avait refusé son concours, malgré le lien qui l'unissait à la famille impériale, suscita contre lui le prince russe qui, moyennant une forte somme d'argent, entreprit de faire aux Bulgares

une guerre qui convenait à ses goûts d'expéditions lointaines. Il touche l'argent offert par les Grecs, et se met en campagne avec une bonne armée. Nestor raconte ses exploits merveilleux : dans moins de deux ans, il prit 80 places fortes; chassa le roi Pierre, et avec sa garde s'établit dans la capitale Périaslavets. Cette ville plaisait tant au prince russe qu'il disait à sa mère. « Cet endroit est le point central de mes États et tous les biens y abondent. De la Grèce y viennent les étoffes précieuses, le vin, l'or et les fruits de toutes espèces: du pays des Tchèques et des Hongrois, des chevaux et de l'argent ; de la Russie, des fourrures, de la cire, du miel et des esclaves. »

Pendant que Sviatoslof était dans l'enthousiasme de ses conquêtes, sa mère Olga et les Kiévains couraient de grands dangers.

Des farouches barbares venus d'Asie, les Petchenèques nommés aussi *Patzinaces*, profitant de l'absence du prince qui avait amené avec lui les meilleurs soldats, vinrent surprendre Kief, qui n'était défendu que par une femme. Mais Olga n'avait rien perdu de son énergie. Son fils lui avait confié le gouvernement de ses États et la garde de ses trois fils Yaropolk, Oleg et Vladimir. sous la condition qu'elle ne les ferait point baptiser sans son consentement. Elle prit toutes les mesures possibles, mais les assiégeants avaient des forces considérables, aussi repoussaient-ils toutes les propositions de paix et ne doutaient pas que la place ne fût forcée à se rendre.

Olga, quand toute espérance semblait perdue, gardait toujours bon espoir et bon courage. Son imagination de Varègue était fertile en ressources. Après avoir reçu ses instructions, un jeune homme hardi sort de la ville, se mêle

aux Petchenèques dont il parle la langue et tenant une bride à la main, demande partout des nouvelles de son cheval, qu'il disait échappé; puis, après avoir tout examiné, il traverse le fleuve à la nage, parvient à rejoindre, le voïwode Prétiez, qui commandait un corps de troupes de réserve.

Prétiez, bien renseigné, ne perd pas un instant et marche au secours de Kief. Il fait croire au chef des Petchenèques qu'il est suivi de près par Sviatoslof et. à force de ruses, parvient à lui persuader que s'il ne fait pas la paix avec la Russie, il aura à subir une terrible guerre. La paix si obstinément refusée à une femme est facilement conclue avec le général du conquérant de la Bulgarie. Des présents sont échangés; le chef petchenèque offre son cheval, son sabre et son arc à Prétiez qui lui donne en retour un harnais, un bouclier et une épée. Après cet échange de bons procédés et de paroles de paix. les Petchenèques, peu désireux de rencontrer l'armée triomphale du Grand Prince se hâtèrent de partir au plus vite.

Averti du danger qu'avaient couru sa mère et ses enfants, Sviatoslof laissa tout pour aller se venger ; il poursuivit les Petchenèques et les châtia sévèrement.

Son désir de quitter Kief pour s'établir dans la capitale de la Bulgarie devenait de plus en plus vif ; sa mère s'y opposait, elle ne pouvait se résoudre à l'idée d'abandonner Kief pour se créer une nouvelle patrie. Nestor reproduit les touchantes paroles adressées par elle à son fils. « Et moi, vas-tu m'abandonner aussi? Je suis très malade, et ton départ me donnera le coup de la mort. Attends un peu. Ensevelis-moi et puis tu iras où il te plaira. Du moins je n'aurai pas assisté à ton méchant et

fatal départ. » Elle mourut peu de temps après en 970.

Si Sviatoslof avait pu réaliser son projet et fixer sa capitale à Périaslavets, sa puissance se serait étendue de la Baltique aux Balkans, et avec une armée composée de Varègues scandinaves, de hordes de Finnois, de tribus diverses de Slaves, enfin de Bulgares armés comme les Romains, il aurait pu devenir formidable pour l'empire qui, déjà vermoulu, menaçait ruine de toutes parts.

Sviatoslof se hâta de revenir en Bulgarie ; il fut obligé d'en faire en quelque sorte une seconde fois la conquête. La cour de Constantinople possédait en ce moment des généraux très habiles, notamment Zimiscès et Sclerus son beau-frère. Zimiscès avait assassiné l'empereur Nicéphore Phocas pour s'emparer de son trône. Il pensa que le voisinage des Russes était un danger qu'il fallait conjurer à tout prix. Il envoie des ambassadeurs à Sviatoslof pour lui demander la restitution du royaume de Bulgarie et l'exécution du traité passé entre les Russes et les Grecs.

Voici la fière réponse du grand prince : « Nous ne quitterons jamais un si beau pays avant que vous n'ayez racheté en beaux deniers comptant, les villes et les prisonniers qui sont en notre pouvoir. Grecs! si vous ne voulez pas subir cette condition, quittez l'Europe et retirez-vous en Asie ; vous êtes des femmes et nous sommes des hommes de sang. »

Zimiscès fit venir d'Asie quelques bonnes troupes, et Sclerus, qui les commandait, fut chargé de repousser les Russes. Sviatoslof était arrivé avant lui à la tête de 30,000 Russes, Bulgares, Petchenèques et Hongrois.

Sclerus renfermé dans Andrinople, montra tant d'habileté contre les Petchenèques barbares, les fit tomber dans de tels pièges et les écrasa avec un tel courage, qu'on rapporte que, dans une grande bataille, il ne perdit que 25 hommes tandis que l'armée ennemie en perdit plus de 20,000.

Sviatoslof avait trouvé à se dérober dans ce pays couvert de forêts, aux poursuites du vainqueur et lorsque Sclerus quitta le pays, il resta maître de la Bulgarie.

Zimiscès, après avoir pris des mesures pour couper aux Russes la retraite par la mer Noire, se mit en marche lui-même pour les combattre. Arrivé devant la ville importante de Parostlava, il attaque les Russes; il leur tue 8,000 hommes dans une de leurs sorties, commande l'assaut et prend la ville. Il y trouva prisonnier et gardant les marques de sa royauté l'ancien roi de Bulgarie, Boricès, auquel il fit bon accueil et lui affirma qu'il n'avait d'ennemis que les Russes. Huit mille braves s'étaient retirés dans le château qui était bien fortifié.

L'empereur marche lui-même à pied à la tête de ses soldats; les Russes défendent la citadelle et périssent tous plutôt que de la rendre.

Le lendemain Zimiscès se remettait en campagne et Sviatoslof allait au-devant de lui. Leurs deux armées se rencontrèrent à Dorostat (Silistrie). D'après les historiens grecs, l'armée russe était de 60,000 hommes; elle n'était que de 10,000 hommes selon Nestor. Terrible fut la bataille. Elle fut tellement acharnée que, suivant Le Beau, l'avantage passa douze fois d'une armée à l'autre.

Les Russes furent enfin battus. Plusieurs qui avaient été cernés par les ennemis, plutôt que de tomber en

leurs mains, se tuèrent eux-mêmes de leurs propres épées. « Ils croyaient, dit Léon le Diacre, que celui qui est tué dans une bataille deviendra dans l'autre monde l'esclave de celui qui l'a vaincu, aussi se poignardent-ils quand ils ont perdu tout espérance de vaincre ou de fuir et ils conserveront du moins la liberté dans la vie future. » Zimiscès, actif et habile, met le siège devant Drista et fait avancer sa flotte dans le Danube; ses vaisseaux étaient chargés de boulets qui auraient incendié les barques russes si on ne les eût mises en sûreté derrière les murs de la place. Les vivres manquaient aux assiégeants ; Sviatoslof, pendant une nuit d'orage, s'échappa audacieusement sur ses canots avec 2000 guerriers, fit le tour de la flotte grecque, alla ramasser du millet et du blé dans le village voisin, et tombant à l'improviste sur les Grecs, rentra heureusement en ville (1).

Zimiscès, pour éviter une grande bataille, offrit à Sviatoslof de tout terminer par un combat singulier. Le grand prince fit répondre à l'empereur : « Je ne le consulte pas sur ce j'ai à faire; s'il est ennuyé de la vie, il a mille moyens de s'en débarrasser. »

Le 20 juillet 971, une grande bataille fut livrée, et les Russes éprouvèrent une défaite sanglante. Les Grecs, en dépouillant le lendemain les morts laissés sur le champ de bataille, trouvèrent des cadavres de femmes habillées en hommes, qui s'étaient battues à côté de leurs maris.

Vaincus un jour, les Russes recommençaient le lendemain le combat. Le 25 juillet, Sviatoslof sort de la ville

(1) Rambaud, *Histoire de la Russie*, p. 53.

dont il ferme les portes pour ôter aux fugitifs la possibilité d'y rentrer, et livre bataille avec son armée. L'empereur eut besoin de toutes les ressources de son génie militaire et de toutes ses forces pour vaincre les Russes. Désireux d'éloigner à tout prix un ennemi si dangereux, il accepta les propositions de paix de Sviatoslof. Celui-ci offrait de rendre Drista avec tous ses prisonniers et d'évacuer la Bulgarie. Il exigeait qu'on lui assurât sa retraite sans être inquiété, qu'on lui donnât des vivres, et que le commerce des Russes avec Constantinople continuât comme par le passé. Nestor a conservé les termes de cette capitulation. En contractant l'obligation de ne plus attaquer les Grecs, les Russes déclarent que, s'ils manquaient à leur serment, ils veulent *devenir jaunes comme l'or et périr par leurs propres armes.*

Zimiscès envoya un évêque aux Petchenèques pour leur demander de laisser aux Russes le passage libre dans le port, c'est ce que disent les historiens grecs. Sviatoslof se fia à cette recommandation ; elle lui fut funeste. Les Barbares, avertis de la marche de son armée, l'attendirent près de *Prorogues* (cataractes du Dniéper) et tuèrent Sviatoslof ; leur chef Kouria fit couper la tête au cadavre et se servit du crâne en guise de coupe.

Rambaud dit avec raison : « Sviatoslof, malgré son nom slave, semble le véritable type des princes Varègues, des Normands intrépides, rusés, aux vastes ambitions. » (1)

(1) *Histoire de la Russie*, p. 52.

## IX.

Il laissa plusieurs enfants, et Karamsin raconte comment il partagea ses États entre ses trois fils. Yaropolsk, l'aîné, régna à Kief ; Oleg le second, chez les Drevliens ; Vladimir le troisième, à Novgorod : Yaropolk n'avait, à ce qu'il paraît, aucune autorité sur les apanages de ses frères.

Chez les Varègues païens, le mariage n'était pas assez bien défini pour que l'on pût toujours saisir les nuances entre les fils légitimes et les enfants naturels.

Vladimir, fils d'une servante, finit par réunir sous son sceptre tous les États de son père, lorsqu'il eut tué son frère Yaropolk qui avait tué son frère Oleg.

Nous avons vu avec quelle perfidie et quelle cruauté Olga vengea la mort de son époux et comment cette femme en devenant chrétienne mérita d'être classée à la tête des saints de la Russie.

Le premier roi chrétien, Vladimir, son petit-fils, commença par être un barbare d'une immoralité et d'une férocité inouïes avant d'être le fondateur du christianisme en Russie et l'époux de la sœur de l'empereur d'Orient.

Vladimir avait six femmes légitimes, 300 concubines à Novgorod, 300 près de Kiel, et 200 au bourg de Berestof. Il n'admettait pas qu'une femme dans ses États eût le droit de se soustraire à ses caprices. Il eut notamment des fils d'une Bulgare et d'une Bohémienne.

Il demanda la main de la belle Ragnéda, fiancée de son frère Yaropolk, à son père Rogvolod qui régnait à Politock. Ce prince ne voulut pas donner sa fille à celui qu'il traitait de *fils d'esclave*.

Vladimir le tua, et épousa Ragnéda. Après avoir assouvi sa passion, il ne tarda pas à reléguer sa femme et le fils qu'elle lui avait donné, à Libèda près de Kiel.

Un jour, en passant à Libèda, il entra chez Ragnéda et s'endormit. La femme abandonnée, irritée de tant d'indifférence, et voulant se venger elle-même et venger la mort de son père, prit une arme pour poignarder son infidèle époux. Celui-ci se réveille, désarme sa femme et lui dit d'aller se placer sur un lit où elle va recevoir la mort de sa main. Ragnéda paraît prête à obéir, mais quand son mari arrive, il trouve avec la mère le petit enfant qu'il avait eu d'elle.

Vladimir se sentit ému par les caresses et par le remords. Il renvoya Ragnéda et son fils à la principauté enlevée à Rogvolod, et la leur rendit.

Vladimir avait les mœurs barbares des Normands, il avait aussi toute leur vigueur et leur habileté. Il poussa les frontières de ses États jusqu'aux monts Ourals, dans la Tauride et soumit la Galicie, la Lithuanie et la Livonie.

Sa puissance était grande ; il eut assez d'intelligence pour comprendre que la religion sauvage de ses pères n'était plus en harmonie avec les mœurs de son temps. Il résolut d'en choisir une autre. Mais laquelle? L'islamisme, le judaïsme ou le christianisme? Il fit faire une enquête, prit conseil des boyards, et étudia sérieusement la question. L'islamisme lui déplut surtout parce qu'il défendait le vin qui fait *la joie des Russes.*

Les Juifs, chassés de leur pays, menaient une vie errante, sans patrie et sans considération. Les pompes des cérémonies chrétiennes et le souvenir de son aïeule

le décidèrent à se faire baptiser ; mais ce n'est pas en pèlerin dévot qu'il alla chercher le baptême comme Olga à Constantinople.

Il commença par s'emparer, les armes à la main, d'une ville chrétienne, Chersonesos, en Tauride (Crimée). Là, il s'approvisionna de tout ce qui lui était nécessaire pour l'installation du culte à Kief. Il fit prisonnier un grand nombre de prêtres; il emporta comme butin les vases sacrés, les ornements sacerdotaux, les reliques, les objets religieux dont il dépouilla les églises de Chersonesos pour meubler celles qu'il allait faire bâtir.

Décidé à devenir franchement chrétien, il voulut une femme chrétienne. Il demanda à l'empereur d'Orient la main de sa sœur la princesse Anne, en le menaçant en cas de refus, de marcher sur Constantinople.

Son baptême et son mariage avec la princesse grecque furent célébrés à l'église de Chersonesos, dont il emporta les belles portes d'airain à Novgorod comme souvenir de sa victoire et de sa conversion. Il rendit la ville à son beau-frère l'empereur Basile et se hâta d'aller procéder à la conversion générale de ses sujets. Il ne chercha pas à faire prêcher l'Évangile par des missionnaires. C'eût été trop long et contraire à ses principes. Ses sujets ne devaient pas raisonner, mais obéir.

Il donne l'ordre à tous les Kiévains de se trouver à jour et heure fixes sur le bord du fleuve. Il fait ranger en ligne sur le rivage les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants. Il leur commande de se mettre tous nus dans l'eau et les prêtres alors confèrent à la foule en masse le baptême par immersion.

Vladimir éprouva sans doute des remords en songeant à ses deux frères dont la mort violente avait agrandi sa puissance ; il fit ouvrir leur tombe, et fit donner à leurs ossements un baptême posthume dont il n'existe pas sans doute un autre exemple.

Le prince devenu chrétien traita les dieux nationaux en vaincus. Péroun, le dieu du Tonnerre, était le plus redouté de tous. Son idole informe fut renversée, promenée dans les rues par douze hommes robustes qui, après l'avoir fouettée, la jetèrent à l'eau dans un lieu nommé encore la *dégringolade du Diable*.

Le 900e anniversaire du triomphe du christianisme en Russie a été célébré au mois de juillet 1888 par des fêtes extraordinaires dans les pays où se trouvent des Slaves ; les fêtes de Kief ont eu surtout un caractère grandiose. Des centaines, des milliers de pèlerins sont accourus dans la ville aux cent églises, de toutes les parties de l'empire russe, de la mer du Nord à la mer Noire ; il en est venu de Bulgarie, de Serbie, de Roumanie, de Monténégro, et si les Slaves d'Autriche ne sont pas arrivés à Kief, ils ont célébré avec pompe cette fête chez eux. Les pèlerins étaient transportés gratuitement dans toute l'étendue de la Russie et à Kief ils étaient pendant huit jours gratuitement logés.

Vladimir, après avoir cruellement frappé les païens qui faisaient résistance à ses ordres de conversion forcée, se montra vraiment chrétien dans sa conduite.

Le prince d'une immoralité scandaleuse, devint le modèle des époux. Le prince qui avait fait couler tant de sang, hésitait même à appliquer la peine de mort aux coupables, et pour vaincre sa répugnance à autoriser l'exé-

cution d'un homme, il fallut l'insistance des évêques qui lui firent comprendre que si la justice doit être rendue avec douceur, il est des cas où il est nécessaire qu'elle frappe les grands criminels pour intimider ceux qui voudraient les imiter.

Vladimir ne négligea rien pour adoucir les mœurs des populations à demi-barbares.

Il bâtit des églises, des couvents, des écoles.

Ce qui fut le plus difficile à faire accepter par ces populations ignorantes, ce fut l'art de lire et d'écrire que Vladimir avait à cœur de propager. « Ces nouveautés, dit Karamsine, parurent si effrayantes qu'il fallut traîner de force à l'école publique les enfants des femmes de distinction, car elles se croyaient perdues; l'écriture passait alors pour la plus dangereuse invention de la sorcellerie. »

Vladimir avait douze enfants et on lui a fait le reproche d'avoir affaibli son empire en le partageant entre ses fils.

Il faut, pour juger si ce reproche était mérité, se reporter aux mœurs du temps. Un prince donnait à un de ses enfants une ville pour satisfaire à sa dépense; il préférait confier à sa famille qu'à des étrangers le gouvernement des provinces où il ne pouvait pas exercer sa surveillance et faire respecter son autorité.

Rourik et ses fils avaient conservé la physionomie des anciens Varègues, mais que de changements s'opèrent tout à coup en Russie. Dans la période qui s'étend de 1054, date de la mort de Jaroslaf, jusqu'en 1224, année de l'apparition des Tartares, M. Pogudine énumère 64 principautés de différente durée, les rivalités de 293 princes, 82 guerres civiles, 46 invasions.

Nous ne pouvons plus avancer dans l'histoire de Russie ; peut-être aurions-nous dû revenir plus tôt aux vrais Vikings dans d'autres contrées.

## X.

Nous ne pouvons terminer cependant ce chapitre sans parler des Varègues qui vinrent s'établir à Constantinople, non pour attaquer les empereurs d'Orient, mais pour les servir et former leur garde.

Vladimir avait attiré près de lui des Normands, qui le servirent dans ses expéditions ; il en fut embarrassé lorsque, devenu chrétien, il perdit le goût des lointaines aventures. Il engagea ces mercenaires à quitter le Nord, où ils ne trouvaient pour s'enrichir que des peaux d'écureuil, tandis que dans le midi ils trouveraient en abondance l'or et la soie.

Vladimir avait averti son beau-frère l'empereur des Grecs de l'arrivée des Varègues qu'il lui recommandait. Ces hommes intrépides gagnèrent chaque jour de plus en plus la faveur des empereurs qui les chargèrent de la garde de leur palais et de leurs personnes.

Gibbon dit que ces Varègues conservèrent à la cour de Byzance, jusqu'aux dernières années de l'empire, une loyauté sans tache et l'usage de la langue danoise ou anglaise. L'épaule chargée de leurs longues haches de bataille à deux tranchants, ils accompagnaient l'empereur au temple, au sénat, et à l'hippodrome ; c'était à leur garde fidèle qu'il devait la tranquillité de son sommeil et de ses festins ; les clefs du palais, du trésor et de la capitale,

reposaient dans leurs mains également sûres et courageuses (1). »

D'après Bonstetten, les Varangiens, qui vinrent du fond de la Scandinavie former la garde de l'empereur de Constantinople, étaient attirés par les fruits dont ils étaient si friands que dans la langue islandaise, parlée autrefois par tous les Scandinaves, on dit encore *figiakasta* (désirer des figues), pour dire désirer quelque chose avec passion.

Nous avons parlé de l'étymologie des *Varègues* russes qui sont bien les mêmes que les *Varangi* de Byzance. Geyer (2) dit que ce mot dérive de Varingar qui dans les langues septentrionales, signifie : *soldats servant en vertu d'un traité*. On appelait *Fœderati* les soldats de la milice des Goths au service des Romains depuis Constantin le Grand.

Les Varègues prirent divers noms à Byzance : on leur donne en 935 ceux de *Gargoni*, de *Barangi*.

La première arme qu'ils portèrent, connue sous le nom de hache de guerre danoise, les fit appeler par les Grecs, κυψφόρους (porteurs de hache).

Très intéressantes sont les recherches faites par les savants du Nord sur les Varègues byzantins, mais ce n'est qu'un détail dans le vaste sujet que nous avons à parcourir.

(1) *Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, ch. 55.
(2) *Histoire de Suède*, p. 174.

## CHAPITRE VII.

### LES NORMANDS EN ANGLETERRE.

Invasions normandes. — Le fils de Regner Lodbrog. — Le roi saint Edmond martyr. — Alfred le Grand; ses revers, sa disparition, sa gloire et sa puissance. — Le roi anglais Ethelred, le danois Svend et le norvégien Olaf. — Saint-Barthélemy de Normands et la vengeance. — Svend et Thurchill. — Horrible mort de saint Elphège. — Partage du royaume d'Angleterre. — Canut le Grand. — Les Normands en Écosse. — Macbeth.

Les Scandinaves du nord étaient voisins des Slaves; Ceux du midi, les Danois surtout, avaient des relations avec les Iles Britanniques qu'ils désolèrent souvent par leurs pirateries.

Nous ne remonterons pas aux temps antérieurs au huitième siècle.

L'Angleterre était divisée en 7 royaumes anglo-saxons. Les rois de Kent, de Northumberland et de Mercie parurent devoir l'emporter sur les autres, mais Egbert, roi de Wessex et de Sussex, finit par conquérir la prépondérance sur tous.

Egbert était le seul prince qui descendît d'Odin. Il avait fait ses premières armes, durant trois ans dans l'armée de Charlemagne.

Par sa politique, ses lumières et ses victoires, il acquit une telle supériorité sur les princes rivaux que des

historiens l'ont regardé comme le premier roi d'Angleterre, titre qui lui est refusé par Lingard.

Au moment, où il comptait jouir en paix de sa puissance, Egbert se vit tout à coup aux prises avec un ennemi imprévu. L'histoire constate trois invasions normandes en Angleterre durant le cours du huitième siècle.

En 787, des Normands, avec trois vaisseaux, firent une descente à l'un des ports de la côte orientale de la Grande-Bretagne. Un magistrat du pays vint demander à ces étrangers leurs noms et leur nationalité. Les Normands pour toute réponse, le tuèrent, mirent tout à feu et à sang et disparurent en emportant un riche butin. Ils revinrent bientôt plus nombreux. Ils enrôlèrent des indigènes en exploitant leurs antipathies contre les Saxons et réunirent une armée assez forte pour inquiéter Egbert.

Celui-ci se mit lui-même à la tête de ses troupes et remporta une complète victoire qui releva la gloire de ses armes.

Les Bretons révoltés se soumirent, les Normands vaincus se réfugièrent dans leurs vaisseaux et prirent le large.

Egbert mourut en 836, son fils et successeur Ethelwulf est diversement jugé; les uns le représentent comme plus propre à porter le capuchon du moine que la couronne de roi; les autres disent qu'il ne manquait ni de capacité ni de valeur. Les Normands devenaient de jour en jour plus redoutables, et leurs invasions plus fréquentes. Le roi fit établir dans des districts maritimes des officiers chargés, à la première apparition des vikings, de donner l'alarme, de réunir des forces pour s'opposer au débarquement et arrêter la marche de l'ennemi, dont les escadres en 837 entouraient l'île. L'une de ces escadres fut

battue à Southampton, mais l'autre fit beaucoup de mal et triompha à Portland.

En 839, trois terribles batailles furent livrées à Londres, à Rochester et à Canterbury, Ethelwulf lui-même éprouva une défaite à Charmouth; les Barbares ne possédaient alors que 35 navires. Lorsque les Normands étaient le plus redoutés, on les vit tout à coup s'éloigner de l'Angleterre ; ils allaient faire des excursions en France.

Ils reparurent en 851, au moment où l'on commençait à les oublier. Une flotte de 350 voiles remonta la Tamise. Toute la valeur du roi de Mercie ne put sauver Londres et Canterbury, ni leur épargner les horreurs du pillage.

Les vainqueurs se retiraient chargés de riches dépouilles. mais ils eurent de grands combats à soutenir, de rudes échecs à essuyer. Ils furent tellement écrasés par Ethelwulf qu'on a dit que dans aucun temps ni dans aucun pays les Normands n'éprouvèrent jamais des pertes pareilles. Battus aussi par le roi de Kent, ils disparurent et en Angleterre cette année fut appelée : *l'année prospère*.

En 864, sous le règne d'Ethelred, les Normands surprirent la ville de Winchester qu'ils saccagèrent et une de leurs escadres attaqua l'île de Thanel. Les habitants de Kent pour échapper au pillage offrirent une somme d'argent, « mais, dit Lingard, les hommes du Nord n'eurent pas plutôt reçu l'argent qu'ils se moquèrent de la crédulité des Saxons, et la moitié de la province de l'Est fut pillée et dévastée par ces hommes sans foi. »

C'est vers cette époque que Lingard place les expéditions et la mort de Regner Lodbrog, dont nous avons raconté l'histoire et la légende. Regner, dit-il. se consolait dans ses derniers moments dans l'espoir que les *petits du*

*sanglier* vengeraient sa mort. Il ne se trompa point; les parents, les amis, les admirateurs de Lodbrog accoururent en foule sous la bannière de ses fils, et huit rois de mer avec vingt earls ou comtes réunirent leurs forces dans le double but du pillage et de la vengeance.

Ungvar et Ubbo, fils de Lodbrog se rendirent maîtres d'une partie de l'Angleterre et tentèrent de la conquérir en entier. Ils se divisèrent en deux corps d'armée : l'un s'établit à Yorck et s'occupa de faire cultiver les terres qu'on laissait incultes de crainte que la moisson ne fût recueillie par Normands; l'autre corps d'armée (c'était le plus considérable) se mit en marche ver le Sud et prit Nottingham.

Les populations se soulevaient en masse contre ces étrangers tombant sur eux comme un fléau du ciel, mais ce qui les effrayait, c'était moins la bravoure des Septentrionaux que leur férocité contre les prêtres les plus vénérés et la violation impie de tout ce qu'il y avait de plus sacré.

Débarqués à l'improviste, massacrant tout, ravageant tout sur leur passage, les fils de Lodbrog, dans leur marche silencieuse, la nuit, à la clarté des incendies, commettaient des horreurs surtout dans les couvents. L'abbé du monastère de Coyland eut la tête tranchée sur les marches de l'autel, tous les religieux furent immolés sans pitié; tout fut pillé.

Ungvar fut blessé en voulant prendre d'assaut Medeshamsled. Ubbo pénétra dans la ville et, pour venger la blessure faite à son frère, égorgea de sa main dans une abbaye où ils avaient cherché un refuge, des femmes, des enfants, l'abbé et 84 moines.

Après s'être emparé de Hungdington, les Normands passèrent dans l'île d'Ely où les religieux du monastère furent victimes de leurs outrages et de leur barbarie. Les chefs du pays semblaient frappés de stupeur devant ces envahisseurs inconnus et n'osaient plus résister, craignant par la résistance, d'accroître leur furie. Le roi Edmond voyant ses forces inférieures à celles de l'ennemi, licencia ses troupes et allait chercher un asile dans un de ses châteaux-forts, lorsqu'il fut arrêté par les Normands et conduit enchaîné devant le chef Ungvar. Le royal captif ne voulut jamais consentir à des propositions contraires à la religion et à l'honneur. Son supplice fut affreux : attaché nu à un arbre, flagellé, criblé de flèches aux bras et aux jambes, il souffrit longtemps avant qu'on ne lui tranchât la tête. Martyr de son inébranlable fermeté dans le devoir, Edmond fut placé parmi les saints dignes de la vénération des siècles.

Alfred, qui mérita plus tard le surnom de *grand*, avait succédé à son frère Éthelred comme roi des West-Saxons. Il avait à peine terminé la cérémonie des funérailles de son prédécesseur, que les Normands, dont il avait déjà triomphé dans une bataille, reparurent. Ils n'étaient jamais plus terribles que lorsqu'ils avaient une revanche à prendre. Alfred, malgré l'impétuosité de son attaque, son courage, son génie militaire, comprit qu'il lui était impossible par la force de débarrasser le pays de ces envahisseurs redoutables; il traita avec eux, marchanda et acheta leur départ à prix d'argent.

Les Normands promirent de s'éloigner et de cesser leurs ravages, mais ils étaient fort peu scrupuleux de tenir longtemps leurs promesses, et lorsqu'ils trouvaient

une proie facile à saisir, ils profitaient de l'occasion. Ils recherchaient surtout les riches monastères. Malgré leur traité avec le roi de Mercie, ils n'épargnèrent pas l'abbaye qui était la plus chère à ce prince, celle de Repton, qui renfermait les sépultures des princes du pays. Les tombes furent violées; tout fut pillé, tout fut ensuite livré aux flammes (874).

Le roi de Mercie Burhred, se sentant dans l'impossibilité de résister à trois terribles vikings Gothrun, Oskytal et Amund, déserta son trône, et accompagné de sa femme Ethelswithe, partit pour Rome en pèlerinage. Ils moururent tous deux dans ce long voyage.

Les Normands placèrent sur le trône vacant de Mercie, un thane du pays qu'ils soutinrent tant qu'il ne fut que l'agent de leur rapacité, et qu'ils massacrèrent lorsqu'il osa résister à leurs exigences.

En 875, les Normands étaient maîtres de presque tout le territoire des Anglo-Saxons. Ils passaient l'hiver dans leur pays et le printemps ils recommençaient leurs courses dévastatrices, massacrant, pillant, incendiant et jetant une telle terreur partout, que pour échapper à leur luxure, si elles ne pouvaient échapper à leur cruauté, les religieuses se mutilaient elles-mêmes la figure afin de paraître hideuses à leurs yeux.

Les envahisseurs étrangers disparaissaient tout à coup d'une contrée pour fondre sur une autre. Ils savaient se fortifier dans les places, et les Saxons étaient fort arriérés dans l'art de faire un siège.

Le roi Alfred chercha à négocier la paix avec les ennemis qu'il ne pouvait vaincre; mais ne se fiant point à leur parole, il exigea des otages et un double serment :

l'un sur leurs bracelets consacrés à Odin, l'autre sur les saintes reliques. Il eut beau prendre toutes les précautions, une nuit, les vikings surprennent la cavalerie saxonne, tuent les hommes, s'emparent des chevaux et dans une course rapide, vont attaquer Exeter et s'en rendent maîtres.

Alfred, désolé de ne pouvoir les déloger d'Exeter, cherchait dans son esprit le moyen de délivrer sa patrie des invasions étrangères.

Pour vaincre les vikings, il voulut les imiter. Il équipa en 875, quelques vaisseaux qu'il confia à des aventuriers, à des mercenaires, qui attaquaient les navires danois et exerçaient une véritable piraterie contre les pirates. Ils furent très utiles à Alfred qui assiégeait Exeter, en achevant de détruire la flotte danoise, assaillie et dispersée par la tempête lorsqu'elle allait au secours de la ville assiégée. Le terrible viking Gothrun perdit cent vingt voiles et fut obligé de faire un traité sérieux et de se retirer en Mercie. Là, il se livra à la culture des terres qu'il distribuait à ses vétérans; mais au moment où il semblait occupé de projets pacifiques, il organisait un plan de guerre pour s'emparer du dernier des sept petits royaumes saxons. Pendant l'hiver, dans une saison où l'on ne faisait jamais la guerre, le 6 janvier 878, il donne rendez-vous la nuit, dans un lieu désigné, à ses hommes, qui vinrent le rejoindre à cheval. Cette armée improvisée attaqua de toutes parts les Saxons qui se croyaient en paix.

Alfred envoya aussitôt par la ville et les hameaux les messagers de guerre, portant une flèche et une épée nue, et criant : « *Au nom du roi et de la patrie en danger, que quiconque ne veut pas être tenu pour un homme*

*de rien (un nithing), sorte de sa maison et accoure!* »

Comme personne ne répondit à l'appel, Alfred, dans son désespoir, avait résolu de se précipiter sur les ennemis et de périr les armes à la main. Cédant à de sages conseils, il se décida à abandonner une lutte dans ce moment impossible, et à disparaître de la scène politique afin d'attendre des jours meilleurs.

A travers les bois et les marais, ce prince, qui avait la bravoure d'un héros et le génie d'un grand roi, chercha une chaumière où il put cacher sa vie. Il fut accueilli chez un pauvre porcher qu'il aidait dans son humble ménage. La femme du porcher, dans l'absence de son mari, le chargea un jour de surveiller la cuisson du pain qu'elle avait mis au four. Alfred, qui sous l'apparence de l'oisiveté avait toujours la tête en travail, s'occupa mal de la mission qui lui avait été confiée et laissa brûler le pain. La décharge d'injures féminines que lui attira sa négligence était un souvenir qu'il aimait à raconter, et son biographe, Asse, a mis en vers cette anecdote.

Les Danois, qui avaient été déçus dans leur espoir de s'emparer d'Alfred, ne manquèrent pas de profiter de sa disparition. Pour calmer leur férocité, de tous côtés on se soumettait à leur puissance, et le comté de Sommerset fut le seul qui resta fidèle au roi.

Quelques mois s'écoulèrent sans que personne ne songeât à retrouver le monarque perdu. Cependant, quelques amis découvrirent la retraite d'Alfred, qui était trop préoccupé de la situation de son malheureux pays pour ne pas essayer d'avoir quelque nouvelle de ce qui se passait. Il apprit que les envahisseurs étaient redoutés par leur oppression, mais que leur joug était trouvé si

lourd, que le désir de le secouer devenait de jour en jour plus vif dans le cœur de ses sujets.

Alfred, pour se mettre à l'abri de toute surprise, se posta dans un îlot, au milieu de bois et de marais, avec quelques braves compagnons dont le nombre grossit chaque jour. Tantôt travesti en skalde, mettant à profit toutes les ressources d'une imagination brillante de vrai poète, il osait s'introduire chez ses ennemis pour étudier par lui-même leurs forces réelles; tantôt le roi héros, transformé en bandit guettait les Normands au passage, fondait sur eux et pillait les pillards.

Les amis du roi accouraient en foule auprès de lui; au point que trouvant son îlot trop petit, Alfred le relia à la terre ferme par un pont de bois dont un fort défendait l'entrée.

Des braves, fidèles à sa cause, s'armaient de toutes parts; l'un d'eux, l'ealdoman Odun, finit par remporter la victoire. Dans le butin recueilli après un combat des plus acharnés se trouvait le *reafan*, auquel la superstition des Scandinaves prêtait une grande importance : c'était *l'étendard du Corbeau*, tissé par les filles de Lodbrog. Le corbeau jouait un rôle dans la mythologie d'Odin, et le vol de cet oiseau passait pour prédire la victoire ou la défaite : c'était un bon présage, si le corbeau battait des ailes; c'était un présage funeste, s'il paraissait immobile en planant dans les airs.

Alfred se posait en vengeur, en libérateur de la patrie. Il parvint à réunir une armée considérable et livra bataille au terrible chef de Normands Gothrun. La victoire longtemps indécise se déclara enfin en faveur du roi, qui sut en profiter en rendant aux vaincus la fuite

impossible, pour les obliger à capituler. Depuis longtemps Alfred et Gothrun, qui avaient l'âme assez élevée pour se bien juger, éprouvaient une grande admiration l'un pour l'autre. La paix fut conclue entre eux et loyalement observée. Gothrun se fit baptiser et eut Alfred pour parrain. Ils se reconnurent rois tous deux et la Tamise marqua les limites de leurs États. Ils cherchèrent à bien vivre ensemble en mettant de l'harmonie dans les institutions politiques et religieuses des deux royaumes.

Alfred, après avoir procuré au pays de Wessex les avantages de la paix, mérita le titre de *grand* par la sagesse de son administration autant qu'il l'avait mérité par ses victoires. Il acquit une grande autorité sur les petits rois qui régnaient encore en Angleterre, et tous finirent, pour obtenir sa protection, par lui rendre hommage.

Gothrun résista aux sollicitations des Danois, qui voulaient lui faire reprendre les armes contre Alfred; mais la position honorée et paisible de ce viking devenu roi, excita un autre viking, le célèbre Hasting (dont nous dirons les aventures en France et en Italie), à chercher aussi à conquérir un royaume en Angleterre. Hasting comprit bientôt qu'il lui était impossible de soutenir la lutte contre un guerrier aussi habile et aussi brave qu'Alfred. Avant de s'éloigner, il se fit remettre une somme d'argent; il eut l'air de vouloir se faire chrétien, et organisa un complot qui devait éclater pendant la cérémonie du baptême de ses enfants. Ce complot fut déjoué et Hasting partit pour aller chercher ailleurs un homme plus facile à vaincre et à tromper qu'Alfred. Ce grand roi ne parvenait pas à chasser un viking qu'il n'en vît apparaître aus-

sitôt un autre. Il prit des mesures pour rendre les débarquements des Normands difficiles et pour les combattre lui-même par des manœuvres habiles et des attaques soudaines.

Alfred le Grand mourut le 26 octobre 900 ou 901.

Édouard, son fils, prit la couronne, mais elle lui fut disputée par son neveu Ethelwald. Celui-ci était fils d'un frère aîné d'Édouard, décédé avant le roi son père, et prétendait que par droit de représentation, il était l'héritier légitime du trône.

Repoussé par les Saxons, Ethelwald alla chez les Danois chercher un appui qu'il ne craignit pas d'acheter, au prix de sa conscience et de son honneur, en devenant idolâtre et en se servant des ennemis de sa patrie pour satisfaire son ambition.

Édouard soutint contre lui de nombreux combats et resta vainqueur dans une bataille où Ethelwald périt. Il montra autant de sagesse que de courage en étendant sans cesse ses États par des empiètements progressifs sur le territoire ennemi. Il s'assurait un district, avant d'en attaquer un autre. Dès qu'il s'était emparé d'une contrée, il y élevait des forteresses si bien défendues que les Danois ne pouvaient s'en emparer. Enfin les Normands, effrayés par de constants échecs, virent bien qu'Édouard était le plus fort, ils se soumirent à lui, lui prêtèrent serment de fidélité et le reconnurent pour leur lord ou seigneur. Les Danois et les Anglais du Nord firent aussi leur soumission; les rois des Écossais et des Strathclydes bretons le choisirent pour *leur lord et leur père*. Édouard mourut en 925, après avoir acquis la prépondérance sur tous les princes voisins.

Athelstan son fils monta sur le trône et il est regardé comme le premier roi d'Angleterre.

Pendant qu'il croyait la paix assurée, il découvrit que les amis d'un prince du sang, nommé Alfred, avaient ourdi un complot pour lui ôter la vie et la couronne. Alfred, lorsque la conspiration fut déjouée, nia toute participation à ce crime, et voulut prouver son innocence par serment. D'après la législation du temps, ce moyen de justification fut admis, le serment devait être fait solennellement à Rome; avant qu'Alfred ne l'eût prêté, il vint à mourir. Il n'est pas rare à cette époque de voir les ennemis des chefs puissants mourir à propos.

Sightric, roi danois de la Northumbrie, reconnut qu'il lui serait plus avantageux de bien vivre avec un puissant voisin que d'être en guerre contre lui. Il épousa la sœur d'Athelstan, après avoir reçu le baptême, et l'année suivante il vint à mourir. Athelstan joignit la Northumbrie à ses États; c'était un grand prince, adoré de ses sujets et jouissant d'une haute considération en Europe; une de ses sœurs épousa Othon, fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et une autre, Louis, prince d'Aquitaine; il mourut en 940 et laissa le trône à son frère Edmond.

Des peuples différents de races : des Bretons, des Saxons, des Northumbres, des païens septentrionaux, occupaient l'Angleterre, et la guerre était permanente entre les princes d'origine diverse. Les aventuriers, les Normands étaient accueillis par les uns, combattus par les autres. Edmond céda en toute souveraineté au Danois Auloff les provinces situées au nord de Walling Street, mais dès que Auloff vint à mourir, le roi d'Angleterre reprit en 941 ce qu'il avait cédé.

Edmond ne régna que 6 ans, son successeur Edred fit en 946, la conquête définitive de la Northumbrie. Éric, exilé de la Norvège par son frère, parcourait les mers avec des Normands; il se fit proclamer roi par les Northumbres dès qu'Edred se fut éloigné du pays. Son triomphe fut court et sa fin misérable.

Après Edred et son successeur Edwy, le roi Edgard eut un règne tranquille. Chaque année lorsque les vikings sortaient au printemps pour aller chercher aventures, une flotte de 360 voiles, divisée en 3 escadres, protégeait les côtes et lui-même commandant tour à tour chacune des escadres surveillait les mers. Les Normands furent intimidés par les mesures prises contre eux, et jugèrent préférable d'aller ravager à l'improviste des contrées qui n'étaient pas si bien sur leurs gardes.

Les premiers vikings comptaient beaucoup sur la terreur qu'ils inspiraient par leur aspect étrange de barbares, venant des régions inconnues. On finit par se familiariser avec ces hommes du Nord, à se prémunir contre leurs surprises, leurs ruses, et la soudaineté de leur attaque. Les progrès du christianisme tendaient à l'adoucissement des mœurs et aux progrès de tous les arts, même de celui de la guerre. Les invasions devenaient plus rares à mesure qu'elles devenaient plus périlleuses et la vie errante de viking commençait à avoir moins de charme que la vie sédentaire d'un prince gouvernant en paix un pays fertile.

Des Normands qui débarquaient en Angleterre ne s'aventuraient plus qu'avec des forces considérables. Ils reparurent en 980; puis, en 991 commandés par des chefs redoutables, ils firent des ravages qu'on ne put

faire cesser qu'en leur payant dix mille livres d'argent.

Les succès des Normands grossissaient leur parti ; souvent ceux qui étaient envoyés pour les combattre trouvèrent plus avantageux de s'associer à leur vie de pillage. En l'année 992, le gouverneur de Mercie, chargé d'attaquer une escadre danoise, partit avec elle, et la suivit. L'année suivante (993), les Danois passèrent du sud au nord de l'Angleterre, et ramassèrent tant de butin, que trois chefs envoyés contre les envahisseurs passèrent dans leurs rangs.

Le roi Ethelred, surnommé l'*indécis*, était plus redouté de ses sujets parce qu'il était cruel que de ses ennemis, parce qu'il était lâche.

Deux invasions redoutables commandés par le Danois Svend et un Norvégien Tryggvasson vinrent jeter l'épouvante en Angleterre.

Svend (en latin *Sueno* d'où vient le nom français *Suénon*) avait été proclamé roi de Danemark malgré la résistance du parti chrétien qui était encore le plus faible.

Les Danois, qui avaient tenu un rang considérable parmi les Normands, avaient pris part aux expéditions loin taines, mais la conquête de l'Angleterre avait été toujours l'objet de leur convoitise et de leur ambition. Pendant plus de deux siècles, ils avaient souvent fait de terribles incursions dans la Grande-Bretagne et l'on a vu qu'ils avaient fondé des États dans la Northumbrie et l'Est-Anglie. Rétablir leur puissance presque anéantie par Alfred le Grand, et profiter de la faiblesse d'Ethelred pour conquérir son royaume était le rêve de Svend. Dans la cé-

rémonie des funérailles solennelles, il était d'usage de s'engager à quelque grande entreprise en l'honneur de la mémoire du défunt; Svend un jour, dans un banquet funèbre, prit l'engagement de se rendre maître de l'Angleterre.

Olaf, fils de Tryggva, s'associa à Svend. Nous avons dit déjà la part qu'il prit à la propagation du christianisme en Norvège, lorsqu'il fut converti et maître du royaume. Les Danois et les Norvégiens formèrent une confédération et, avec 94 navires, ils entrèrent dans la Tamise pour attaquer la ville de Londres; ils éprouvèrent un sanglant échec dont ils se consolèrent en pillant les riches contrées du voisinage.

Ethelred, au lieu de se mettre à la tête de son armée pour tirer une vengeance exemplaire des ravages faits par les Danois, leur offrit, pour s'en débarrasser, une somme de 16,000 livres et des quartiers d'hiver à Southampton.

Olaf reçut la confirmation de la main de l'évêque de Winchester et promit de ne plus combattre les chrétiens.

Svend ne pardonna pas à son compagnon d'armes ce qu'il appelait une défection, il lui fit une guerre qui ne finit que par la mort d'Olaf.

Les Normands, après s'être enrichis en ruinant le pays, trouvaient commode de se faire payer comme s'ils avaient bien mérité du roi.

Ethelred, toujours faible envers ceux qui étaient forts, rechercha l'amitié des Danois, leur fit des avances; leur promit encore 24,000 livres, et se maria en l'année 1002, avec Emma, fille de Richard, duc de Normandie. Pendant qu'il semblait si désireux de gagner les bonnes

grâces des Normands, il méditait contre eux un projet horrible.

Le 13 novembre, il ordonna le massacre général, sans pitié, à l'improviste de tous ceux qui se trouvaient dans ses États, hommes, femmes, enfants et vieillards. L'horreur de cette sanglante tragédie fut aggravée par des épisodes barbares; les bourreaux égorgeaient les victimes jusqu'aux pieds des autels où elles cherchaient asile et personne ne fut épargné, pas même la sœur de Svend, Gunhilda qui avait embrassé le christianisme et épousé un Normand naturalisé en Angleterre.

Sur l'ordre d'Edric, favori du roi, l'intéressante princesse, avant d'être frappée elle-même, dut souffrir l'horrible supplice de voir immoler sous ses yeux son mari et ses enfants. Dans son agonie, l'infortunée prédit que ce massacre ne resterait pas impuni et que les représailles seraient terribles.

La vengeance fut prompte. En 1003, Svend réapparaissait avec des forces considérables. Ethelred était détesté, et plusieurs de ceux qui lui étaient soumis le trahirent, favorisèrent ses ennemis et leur laissèrent commettre des ravages qu'ils auraient pu empêcher ou prévenir.

Svend pillait tout ce qu'il pouvait emporter et brûlait le reste. Il ne disparaissait l'hiver que pour reparaître au printemps; ce n'est qu'après avoir satisfait sa vengeance qu'en 1007, il consentit à promettre la paix qui lui fut payée 36,000 livres. On s'étonne de voir en Angleterre et en France tant de traités de ce genre, si souvent renouvelés, après avoir été si souvent violés par les Normands. Comment tant d'argent a-t-il été donné aux

pillards au lieu d'être employé à former des armées assez fortes pour les chasser? On ne songeait qu'à éloigner les périls du jour, sans souci de ceux du lendemain.

Svend parut vouloir tenir sa parole, mais à sa place, et avec son aide, on vit bientôt arriver un viking terrible, Thurchill, dont les massacres et les incendies signalèrent la présence.

Durant trois ans, dans trois expéditions dirigées vers des points différents, Thurchill parcourut les plus riches contrées, saccageant tout, pillant tout, et massacrant sans pitié les malheureux affolés qu'il rencontrait fuyant à son approche. Un écrivain danois moderne a prétendu que les Danois anciens ne commettaient guère d'actes de barbarie et de férocité. Racontons la prise et la destruction de la cité importante de Canterbury.

L'archevêque Elphège jouissait d'une grande vénération bien méritée par ses hautes vertus. Lorsqu'il voit sa ville épiscopale au pouvoir des barbares, Elphège, au lieu de fuir pour sauver sa vie, ne songe qu'à sauver celles des malheureux qu'on va égorger; il se jette au milieu des ennemis sans pitié, il les supplie d'arrêter le carnage. Pour étouffer sa voix, les Danois le saisissent à la gorge, lui lient les mains, lui déchirent les joues avec les ongles, le meurtrissent à coups de poings. Ils lui prodiguent tous les supplices en ayant soin d'épargner sa vie.

Il est traîné dans sa cathédrale pour le faire assister à un épouvantable spectacle. L'église était encombrée de prêtres, de moines, de femmes et d'enfants qui avaient cherché asile dans le lieu saint. Des fagots avaient été entassés contre les murailles; on y met le feu avec des cris

de joie et des hurlements sauvages. Les flammes gagnent le toit qui s'écroule en faisant tomber des poutres brûlantes, et couler du plomb fondu sur les malheureux réfugiés dans l'église. Ils sont obligés de fuir, mais à mesure qu'ils sortent, les Normands les égorgent sous les yeux de l'archevêque auquel ils tiennent à faire contempler tous les détails de cette horrible boucherie.

Elphège eût préféré mourir que d'être témoin des horreurs de cette journée, où sa cathédrale fut livrée aux flammes, où mille hommes périrent, sans compter les femmes et les enfants égorgés sous ses yeux.

Les Normands l'enfermèrent ensuite dans un cachot immonde; ils croyaient l'avoir terrifié et espéraient, à force de tortures, l'obliger à racheter sa vie par le payement d'une rançon fixée à 3,000 livres. L'intrépide vieillard répondait à leurs instances : « Vous me pressez en vain; je ne suis pas homme à fournir aux dîners des païens de la chair de chrétien à dévorer, et ce serait le faire que de vous livrer ce qui est destiné à nourrir les pauvres. »

« Un jour, dit le savant Dozy (1), que tous les Normands avaient reçu de Danemark des tonneaux de vin, dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser, après le repas, ils firent venir le vieillard. « De l'or, lui crie-t-on de toutes parts, du plus loin qu'on l'aperçut, ou nous allons te faire jouer un rôle qui te rendra fameux dans le monde. »

« Mal inspiré, et ignorant probablement qu'ils étaient

(1) *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge ;* t. II, p. 320 et suiv.

ivres, l'évêque eut la maladresse de les sermonner, de leur offrir *l'or de la parole divine*, comme il disait, et de les menacer d'une mort terrible au cas où ils oseraient attenter à ses jours. A peine eut-il fini de parler que les Normands se mirent à rugir comme des bêtes féroces. L'un lui jeta un os, l'autre une pierre, un troisième une tête de bœuf. Le malheureux vieillard tomba à terre et, maltraité de la manière la plus brutale et la plus ignoble, il dut bénir le ciel lorsqu'un Danois, auquel il avait conféré le baptême, lui donna par compassion le coup de grâce le 19 avril 1012. »

Ce récit, qui pourrait être suivi de plusieurs faits semblables peint bien les mœurs des barbares normands.

Ethelred, comme s'il eût voulu récompenser Thurchill d'avoir ravagé la plupart des treize comtés, lui donna 48,000 livres et l'admit dans son amitié. Les Normands jurèrent fidélité au roi et plusieurs s'établirent en Angleterre.

Svend, irrité de cette alliance de Thurchill avec ceux qu'il s'était chargé de combattre, reprit lui-même le projet de conquête de l'Angleterre. Il alla assiéger Londres, mais la ville était bien défendue par le roi et par Thurchill. Quoique moins heureux dans le siège d'une grande cité fortifiée que dans son expédition dévastatrice dans les campagnes, le roi de Danemark fit tant de mal dans le pays qu'il fut proclamé roi des Anglais. Ethelred crut prudent de se retirer auprès de son beau-frère Richard, duc de Normandie. Il avait à peine abandonné son trône, qu'il crut le moment favorable pour le reprendre, lorsqu'il apprit la mort imprévue de Svend au commencement de février 1014. Les Anglais, animés d'un sen-

timent patriotique se hâtèrent de secouer le joug du jeune fils de Svend, Canut (1), qui devait mériter un jour le titre de Grand mais qui n'avait pas encore pu se faire connaître.

Ethelred fut reçu en Angleterre avec enthousiasme; il chercha à se concilier l'affection des Thanes ou seigneurs anglais, et organisa une armée dont la supériorité sur l'armée danoise était considérable. Canut crut prudent de fuir; il partit sans se soucier du sort de ses amis, avec une escadre de soixante vaisseaux. Ethelred, au lieu de chercher à gagner le parti du roi fugitif, ne chercha qu'à se venger et donna l'ordre de passer au fil de l'épée tous les habitants d'origine danoise.

Les cruautés du roi et des nobles excitèrent des représailles cruelles. Canut, qui avait des otages choisis dans la haute noblesse anglaise, les renvoya à leurs familles affreusement mutilés, les oreilles, les mains et le nez coupés.

La fuite des Danois permettait aux Anglais de prendre des mesures contre leur retour, mais Ethelred perdit le temps à se faire des ennemis par des massacres odieux. Pour se défaire des thanes d'extraction danoise, tout lui semblait permis; et lorsqu'il n'osait pas les faire arrêter, il avait recours à la perfidie et au poignard de l'assassin.

Son fils Edric invita un jour à dîner Sigeferth et Morcar, chefs des Sept-Bourgs et pendant le repas, des hommes armés les massacrèrent. Des amis de ces lords puis-

(1) Knud était le vrai nom; on le traduit en latin *Canutius*, d'où vient le nom français de Canut.

sants se réfugièrent dans une église et pour les faire périr dans les flammes, l'église fut brûlée.

Ethelred souleva des inimitiés jusque dans sa famille. Il était aussi barbare pour ceux qu'il pouvait abattre que faible envers ceux dont il redoutait la puissance. Son fils aîné Edmond lui demanda les deux comtés de Sigeferth et de Morcar; il le traita si mal qu'Edmond retira d'un monastère où on l'avait enfermée, Algive, veuve de Sigeferth, et se fit reconnaître, grâce à elle, pour chef des habitants des Sept-Bourgs (1).

Ethelred vit que son fils était assez fort pour le braver; il avait résisté à ses prières, il céda à ses outrages.

Thurchill se fit payer comme prix de ses services passés 20,000 livres, et quitta un roi faible et perfide pour aller rejoindre un roi fort, son souverain naturel. Il rentra en grâce auprès de Canut et la grande entreprise d'envahir l'Angleterre entière fut organisée avec le concours de tout ce que le roi de Danemark put réunir de braves guerriers. L'or ne manquait pas aux vikings riches du butin conquis depuis tant d'années dans les plus opulentes contrées de l'Europe.

Aussi avec quels termes pompeux les écrivains du Nord font-ils la description de la flotte de Canut qui se composait, disent les vieux chroniqueurs, de mille navires, chiffre fort réduit par les auteurs modernes.

Parmi les guerriers partant pour la conquête de l'Angleterre, il n'y en avait pas qui ne fût de noble race, qui n'eût fait ses preuves de bravoure, *qui ne fût ca-*

(1) On appelait Fif-Burghers les habitants de Leicester, Stamfort, Derby, Nottingham et Lincoln.

*pable de lutter à la course contre le cheval le plus rapide.*

Thurchill débarqua le premier, prêt à combattre avec énergie contre celui pour lequel il avait naguère combattu. Edmond avait rassemblé une armée; Edric une autre. Ils ne s'entendirent pas, et Edric passa dans les rangs de Canut.

Les Royalistes et les Danois avaient des forces considérables; mais au lieu d'engager une loyale et grande bataille, ils s'occupèrent d'abord à piller les habitants sans défense des contrées qui ne leur étaient peu soumises.

Ici nous aurions à raconter des actes de cruauté et de perfidie qui donnent une triste idée des mœurs du temps.

Uthred, comte des Northumbres, s'était prononcé pour Edmond, mais il dut le quitter pour défendre son domaine; ne regardant que ses intérêts, il se décida à changer de drapeau et fit des propositions à Canut qui les accepta.

Uthred avait de terribles antécédents. Après une victoire qu'il avait remportée, il fit couper la tête des plus beaux hommes tombés sur le champ de bataille et les fit suspendre par leurs longs cheveux à des poteaux rangés autour de la ville de Durham. Ethelred trouva que c'était un homme qui lui plaisait; il le nomma comte, il lui donna sa fille Algive en mariage. En fait de cruautés, le beau-père et le gendre s'entendaient très bien, Uthred avait promis au roi de le débarrasser de Thuribrand, l'ennemi des nobles, mais il ne put réussir dans ses desseins perfides.

Lorsque Uthred abandonna Edmond pour Canut,

celui-ci fit inviter le comte à venir le voir à sa cour. Uthered se rendit à cette invitation, et fut admis dans une grande salle. Tout à coup, Thuribrand et des hommes armés, cachés derrière un rideau, fondirent sur lui et le tuèrent. Alfred, fils du comte, vengea plus tard la mort de son père en tuant Thuribrand dont le fils à son tour le fit périr. La vendetta se perpétuait de génération en génération d'une manière indéfinie.

Ethered finit sa triste vie au moment où Canut se préparait à aller l'assiéger à Londres, et son fils Edmond, qui avait déjà le commandement de l'armée, lui succéda comme roi d'Angleterre. Ce n'est pas le courage, l'habileté, ni la persévérance qui manquaient à Edmond. Bloqué dans sa capitale par Canut, qui était à la tête de 27,000 hommes, il s'échappe la nuit, dans une barque, traverse la flotte danoise, soulève en sa faveur les habitants du Wessex, et, avec une forte armée, livre à Canut une terrible bataille qui dura deux ou trois jours. Edmond attaque lui-même Canut, coupe son bouclier d'un coup de hache d'arme, blesse son cheval et aurait abattu le danois, s'il eut pu résister au nombre de guerriers qui accoururent pour défendre la vie de leur chef.

D'autres combats meurtriers eurent lieu, avec des chances diverses, entre le roi d'Angleterre et celui de Danemark. Fatigués, épuisés par des luttes qui avaient fait périr leurs plus braves soldats durant trois ans de sanglantes batailles, les princes ennemis eurent une entrevue personnelle à l'île de Sight. Il fut convenu entr'eux qu'ils se partageraient l'Angleterre en prenant la Tamise pour limite; qu'Edmond gouvernerait la partie méridionale

peuplée d'Anglais, et Canut la partie septentrionale où les Danois étaient en majorité. Les deux rois s'embrassèrent, se jurèrent une amitié éternelle... Un mois ne s'était pas écoulé que le brave Edmond, surnommé *Côte de fer*, admiré, adoré de ses sujets, *était visité de Dieu*, selon l'expression d'un vieux chroniqueur, ce qui veut dire qu'il mourut subitement après sept mois de règne dans ses États réduits.

On n'a pas manqué de dire que cette mort venait trop à propos dans l'intérêt de Canut, pour qu'elle ne fût pas son œuvre. On a attribué ce meurtre à divers; à Canut lui-même, aux chambellans d'Edmond et surtout au cruel et perfide Edrik.

Canut fut proclamé roi de tout le royaume. Il s'était débarrassé des enfants d'Edmond en se faisant nommer leur tuteur et en les envoyant au roi de Suède Olaf qui, pour les mettre en sûreté, les fit passer en Hongrie.

Canut récompensa ceux qui l'avaient servi ; mais s'il avait profité de leur trahison, il redoutait leur perfidie et leur audace. Les iarls qui avaient passé plusieurs fois d'un camp à l'autre, ne lui inspiraient aucune confiance, et il ne voulait pas garder longtemps près de lui les hommes suspects.

Edrik se montrait un jour exigeant en vantant ses services qu'il ne trouvait pas assez bien payés.

« Traître, lui cria le roi, tu as tué ton propre maître, mon frère par alliance! Tu vas recevoir la récompense que tu mérites et tu ne trahiras plus personne. » Il fit un signe à un iarl qui était présent, et un coup de hache fit tomber la tête d'Edrik.

Lorsque Canut se vit tranquille possesseur de deux royaumes, il abjura les mœurs féroces du viking pour adopter les mœurs d'un grand roi. Il devint sincèrement chrétien et assura en Danemark le triomphe complet du christianisme. Il fit en 1031 un pèlerinage à Rome d'où il écrivit une lettre fameuse qui commence ainsi : « Canut, roi de tout le Danemark, de l'Angleterre, de la Norvège et d'une partie de la Suède, à Egelnoth le métropolitain, à l'archevêque Alfric, à tous les évêques et chefs, et à toute la nation des Anglais nobles et gens des communes, salut!... » Canut parle de son voyage; il raconte qu'il est venu à Rome prier Dieu pour la rémission de ses péchés. Le jour de Pâques, il y a eu grand concours de nobles personnages, qui tous l'ont reçu avec honneur et lui ont fait des présents, notamment l'empereur Conrad, qui lui a donné des vases d'or et d'argent, de riches manteaux et des vêtements magnifiques. « Je veux actuellement, dit-il, qu'il vous soit connu à tous que j'ai consacré ma vie au service de Dieu, afin de gouverner mes royaumes avec équité et d'observer la justice en toute chose. Si l'impétuosité ou l'insouciance de la jeunesse m'a jadis fait violer la justice, mon intention est, avec la grâce de Dieu, de faire à l'avenir les réparations nécessaires. »

En conséquence, il recommande de faire droit au pauvre comme au riche. Il ne veut pas qu'on commette des injustices pour remplir son trésor. « Je n'ai pas besoin, dit-il, de l'argent injustement levé ». Il ordonne de faire payer ce qui lui est dû, et *le denier de Saint-Pierre*.

Il fit construire des établissements religieux et de

belles églises, notamment dans les lieux où il avait donné de sanglantes batailles.

Comme roi, il mérite vraiment le titre de Grand : pour se concilier les sympathies des Anglais, il épousa la veuve de leur ancien roi Ethered, Emma de Normandie, princesse intelligente et qui connaissait parfaitement les mœurs du pays dont elle avait été la reine légitime.

Canut favorisa le commerce, l'agriculture, l'industrie, et sous son règne brille l'aurore des lettres et des sciences.

Il fut législateur et fit régner la justice.

Il compléta ce que Svend avait commencé, l'institution d'une armée permanente. Il ne choisit pas les gardes du corps parmi la noblesse qui n'était encore ni héréditaire ni bien définie, mais l'équipement d'un garde était si coûteux qu'il ne pouvait être fait que par un homme riche. Les gardes devaient être pourvus de hallebardes dorées, d'épées à poignée dorée, de heaumes et de boucliers magnifiques.

Dans un livre consacré aux Normands, nous ne devons pas insister sur les institutions créées par un prince qui abandonne la vie des vikings pour imiter les mœurs et les idées des rois chrétiens, de la cour du Pape et de l'Empereur.

Canut, malgré sa conversion, revenait parfois à ses habitudes féroces, mais le repentir suivait de près la faute. Il avait accordé de grands privilèges à ses gardes et fixé des règles pour les punitions qu'ils pourraient encourir. Frapper simplement un garde était un crime puni de mort. Un garde dégradé trois fois était

rejeté de la table commune, mangeait seul, et ses camarades pouvaient, comme preuve de mépris, lui jeter des os. Canut, dans un moment de colère, violant sa propre loi, tua un garde. Il se repentit de sa violence, réunit tout le corps, descendit de son trône, et ordonna qu'on le jugeât selon les règles de la justice. On le pria de remonter sur le trône et de se juger lui-même. Il se condamna à payer 9 fois le prix du sang.

Historien des invasions normandes, nous aurions beaucoup à dire si nous voulions raconter toutes celles qui eurent lieu en Écosse, en Irlande, mais bornons-nous à résumer les faits les plus intéressants.

Une victoire de grande importance est celle que *Macbeth* remporta sur Sven Kanusson, roi de Norvège, dont il tailla en pièces toute l'armée.

Macbeth doit une si grande renommée au génie de Shakespeare, qu'il nous sera permis de redire son histoire moins connue que la tragédie qui a popularisé son nom.

Macbeth était parent de Duncan Ier, roi d'Écosse. Il était d'une rare énergie, le roi, d'une déplorable faiblesse. Le peuple adorait le vainqueur des Normands, le libérateur du pays.

Un jour que Macbeth, avec son compagnon d'armes Banquo, traversait de vastes bruyères, il vit tout à coup se dresser devant lui trois femmes étranges et mystérieuses. L'une le salue du titre de *thane de Glomis;* l'autre du titre de *thane de Cawdor;* l'autre du titre de *roi d'Écosse*, puis ces êtres inconnus s'évanouissent comme une apparition du monde surnaturel.

Macbeth se rendit auprès du roi et fut saisi d'une vive

émotion lorsque Duncan le salua du titre de *thane de Cawdor*. Le singulier accomplissement de la première partie de la prophétie lui donna le désir d'arriver à la réalisation de la prédiction entière. Il était séparé du trône par les fils de Duncan ; il ne pouvait y monter par droit de naissance ; pour y parvenir, il fallait un crime. Il reçut le roi dans son château d'Inverness en 1040, et le fit périr.

Appelé à remplacer sa victime, il sut se faire respecter par sa fermeté et ses largesses, mais le remords implacable s'attacha à son âme et ne cessa de la déchirer. Il devint farouche, soupçonneux, cruel ; il chercha à laver dans le sang ses mains ensanglantées.

Les idées superstitieuses, qui avaient envahi son esprit crédule, le poussèrent d'abord au trône ; et plus tard causèrent sa mort : on lui avait prédit qu'il ne périrait que lorsque la forêt de Birnam marcherait contre lui et qu'un homme qui ne serait pas né d'une femme viendrait à le frapper.

Macduff, puissant seigneur d'Écosse, s'était attiré la haine du tyran qui fit massacrer sa femme et ses enfants pour le punir de sa fidélité aux enfants de l'ancien roi. Macduff parvint à fuir ; il finit par décider Édouard le Confesseur à envoyer une armée contre l'usurpateur de la couronne de l'Écosse.

La lutte était vive, la résistance de Macbeth énergique ; mais on sut exploiter sa crédulité et ses superstitions. Un jour les ennemis s'avancèrent vers lui avec des branches d'arbres sur leurs casques, et on lui dit : C'est la forêt de Birnam qui s'avance. Son épouvante fut grande en songeant à la prédiction qui lui avait été faite ; mais

cette épouvante fut à son comble lorsqu'on lui dit que Macduff n'était pas né d'une femme, mais d'un cadavre. C'est à l'aide du fer qu'on l'avait arraché du sein de sa mère morte.

Macbeth perdit la tête, abandonna ses soldats, prit la fuite, fut saisi et tué.

## CHAPITRE VIII.

### LES NORMANDS EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE.

I. Invasions et ravages. — II. Invasions dans le midi. — III. Les vikings Hasting et Bicern. — IV. Les vikings Godefroy, Rourik, Ragenaire; ravages en France, en Allemagne, en Hollande. — V. Désolation et lamentations. — VI. Siége de Paris. — VII. Eudes sacré roi; Robert le Fort. — VIII. Rollon assiége Paris; son mariage avec la fille du roi; il devient duc de Normandie. — IX. Sagesse de son administration.

Les Normands de Suède, nous venons de le voir, fondèrent le grand empire russe; les Normands du Danemark, après avoir abordé en Angleterre comme des pirates, finirent par s'emparer du pays comme rois.

Pendant leur longue lutte dans les Iles Britanniques, ils eurent souvent occasion de traverser la Manche, tantôt refoulés par un échec, tantôt sentant la nécessité de disparaître quelque temps pour reparaître à l'improviste: souvent aussi après avoir subi des échecs, ils cherchèrent une proie plus facile dans ce beau pays de France tourmenté par des discordes intérieures.

Grande fut l'épouvante dans la population française à la première apparition de guerriers inconnus, qui venaient de régions ignorées, entraient avec la marée dans les embouchures des fleuves, débarquaient dans les nuits

sombres, de marins qui se faisaient cavaliers, ravageaient, pillaient, incendiaient tout et disparaissaient chargés de butin en regagnant leurs barques cachées dans quelque anse voisine.

Ils semblaient fuir le combat, mais lorsque ces massacreurs de prêtres, de femmes, de paysans désarmés se rencontraient en face des guerriers les plus braves, ils savaient montrer qu'en fait d'intrépidité et d'habileté guerrière ils ne le cédaient à aucun peuple du monde.

S'ils étaient vainqueurs, ils se faisaient payer cher leurs prisonniers, la rançon des villes prises d'assaut, la levée d'un siège, le départ d'un pays pour aller en ravager un autre.

S'ils étaient vaincus, ils ne cherchaient pas à mourir en héros, mais à fuir; ils savaient se dérober aux poursuites par des ruses infinies et disparaître pour revenir plus terribles quand on les croyait anéantis.

Leurs flottes composées d'abord de quelques frêles esquifs grossissaient sans cesse. Leurs longs navires avaient deux blanches voiles, la proue aigüe, la carène aplatie, la tête menaçante. Ils étaient faciles à reconnaître quand on les avait vus une fois; mais les premières invasions de ces barbares, qui n'épargnaient rien pour se rendre effrayants, glacèrent d'effroi les populations rurales, qui en les voyant immoler les prêtres et profaner les reliques les plus vénérées croyaient que ces maudits avaient fait un pacte avec la tempête et le démon.

Charlemagne, qui se trouvait dans la Gaule Narbonnaise, fut averti un jour que des vaisseaux inconnus approchaient du port.

Il était à table, il se lève aussitôt pour tout voir par lui-même.

Debout sur un balcon, il promène au loin ses regards sur la mer; à la légèreté, à la forme des bâtiments, il reconnait les navires des pirates du Nord, que les Français confondaient tous sous le nom de Normands.

Lorsque ces Barbares furent près du rivage, on leur demanda d'où ils venaient; dès qu'ils apprirent que le grand empereur était dans le pays, ils disparurent.

Tandis que Charlemagne les regardait, on remarqua son air pensif et les larmes qui remplissaient ses yeux. Il dit alors à ses leudes étonnés : « O mes fidèles! savez-vous pourquoi je pleure? je ne crains pas que ces misérables puissent me faire du mal, mais je suis affligé de voir que, moi vivant, ils ont osé aborder sur ce rivage et je prévois combien de maux ils préparent dans l'avenir à mes descendants et à leurs peuples. »

Le grand homme ne s'était pas trompé dans ses pressentiments! Aucun de ses fils n'avait la main assez ferme pour tenir les rênes d'un empire qui s'étendait de l'Elbe à l'Èbre, de la mer du Nord aux monts de la Calabre.

Eginhard raconte quelques invasions normandes sous le règne de Charlemagne; mais l'empereur était assez prudent pour éviter leurs surprises et assez fort pour réprimer leur audace.

Le grand empire qu'il avait fondé s'écroula avec lui lorsqu'il mourut. Le gouvernement le plus faible succéda au gouvernement le plus fort. C'est alors que les invasions normandes devinrent de plus en plus désastreuses.

Ces irruptions des *archipirates* septentrionaux ne ressemblent pas aux migrations germaniques du quatrième

au sixième siècle. Les Normands ne cherchaient pas à se substituer aux populations indigènes; ils adoptaient volontiers leurs mœurs, leurs usages, leur religion, lorsqu'ils trouvaient l'occasion de s'établir au milieu d'eux.

Leurs invasions, qui n'avaient rien de régulier, étaient regardées comme un fléau du ciel, et l'Église dans ses litanies priait Dieu d'éloigner les Normands, comme la grêle et la tempête.

Les cartulaires des abbayes, les vieux chroniqueurs nous fournissent des détails sur les villes, les couvents, les campagnes qui ont été victimes des excursions et de la férocité des Barbares, mais on ne s'est pas encore bien rendu compte de la marche suivie en France par les Normands, ni des dates précises de leurs diverses apparitions dans les contrées qui ont été le plus souvent en proie à leurs déprédations intermittentes.

Le neuvième siècle est l'ère des invasions les plus terribles et les plus fréquentes.

Il semble que les vaincus de Charlemagne aient voulu se venger de leurs défaites en harcelant ses faibles successeurs, en s'associant aux vikings qui recrutaient des hommes partout et qui savaient enrichir les hommes qui les aidaient de leur bravoure.

Les descendants de Charlemagne auraient dû s'entendre pour écraser les envahisseurs sanguinaires et pillards; ils préféraient se disputer le pouvoir, et pour réussir dans leurs luttes fratricides, il ne leur répugnait pas de transiger avec la conscience et l'honneur en réclamant dans un but d'intérêt personnel l'assistance des ennemis de la patrie.

Pépin II, roi d'Aquitaine, alla jusqu'à sacrifier à Odin

pour plaire aux Normands. Carloman leur emprunta des soldats pour combattre son propre père; Louis le Germanique, en guerre contre son frère Hugues, bâtard de Lothaire, les enrôla sous ses drapeaux afin de conquérir, avec leur aide, la couronne de Lorraine.

Si les Normands pour de l'argent étaient prêts à tout, ils aimaient mieux combattre pour eux-mêmes que pour les autres. Ils y trouvaient plus de profit et ils étaient plus indépendants.

En 800, ils envahirent la Flandre qui était sous la protection de la France et désolèrent ce pays par leurs massacres et leurs pillages. Les religieux, plus désireux de sauver leurs saintes reliques que leur vie, fuyaient à leur approche et faisaient les plus périlleux et longs voyages pour mettre les choses sacrées à l'abri des profanations et des atteintes des envahisseurs impies et cupides. Ainsi Euchéric, abbé de Gand, transporta les reliquaires de son couvent à Saint-Omer pour les mettre en sûreté dans le château-fort.

Les invasions normandes dans les provinces françaises commencèrent vers 802 en Bretagne. Les Bretons, revenus du premier moment de surprise et d'épouvante, s'armèrent et marchèrent contre les étrangers. Trois batailles furent livrées, et les Normands ne s'éloignèrent qu'après avoir reçu une somme d'argent, ce qui leur donnait l'envie de revenir.

Ils n'avaient dans leurs expéditions aucun plan arrêté, aucun but fixe, aucun itinéraire réglé d'avance. Un jour on les voyait partout, le lendemain, nulle part. L'or ne leur manquait pas et ils ne l'épargnaient pas pour les dépenses utiles. Ils payaient largement les espions et les

traîtres. Ils s'adressaient surtout aux Juifs qui partageaient avec eux la haine des chrétiens. Les Juifs leur vendirent la ville de Bourges qui fut pillée et brûlée. Périgueux eut le même sort que Bourges, et lorsque les Aquitains vinrent attaquer les Normands. ceux-ci étaient déjà repartis sur leurs vaisseaux chargés de butin.

Ils prenaient tout ce qu'ils pouvaient enlever ; souvent ils avaient plus d'or et d'objets précieux que de vivres. Ils rendaient souvent moyennant des rançons en nature les hommes et les femmes qu'ils avaient pris pour les vendre ou les réduire en servitude.

Les invasions premières furent si fructueuses qu'elles encouragèrent les vikings à tenter de plus grandes entreprises. En 804 ils parcoururent, avec des forces considérables, la Frise et la Flandre, et arrivèrent jusqu'à Beauvais et à Rouen.

Depuis la mort de Charlemagne, c'est avec lenteur et avec difficulté que la milice était rassemblée par le roi. L'armée souvent n'était réunie que lorsque les Normands avaient eu le temps de remonter sur les navires, qui étaient toujours abrités de manière à les recevoir dans le cas de retraite ou de danger imprévu.

Louis le Débonnaire prit bien des mesures pour détourner du royaume le fléau qui faisait tant de ravages. Il ordonna de placer des vaisseaux à l'embouchure des fleuves qui roulent vers l'Océan. Les Normands savaient déjouer toutes les mesures prises contre eux. Leur ruse égalait leur audace. Remonter la Loire et la Seine furent les courses les plus fréquentes des vikings.

En 810, ils attaquèrent Tours et brûlèrent les faubourgs de la ville. Ils cherchèrent ensuite à investir Paris d'où

ils furent repoussés. Après avoir éprouvé des échecs en France, ils récoltèrent des richesses en ravageant la Lorraine et la Frise avant de rentrer dans leurs pays du Nord.

Ils ne revenaient pas chaque année; le laboureur ne semait pas lorsqu'il craignait que la moisson fut récoltée par les Barbares; puis lorsque la confiance renaissait, on voyait reparaître les Normands que l'on croyait être bien loin. Le roi, qui se sentait faible contre un ennemi si fort, cherchait à l'adoucir par des cadeaux. Les vikings semblaient vouloir répondre à ses avances; ils promettaient, en recevant des présents, d'être reconnaissants; ils épargnaient bien le domaine du roi, mais ils ruinaient ses sujets.

En 819, les Normands arrivèrent au nombre de trente mille; trouvant l'embouchure de la Seine trop bien défendue par des gardes-côtes, ils se dirigèrent vers l'embouchure de la Gironde. Séguin, duc de Gascogne, en apprenant leurs dévastations dans les îles d'Oléron et de Ré et dans la Saintonge, marcha au devant d'eux avec des forces considérables; mais, plus brave que prudent, il fut tué sur le champ de bataille et les Normands vainqueurs saccagèrent Saintes, Limoges, Angoulême, Bordeaux et tous le pays de Gascogne.

Un vieux chroniqueur, Albert Crantz, peint la douleur des Français qui l'arme au poing virent, à leur honte, les ennemis de Dieu et des hommes, logés même dans leurs tentes et triompher d'eux dans leur propre pays.

Les désastres commis par les hommes du Nord devenaient de plus en plus formidables. En 830, après avoir ruiné Dorestad sur l'Elbe et Anvers sur l'Escaut, ils firent

une nouvelle tentative sur Paris, d'où ils étaient toujours repoussés, mais où les attirait toujours l'ambition de devenir maîtres du royaume en s'emparant de la capitale. Ils disparurent après avoir éprouvé un nouvel échec.

## II.

Plus tard, au mois de septembre 841 ou 843, les Normands se livrèrent des combats entre eux pour le partage du butin, et firent des expéditions en Espagne; à leur retour, ils surprirent Bordeaux qu'ils saccagèrent, ainsi que Bazas, Condom, Lectoure, Dax, Bayonne, Tarbes, Mont-de-Marsan, Oloron et Lescar, la ville épiscopale du Béarn dont ils démolirent les fortifications.

On lit dans le cartulaire de Bigorre : « Les Normands livrèrent aux flammes les basiliques, les oratoires et les lieux de réunion des chrétiens, abattirent les autels, polluèrent les monuments des saints par les blasphèmes de leurs bouches barbares, et par l'usage indécent qu'ils en firent. Chose lamentable à raconter, saisissant d'une main sacrilège les vénérables reliques, ils les semèrent partout suivant leur habitude. »

Nicolas Bertrandi cite le cartulaire de Bigorre en racontant les invasions normandes en 840, 841 et 844 dans la Gascogne. On sait que les vikings s'entendaient à chercher une station favorable pour amarrer leurs barques. Puis une fois à terre, ils se procuraient des chevaux pour parcourir le pays et, s'il le fallait, des bêtes de somme pour tirer à sec leurs navires et les conduire à quelque rivière voisine.

Du reste à cette époque, des fleuves aujourd'hui appauvris par les déboisements des Pyrénées étaient navigables dans des endroits où ils ne le sont plus. Ainsi les Normands purent remonter l'Adour jusqu'à Tarbes, la capitale de la Bigorre.

Hérald, ou Geraldus, évêque de Tarbes, prit la fuite à l'apparition des Normands ; mais lorsque la ville épiscopale fut prise par les Barbares, il se réfugia dans son château fortifié nommé Foronel ou Foronil, dont toute trace, tout souvenir a complètement disparu. Après avoir dévasté la riche plaine de Bigorre, les Normands s'aventurèrent dans les hautes montagnes où ils pillèrent et détruisirent notamment le monastère de Saint-Savin.

Les chevaliers du pays et le duc de Gascogne ne laissèrent pas l'étranger ravager le midi sans lui livrer deux ou trois combats. Les Normands furent enfin battus près de Tarbes d'une si rude façon qu'ils n'y reparurent plus.

Les braves chevaliers ne manquaient pas à la France. mais quel prince pouvait les faire marcher, les diriger, les commander, éteindre leurs rivalités et comme Charlemagne leur imposer sa volonté? Les Normands eurent des chefs aussi habiles que redoutés.

## III.

Nous avons déjà signalé la présence de Hasting en Angleterre et annoncé que nous le retrouverions en France, c'est un des vikings les plus fameux ; traçons quelques traits de son histoire. Dans les vieilles chroniques, son

nom est écrit de dix manières différentes, et son origine est fort controversée. Schœming le fait naître en Norvège; Suhm, dans la Gothie occidentale, Glaber, qui écrivait au onzième siècle, dit qu'il est né dans une maison de paysans près de Troyes en Champagne. Cette opinion de Glaber a été adoptée par plusieurs auteurs français, notamment par Gabriel du Moulin, le vieil historien de la Normandie, et par Michelet (1), qui précise qu'Hasting naquit à trois milles de la ville de Troyes dans un village nommé Tranquille et qu'il était de la plus basse classe des paysans.

Que Hasting fût le fils d'un Français pauvre, ou d'un prince danois, s'il n'était pas viking de naissance, il avait tout ce qu'il fallait pour le devenir. Il joignait l'habileté au courage, l'humeur aventurière à la cruauté, l'astuce et la perfidie à la sagesse et à la loyauté, quand la loyauté lui était commandée par sa position.

Il aurait, dit-on, abjuré la religion du Christ pour celle d'Odin. Ce qu'il y a de certain c'est que pour devenir comte de Chartres il se convertit à la foi catholique. Les conversions intéressées ne sont pas rares chez les héros-pirates qui n'adoraient que la force. Jamais viking en massacrant les religieux au nom d'Odin, n'eut l'idée de leur demander de quitter la religion du Christ pour celle des dieux de Valhalla. Les Normands désertaient souvent la foi de leurs pères par intérêt, sauf à y revenir, pour la quitter encore selon l'intérêt du moment.

Le moine de Saint-Gall nous raconte une curieuse

(1) *Histoire de France*, t. I, p. 393.

anecdote. Il s'était, dans une circonstance, présenté tant de Normands pour se faire baptiser ensemble, qu'on n'eut pas le temps de préparer assez de belles robes pour tous les néophytes; on fut obligé d'en confectionner de grossières. On en offrit une à un viking qui la repoussa avec indignation en disant : « Gardez votre casaque pour un bouvier; voilà, grâce au ciel, la vingtième fois que je me fais baptiser, jamais on ne m'avait présenté de pareilles guenilles. »

Ordéric Vital, Guillaume de Jumièges, et plusieurs historiens racontent que Hasting avait été le précepteur de Biœrn, l'un des fils du fameux Regner Lodbrog. Ce roi, dit Guillaume de Jumièges, rappelant les lois de ses ancètres, força son fils Biœrn Côte-de-fer, à sortir de son royaume avec une immense suite de jeunes gens et avec Hasting son gouverneur, homme rempli de méchanceté en tous points, afin que se rendant en des pays étrangers, Biœrn conquît par les armes une nouvelle résidence (p. 11).

Hasting et Biœrn étaient dignes de s'associer.

La chronique de Normandie de Benoît de Saint-Maur fait le plus affreux portrait de Hasting :

« Li très horrible, li crueaux,
« Le plus malo hom. q. onc nasquit
« Et qui cel siècle plus mal fist. »

Tout ce que l'on dit des actes de cruauté, des perfidies de son cœur de Judas, des délices qu'il éprouvait à faire couler les larmes et le sang, est parfaitement justifié par son histoire comme nous le verrons plus loin.

S'il n'a pas commencé sa vie en chrétien, ce n'est pas en viking qu'il l'a terminée.

Biœrn, dont il avait été le gouverneur, ou dont il fit son compagnon d'armes, était surnommé *Côte-de-fer*. D'où lui venait ce surnom? Les uns disent qu'il avait une plaque de métal qui garantissait ce côté blessé. D'autres racontaient sur lui d'étranges choses; sa mère, par ses enchantements, l'avait rendu invulnérable, à l'exception d'une côte sur laquelle il avait soin de poser une forte armure.

On lit dans le roman du Rou :

« .............................. Biœrn
« Que l'on clamait Côte-de-fer
« Ne ni c'est veir, mez ço dit bien
« Que la mère, qui l'ont porté,
« L'ont si charmé et enchanté
« Que fer ne le peut entamer
« Ni par férir ni par bouter. »

Hasting et Biœrn entrèrent en France en 853, en remontant la Seine. Ils pénétrèrent dans la Neustrie, qu'ils saccagèrent; quand tous les villages furent pillés, ils revinrent à leurs contrées de prédilection, aux abords de la Loire. Ils réduisirent Amboise en cendres et assiégèrent Tours. Ils prirent des mesures si énergiques, et ils étaient si nombreux que la ville, objet depuis longtemps de leur convoitise, paraissait devoir enfin succomber à leurs assauts.

Les Tourangeaux se dirent qu'ils ne pouvaient se sauver que par un miracle et ils espérèrent l'obtenir grâce à l'intervention de leur patron saint Martin.

La foi qui les animait excita leur courage. Ils portè-

rent au combat les reliques de leur saint guerrier et combattirent avec une ardeur inouïe, comme si du haut du ciel saint Martin lui-même les commandait. Les Normands furent obligés de se retirer. Ces barbares étaient superstitieux, ils avaient tant de dieux et de demi-dieux, qu'ils n'étaient pas bien sûrs que les autres pays n'en eussent pas de plus puissants. L'image de saint Martin habillé en guerrier, l'intrépidité et la foi des hommes qui combattaient sous son drapeau leur firent impression et déconcertèrent leur courage. Ils ne soutinrent pas longtemps la lutte contre l'invisible patron de Tours que l'on disait en faveur au ciel, et ce n'est pas sans raison qu'on peut attribuer à saint Martin le salut de sa ville préférée.

A l'endroit où ses reliques avaient été portées dans le combat, la reconnaissance populaire se hâta d'élever une basilique qui devint une des plus fameuses cathédrales de France. En souvenir de la miraculeuse délivrance de la ville, une procession commémorative fut instituée à perpétuité et fixée au 12 mai de chaque année. Les victoires contre les Normands étaient rares, celle des Tourangeaux aidés par saint Martin, combattant avec eux, fut célébrée en vers par l'évêque Adelbold d'Utrecht.

Hasting vaincu avait disparu. Il ne tarda pas à se venger à Nantes de l'échec subi à Tours. Il prit la ville d'assaut et la livra au pillage. Le clergé avec les processions et les reliques lui avait dérobé la victoire en inspirant aux Tourangeaux une force surhumaine, il fut sans pitié pour les prêtres et les religieux qu'il put saisir et les fit périr dans des tourments cruels. Il égorgea l'évêque pendant qu'il présidait les cé-

rémonies du samedi saint, veille du jour de Pâques.

Quoique toujours en courses, les Normands ne dédaignaient pas d'acquérir des stations où il leur fût possible de se retirer en cas d'échec ou pendant l'hiver.

Les Rois de France étaient souvent assez faibles pour leur faire des concessions de lieux propres à ces établissements; en leur assignant un lieu déterminé, ils espéraient les cantonner, et l'expérience aurait dû les prévenir que les faveurs et l'argent donnés aux Normands ne servaient qu'à accroître leur nombre et leur puissance. Ainsi le terrible Harald, après avoir brûlé Anvers et fait d'effroyables ravages, obtint de Lothaire la cession d'une petite île d'où il s'étendit peu à peu dans le pays dont il fit une place d'armes.

## IV.

Un autre redoutable viking, Godefroy, se fortifia à Nimègue, fonda une petite colonie près de Maestricht et sortant de sa retraite il porta le fer et l'incendie dans les plus grandes villes. Quand il était battu dans un combat, il faisait payer cher sa défaite par des ravages et des actes de cruauté commis dans d'autres contrées. Godefroy comptait notamment, dans ses terribles exploits, d'avoir tué le fils naturel de Louis le Germanique, d'avoir dévasté le palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle et logé les chevaux dans la chapelle enrichie de tant de pieux trésors par le grand empereur. Un viking fameux, Roric, en 845, avec 600 vaisseaux, s'avança par le fleuve d'Elbe pour attaquer l'Empereur d'Allemagne. Il rencontra une résistance qu'il n'essaya pas de vaincre, et préféra aller

chercher fortune ailleurs. Il ravagea les côtes de Hollande et de Flandre et tout ce qui s'offrit à sa portée jusqu'à l'embouchure de la Seine.

La France était si déchirée par les dissensions intestines, que les vikings crurent le moment favorable pour attaquer Paris, but constant de leurs convoitises et de leur ambition. Cette proie si enviée devait leur échapper toujours. La cité était très bien fortifiée et la rupture des ponts en rendait l'approche difficile. Comme dédommagement de leurs échecs devant la ville, ils en dévastèrent les environs et les abbayes extra-muros de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain des Prés leur offrirent un riche butin. Ragenaire, terrible viking, fameux spoliateur d'églises, au moment où il profanait et pillait des choses sacrées, tomba mort. Cette mort subite fut attribuée à un miracle, on prétendit qu'il avait été flagellé par une main invisible. Les Normands, superstitieux, crurent eux-mêmes au miracle ; ils rendirent leurs prisonniers et tout le butin.

Après avoir réglé leur compte avec les Saints de Paris qu'ils ne voulaient pas irriter, ni avoir contre eux, ils continuèrent leurs dévastations, leurs massacres et leurs incendies dans les champs, les villes et les couvents.

Le bruit courut qu'ils s'étaient enfin rendus maîtres de Paris, mais ils ne purent franchir les fortes murailles d'enceinte et ne s'emparèrent que des faubourgs.

L'église de Sainte-Geneviève fut prise de nouveau et pillée, Saint-Germain et Saint-Denis furent épargnés, grâce à une forte indemnité en argent payée aux Normands.

## V.

Les religieux étaient les principales victimes des Barbares; ils étaient instruits, éloquents et puissants en France, ils ne manquèrent pas de faire ressortir les malheurs de la patrie et de faire appel à ceux qui pouvaient la sauver.

Un moine de Corbie, Paschal Robert, qui dans ces tristes temps, traduisait les lamentations de Jérémie, n'eut pas le courage de continuer son travail et s'écriait : « Pourquoi consacrer mes veilles à chanter des maux qui me sont étrangers! C'est à la patrie désolée qu'il faut réserver mes soupirs! » Voici ce qu'il écrivait dans son commentaire des lamentations : « Qui aurait cru, ou plutôt qui aurait jamais pu s'imaginer ce que nous avons vu arriver sous nos yeux et ce qui fait le sujet de nos gémissements et de nos larmes, qu'une troupe de pirates, composée d'hommes ramassés au hasard, viendrait jusqu'à Paris et brûlerait les églises et les monastères situés sur les bords de la Seine? qui eût pu penser que des brigands auraient l'audace d'entreprendre de pareilles choses? qu'un royaume si célèbre, si bien fortifié, si étendu et si peuplé serait destiné à être humilié et déshonoré par les ravages de ces barbares? »

Agius, évêque de Vabre qui écrivait au dixième siècle, fait une brève description de l'état déplorable où se trouvaient les contrées dévastées par les Normands :

« Dans presque tous les cantons situés le long de l'O-

céan gallique, les églises étaient ruinées, les villes dépeuplées, les monastères abandonnés. Les persécuteurs égorgeaient tous les chrétiens qu'ils pouvaient saisir, ou s'ils étaient las de verser le sang des innocents, ils les gardaient et les obligeaient à se racheter. Quelques-uns. parmi les chrétiens, abandonnaient leurs biens et leur patrimoine pour s'enfuir dans les régions orientales; beaucoup aimèrent mieux mourir sous le fer des païens que de quitter le foyer paternel; bien d'autres, dans le cœur desquels la foi n'était que faiblement enracinée, se précipitaient dans les erreurs ténébreuses des païens et s'associaient à leurs forfaits. »

Chez nos vieux chroniqueurs, le tableau de nos désastres est peint sous les plus tristes couleurs!

Les terres ne rapportaient plus rien aux seigneurs. Les riches moissons n'ornaient plus les champs incultes et couverts de buissons. On ne rencontrait personne dans les campagnes désertes.

« ... *Nul n'osant aler par chemin*
« *Ne marchant ne pélerin.* »

La France ne fut jamais dépourvue de guerriers braves et généreux. Plus d'un noble cœur battit de colère en voyant la France en proie à des étrangers barbares. Il était temps de se liguer pour sauver la patrie.

Des chevaliers rassemblèrent une petite armée à la tête de laquelle brillaient Robert le Fort, le comte d'Anjou, Renouf, duc d'Aquitaine, et le comte Henry.

Les Normands comprirent le danger qui les menaçait, et loin de chercher à engager le combat avec des troupes si bien commandées, ils cherchaient à l'éviter. Hasting et

Biœrn prirent toutes les mesures pour vendre chèrement leur vie.

Ils se retranchèrent dans un endroit resserré et firent de l'église une véritable citadelle.

Robert le Fort et Renouf se précipitent sur les retranchements improvisés, s'en emparent et passent au fil de l'épée tous ceux qui les défendaient.

Il n'était pas aussi facile de prendre l'église bien fortifiée et énergiquement défendue.

La journée, qui avait été rude, touchait à sa fin. On se borna à assiéger la place et l'on renvoya au lendemain l'emploi des machines de siège et l'assaut.

Robert, fatigué de la terrible besogne qu'il avait accomplie, avait ôté son casque et son armure. Les soldats ne songeaient qu'à réparer leurs forces par le sommeil pour achever le lendemain ce qu'ils avaient si bien commencé.

Tout à coup les Normands font une sortie et se battent avec le courage du désespoir.

Robert le Fort, sans songer qu'il était désarmé, accourt un des premiers et pousse ses soldats contre les assiégés qui sont repoussés.

Mais l'imprudence de Robert de n'avoir pas repris son armure lui coûta la vie, et le duc d'Aquitaine tomba comme lui sur le champ de bataille.

Les troupes privées de leur chef, effrayées de tout ce que l'on racontait de Hasting et de Biœrn Côte-de-fer levèrent le siège de l'église. Les Normands s'empressèrent d'aller retrouver leurs vaisseaux et de disparaître. Leur absence ne fut pas de longue durée et de nouveaux ravages signalèrent leur retour.

Ils avaient si souvent et si complètement pillé Angers

que les habitants de la ville trouvèrent prudent de l'abandonner. Les Normands, qui avaient pris goût à ce beau pays, eurent l'audace de vouloir s'y installer. Ils relevèrent les remparts qu'ils avaient abattus et creusèrent de nouveau les fossés qu'ils avaient comblés. Rendre imprenable cette cité, s'y fixer, y faire venir leurs femmes et leurs enfants, y créer un lieu de dépôt des fruits de leurs incessants pillages, tels étaient leur projet et leur entreprise hardie.

Le roi de France ne pouvait souffrir que des étrangers, bravant son autorité, vinssent s'établir en maîtres au sein de son royaume dont ils étaient le fléau et l'épouvante.

Des troupes sont levées de tous côtés, et les Bretons surtout s'empressent de se joindre à l'armée royale. La ville d'Angers est vivement attaquée et vivement défendue. Au moment où de braves chevaliers brûlaient d'exterminer les envahisseurs qui avaient causé partout de si grands désastres, les Normands eurent l'habileté de traiter avec le roi, qui leur accorda une forte somme d'argent sous la promesse qu'ils lui firent de quitter ses États, promesse déjà faite tant de fois et tant de fois violée.

Ils s'éloignèrent d'Angers, mais pour aller continuer leurs déprédations sur les bords de la Loire. Tours leur résista, mais ils prirent Amboise qu'ils brûlèrent en partant.

Les seigneurs des grands comtés se regardaient comme de petits souverains indépendants. Leur intérêt particulier passait avant l'intérêt général et rien ne leur coûtait pour étendre leurs domaines.

Le comte Partermetten disputait le pouvoir au comte

Urfeau. Partermetten avait des partisans parmi les Bretons, mais pour écraser son ennemi tous les moyens lui parurent bons, et pour renforcer ses troupes, il n'hésita pas à acheter à prix d'argent le concours de Hasting, de Biœrn, et de les prendre à sa solde.

Urfeau, loin de suivre le conseil qu'on lui donnait de se retirer devant des forces trop redoutables, n'écouta que son courage et attaqua son rival avec tant de bravoure que la victoire lui resta. Les Normands vaincus se barricadèrent dans l'abbaye de Saint-Melain, près de Rouen; puis, profitant des ombres de la nuit, ils allèrent rejoindre leurs vaisseaux et disparurent.

Lorsque les vikings s'éloignaient de la France, ce n'était pas toujours pour aller jouir dans le Nord des trésors rapportés du Midi; le repos ne leur convenait guère.

Ils étaient plus avides de ramasser des richesses qu'habiles à les conserver. Lorsqu'ils avaient entassé du butin dans leurs barques, il ne leur en coûtait pas de hasarder leur vie et leurs trésors dans les plus périlleuses expéditions.

Pendant que le terrible Hasting jetait l'épouvante en France, il disparaissait, rêvant les plus étranges entreprises. *Il visait*, dit le moine de Jumièges, *au diadème impérial*. Nous raconterons ailleurs comment il se crut un jour arrivé à Rome, dont il voulait faire la conquête.

De retour en France, Hasting se rendit de plus en plus redoutable par son habileté à tomber à l'improviste sur les points les plus faibles, par l'audace de ses entreprises, l'adresse de ses stratagèmes, la perfidie de ses attaques, l'intrépidité au combat.

Charles le Gros désespérant de le vaincre, n'eut d'autre

moyen pour l'empêcher de nuire à la France que d'en faire un Français; il lui donna le comté de Chartres. Hasting reçut le baptême, et se montra vassal fidèle du roi dont il avait tant dévasté les États. Biœrn ne voulut pas se faire chrétien; il quitta son compagnon d'armes et résolut d'aller jouir dans le Nord des richesses conquises par son épée. Ses projets furent détruits par une violente tempête, qui engloutit la plus grande partie de ses vaisseaux et le jeta dans la Frise où il mourut peu de temps après.

Les Normands avaient plusieurs chefs, et après avoir traité avec l'un, il fallait compter avec l'autre.

Woland, un redoutable viking, remonta un jour, lorsqu'on était loin de l'attendre, la Seine avec deux cents vaisseaux. Le roi de France, pour l'arrêter dans sa marche vers Paris, d'autres disent, pour le chasser de Paris où il serait déjà entré, lui donna cinq mille livres d'argent, des troupeaux, du bétail et des provisions de blé.

Sidéric, cousin de Biœrn Côte-de-fer, voulut marcher sur ses traces, mais il respecta les traités passés avec Biœrn. Il consentit même à prêter secours aux Bretons contre une bande de Normands qui avait fait des ravages à Nantes, à Angers et à Poitiers.

Sidéric combattit vaillamment ses compatriotes; il fut blessé, mais vainqueur. Il ne fut pas impitoyable pour les vaincus; il leur permit d'aller continuer ailleurs leurs déprédations.

C'est vers une riche abbaye que les battus se dirigèrent et ils comptaient ramasser beaucoup d'or en courant peu de danger.

Les religieux, à leur approche, firent des prières solen-

nelles à leur saint patron pour qu'il vînt à leur aide. Comme si leurs vœux eussent été exaucés, une effroyable tempête répondit à leurs voix par des coups de tonnerre terribles : les Normands, pour apaiser les flots qui menaçaient d'engloutir leurs vaisseaux, n'entrèrent à la chapelle qu'ils avaient résolu de détruire, que pour offrir des vœux au saint patron du lieu, afin de désarmer sa colère (862).

Les vikings superstitieux s'inclinaient devant les saints, lorsqu'ils les croyaient les plus forts, sinon ils les regardaient comme des ennemis et faisaient la guerre à leurs reliques. Aussi dans la période des invasions normandes, voyons-nous de fréquentes pérégrinations de moines pour mettre les châsses de leurs patrons en sûreté. Les Bretons transportèrent en France des reliques, et le comte de Corbeil prépara pour les recevoir une chapelle près de son château ; il garda aussi les reliques de saint Exupère que les moines de Bayeux avaient confiées à sa piété.

Nous avons cité les Tourangeaux et nous pourrions citer d'autres religieux cherchant un asile au loin pour mettre les châsses de leurs saints à l'abri des convoitises et des profanations. Les Normands ne manquaient pas de réduire en cendres les monastères et les chapelles lorsqu'ils en avaient le temps. Après avoir mis le feu aux couvents d'Orléans et de Poitiers, ils furent obligés de partir si précipitamment qu'ils n'allumèrent pas assez bien le soufre dont ils avaient rempli l'abbaye de Sainte-Croix, et il fut possible d'éteindre l'incendie (865).

Les rois de France, désolés de ne pouvoir vaincre les Normands, ne se montrèrent que trop portés à reconnaître leur impuissance en payant une rançon à ceux auxquels ils auraient dû faire payer cher leurs déprédations.

Les vikings promirent au roi de France de cesser de ravager ses États moyennant une rente annuelle de quatre mille livres (les uns disent livres d'or, les autres livres d'argent). La reddition des prisonniers de guerre fut de plus exigée (869).

En 870, les Normands, malgré les 4,000 livres qui leur avaient été comptées, n'avaient pas quitté les bords de la Loire. Hugues, un abbé qui se disait président de toutes les abbayes de France, suivi de quelques braves accourus à sa voix, marcha contre les envahisseurs, leur tua 60 hommes et s'empara d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait un moine apostat qui eut la tête tranchée.

Quand les Normands laissaient la France tranquille, c'était, nous l'avons dit plusieurs fois, pour aller porter ailleurs la désolation et l'incendie. En quittant les bords de la Seine et de la Loire, ils allèrent brûler Trêves et Cologne.

Ils étaient précédés par la terreur, et ce qui causait le plus de désolation, c'était l'enlèvement des hommes et des femmes, surpris dans les champs ou saisis dans les villes dont ils s'emparaient. Rambert, archevêque de Hambourg, s'occupa avec une ardente charité du rachat des prisonniers. Il vendit tout ce qu'il possédait; il vendit ensuite les vases sacrés d'or et d'argent. « Il vaut mieux, disait-il, sauver des âmes à Dieu, que des beaux vases pour son service : *Melius est animas Deo quam aurum servare.*

En 876, Charles le Chauve, devenu empereur, résolut d'user de toute sa puissance pour faire cesser les désastres dont les vikings affligeaient la France. Ses beaux projets ne se réalisèrent pas.

En 880, Louis III battit, près des bords de l'Escaut, une véritable armée de Normands qui laissa 5,000 morts sur le champ de bataille. Cette victoire n'eut pas de grands résultats pour la France et la priva de braves chevaliers morts en combattant.

Nous avons déjà dit que les Normands avaient formé un établissement à Gand d'où ils s'élançaient comme des oiseaux de proie pour dévaster les environs.

Louis III les surprit dans la forêt de la Charbonnière et leur tua 10,000 hommes. Cette terrible perte, loin de déconcerter et d'épouvanter les vaincus, ne fit qu'irriter leur soif de vengeance, et ils reparurent en si bon ordre et si formidables que les vainqueurs trouvèrent prudent de battre en retraite devant eux.

Plus audacieux et plus cruels que jamais, les hommes du Nord pillèrent tant de villes et d'abbayes qu'il serait long et difficile d'en faire l'énumération complète. Bornons-nous à citer Arras, Cologne, Cambrai, et Aix-la-Chapelle où ils brûlèrent le palais et l'église bâtis par Charlemagne (880).

Les richesses que les Normands envoyaient sans cesse dans le Nord leur attiraient des recrues, aussi la perte d'une armée était-elle suivie de l'apparition d'une armée plus forte.

Le but constant des envahisseurs était de s'emparer de Paris et de conquérir la France. La double mort des rois Louis de France et Louis le Germanique parut leur offrir une occasion favorable pour tenter encore, en réunissant tous leurs efforts, cette grande entreprise, si souvent manquée, et dont le succès leur tenait tant à cœur. Godefroy, le terrible viking, qui avait épousé Gisèle,

fille de Lothaire II, ne s'était pas contenté du grand établissement que le roi lui avait concédé en Frise, et il continuait à être la terreur de ses voisins. Il s'était emparé de terres appartenant au comte Everhard. Dans une entrevue avec le comte, qui lui exposait ses griefs, il blessa tellement Everhard par son arrogance, que celui-ci tirant son épée frappa Godefroy qui fut aussitôt achevé par des soldats présents à cette tragique scène.

## VI.

Quand les Normands perdaient un chef habile, il en surgissait aussitôt un autre. Rollon, qui commençait à paraître lorsque Godefroy périt, marcha avec Sigefroy vers Paris à la tête de 30,000 hommes, d'autres disent 40,000. Abbon, dans son poème sur le siège de Paris, dit que les barques normandes couvraient la Seine dans une étendue de deux milles. C'était une forte armée recrutée dans le Nord et augmentée par des aventuriers venus de toutes parts, surtout d'Angleterre et de Belgique.

Sigefroy arrive devant Paris le 25 novembre 885. Les débuts avaient été heureux pour lui et tristes pour les Français. Il était entré à Rouen, avait tué Ragnald, duc du Maine, repoussé les Neustriens et les Bourguignons, brûlé tout ce qu'il avait rencontré sur son chemin, et forcé enfin le fort de Pontoise à capituler. Paris, averti de son approche, s'apprêtait à faire une vive résistance.

Paris n'avait pas de véritables remparts et n'était difficile à prendre que dans l'île de la cité. Les faubourgs et les environs où se trouvaient de grandes abbayes

comme celles de St-Germain des Prés et de Sainte-Geneviève, étaient impossibles à défendre. Les moines se retirèrent dans la cité qui était bien fortifiée et entourée d'eau. On ne pouvait franchir la Seine que sur deux ponts protégés par de grandes tours. L'un de ces ponts avait été construit de manière à obstruer le passage des bateaux. Sigefroy, arrêté par cet obstacle, sollicita de l'évêque Gozlin, la liberté de traverser le fleuve, promettant bien de ne faire aucun mal à la ville. Gozlin, aussi prudent qu'énergique, repoussa cette proposition.

Sigefroy commença les opérations par l'attaque du pont.

L'évêque dirigeait la défense lui-même, et il s'épargnait si peu, qu'il fut blessé par une flèche. Les Normands manquaient des machines nécessaires pour le siège d'une ville importante, mais s'ils n'avaient pas d'engins pour faire crouler les murs, ils savaient les escalader. Ils étaient intrépides à l'assaut, et habiles à inventer des moyens d'attaque.

Ils tentèrent en vain de monter à l'assaut de la grande tour. Ne pouvant arriver sur le sommet, ils voulurent en saper les fondements. Pour s'approcher du mur, ils s'abritaient sous leurs boucliers en carton et des mantelets de peaux fraîches, et se servaient du fer de leurs armes.

Les assiégés, pour les éloigner, firent pleuvoir sur eux de l'huile bouillante, du plomb fondu et des pierres énormes.

Comme consolation des lenteurs du siège, les Normands ravageaient les environs de la ville, massacrant les hommes, incendiant les cabanes, pillant tout.

Ils travaillaient aussi à construire des machines de guerre. Au mois de janvier 886, ils approchèrent de la grande tour du pont, qu'ils voulaient battre en brèche, trois engins élevés l'un sur l'autre, mus par des roues et chargés de guerriers.

Les Parisiens écrasèrent ceux qui dirigeaient ces engins. Rien ne déconcertait les assiégeants, ils comblaient les fossés à l'aide de tas de bois et des corps des hommes qui périssaient. La lutte était héroïque et terrible. L'évêque Gozlin tua d'un coup de flèche un ennemi au moment où il allait tuer un prisonnier français pour combler le fossé.

Les Normands, habiles à mettre le feu partout, firent descendre, à l'aide de cordes, dans la Seine trois barques chargées de matières combustibles enflammées pour brûler le pont. Les assiégés jetèrent de grosses pierres dans les barques pour les submerger.

Dans la nuit du 6 février, une crue d'eau considérable de la Seine fit crouler le pont et une petite tour fut séparée ainsi de la cité.

Douze hommes seulement étaient restés dans cette tour qu'ils défendirent avec héroïsme. Quand l'épuisement de leurs forces les contraignit à se rendre, ces braves furent immolés sans pitié, à l'exception d'un seul qui parvint à s'échapper.

Le siège se prolongeait, les Parisiens avaient recours à l'intervention des saints dont ils portaient les reliques au combat; ils eurent recours aussi à Charles le Gros, élu depuis peu empereur. Charles rassembla une puissante armée composée d'Italiens, de Bavarois et d'Allemands.

Cette armée n'arrivait pas, et les Parisiens, pressés par l'ennemi, cherchaient à l'éloigner à prix d'argent.

Enfin l'empereur se mit en route. Il chargea le duc Henri de le devancer à marches forcées pour sauver Paris.

Le duc Henri arriva avec des troupes considérables. Il voulut avant tout se rendre compte des forces ennemies.

Les Normands avaient creusé autour de leur camp des fossés perfides couverts de légers branchages. Des sentinelles étaient placées de manière à pouvoir frapper l'ennemi qui tomberait dans le piège. Le duc Henri y tomba et fut tué sur place. Les soldats eurent peine à pouvoir reprendre son corps pour lui rendre les honneurs de la sépulture à l'église Saint-Médard de Soissons.

L'empereur, désolé de cette perte, hâta sa marche et, au mois d'octobre, l'armée impériale parut enfin près de Paris.

Le moment semblait venu d'infliger une rude défaite à l'étranger qui montrait tant d'opiniâtreté dans ses entreprises contre Paris.

Mais l'abbé Hugues, le vaillant combattant qu'on surnommait *le fléau des Normands*, vint à mourir, et Eudes qui le remplaça dans le commandement de la ville assiégée était loin d'avoir l'énergie de son père, Robert le Fort.

Au lieu d'écraser les pirates du Nord et de leur ôter l'envie de revenir à Paris, Eudes avait commencé par conclure avec eux une trêve et leur abandonna une partie de la Neustrie, pour y vivre en maîtres.

L'empereur, peu pressé de se servir de son armée, ne fit rien de bon, *nil utile gessit*, dit la Chronique *de gestis Normannorum*. Il sembla s'incliner devant la puissance de l'ennemi et conclut avec lui un traité honteux. Il s'engagea

à payer au mois de mai suivant 700 livres pesant aux Normands, à condition qu'ils quitteraient Paris pour aller en Bourgogne où il leur était permis de ravager le pays, parce que les habitants n'obéissaient pas à l'empereur.

Les Normands, au lieu de descendre la Seine, transportèrent leurs barques sur des charrettes ou machines faites exprès et remirent leurs vaisseaux à flot au-dessus de Paris.

Libres d'aller s'enrichir en spoliant la Bourgogne, les Normands n'étaient pas pressés de s'éloigner de Paris et des environs. Sigefroy connaissait bien la faiblesse de Charles et son intérêt passait avant le respect des traités.

Il eût continué à faire beaucoup de mal sur les rives de la Seine, si le successeur de Gozlin, l'évêque Hanchéric ne lui eût prouvé par son énergie qu'il le forcerait à tenir son engagement.

Obligés de partir, les Normands allèrent attaquer Meaux. L'évêque Sigismond et le comte Thiébaut défendirent la place en attendant toujours l'arrivée du roi, qui, lorsqu'il arriva trop tard, trouva la ville saccagée et brûlée.

Le roi-empereur, dont les domaines étaient ravagés, ne songeait qu'à mettre sa personne à l'abri du terrible ennemi, au lieu de chercher à l'écraser dans une bataille.

Les Normands assiégèrent Sens et ne consentirent à s'éloigner qu'après que l'évêque leur eut compté une forte somme d'argent.

## VII.

L'empereur Charles le Gros, qui régnait sur tout l'Occident, vit s'écrouler sa puissance, avant de finir sa triste vie dans un couvent, le 12 janvier 888. L'empire frank disparut avec lui et sept rois se présentèrent pour se partager son héritage.

Le comte Eudes qui avait reçu, comme récompense de sa défense héroïque de Paris, le duché d'entre Seine et Loire, fut proclamé roi aux acclamations de la France occidentale. C'était le fils de Robert le Fort, et les chroniques disent « que ce vaillant guerrier surpassait tous les autres hommes en beauté de visage, en hauteur de taille, en force et en sagesse. » Il descendait, disait-on, de Charles Martel.

Les ravages des Normands avaient irrité profondément les cœurs généreux. On leur reprochait toutes sortes d'abominations; ce qui indignait surtout, c'était leur manière de traiter les évêques vénérés, ils les vendaient comme de vils esclaves.

Eudes, sacré roi à Reims, commença par prouver qu'il saurait remplir dignement sa mission; il attaqua avec mille hommes seulement le 24 juin 888, dans la forêt de Montfaucon les Normands qui avaient une armée de 19,000 hommes qu'il mit en pièces.

Les vaincus disparurent. Ils ne tardèrent pas à signaler par des ravages leur présence à Toul, à Verdun et jusque dans l'Aquitaine. On les croyait bien loin, et revenant sur leurs pas après avoir brûlé Troyes, ils arrivèrent plus

nombreux devant Paris. Comme ils avaient passé par Meaux et Sens, ils furent obligés de traîner à sec de nouveau leurs navires, ce qui fut fait à *grande sueur*.

Eudes n'avait pu garder assez de troupes auprès de lui, et suivant le procédé en usage à cette triste époque, il acheta quelque temps de répit en donnant de l'argent aux envahisseurs pour évacuer le pays.

Les Normands acceptaient toujours de l'argent. Eudes était à leurs yeux un terrible adversaire. Ils espérèrent trouver de plus faciles succès en Bretagne qui était divisée en deux partis. Allan, comte de Vannes, et Judicaël, comte de Rennes, se disputaient le pouvoir. Faisant trêve à leurs querelles, ils s'unirent pour vaincre et chasser l'étranger. En 890 Allan battit si complètement les Normands, qu'il ne leur resta que 400 hommes sur 15,000. Le carnage fut horrible. Eudes poursuivit lui-même les ennemis pour arrêter leurs ravages et les battit devant Noyon.

Les Normands, quand ils étaient vaincus avaient l'art de se dérober aux atteintes du vainqueur, ils savaient se cacher dans les bois et avaient soin de se ménager un lieu de retraite dans leurs barques ou dans quelque lieu fortifié.

Les vaincus reparurent l'année suivante, avec une armée qui s'accroissait sans cesse et s'élevait à cent mille hommes; ils taillèrent en pièces les troupes considérables d'Arnauld, roi de Germanie. Ce prince ne tarda pas à prendre sa revanche dans un combat où l'ennemi perdit 10,000 hommes.

Les Normands, en 892, voulurent aller revoir leur patrie, mais pour y rentrer plus riches, ils pillèrent avec

plus de rapacité les châteaux et les abbayes qu'ils rencontrèrent sur leur passage.

## VIII.

La renommée de plusieurs vikings a péri dans le cours des siècles, il en est un dont le nom vit toujours dans la mémoire populaire et sera immortel en France, parlons de Rollon :

Son nom est écrit de plusieurs manières différentes; en général on l'écrit *Hrolf* en norvégien, *Roll, Harotel, Raoul, Rou*, en langue normande, *Rollus* en latin, *Rollon* en français.

Il était fils de Rogvald, Iarl puissant, qui par ses richesses et son ambition, s'était rendu bien redoutable à Harald Harfagher, roi de Norvège. Il mourut laissant deux enfants, Hrolf et Garim.

Nous ne raconterons pas avec le moine de Jumièges (1) comment Rollon fut en révolte pendant cinq ans contre le roi de Norvège ; comment ce roi perfide envahit le territoire des deux frères, tua Garim et obligea Rollon à s'exiler.

Le moine de Jumièges raconte longuement une invitation faite en songe à Rollon de se rendre en Angleterre et d'une vision interprétée par un chrétien qui lui annonçait la belle destinée que lui réservait la France.

« Rollon, dit Snorre Sturleson, était un fameux roi de mer, si grand de taille, que ne pouvant trouver aucun cheval à son usage, il allait toujours à pied, ce qui le fai-

(1) *Histoire des Normands*, par Guillaume de Jumièges, publiée par M. Guizot.

sait nommer Rollon le *marcheur.* » En France, un *chevalier* (ce nom dérive du cheval) n'aurait jamais combattu à pied comme un manant. Rollon, à cause de sa stature colossale, n'avait pas trouvé commode pour lui de monter les petits chevaux de son pays, et comme il était d'une force prodigieuse, il s'était fait remarquer par la vigueur de ses jarrets comme par celle de son bras.

Les documents ne manqueraient pas pour écrire une vie merveilleuse de Rollon. *Le roman du Rou* (Rollon), chronique rimée, fut composé en **1160** par Robert Wace, et c'est un des plus curieux monuments de l'histoire et de la langue du moyen âge.

Rollon, après avoir passé quelque temps en Angleterre, fit un traité d'alliance avec le roi, et quand ils se séparèrent ils s'embrassèrent cordialement.

Rollon commença par se conduire comme un vrai et terrible viking. Il eut à lutter contre des seigneurs puissants : Reînier, duc du Hainaut, et Rudbold, duc de Frise, qui tentaient de s'opposer à ses ravages. Le roi d'Angleterre, fidèle à son amitié pour Rollon, lui envoya douze vaisseaux chargés de grain, de lard et de vin, et douze vaisseaux remplis de guerriers armés.

Un jour, attaqué par une troupe considérable de Frisons, Rollon, pour faire croire qu'il avait peu de soldats, en fit mettre une partie à genoux, puis, au signal donné, tous se relevèrent avec leurs grands glaives étincelant au soleil. Les Normands vainqueurs firent un grand nombre de prisonniers qu'ils emmenèrent dans leurs navires et imposèrent de fortes rançons aux populations épouvantées.

Rollon, étant entré dans le fleuve de l'Escaut, ravagea

le territoire de Reînier *Au-long-cou*, duc de Hainaut. Il y eut de nombreux combats et la terre resta inculte, ce qui occasionna une famine affreuse pour le peuple des campagnes.

Reînier était brave et payait de sa personne ; un jour qu'il s'était placé en embuscade pour tomber à l'improviste sur l'ennemi, il fut surpris, enveloppé de tous côtés, enchaîné malgré sa résistance, et conduit prisonnier devant Rollon.

Les soldats de Reînier, de leur côté, surprirent douze Normands dont ils s'emparèrent.

« Alors, dit Guillaume de Jumièges, la femme de Reînier, pleurant et se lamentant sur son sort, convoqua les chefs et les envoya à Rollon pour lui demander de lui rendre son seigneur en échange de ses douze compagnons d'armes. Rollon ayant reçu sa députation la lui renvoya sur-le-champ en disant : Reînier ne te sera pas remis, mais je lui ferai couper la tête, si tu ne me rends d'abord mes compagnons, si tu ne me livres en outre ce qu'il y a d'or et d'argent dans ton duché, sous le serment de la religion chrétienne, et si de plus cette contrée ne me livre tribut. »

La veuve éplorée ne négligea rien pour sauver son époux à tout prix ; elle renvoya les douze prisonniers et fit porter à Rollon tout l'or et tout l'argent qu'il lui fut possible de se procurer.

Rollon, qui se conduisait tantôt comme un brigand et tantôt comme un noble chevalier, délivra Reînier de ses fers, lui demanda son amitié, lui restitua la moitié de l'or envoyé pour sa rançon et le rendit à sa femme comblé de présents.

Les Normands laissèrent l'Escaut pour naviguer sur la mer et entrèrent bientôt dans les eaux de la Seine.

Francon, archevêque de Rouen, comprit que toute résistance était impossible, et qu'au lieu de faire verser inutilement le sang dans une lutte inégale, il était préférable d'adoucir la férocité de l'ennemi et de traiter avec lui.

Il se rendit devant Rollon ; et ces deux hommes, alors si différents d'idées, comme par une intuition de l'avenir, sentirent naître en eux une sympathie réciproque et conclurent un traité de paix.

Rollon, grâce à cet accueil en Neustrie, put apprécier les richesses de cette province et les avantages de la situation de Rouen, qu'une forte citadelle défendait facilement par terre et par mer.

Loin de vouloir brûler la ville, il déclara « qu'il vouloit illec demourer et en faire sa maîtresse-ville ».

Intrépide et avide d'amasser du butin, comme les autres vikings, il ne partageait pas avec eux la haine sacrilège, insensée, contre le prêtre et le moine.

Il épargna l'abbaye de Jumièges, fondée par Clovis Ier, et déposa sur l'autel de saint Vaatz la chaîne et les reliques de saint Hermentrude qu'il avait rapportées d'Angleterre ou de Frise.

Il résista aux instances de l'archevêque qui voulait le convertir, mais il commença à gagner les sympathies des Neustriens en respectant leurs églises et leurs propriétés.

Dès qu'il vit ses vaisseaux ravitaillés, il se hâta de remonter la Seine pour assister au siège de Paris ; Sigefroy était un de ses plus braves lieutenants.

Rollon était précédé par la terreur qu'inspirait le bruit de ses lointaines aventures. A son approche, Renaud, duc d'Orléans,, et l'ancien viking Hasting, alors comte de Chartres, levèrent des troupes et marchèrent vers lui. Hasting essaya de persuader à Rollon de s'entendre avec le roi de France. Il reçut une réponse si fière, qu'il sentit son courage ébranlé. Il livra cependant, avec le duc d'Orléans une rude bataille aux Normands, mais le duc et lui furent si complètement battus qu'ils ne durent leur salut qu'à la fuite.

Le vainqueur se hâta de profiter de la victoire en saccageant et pillant le pays abandonné sans défense à toutes les déprédations.

Le duc d'Orléans ne tarda pas de revenir avec des troupes nouvelles. Honteux d'avoir été battu par des Barbares, le brave chevalier brûlait de venger sa défaite; il en éprouva une seconde plus terrible que la première, et au moment où il était obligé de fuir encore, le noble duc périt frappé d'une flèche lancée par un simple pêcheur.

Les succès obtenus par Rollon s'arrêtèrent devant les murs de Paris, qui furent imprenables malgré son audace et son habileté. Il épuisa pendant deux ans contre la ville qu'il tenait tant à prendre, toutes les inventions de son esprit fécond en stratagèmes, toute l'intrépidité des assauts les plus hardis. Les Parisiens soutinrent le siège avec une énergie qui doit compter parmi les plus glorieux souvenirs de la valeur française.

Comme distraction, Rollon et ses lieutenants faisaient des excursions dans les villes voisines. Si parfois ils éprouvaient des pertes, ils parvenaient presque toujours à

rapporter de leurs pillages des vivres et des fruits pour les assiégeants.

La terreur répandue par les Normands obligeaient les plus grands seigneurs à leur payer tribut pour s'assurer contre eux.

Le siège de Paris était interrompu par quelques trêves, mais les trêves à peine expirées, les hostilités recommençaient.

Rollon restait fidèle à son amitié pour le roi d'Angleterre. Au moment où il aurait eu besoin d'être aidé par les Anglais pour prendre enfin Paris, il reçut de Londres un ambassadeur qui lui demanda de prompts secours pour le roi.

Rollon fit une sommation terrible aux Parisiens ; il les somma de se rendre, sous peine d'être, sans pitié, tous passés au fil de l'épée s'il prenait la ville d'assaut. Il ne put les effrayer et ne fit qu'exciter leur courage. Rollon, repoussé par un terrible effort des assiégés au moment où il tentait de prendre la ville d'assaut, renvoya à un autre moment sa revanche, et partit le lendemain même pour Londres.

Le roi l'accueillit comme un libérateur, et alla jusqu'à lui offrir la moitié de son trône. « Comme le ciel, lui répondit Rollon, n'a pas deux soleils, un royaume ne peut avoir deux rois. Je vous ai apporté l'appui de mon épée, c'est par dévouement et non pour un salaire. »

L'action combinée du roi et de Rollon fut énergique et réussit à vaincre la révolte, à calmer les esprits. Les rebelles furent désarmés et traités avec générosité. Le peuple, qui avait beaucoup souffert des discordes civiles, vit avec bonheur renaître la paix et la tranquillité.

Rollon, fidèle à sa parole, ne voulut accepter aucune récompense; il refusa les faveurs qui lui furent offertes et ne voulut ni comté, ni château en Angleterre. Il voulait Paris, il demanda l'autorisation de grossir son armée en enrôlant des Anglais. Il en amena un grand nombre. Il divisa ses troupes en trois flottes, à la tête de l'une, il remonta la Seine; l'autre, commandée par son cousin Gelon, devait se rendre dans la Loire et la dernière, commandée par Bothon, partit pour la Garonne.

Grande fut l'épouvante, lorsque l'on apprit que les Normands avaient reparu avec des troupes dont l'imagination populaire grossissait le nombre d'une manière effrayante.

Les grands seigneurs qui ne savaient plus comment résister aux invasions sans cesse renaissantes des Normands, abandonnaient leurs terres que les laboureurs découragés ne voulaient plus cultiver et allaient chercher asile à l'étranger.

Les prêtres et les religieux, quittant leurs églises et leurs couvents, fuyaient au loin pour mettre en sûreté les reliques des saints qui leur étaient plus chères que la vie.

Les terreurs causées par l'approche des guerriers du Nord n'étaient que trop justifiées. Le jour de l'an 886, Gelon attaquait Nantes, prenait la ville d'assaut, immolait l'évêque à l'autel où il officiait, égorgeait les fidèles réfugiés et entassés dans la cathédrale, puis disparaissait, ses vaisseaux bien remplis de butin et de prisonniers.

Bothon alla débarquer au Croisic. La population effrayée, emportant les objets précieux, se retire dans un

lieu fortifié. Les Normands la poursuivent et établissent un siège en règle devant la place qui lui sert de refuge.

Saint Aubin, plus tard évêque d'Angers, se mit à la tête des assiégés. L'épée à la main, il les anime de son courage et les dirige si bien que l'ennemi est forcé de quitter le pays.

Eudes, qui avait entrepris la glorieuse mission de la délivrance de la France, fléchit sous le poids de sa tâche, et ne peut éloigner les Normands qu'à prix d'argent.

Il avait promis de garder le trône pour Charles, fils de Louis le Bègue, et régla avec lui, sans difficulté, le partage du pouvoir, en lui livrant immédiatement une partie du royaume. Il mourut peu de temps après et sa mort redoubla l'audace des envahisseurs étrangers.

Charles le Simple, devenu maître de la France entière, n'était que plus faible en perdant l'appui d'Eudes. Rollon ne se contentait pas de la Neustrie, c'était la couronne royale que visait toujours son ambition. Il était parvenu à organiser une forte armée qu'il commandait lui-même.

Charles, apprenant qu'il marchait vers Paris, comprit le danger qu'il courait si, par sa vigueur, il n'arrêtait pas un ennemi si redoutable. Il rassemble ses troupes, et fait appel à la bravoure de ses principaux vassaux, parmi lesquels figuraient, en première ligne, Raynold, duc de France et d'Orléans, et Hasting, comte de Chartres.

Au lieu d'agir promptement, le roi perdit du temps à délibérer. Il envoya comme négociateur vers Rollon, Hasting accompagné de deux chevaliers.

Hasting connaissait trop bien les Normands pour s'y fier. Il resta sur un côté du rivage de l'Eure pendant que

les Normands se tenaient sur les bords de la rive opposée.

Raynold était chargé du commandement de l'armée. Hasting en rendant compte de sa mission, fit un tableau peu rassurant des forces ennemies et dit qu'il valait mieux traiter avec de bonnes conditions que de courir les chances d'une terrible défaite.

Un brave porte-enseigne, nommé Rosland, repoussa cette opinion qui ne convenait pas à sa patriotique ardeur. Il n'épargna pas l'ancien viking devenu comte de Chartres, et l'accusa en face de connivence avec ses anciens amis.

L'attaque était si terrible que Hasting en fut effrayé et comprit bien que les Français ne lui pardonneraient jamais son origine. Dans ces temps de violence, ils étaient nombreux les cas de Normands convertis naturalisés Français et qui étaient immolés sans pitié, sans aucune forme de procès. Un chef danois, nommé Anskatil, pour ne citer qu'un exemple, avait traité avec la France, renoncé à sa vie de pirate et abandonné la religion d'Odin. Au moment même où il recevait le sacrement du baptême, un guerrier français le tua et chercha asile auprès de l'autel, en disant : « Grâce! j'ai rendu service à mon pays en le délivrant d'un ennemi qui lui a fait beaucoup de mal et qui pourrait lui en faire encore. »

L'assassin fut sans peine gracié. « Pourquoi, disait-on, se priver d'un brave défenseur, parce qu'il a assuré les joies du ciel à un païen baptisé. »

Hasting redoutait qu'il ne lui arrivât malheur. Rosland avait jeté dans son esprit la terreur, que des amis cherchèrent à accroître. Le comte Thibaut, surnommé

le *Tricheur*, ne négligea rien pour lui faire savoir que sa vie était en danger, et que, s'il voulait la sauver, le plus prudent serait d'aller jouir en paix, dans le Nord, de ses immenses richesses. Hasting, séduit par les conseils peu désintéressés de Thibaut, finit par lui abandonner le comté de Chartres et puis disparut un jour de la France.

Son avis de traiter à prix d'argent avec les Normands ne fut pas écouté ; celui de Rosland, appuyé par Raynold, avait prévalu. L'armée française, à la pointe du jour, attaqua Rollon. Le redoutable viking avait fortifié son camp, et l'habileté de ses manœuvres, autant que son courage, lui assura la victoire. Ses soldats, abrités sous le bouclier, soutinrent ensemble le premier choc, puis, s'élançant avec impétuosité sur les Français, ils en firent un affreux carnage. Rosland fut tué, Raynold et plusieurs comtes ne durent la vie qu'à la fuite.

Rollon, enhardi par le succès se hâta de remonter la Seine. « Il fit assaillir Meullenc (Meulan), dit la *Chronique de Rouen*, et entrèrent dedans par force et mirent tout à l'épée. Après cette déconfiture, Rou (Rollon) alla chevauchant et détruisant le pays jusque devant la cité de Paris. »

Raynold, honteux de sa défaite, avait rassemblé une armée plus forte que celle qui avait été battue, et se mit à la poursuite des Normands. Rollon, toujours aussi habile tacticien qu'intrépide guerrier, resserra les rangs de ses soldats en formant un carré qui pénétra dans la masse de l'armée française et renversa tout sur son passage. Rien ne put résister à leur choc et au fer de leurs terribles armes. La victoire fut complète. Le duc, obligé de fuir, fut tué par la flèche d'un pêcheur de Rouen. Le

nombre des prisonniers conduits captifs dans les navires du viking était énorme.

Ce combat fut suivi de tant de pillages de villes et d'abbayes, que les Normands, pour porter leur butin et leur bagage, eurent besoin de tant de bêtes de somme, qu'un ruisseau qui leur servait d'abreuvoir fut en peu de jours complètement mis à sec.

Ces hommes du Nord, qu'on traitait de brigands et de pirates, quoique sans patrie, et sans lien commun entre les bandes éparses, étaient déjà regardés comme une puissance avec laquelle il fallait compter. Le comte de Vermandois les appela à son aide dans la lutte contre les comtes de Cambrai et de Flandre.

Bothon, lieutenant de Rollon, avait été fait prisonnier en voulant s'emparer par surprise de la ville de Bayeux.

Rollon obtint sa délivrance dans un traité où il consentait à une trêve d'un an.

Les Normands quittèrent le pays, non sans espoir de retour, s'emparèrent de Meaux et continuèrent leurs pillages jusqu'à la Meuse.

Dès que l'année de la trêve fut expirée, les Normands reparurent à Bayeux en 900. Comme on était loin de les attendre, ils s'emparèrent de la ville autant par surprise que par force, ils la pillèrent et massacrèrent la population. Parmi leurs victimes, se trouvait le comte Béranger, qui laissait une jeune fille de rare beauté, nommée *Poppa*. Rollon s'éprit d'elle, et quoiqu'il lui fît d'éclatantes infidélités, il l'aima toujours, la traita comme sa femme et eut d'elle deux enfants : un fils nommé Guillaume et une fille nommée Gerloc, ou Adèle.

Pour jouir de quelques jours de repos, Rollon, laissant

un moment son rôle de brigand dévastateur, commença à montrer son génie comme administrateur en fondant une colonie normande au sein de la France. Il rétablit la fertilité dans les campagnes que les vikings avaient tant de fois ravagées et releva les remparts de Rouen, plusieurs fois abattus. Le besoin d'un gouvernement fort se faisait sentir dans ces temps où la puissance royale affaiblie ne savait empêcher aucun désordre ni réparer aucun désastre ; mieux valait aux Neustriens, pour leur sécurité, l'épée d'un païen que le sceptre de Charles le Simple.

La chronique d'Adémar rapporte que Rollon fixa sa résidence à Rouen et que les Normands l'élurent roi.

Le viking, par sa sagesse, se faisait adorer. Loin de persécuter l'archevêque Francon, il cherchait à gagner ses bonnes grâces ; loin de toucher aux moissons, il favorisait l'agriculture et faisait respecter le laboureur. Il élevait des forts pour défendre le pays et le mettre à l'abri des attaques.

Lorsque Rollon sortait de sa terre, il reprenait ses allures féroces. Il avait conçu un système général d'association entre les bandes sans chef commun, disséminées dans les diverses régions de la France; son projet était de se mettre à la tête de tous les Normands, de commencer par enlever aux villes, aux couvents, leurs trésors et leurs hommes, puis de réunir en faisceau toutes les forces pour s'emparer enfin de Paris.

Le roi apprenait chaque jour quelque nouveau désastre, l'apparition de quelque nouvelle bande, la ruine ou la soumission de quelque ville importante. Les grands vassaux qui auraient dû l'aider étaient désunis; l'ar-

gent qu'il leur aurait fallu pour organiser une forte armée leur manquait; après avoir réuni son conseil, Charles se décida à recourir à l'archevêque Francon pour négocier la paix avec Rollon.

Une trêve de trois mois fut conclue et aurait suffi pour passer un traité définitif, mais le duc de Bourgogne et le comte de Poitiers, blessés dans leur orgueil national, reprochèrent au Roi de traiter de puissance à puissance avec des pirates barbares, au lieu de les châtier et d'arrêter leurs brigandages.

Ces paroles étaient propres à faire impression sur un descendant de Charlemagne, mais les fils du grand empereur n'avaient pas su garder sa puissance et n'avaient pas hérité de son génie. Hélas! il ne suffit pas de vouloir ce qui est noble et grand, il faut encore avoir les moyens de le faire. La force n'est pas toujours du côté du bon droit.

Rollon n'était pas facile à expulser. « Il avait continué, suivant l'expression d'un vieil auteur, à faire une boucherie des Français, un feu de leurs villes, et de leurs villages un désert. »

La Bourgogne fut dévastée jusqu'à Clermont. L'archevêque de Sens, pour faire lever le siège « racheta les églises à Dieu, la ville aux bourgeois et la vie à tous ».

Les Normands marchaient vers Chartres. L'évêque Jossiaume et le comte Thibaut demandèrent de prompts secours au duc de Bourgogne et au comte de Pontoise.

Un combat très vif fut livré. Le duc de Bourgogne et de braves chevaliers brûlaient du désir de chasser les dé-

vastateurs de la patrie, mais les Normands aguerris et nombreux n'étaient pas faciles à vaincre. Au moment où la mêlée était terrible et la victoire indécise, l'évêque Jossiaume, revêtu de superbes ornements pontificaux, précédé par la croix, portant solennellement des reliques de la Vierge envoyées de Byzance, sortit de la ville avec une escorte de braves bourgeois bien armés.

En voyant l'évêque se servir contre lui d'armes spirituelles auxquelles il ne s'attendait pas, Rollon se sentit saisi d'une sainte terreur; il battit en retraite et reprit la route de Rouen, tandis que les vainqueurs remerciaient la Vierge de les avoir sauvés.

Le comte de Poitiers, arrivé après la victoire et désolé de n'en avoir pas eu sa part, chercha à se dédommager en poursuivant les Normands et il remporta sur eux quelques succès sans importance.

Un échec ne servait qu'à rendre Rollon plus terrible dans ses revanches et ses vengeances. Comment l'expulser de France et l'empêcher d'y rentrer? C'était un problème que Charles le Simple était incapable de résoudre. Il s'était adressé aux plus puissants seigneurs; il réunit un concile.

La France était dans le plus déplorable état. Les bourgeois étaient lassés de réparer les villes qui étaient aussitôt reprises, pillées, ruinées; les champs abandonnés par les populations affolées se couvraient de broussailles, *on faisait des lieues entières sans voir la fumée d'un toit, sans entendre aboyer un chien.*

Le seul sauveur possible de la France était l'homme qui avait le plus contribué à sa ruine. Il fallait offrir à Rollon de devenir chrétien et prince français.

Le roi ne prit une résolution qu'après avoir consulté *tous les ordres de l'état*, dit Malaterra : il prit d'abord l'avis *des anciens*, d'après le roman de Rou :

Li évêque de France, et li bon ordené
Li baron et li comte, li vieil et li puisné.

D'après un ancien manuscrit, il *assembla les estats du royaume.*

Il fut arrêté que l'archevêque Francon proposerait à Rollon la Neustrie, qui prendrait le titre de duché de Normandie, et la main de Gisèle, fille de Charles. Rollon se ferait baptiser et rendrait hommage au roi de France.

Le terrible viking qui avait répondu au premier moment : *nous ne voulons obéir à personne*, se laissa facilement persuader par Francon. Il ne fit aucune difficulté pour épouser la fille du roi et répudier Poppa. L'Église regardait comme nul tout mariage fait avec un païen et sans aucune forme religieuse. Le viking accepta de bonne grâce le baptême et promit de faire au clergé autant de bien qu'il lui avait fait de mal. Seulement il marchanda et exigea des garanties.

La Normandie avait été si ravagée qu'elle n'offrait plus assez de ressources à Rollon pour que l'on pût subsister dans ce pays.

Charles offrit d'ajouter la Flandre au marché proposé. Rollon trouvait la Flandre trop marécageuse et demandait la Bretagne. Presque toute la Bretagne lui fut concédée, et il eut pour vassaux Béranger de Rennes et Alain de Dol.

Les vikings avaient si souvent manqué à la foi des traités qu'ils se méfiaient fort de la parole de leurs en-

nemis et exigeaient d'autres garanties que la parole du roi.

Lorsque tout fut réglé, le roi de France et le chef des Normands, accompagnés l'un de sa cour, l'autre de *ses compagnies et chevaliers*, eurent une entrevue solennelle au village de Saint-Clair, situé sur la limite de la Neustrie et de l'île de France.

Rollon jura fidélité au roi, suivant la formule de l'époque : *Dorénavant je suis votre féal et votre homme, et je jure de conserver fidèlement votre vie, vos membres et votre honneur royal.* Alors Charles lui donna sa fille, la Neustrie et la Bretagne : Béranger et Alain prêtèrent serment à Rollon.

« Rollon, dit le moine de Jumièges, n'ayant pas voulu baiser le pied du roi au moment où il reçut de celui-ci le duché de Normandie, les évêques lui dirent : « Celui qui reçoit un tel don doit s'empresser de baiser le pied du roi. » Mais Rollon lui répondit : « Jamais je ne fléchirai les genoux devant un homme, et ne baiserai le pied de quelqu'un. » Cédant aux prières de Francon, il ordonna à un de ses chevaliers de baiser le pied du roi, et ce chevalier, saisissant aussitôt le pied du roi, le porta à sa bouche, et se tenant debout, il le baisa et fit tomber le roi à la renverse (1). Alors il s'éleva de grands éclats de rire et un grand tumulte dans le petit peuple. Du reste, le roi Charles, Robert, duc de France, les comtes et les

(1) Ce fait est ainsi rapporté dans le roman de Rou :

> Rou devint hom li Roiz, et ses mains li livra.
> Quand baisier du pied, baisier ne le daigna
> La main andi aval, le pied au roiz leva
> A sa bouche le traisi et li roiz renversa
> Assez s'en risrent tuits et le Roiz se drescha.

grands, les évêques et les abbés engagèrent au patrice Rollon, par le serment de la foi catholique, leur vie et leurs membres et l'honneur de tout royaume, jurant qu'il tiendrait et posséderait le territoire ci-dessus désigné, qu'il le transmettrait à ses héritiers, et que, dans la série à venir, ses descendants l'occuperaient et le feraient cultiver de génération en génération. Ces choses étant noblement terminées, le roi retourna joyeusement dans ses terres et Rollon et le duc Robert partirent pour la ville de Rouen (1). »

Il semblerait qu'un acte aussi solennel méritait d'être rédigé par écrit. La démarcation précise des territoires concédés, les conditions du traité qui lient le roi de France et un étranger, auraient dû être constatées par les évêques et les religieux habiles à écrire et habitués à conserver les chartes importantes.

Il est étrange que nul écrit n'ait paru et ne soit mentionné par les anciens chroniqueurs.

Le baptême de Rollon fut suivi de celui de toute son armée. Cette cérémonie imposante eut lieu en 912. Robert, duc de France, était déjà devenu l'ami du nouveau duc de Normandie. Il fut son parrain et donna son nom de Robert à Roll ou Rollon qui quitta son nom païen que nous continuerons à lui donner pour plus de clarté dans l'histoire de sa vie.

Dans cette époque de foi, le clergé, par ses lumières et la vénération dont il jouissait, était en France une puissance. Il déploya toute la pompe des cérémonies religieuses pour la célébration du baptême et du mariage

(1) *Histoire des Normands*, par Guillaume, moine de l'abbaye de Jumièges, éd. publiée par Guizot, p. 52, 53 etc.

d'un guerrier fameux qui devenait l'appui de l'Église dont il avait été la terreur, et entrait dans la famille du roi dont il avait été l'ennemi le plus redoutable.

L'archevêque de Rouen, Francon, avait depuis longtemps su connaître qu'il y avait du génie et de bonnes qualités dans le viking aux mœurs féroces; il contribua puissamment à sa conversion et voulut le baptiser de sa main.

Le duc de Normandie, après avoir reçu le sacrement de baptême, resta sept jours (quelques chroniques disent neuf jours) dans les *aubes*, c'est-à-dire qu'il porta la robe blanche du catéchumène, et que, chaque jour, il accorda un don spécial à une église de Rouen.

Il était d'usage à cette époque que les convertis conservassent, un certain temps, les vêtements blancs reçus sur les fonts baptismaux.

Basnage rapporte que lorsqu'un juif, à Rome se faisait chrétien, c'était ordinairement un cardinal qui lui servait de parrain et qui, pendant quinze jours, le promenait habillé de soie blanche dans son beau carrosse aux panaches rouges.

## IX.

La cérémonie du mariage suivit de près celle du baptême. Le duc de Normandie épousait la fille du roi de France, et tous les grands vassaux de la couronne avaient été mandés pour la fête.

Les plus fameux lieutenants de Rollon cessèrent leurs courses aventureuses pour devenir comme lui chrétiens et Français. Charles le Simple, qui n'avait que trop apprécié

leur valeur à ses dépens, reçut d'eux foi et hommage et donna des comtés à Gelon, Bothon et Herbert. Rollon, dit le moine de Jumièges, distribua son territoire à ses fidèles en faisant *des divisions au cordeau.*

Ceux qui voulurent continuer la vie aventureuse ou rentrer dans leur patrie reçurent de riches présents.

Le premier soin de Rollon fut de réparer le mal qu'il avait fait au clergé et au pays qui devenait le sien.

Il avait détruit les églises; il en éleva de très belles et restaura celles qu'il avait ruinées. Les chroniqueurs louent sa dévotion sincère et son ardeur à servir Dieu. On eût dit qu'il voulait se réconcilier avec sa conscience.

Guerrier barbare et intrépide, il avait conservé de son origine quelque chose de brutal, mais il était réellement doué de génie et comprit qu'il devait rendre d'abord à ses terres, pour les peupler et les rendre florissantes, la sécurité que les invasions normandes avaient partout détruite. Il avait apprécié dès le premier moment combien les lumières du clergé pouvaient lui être utiles.

Les reliques de saint Ouen, si vénérées en Neustrie, avaient été transportées dans l'intérieur de la France pour les sauver du pillage des Normands.

Le roi eût voulu garder ces précieuses reliques, mais Rollon les exigea d'un ton qui ne permettait pas un refus. Le duc de Normandie suivit, *pieds nus*, la procession qui ramena le corps de saint Ouen à Rouen.

Le duc était fidèle au roi et refusa, malgré son amitié pour Robert, son parrain, de conspirer avec lui contre Charles le Simple, mais il entendait être maître chez lui.

Guillaume de Jumièges raconte ceci (livre II, ch. XXI) :

« Charles le Simple, fils de Louis, surnommé le fainéant, et beau-père de Rollon, envoya une certaine fois deux chevaliers à sa fille Gisèle. Celle-ci les fit demeurer longtemps et en secret auprès d'elle, ne voulant pas les présenter à Rollon; mais celui-ci en ayant été informé, rempli de fureur et les prenant pour des espions, ordonna de les faire sortir, et les ayant fait sortir, les fit mettre à mort sur la place du marché. »

Gisèle, princesse du sang, élevée à la cour où les traditions de Charlemagne étaient encore vivantes, ne fut pas heureuse dans son mariage avec un viking, qui avait des mœurs différentes de celles de la cour de France.

Elle mourut sans enfants et Rollon épousa, pour la seconde fois, Poppa dont le fils Guillaume était déjà grand.

Rollon le regardait comme son héritier futur.

La Normandie changea rapidement de face. Les agriculteurs qui recevaient des terres fertiles, sans condition de cens ni de corvée, les cultivèrent avec soin. Les hommes timides accouraient dans un pays où un bras fort saurait protéger leurs moissons contre des invasions qui pouvaient se renouveler.

Les fugitifs de tous pays étaient sûrs de trouver asile chez le duc de Normandie, qui ne devait pas être difficile pour ceux qui avaient des antécédents de pillage, de meurtre et d'incendie, pourvu qu'ils fussent résolus à changer de vie.

Aussi Rollon est-il approuvé avec raison par nos chroniqueurs, notamment par Fontanelle, d'avoir su se concilier l'affection des gens de toute race et de tous les métiers et faire un seul peuple de gens de nations diverses.

Pour faire régner l'ordre dans la population assemblée

au hasard dans la Normandie, naguère abandonnée et inculte, il fallait des lois énergiques et la force de les faire exécuter.

Celui qui avait le plus commis de brigandages, de vols, d'incendies, de massacres d'hommes, qui avait dû sa grandeur à la violation des lois les plus respectées dans tous les siècles et chez les peuples les moins civilisés, Rollon est le seul prince de son temps qui ait obtenu et mérité le surnom de juste.

Nous ne parlerons pas de la *clameur de Haro*, qu'on fait venir de *Ha! Rollon;* c'était une loi de police en usage chez les Francs, chez les Anglo-Saxons et très bien expliquée dans l'ancien *Coutumier normand* (ch. LIV).

Rollon créa la cour de l'Échiquier, une cour de justice; il établit des lois et les fit rigoureusement observer. Les lois ne manquaient pas au moyen âge, mais souvent les rois et les barons étaient impuissants à faire régner la justice dans le pays troublé par les discordes intérieures et les invasions étrangères.

D'après Dudon, Rollon fit sanctionner par les chefs les lois qu'il imposait au peuple, et, d'après le continuateur de la Chronique de Fontanelle, ces lois étaient excellentes.

Où les avait-il puisées?

Les a-t-il *modelées* sur celles de Danemark ou a-t-il fait respecter l'ancien droit coutumier de la province?

Cette question a préoccupé et préoccupe encore les savants danois. M. Johannes Steenstrup dit *qu'il est impossible* de croire que Rollon ait imposé des lois françaises à ses sujets.

Il nous semble *impossible* au contraire que, devenant duc français, prince de la famille royale et chrétien, il soit

allé chercher, lui Norvégien, dans la législation danoise, fort peu perfectionnée du temps des vikings, des règles pour ses sujets français qui avaient un droit coutumier cher au peuple et conforme à celui des autres provinces du royaume.

La science du droit, du temps de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, était plus avancée en France qu'en Danemark, et à coup sûr Francon l'archevêque était plus habile légiste que le viking Rollon.

Les lois de Rollon ne furent pas écrites et se sont perdues. Le plus ancien recueil écrit de la province, *le vieux Coutumier de Normandie*, n'a pas de date certaine. Il nous apprend que Rollon *recorda* les anciens us et coutumes, et en conférait *avec moult saiges hommes par qui la vérité était sue sur ce qui toujours avait été dit et fait*.

Le peuple en Normandie, comme dans les autres provinces du royaume, tenait à l'ancienneté de la loi; il s'imaginait qu'elle avait toujours existé dans le pays et l'idée que ses ancêtres l'avaient respectée la lui rendait plus respectable.

Un droit nouveau importé du Danemark, contraire au droit français, eût blessé le roi dont le duc n'était que le vassal et surtout le peuple toujours bien attaché en France aux coutumes locales remontant à un temps immémorial.

Les auteurs danois, dont je combats le système, devraient produire les lois faites par Rollon; elles se sont perdues, dit-on; les lois ne se perdent pas sans laisser quelque trace d'abrogation ou quelque souvenir si elles tombent en désuétude. La coutume de Normandie ressemble aux

autres coutumes de France et ne porte aucune empreinte de législation étrangère.

Des savants ont voulu y relever quelques particularités du droit scandinave, mais les particularités citées ne se retrouvent-elles pas aussi dans le vieux droit français ou dans le droit romain?

Dans la France des Carlovingiens, la hiérarchie sociale, l'organisation politique, judiciaire et féodale sont à peu près les mêmes dans toutes les provinces, sauf quelques détails faciles à expliquer par la différence des mœurs des peuples d'origines diverses.

Rollon n'était pas un conquérant qui impose sa volonté aux vaincus, c'était un étranger qui se faisait naturaliser français, en jurant fidélité au roi, en reniant sa religion pour adopter celle du pays et remplir les devoirs qui lui étaient imposés.

Dans l'application des lois, le viking converti laisse parfois encore apercevoir une brutalité qui rappelle l'énergie et la férocité qu'il montrait naguère dans sa vie de barbare.

Voici ce que raconte Guillaume de Jumièges (l. II, ch. xx) :

« Rollon publia une loi dans la limite du pays de Normandie pour que nul n'eût à prêter assistance à un voleur; ordonnant que s'ils venaient à être pris, tous les deux seraient pendus à la potence. Or, il arriva peu de temps après, dans le domaine de Longuepète, qu'un certain agriculteur, voulant se reposer, quitta son travail et rentra dans sa maison, laissant dans son champ ses traits avec sa serpe et le soc de sa charrue. Sa femme, aussi malheureuse qu'insensée, enleva tous ces objets à son

insu, voulant faire une épreuve au sujet de l'édit du duc. Le paysan, étant retourné dans les champs et n'y trouvant plus les effets, demanda à sa femme si elle les avait pris, elle le nia et le paysan alla trouver le duc, lui demandant de lui faire rendre ses outils. Touché de compassion, le duc ordonna d'indemniser cet homme en lui donnant 5 sous et de faire rechercher le fer dans toute la population des environs. Mais tous ayant été délivrés *par le jugement de Dieu*, on en vint à faire arrêter la femme du paysan et, *à force de coups*, on l'amena à se déclarer coupable. Le duc dit alors au paysan : « Savais-tu auparavant que c'était elle qui avait volé? — Et le paysan répondit : je le savais. » A cela le duc ajouta : « Ta bouche te condamne, méchant serviteur, et il ordonna aussitôt de les pendre tous les deux à la potence. »

Il fallait sans doute une main ferme pour faire respecter la loi et maintenir l'ordre dans les états du duc composés d'une population mélangée de vikings et de fugitifs de tous les pays. Guillaume de Jumièges raconte que Rollon avait suspendu trois bracelets d'or à un arbre dans une forêt, qu'ils y restèrent trois ans à la même place, *tant on avait grande frayeur du duc.*

Rollon était aimé et redouté. Il ne tira plus l'épée du fourreau que pour faire respecter ses droits par les Bretons indociles à supporter son joug et prenant les armes pour se soustraire à son autorité. Des bandes normandes reparurent encore en France, mais les invasions devinrent de plus en plus rares et finirent par cesser complètement.

Lorsque Rollon sentit le poids de la vieillesse et le be-

soin du repos, il désira créer et affermir sa dynastie dans le duché de Normandie.

Il voulut assurer son héritage à son fils Guillaume. Lorsqu'il épousa la fille du roi de France, nul n'aurait sé prétendre que Guillaume, fils de Poppa, était légitime et qu'un mariage contracté par un païen fût valable. Lorsque Gisèle fut morte sans enfant, nul ne contesta au mariage de Rollon et de Poppa, célébré à l'église, un effet rétroactif pour la légitimation de Guillaume.

Le duc Rollon, désirant donner une grande solennité à la cérémonie, où il voulait proclamer Guillaume son héritier, convoqua tous ses vassaux, Béranger et Alain de Bretagne et les grands seigneurs de Normandie. Il leur demanda de reconnaître Guillaume, son fils, pour son successeur. Les anciens chroniqueurs rapportent que les *paroles douces et persuasives* qu'il adressa à l'assemblée des notables du duché furent si bien accueillies, que tous ses vassaux prêtèrent serment de fidélité à Guillaume qu'ils reconnurent comme l'héritier légitime et universel de son père.

Rollon mourut à Rouen en 931.

Adémar prétend qu'au moment de mourir, l'ancien viking, duc de Normandie, voulant se concilier la faveur des dieux de son ancienne et de sa nouvelle patrie, immola aux idoles du Nord cent chrétiens et donna cent livres d'or aux églises de Normandie.

Ce fait est en contradiction avec tout ce que l'on rapporte des sentiments religieux de Rollon devenu chrétien. Adémar peut s'être trompé de date en parlant du sacrifice de victimes humaines. Richard de Poitou rapporte, qu'avant sa conversion. Rollon avait sacrifié cent chrétiens aux idoles qu'il allait abandonner.

Le premier duc de Normandie laissa de longs regrets et le clergé, dont il avait été pendant sa vie le protecteur, ne cessa d'honorer sa mémoire et de lui accorder d'unanimes éloges.

## CHAPITRE IX.

### CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS DE FRANCE.

En Angleterre, Godwin et le roi Édouard. — En France, Robert le Diable et Guillaume le Bâtard. — Guillaume en visite à Londres. — Harold en visite à Rouen. — Guillaume revendique la couronne d'Angleterre. — Bataille de Hastings. — Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. — Sagesse et cruauté. — Rapacité et fortune énorme. — Luttes contre ses propres enfants et contre le roi de France. — Triste mort et tristes funérailles.

Les invasions normandes en Angleterre et en France, comparées entre elles, offrent des traits de ressemblance, mais n'ont aucune connexité. Les mêmes acteurs paraissent parfois dans les deux pays, mais avec un caractère particulier. Par un changement subit, Canut le Grand naturalisé anglais et Rollon français, de vikings sanguinaires devinrent des chrétiens fervents, des princes remarquables par leur sagesse et leur justice; ils se montrèrent dignes d'occuper les premiers rangs parmi les souverains les plus civilisés de l'Europe.

Après avoir consacré deux chapitres entièrement distincts aux Normands d'Angleterre et à ceux de France, voici un chapitre où nous allons raconter comment les Normands, devenus Français, devinrent anglais et conquirent la Grande-Bretagne.

Nous avons à reprendre notre récit, interrompu à la mort du roi Canut le Grand.

Ce prince illustre mourut en 1035, laissant deux fils. Hardeknut, fils d'Emma la Normande, était celui que Canut avait désigné pour son successeur; mais Harold, fils d'une première femme, disputa la couronne à son frère puiné. Après avoir partagé le royaume avec Harold, Hardeknut le posséda en entier à la mort de son frère.

Les Anglo-Saxons et les Danois, les anciens habitants du pays et les fils des Normands, étaient en état d'hostilité permanente.

Godwin, dont la curieuse histoire serait trop longue à raconter, était le fils d'Ulfnoth, simple bouvier, et fut le père de Harold, qui devint roi d'Angleterre.

Godwin dirigea si bien la guerre qui éclata entre les Anglais et les Danois, qu'il mit fin à la domination scandinave et chassa les Danois.

Maître du pouvoir, il eût pu garder pour lui la couronne d'Angleterre, il la fit donner à Édouard second fils du roi Ethelred. Godwin lui fit annoncer la nouvelle de son élection en Normandie, où le prince vivait retiré depuis 27 ans. Une seule condition était imposée au nouveau souverain, c'était de n'amener que fort peu de Normands avec lui.

Édouard arriva avec une suite peu nombreuse et fut sacré roi.

Il paya d'abord sa dette de reconnaissance envers Godwin en épousant sa fille Édith. Ce mariage fut célébré en 1044. Édith était d'une rare beauté et le roi l'avait prévenue d'une étrange chose; il avait fait vœu de chasteté et voulait le tenir; elle serait sacrée reine d'Angleterre,

partagerait son trône, mais devrait respecter son mari en n'essayant pas de lui faire rompre sa promesse à Dieu.

Édouard n'avait que 40 ans, mais sa renonciation à l'espoir d'avoir des héritiers de son sang était irrévocable.

L'antipathie, qui existait toujours entre ses sujets de races diverses, fut la cause de troubles graves qui agitèrent le règne de ce bon roi.

Édouard avait été choisi comme descendant des anciens rois de race saxonne, et cependant il ne pouvait se défendre de sentiments de sympathie pour les hommes de race normande.

C'est en Normandie qu'il avait passé une grande partie de sa vie, qu'il avait de nombreuses relations de famille du côté de sa mère, et des amis qui lui avaient rendu agréable l'exil dans un pays dont il avait adopté la langue, les mœurs et les idées.

L'influence que les Normands acquirent à sa cour, les actes de violence d'un de ses beaux-frères contre des Anglais, soulevèrent une révolte, à la tête de laquelle Godwin se mit avec ses fils. Le roi, irrité de voir sympathiser avec les rebelles ceux qu'il avait chargés de marcher contre eux, exila Godwin et ses fils; il n'épargna pas même Édith qui fut enfermée dans un couvent. La réconciliation ne tarda pas à se faire entre le roi qui redoutait Godwin et Godwin qui voulait rentrer en grâce à la cour pour en chasser ses ennemis.

Godwin fut reçu par le Roi; il lui fit les protestations les plus vives de dévouement et, comme gage de la loyauté de ses paroles, il lui remit deux otages, son fils Vulfnoth et son neveu Hacon.

On a voulu entourer la mort de Godwin de mystérieuses circonstances; on a déjà réfuté suffisamment toutes les fables inventées pour expliquer sa fin imprévue. Le lundi de Pâques 1054, Godwin dînait à la table royale, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie à laquelle il succomba le jeudi suivant.

Le roi Édouard mourut en 1066.

Nous n'avons fait que tracer une esquisse de ce qui se passa en Angleterre avant que ce royaume ne devînt la conquête de Guillaume, duc de Normandie.

Que s'était-il passé parmi les Normands depuis la mort de Rollon?

Les ducs de Normandie se distinguèrent par leur sagesse et leur bravoure et devinrent de vrais Français. Ils employèrent à repeupler le pays l'habileté que leurs pères avaient mise à le ruiner; ils attirèrent des colons dans les campagnes qu'ils avaient rendues stériles, et créèrent l'industrie dans le pays qu'ils avaient tant de fois dévasté.

Les hommes du Nord qui avaient attiré des aventuriers de tous les pays, surent si bien les soumettre à leurs lois et leur donner l'habitude de la subordination, que la Normandie, devenue chrétienne, comptait, 150 ans après le baptême de Rollon, parmi les provinces de France les plus avancées dans la civilisation.

Les Normands, en cultivant les arts agréables et utiles, n'avaient rien perdu de leur caractère belliqueux.

Robert II, cinquième successeur de Rollon, contribua à replacer sur son trône Henri, roi de France, qui, pour le récompenser, agrandit ses possessions patrimoniales. Ce duc de Normandie surnommé *le libéral*, doux et

bienfaisant, avait cependant quelquefois des mouvements terribles de colère et le surnom de *Robert le diable* lui est resté.

Il avait aimé Harlette, fille d'un bourgeois de Falaise, simple corroyeur, disent les uns, officier de la maison du duc, disent les autres. Il eut d'elle un fils, qui devint célèbre sous le nom de *Guillaume le Bâtard*, nom qu'il se donne lui-même dans les actes : *ego cognomine bastardus*. Il mérita aussi d'être appelé : *Guillaume le Conquérant*.

C'est par son histoire que nous allons clore ce que nous avons à dire des Normands de France et d'Angleterre.

Guillaume naquit en 1027 et fut élevé princièrement au château de Falaise. Après coup, peut-être, on a raconté des faits étranges qui, dès son enfance, faisaient pressentir sa grandeur future.

Robert le Diable qui, malgré l'emportement de ses passions, avait des sentiments de piété très sincère, résolut, pour l'expiation de ses fautes, de faire un voyage à Jérusalem.

Avant de partir pour la Palestine, d'où il ne devait pas revenir, il manda tous les prélats et barons de Normandie pour leur faire part de ses intentions.

On chercha à le retenir dans ses États en lui disant que ses deux parents les plus rapprochés, Alain, duc de Bretagne, et le comte de Bourgogne, en se disputant son héritage, allaient *mettre tout en guerre et combustion en Normandie*.

Robert répondit : « Ce n'est pas ma volonté de vous laisser sans seigneur, j'ai un petit-fils qui croîtra s'il

plait à Dieu et me promet tant un jour de sa valeur qu'il sera capable de vous défendre et de vous gouverner. Je ne suis pas en doute qu'il ne soit le mien; c'est pourquoi je vous prie et conjure par le devoir, dont vous m'êtes obligé, de le recevoir pour votre seigneur et, dès à présent, je le saisis du duché comme mon seul héritier et nomme mon cousin le duc de Bretagne gouverneur en Normandie jusqu'à ce que l'enfant, que je laisserai en la garde de Henri, roi de France, soit venu en âge d'être chevalier et de vous gouverner. »

Dans son voyage, où nous regrettons de ne pouvoir le suivre, il justifia son surnom de *libéral* par sa générosité et sa magnificence princière.

Invité à dîner par l'empereur, il remarqua qu'autour de la table, qui était assez basse, on n'avait pas mis des sièges pour lui et pour les seigneurs de sa suite. Le duc ôta le superbe manteau qui couvrait sa brillante robe, le plia et s'assit dessus. Tous les seigneurs suivirent son exemple.

Quand ils quittèrent la table, après dîner, ils laissèrent à terre leurs riches vêtements, et le duc dit tout haut que ce n'était pas la coutume des nobles normands, de porter leurs sièges sur les épaules.

Guillaume n'avait que huit ans lorsqu'il perdit son père. Chacun crut devoir mettre à profit la faiblesse d'un enfant. Ses parents disaient qu'un bâtard ne pouvait commander à des Normands. Ses vassaux, au lieu de défendre leur seigneur, bâtissaient des châteaux forts, se querellaient entre eux et s'érigeaient en petits tyrans. Le tuteur de Guillaume, Alain de Bretagne, fut appelé en Normandie et lorsqu'il venait au secours

de son pupille, on l'accusait de ne songer qu'à le dépouiller de son héritage : il périt empoisonné par les amis du jeune duc.

Les empoisonnements et les guerres privées étaient fréquents à cette époque.

Plus Guillaume était entouré de dangers, plus les amis de son père veillaient sur sa personne et tenaient à lui. Fort jeune encore, Guillaume sut s'attacher ses sujets. Il aimait les beaux chevaux de Gascogne et d'Espagne, et couvert de son armure, il les montait sans toucher à l'étrier.

Dévoué et généreux pour ses amis, il était implacable et cruel envers ceux qui l'irritaient par leurs railleries. Un jour qu'il assiégeait Alençon, les habitants de la ville le raillant de sa tache de naissance et faisant allusion au métier du père de sa mère que l'on disait être un simple corroyeur. lui criaient : *La peau, la peau; il faut battre le cuir.* Guillaume, pour se venger, eut la barbarie de faire couper, aux prisonniers qu'il avait faits. les pieds et les mains qui furent lancés dans la place par des frondeurs.

Dans ces temps de violence, les trahisons et les complots ne répugnaient pas aux plus braves. Guillaume, une nuit, fut averti par un bouffon que des assassins, dans l'intérêt du duc de Bourgogne, se préparaient à le surprendre et étaient prêts à le tuer. Guillaume, à demi-nu, se hâta de fuir et sauva ainsi sa vie.

Depuis qu'il eut pris, à dix-huit ans, les rênes du gouvernement, les occasions ne lui manquèrent pas pour acquérir la précoce et grande renommée de vaillant et terrible guerrier. Nous ne rapporterons pas tous ses hauts faits ; longue serait l'histoire de ses guerres continuelles

contre le duc de Bretagne, contre le comte d'Anjou, contre le comte du Maine, contre tous ses voisins, contre son roi lui-même.

Son ambition démesurée n'était pas satisfaite d'une couronne ducale, c'est une couronne royale qu'il rêvait.

Il alla faire une visite en Angleterre au roi Édouard, qui le reçut avec les plus grands honneurs, en souvenir de la Normandie, le pays de sa mère, le pays où s'était écoulée sa jeunesse. Édouard combla le duc Guillaume de prévenances et de présents. Il lui donna de beaux chevaux, des armes de prix, des chiens et des oiseaux de chasse.

Lui donna-t-il plus encore? Lui fit-il la promesse formelle de le choisir pour héritier de son trône?

C'est une question qui a été fort discutée et diversement résolue.

Édouard avait trop redouté Godwin pour l'avoir beaucoup aimé. Il éprouva une véritable sympathie pour Harold qui avait hérité de la popularité de Godwin, son père, et l'avait agrandie par de grands services rendus au pays.

Édith, qui avait partagé la disgrâce de sa famille et participé à la réconciliation, avait quitté le couvent pour reprendre sa couronne de reine et rentrer à la cour. Son frère Harold était tout-puissant.

Édouard, en signant le traité de paix avec Godwin, avait exigé la remise de deux otages qu'il s'était hâté, pour plus de sûreté, de faire passer en Normandie.

Ils étaient dans cet exil depuis dix ans, lorsque Harold eut le désir d'aller les chercher lui-même, après

avoir obtenu du roi l'autorisation de les délivrer.

Édouard, qui connaissait l'astuce du Normand, déconseillait à Harold de faire ce voyage.

Harold, qui avait le désir de voir la France, se mit en route comme pour une partie de plaisir, emmena de gais compagnons, des lévriers et des oiseaux de chasse.

Durant la traversée, survint une tempête qui le jeta sur les terres de Guy, comte de Ponthieu. Ce comte inhospitalier et cupide, abusant de l'usage qui permettait de s'emparer des épaves d'un naufrage, fit sans pitié saisir les naufragés et les retint prisonniers pour en tirer une rançon. Le duc de Normandie obtint la délivrance de Harold, le reçut dans son château, et, en multipliant autour de lui les fêtes et les plaisirs, parvint à le décider à passer quelques jours en Normandie. Il le comblait de présents, d'attentions et on les voyait toujours ensemble.

Un vrai plaisir, dans ce temps là, c'était de faire des prouesses sur le champ de bataille. Harold accompagna Guillaume à la guerre, ils couchaient sous la même tente, mangeaient à la même table, et une grande intimité s'établit entre eux.

Un jour Guillaume dit au Saxon : « Lorsque Édouard était en Normandie, il m'avait promis, s'il montait sur le trône de son père, de me choisir pour son héritier. Aide-moi à obtenir le royaume d'Angleterre, et si tu me promets ton concours, sois sûr que tout ce que tu pourras me demander te sera accordé. »

Harold fut surpris de cette proposition inattendue; il n'osait irriter le duc de Normandie par un refus;

il répondit par de vagues paroles que le duc accepta aussitôt comme un engagement formel.

Quelques jours après, les barons de Normandie étaient convoqués. Sur une table recouverte d'un grand drap d'or, un missel était placé ainsi que quelques reliques de saint Conon.

Guillaume requit Harold de confirmer sa promesse en présence des barons par un serment sur les Évangiles et les reliques des saints.

« Jure, dit le duc, de garder pour moi la couronne d'Angleterre qu'Édouard m'a promise. Jure que si je veux envoyer une garnison, tu la recevras au château de Douvres, bien approvisionné de munitions?

« Jure de prendre pour femme ma fille Adèle dès qu'elle sera en âge d'être mariée?

« Reconnais-moi comme héritier du roi Édouard et jure-moi foi et hommage. »

Harold n'osa refuser de prêter ce serment. On le vit cependant pâlir lorsqu'on souleva le drap d'or qui couvrait la table et qu'on lui montra sous ce drap les reliques des plus grands saints, apportées là pour servir de témoins sacrés de sa parole devant Dieu.

Après avoir prolongé quelques jours encore son séjour en France, Harold repartit pour l'Angleterre et dès son arrivée, il n'eut rien de plus pressé que de tout raconter au roi.

Lorsque Édouard était en Normandie au milieu de vrais amis, a-t-il eu l'idée de céder après sa mort le trône d'Angleterre, qu'il ne possédait pas encore, au fils du duc? N'avait-il pas plus d'affection pour un parent de sa mère, que pour les Godwin qu'il redoutait? C'est possible.

Édouard acheva sa vie dans des pratiques de dévotion.

Avant de mourir, consultant surtout l'intérêt de l'État, il crut consciencieux de choisir pour successeur de la couronne un homme assez fort pour la porter dignement, un homme de race indigène, plutôt que de race étrangère, et préféra à un prince de son sang Harold qui était en possession des sympathies nationales et d'origine saxonne.

Dès qu'Édouard eut rendu le dernier soupir en 1066, Harold fut reconnu son successeur, et, le lendemain des funérailles, il fut solennellement élu et sacré roi d'Angleterre.

Guillaume, à cette nouvelle, fit sommer Harold d'avoir à tenir le serment fait par lui sur les saintes reliques, à lui rendre la couronne d'Édouard et à prendre sa fille pour femme.

Harold répondit que son consentement était nul, parce qu'il n'avait pas été libre, et qu'il n'était pas maître d'épouser une étrangère sans l'aveu des représentants du pays.

La rupture fut éclatante. Harold se hâta d'épouser une Saxonne et Guillaume de lui déclarer la guerre. Le duc de Normandie dénonça d'abord le roi d'Angleterre à la cour pontificale comme parjure. Le Pape somma Harold d'avoir à se justifier du crime de sacrilège; cette sommation resta sans réponse, mais elle eut pour effet de jeter une grande défaveur sur Harold dans toute l'Europe chrétienne, et d'attirer sur lui les foudres de l'excommunication.

Guillaume, après avoir reçu du pape la bulle, une

bannière et un anneau, symboles d'investiture ecclésiastique et militaire, hâta ses expéditions d'outre-mer. Pour avoir de l'argent, le duc convoqua, dans une grande assemblée, les gens d'Église, de guerre et de négoce *parce qu'il est de droit que qui paie la dépense doit être appelé à la consentir*. L'assemblée fut nombreuse et la discussion vive. Les uns disaient : « Le Duc est votre seigneur. S'il est vainqueur, et que vous lui manquiez, il s'en souviendra. » Les autres répondaient : « S'il est vaincu, le pays est ruiné. Il ne nous a déjà que trop grevés par des guerres; nous ne sommes tenus à rien pour ses expéditions d'outre-mer. »

L'assemblée décida qu'on n'était tenu à rien envers le duc. Cette décision ne découragea pas Guillaume; il fit appeler séparément chez lui les personnages qui l'avaient rendue, et, par ses bonnes paroles, il obtint de chacun d'eux, pris isolément, un avis contraire à la résolution prise en assemblée générale.

Des chevaliers de tout pays ayant confiance dans la bravoure et l'habileté de Guillaume vinrent grossir son armée. Tosté avait beaucoup à se plaindre de son frère Harold et ne cherchait qu'une occasion de se venger. Il offrit son appui à Guillaume qui mit à sa disposition quelques vaisseaux. Tosté ne put entraîner son cousin Swen, roi de Danemark, à faire la guerre au roi d'Angleterre; mais il fut plus heureux auprès du roi de Norvège qui se nommait aussi Harold.

Ce prince, avec son fils Olaf et une flotte considérable, rejoignit les vaisseaux de Tosté sur le rivage oriental de l'Écosse.

Le fils de Godwin qui ne négligeait rien pour être prêt

à recevoir à son débarquement son terrible adversaire Guillaume, avait grand intérêt à se débarrasser au plus tôt des Norvégiens.

Il arriva à marches forcées et les surprit par son apparition inattendue ; il fit faire à Tosté, son frère, des offres de réconciliation qui furent repoussées. Il livra bataille, et au premier choc tomba le roi de Norvège, tué par une flèche qui lui avait traversé la gorge. Tosté périt aussi en combattant, et Olaf, fils et successeur du roi de Norvège, se hâta de faire la paix avec le roi d'Angleterre.

Harold savait qu'il aurait un autre ennemi plus redoutable à combattre; il réunit toutes ses forces et se hâta de se mettre en route pour aller à sa rencontre. Il était temps. Trois jours après sa victoire contre les Norvégiens, les Normands, le 28 septembre 1066, débarquaient à Pevensey, près Hastings. Considérable était leur armée de 60,000 hommes. Leur flotte se composait de 400 navires de grande voilure et de mille bateaux de transport. Le vaisseau de Guillaume portait au haut du mât la bannière envoyée par le pape. Le duc de Normandie cherchait à donner à ses soldats la conviction qu'en se battant pour sa cause, ils combattaient contre un roi parjure et sacrilège, un excommunié qui avait le ciel contre lui.

Le duc ne quitta son bâtiment que le dernier, après avoir présidé au débarquement de toutes les troupes. Dans sa précipitation à descendre, il glissa par terre et tomba sur ses mains. Pour empêcher que cette chute ne fût interprétée comme un mauvais présage, il s'écria : « Je prends possession de l'Angleterre! » et un cavalier vint aussitôt lui apporter une poignée de chaume prise sur le toit d'une maison, en criant : « Sire, je vous en-

saisine du royaume d'Angleterre, et vous proteste que dans un mois votre chef sera couvert de la couronne. »

Tout en se servant des idées superstitieuses, qui à cette époque avaient tant d'influence sur les peuples, Guillaume avait l'esprit trop élevé pour y croire.

Sa flotte si considérable n'avait perdu en tout que deux navires. Dans l'un se trouvait l'astrologue de l'armée. Guillaume ne manqua pas de faire ressortir que les prétendus magiciens, qui veulent faire croire qu'ils prédisent l'avenir, ne sont pas capables de se préserver contre les dangers qui les menacent eux-mêmes.

Dans ses proclamations aux Anglais, le duc de Normandie ne cesse de répéter qu'il arrive pour punir un prince parjure, et que les habitants du pays seront traités, non en ennemis, mais en sujets fidèles par leur roi légitime.

Pendant quinze jours, ses soldats fraternisèrent avec les indigènes qui acquirent une haute idée de Guillaume. Avant d'engager une grande bataille, on comprend le désir qu'avaient les deux chefs d'épargner les horreurs de la guerre au peuple anglais dont la couronne était disputée.

Nombreuses furent les négociations qui eurent lieu entre les deux armées. Harold avait fait halte à 7 milles de distance du camp ennemi.

Dix-huit messages furent échangés entre Guillaume et lui.

Dom Hugues Maigrot, religieux de Fécamp, fut envoyé par le duc normand au roi saxon et lui dit : « Mon maître a reçu de son cousin Édouard la promesse qu'il serait son héritier. Harold a juré que cette promesse se-

rait respectée. S'il ne veut pas se soumettre à la décision du pape sur la validité du serment, le glaive tranchera la question.

Par un sentiment chevaleresque et pour épargner le sang des soldats, Guillaume proposait de substituer à une grande bataille, un combat singulier entre les deux concurrents à la succession d'Édouard.

Lorsque le messager eut épuisé tous les moyens d'accommodement en offrant même un partage du pouvoir, et qu'il vit Harold inflexible dans sa résolution de n'accepter aucune des propositions de son maître, alors élevant la voix, il lui déclara la guerre, en le traitant de *menteur*, *de parjure*, *d'excommunié*.

Le combat fut fixé au 14 octobre 1066.

La veille, pour exciter leur courage, les Saxons passèrent la nuit à boire et à chanter.

Les Normands la passèrent à prier le Dieu des armées de leur pardonner leurs fautes, et de leur donner la victoire en punissant un prince parjure.

Eudes, évêque de Bayeux, fils de la mère de Guillaume, était un homme énergique, qui reçut plus tard de son frère les plus hautes faveurs, suivies des plus grandes disgrâces.

Il contribua puissamment à enflammer les soldats par ses exhortations de prêtre et son courage de guerrier.

Après avoir célébré avec solennité la messe, il bénit pontificalement tous les guerriers, et leur promit l'assistance du ciel. Dans ce temps de foi, tous ceux qui devaient combattre reçurent l'absolution, ce qui doubla leur courage.

Puis, l'évêque cachant son rochet sous une armure,

laissant la crosse pour le bâton de commandement, monte sur un cheval blanc et fait ranger la cavalerie. Il ne veut pas tremper sa main dans le sang, mais il veut assister à la bataille pour aider son frère de ses conseils.

Guillaume s'avance, le front rayonnant, comme s'il était sûr de la victoire; son superbe cheval lui a été donné par le roi d'Espagne; sa cotte de maille et son glaive nu brillent au soleil. La bannière du pape portée devant lui, les saintes reliques suspendues à son cou, donnent l'assurance à ses soldats que Dieu les protégera.

Un trouvère renommé, Taillefer, monté sur un beau cheval, armé comme un chevalier, sort des rangs et entonne le chant de Roland et de Charlemagne. En chantant les paladins fameux, il excite à les imiter. Un geste belliqueux se joint à sa voix sonore. Il lance l'épée en l'air et la reçoit adroitement dans la main. L'armée entière l'applaudit et répète en chœur que *Diex aïe*, que Dieu nous aide. Taillefer pour récompense obtient l'honneur de porter les premiers coups.

Nous ne redirons pas les détails trop connus de cette fameuse victoire, le courage, l'habileté des manœuvres, les stratagèmes du duc de Normandie. Il eut trois chevaux tués sous lui; le roi Harold périt avec ses deux frères sur le champ de bataille en défendant sa bannière qui fut remplacée par celle du pape.

Les deux armées firent des prodiges de valeur. Les Anglais privés de leurs chefs, se battirent avec le courage du désespoir, et les vainqueurs poursuivirent sans pitié les malheureux blessés ou épuisés de fatigue.

Horrible fut le carnage. Les Normands trouvèrent parmi leurs morts treize cadavres revêtus d'habits de

moine sous leurs armes. Harold était tellement criblé de blessures, qu'on avait peine à le reconnaître. Pour le retrouver, on eut recours à une ancienne maîtresse du roi, Edith *au cou de cygne*, qui finit par découvrir le corps de celui qu'elle avait aimé.

Au premier moment, Guillaume refusa à la veuve de Godwin de lui rendre au poids de l'or le corps de son fils. Parjure et sacrilège, il doit, disait-il, être privé des honneurs de la sépulture. Le duc finit par s'apaiser et permit à deux moines d'enterrer le vaincu dans un couvent dont il avait été le bienfaiteur.

Au lieu de marcher sur Londres directement, après la victoire, Guillaume se rendit maître de Douvres; il avait de nombreux malades atteints par une épidémie; il les fit soigner dans cette ville, et y fit venir des recrues de Normandie.

Lorsqu'il se dirigea vers Londres, la population nombreuse et guerrière de la capitale avait eu le temps de revenir du premier moment d'épouvante causé par la défaite de l'armée et la mort de Harold; tous les habitants s'étaient préparés à une défense énergique. Le premier soin du conseil national ou *witan*, fut de s'assembler et de convoquer les thanes des comtés pour élire un roi.

Harold avait deux frères très braves qui furent tués comme lui; deux fils qui étaient trop jeunes; deux beaux-frères, Edwin et Morkar, dont l'influence était grande, mais surtout dans le nord de l'Angleterre.

Dans les circonstances difficiles où se trouvait le pays, des hommes sages auraient voulu, mais n'osaient le dire, qu'on mît à la tête du gouvernement un homme puissant et protégé par le pape, comme Guillaume.

La haine que l'on portait aux Normands, et la sympathie populaire toujours fidèle aux descendants de la race nationale des anciens rois, décidèrent le Conseil à appeler au trône de son père Edgar l'*Ethelin* (l'illustre), neveu du roi Édouard et l'héritier légitime de la couronne.

Ce jeune prince, sans vigueur et sans intelligence, confia les opérations militaires à Edwin et à Morkar.

Guillaume, au lieu de chercher à s'emparer de force de la ville de Londres, répandit son armée aux environs pour tout piller et incendier.

Par son adresse, ses ruses, ses moyens divers de séduction, il parvint à désorganiser si bien les forces ennemies, qu'une députation composée d'Edgar, d'Edwin, de Morkar, de la haute noblesse et du haut clergé vint lui offrir la couronne et lui donner des otages. Il n'accepta le titre de roi qu'après avoir consulté ses compagnons de Normandie et s'être fait prier.

Le couronnement eut lieu à l'abbaye de Westminster, et fut présidé par l'archevêque d'York, sur le refus de celui de Canterbury. Durant la cérémonie, l'archevêque demanda aux Anglais en saxon, et l'évêque de Coutances aux Normands en français, s'ils voulaient accepter Guillaume pour roi. Des acclamations, des clameurs si bruyantes, si confuses, retentirent tout à coup que les gardes normands placés aux environs pour punir une trahison si elle venait à éclater, crurent à une révolte, se ruèrent sur les Anglais et mirent le feu partout.

Le tumulte et le désordre occasionnés par cette méprise causèrent une vive émotion à Guillaume qui ne comprenait pas l'erreur de ses amis.

On disait même qu'il avait des doutes sur la validité du sacre dont la cérémonie avait été interrompue, car dans les actes, il prend le titre de roi, tantôt par droit héréditaire (*jure hereditario*), tantôt par droit de conquête (*jure gladii.*)

Il comprenait l'importance de la victoire de Hastings, mais il n'ignorait pas les divisions de race et d'intérêts qui agitaient le Nord et le Sud de l'Angleterre; avant de s'installer à Londres, il s'établit à quelques milles de la ville, employant tous les moyens pour calmer les esprits et prévenir les résistances. Il voulait à la fois faire trembler le pays en se montrant terrible, et se présenter comme un pacificateur en faisant voir que sa cause avait été jugée juste par le pape.

Il faisait ostentation de grande piété; sur le champ de combat où il avait vaincu Harold, il fit bâtir *l'abbaye de la Bataille* en mémoire de la protection de Dieu dans cette mémorable journée.

Lorsque le roi Edgar et ses principaux chefs furent forcés de faire leur soumission, Guillaume s'installa définitivement dans la tour de Londres, qu'il avait fait construire à l'un des angles de la ville, au bord de la Tamise, et il arbora sur son donjon la bannière aux trois lions.

Roi absolu et incontesté, il eut le désir de revoir son duché de Normandie, et de se montrer à ses premiers sujets, le front ceint de la couronne royale. Il quitta Londres avec un brillant cortège choisi parmi les plus nobles personnages d'Angleterre, pour l'accompagner en France. Il emmena surtout avec lui les seigneurs qui auraient pu profiter de son absence pour agir contre ses intérêts.

Il était d'ailleurs désireux de leur faire admirer ses États. La reine Mathilde, qui l'avait dignement remplacé dans l'administration du pays, lui avait préparé la réception la plus magnifique.

Les Normands saluèrent avec enthousiasme le retour de leur duc devenu roi. Partout où il passait, les laboureurs et les commerçants l'accompagnaient de leurs acclamations, et le jeûne solennel du carême se trouvait transformé, dit Lingard, en un temps de fête et de réjouissance.

Les évêques et les thanes anglais qui avaient suivi Guillaume, déployaient tout leur luxe pour frapper d'admiration les Français; ils étaient à leur tour émerveillés des trésors que Guillaume possédait dans son château, où il avait rapporté d'Angleterre le butin recueilli après la bataille, et des présents magnifiques reçus à l'occasion des fêtes du couronnement.

Le Conquérant était parti si vite de Londres, au moment où sa présence y était si nécessaire, qu'on a cherché à cette visite en Normandie des motifs que nous ne discuterons pas. On a prétendu qu'il voulait voir qui lui serait fidèle en Angleterre durant son absence.

Cette visite ne fut pas longue et ne fut pas la dernière. Il aimait le pays natal et y revint souvent.

Après avoir réglé les affaires de Normandie, il se hâta de retourner à Londres, laissant le gouvernement du duché à sa femme Mathilde et à son fils aîné Robert.

Par ses sentiments chrétiens et la culture de son esprit, il hâta les progrès de la civilisation en Angleterre, et ses institutions judiciaires et politiques ont laissé des traces.

Il joignait à une rare intrépidité l'art des stratagèmes

de guerre, et pour inspirer la terreur, les atrocités les plus grandes ne l'effrayaient pas.

Une révolte l'avait appelé à York, il la comprima; mais lorsqu'on espérait que l'hiver le ferait rentrer à Londres, il envoya chercher sa couronne à Winchester et tint sa cour à York pendant les fêtes de Noël. Voyant que les indigènes, dans ces contrées, étaient en hostilité constante avec les Normands, il eut un affreux système pour les séparer : c'était de créer entre eux un désert. Il fit ravager toutes les terres entre York et Durham. La dévastation opérée par le fer et le feu fut si complète, que pendant neuf ans on ne vit plus dans ces lieux aucune terre cultivée; l'extermination des hommes fut si horrible, qu'on a évalué à plus de cent mille le nombre des malheureuses victimes de cet acte de politique barbare.

Doux, charmant, libéral pour ses amis, Guillaume était rude, farouche, cruel, pour ceux qui lui résistaient. Il était surtout vindicatif, et lorsqu'il avait juré *par la lumière de Dieu* (c'était son serment) de se venger d'un affront ou d'une rébellion, sa vengeance était implacable et terrible. Il chassa les évêques de leurs diocèses, les comtes de leurs comtés; il retint en prison, pendant des années, les plus illustres personnages, même Eudes, son frère, l'évêque de Bayeux, qui l'avait offensé.

Aux actes de cruauté que lui reproche l'histoire, gardons-nous d'ajouter ceux que la tradition populaire lui impute. Ainsi l'on raconte que la reine Mathilde avait un amant, et que son mari en fut averti. Guillaume fit, dit-on, écorcher vif l'amant, et attachant sa femme par les cheveux à la queue de son cheval, il la traîna

longtemps à terre. Quoique l'on indique encore le lieu où ces exécutions barbares auraient été faites, nous préférons croire, avec les chroniqueurs contemporains, que Mathilde, modèle de sainteté et de vertu, rendit heureux son mari pendant 33 ans, sans avoir encouru d'autre reproche que de trop aimer son fils aîné, Robert, dont le père eut à se plaindre.

Le goût du pillage, la rapacité, l'amour des richesses que nous avons signalés souvent chez les plus nobles vikings, n'ont jamais été plus excessifs que chez le Conquérant.

Il permettait les massacres et les pillages pour punir la moindre insurrection; et rien ne l'arrêtait quand un riche butin tentait sa convoitise. Ainsi, malgré son ostentation de piété et de vénération pour les églises et couvents, il n'hésita pas à ordonner la spoliation de riches abbayes, sous prétexte que des Anglais ennemis y avaient caché leurs trésors; l'argent monnayé ne fut pas seul enlevé, on n'épargna rien de précieux; on prit tout, jusqu'à l'or et aux pierreries des vases sacrés et des reliquaires.

L'avarice du Conquérant lui fit amasser d'énormes richesses. Il pillait ses ennemis sans scrupule et aimait à recevoir des cadeaux de ses amis. Pour lui faire la cour, il fallait lui faire des présents, et on lui en faisait de très beaux. Il possédait 1400 manoirs; il affermait ses terres le plus cher que possible, et renvoyait ses fermiers dès qu'il en trouvait d'autres qui lui offraient un prix plus élevé. Il prit à ses sujets, souvent sans droit et par force, plusieurs marcs d'or et des centaines de livres d'argent. « Le Conquérant, dit Gabriel du Moulin, tirait par cha-

cun jour, des revenus d'Angleterre 1060 livres sterling, plus 30 sols 3 oboles, sans mettre en ligne de compte les présents qu'on lui faisait, ni l'argent qu'il tirait des rémissions et autres affaires qui particulièrement regardaient sa personne. » On a évalué ses rentes à 12 millions de notre monnaie; mais qui peut calculer tout ce que cet homme rapace et redouté retirait de la Normandie, de l'Angleterre et de l'Écosse qu'il avait subjuguées?

Il ne se gênait pas pour prendre ce qui lui plaisait. Il aimait la chasse. Possesseur de 68 forêts, sans compter de vastes parcs, il convertit en forêt (*new forest*, forêt neuve) quatre lieues de champs cultivés dont les propriétaires furent chassés.

Comme les vikings, ses aïeux, Guillaume cherchait à en imposer au peuple par la sévérité de son regard et par des tours de force extraordinaires. Monté sur son cheval, il parvenait à tendre la corde d'un arc que ne pouvait tendre aucun homme, même à pied. Il vit un jour dans une marche forcée le comte de Breteuil excédé de chaleur et de fatigue, suant sous sa lourde armure; il prit cette armure sur ses épaules et la porta lui-même. La nuit, dans des défilés de montagnes, il lui est arrivé de s'égarer, et lorsqu'il voyait des soldats effrayés des dangers que son audace leur faisait courir, hésiter à le suivre, il leur criait : « Permis aux poltrons de se retirer; que les braves seuls me restent. Qui m'aime me suive! La récompense sera proportionnée au danger. »

Guillaume n'avait pas su se faire aimer de ses fils.

Robert, l'aîné, prétendait que son père lui avait promis que lorsqu'il serait roi d'Angleterre, il lui laisserait son duché de Normandie. Il en réclama l'investiture à

Guillaume. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas l'habitude de se déshabiller avant de se coucher, et qu'il ne voulait se dépouiller de rien avant sa mort.

Le roi de France demanda au Conquérant de lui faire hommage du royaume d'Angleterre; Guillaume repoussa cette prétention et ne voulut se reconnaître vassal de la France que pour le duché de Normandie.

Robert, qui ne cachait pas son mécontentement contre son père, cherchait à se faire des amis de tous les ennemis de celui-ci. Il fit la cour au roi de France qui lui donna le château de Gerberoy.

Dès que le roi d'Angleterre apprit que son fils rassemblait des troupes et se mettait en pleine révolte contre son autorité, il traversa la mer et vint en personne l'assiéger dans Gerberoy. Dans une sortie, le fils lutta corps à corps contre un guerrier qu'il blessa : ce guerrier était son père! Dès qu'il l'eut reconnu, Robert, saisi d'horreur à l'idée d'un parricide involontaire, se jette aux genoux du blessé en lui demandant pardon.. A ses larmes, à son repentir, Guillaume ne répondit que par de terribles paroles de malédiction.

Pour arrêter sa vengeance, apaiser son courroux et l'amener à une réconciliation avec Robert, il fallut toute l'habileté, tout le cœur de Mathilde, aussi tendre pour son fils que pour son époux.

Philippe Ier, roi de France, n'avait pas vu avec plaisir le duc de Normandie devenir son égal et roi indépendant. Guillaume, de son côté, se plaignait qu'on avait profité de sa minorité pour démembrer de son domaine le comté de Vexin qu'il ne cessait de revendiquer. Les négociations se prolongaient sans que les deux souve-

rains fussent très pressés de recourir aux armes pour les terminer. Robert et Henri son frère, après avoir bien dîné, jouaient un jour avec Louis de France, qui furieux de perdre beaucoup d'argent, jeta les échecs à la face de Henri et le traita de fils de bâtard. Henri répondit à cet acte de violence en frappant le prince si fort avec les échecs, qu'il fit couler le sang de sa figure meurtrie. Il l'eût tué sur-le-champ, si Robert ne l'eût arrêté et ne lui eût fait comprendre qu'il était prudent de s'enfuir au galop.

Des seigneurs français, certains de ne pas déplaire au roi, se permettaient de faire des ravages sur les terres du duc de Normandie. Guillaume, après une vie si agitée, éprouvait le besoin de repos, son état de santé exigeait des soins. Ses médecins, à Rouen, l'obligèrent à garder le lit, et à combattre par la diète son excessif embonpoint.

Le roi de France, le raillant de cette infirmité, disait en riant : « Sur ma foi, le roi d'Angleterre est long à faire ses couches. Quand aura lieu la fête des relevailles. »

Guillaume répondit à ces propos dont il fut vivement courroucé. « J'irai faire mes relevailles à Notre-Dame, avec dix mille lances en guise de cierges. »

Sa vengeance ne tarda pas à éclater ; il saccagea et incendia Mantes, mais ses forces physiques ne répondaient plus à son énergie de caractère ; son cheval en franchissant un fossé s'abattit. Guillaume, blessé au ventre, fut transporté à Rouen, et, ne pouvant supporter le bruit de la ville, se retira au château d'Hermenteuville, dépendant de l'abbaye de Fécamp.

Sa maladie dura six semaines. Aux approches de la mort, il chercha à réparer des torts qui inquiétaient sa conscience. Il ordonna de reconstruire les églises de Mantes qu'il avait incendiées. Il envoya aux couvents d'Angleterre des sommes d'argent pour être employées à la célébration de messes pour le repos de son âme et surtout à la restitution de ce qu'il avait pris sans droit.

Il retenait depuis de longues années en prison des hauts personnages qui lui faisaient ombrage, comme le frère du roi Harold, ou qui l'avaient offensé, comme Eudes, évêque de Bayeux. Le chrétien dut pardonner et les mettre en liberté, mais le Normand vindicatif eut grand'peine à accorder la délivrance de l'évêque qu'il avait excepté de l'amnistie.

Il régla sa succession. Il laissa à son fils aîné Robert, la Normandie; à Guillaume-le-Roux l'Angleterre; à Henri une somme de 5,000 livres en argent comptant que le prince s'empressa de faire peser et enfermer dans un coffre-fort *bien cadenassé*.

Rien de triste comme la mort du conquérant illustre. Il fut blessé dans une aventure plus digne d'un viking que d'un roi.

Le puissant monarque, sur son lit de mort, n'eut pas un ami près de lui pour le consoler à la dernière heure.

Le 9 septembre 1087, il entendit sonner le matin la cloche de l'église de Sainte-Marie. Il étendit le bras en disant : « Je recommande mon âme à notre Dame mère de Dieu. Que par ses saintes prières elle me réconcilie avec son fils, mon seigneur Jésus-Christ! »

En disant ces paroles, il rendit le dernier soupir.

Dès qu'il eut fermé les yeux, le médecin et les assistants se hâtèrent de partir à cheval pour rentrer chez eux et veiller à leurs intérêts. Les chevaliers et les prélats avaient hâte de mettre en sûreté ce qu'ils possédaient. Les serviteurs du roi profitèrent du moment où ils furent seuls pour prendre tout ce qu'ils purent, vaisselle plate, riches armes, vêtements, linge, et pour fuir avec leur butin.

Lorsque des prêtres arrivèrent enfin pour les prières des morts, le cadavre du roi gisait presque nu sur le plancher, abandonné depuis trois heures!

L'archevêque ordonna que le roi Guillaume serait enterré à Caen, et Harluin, chevalier du voisinage, ému de compassion en voyant l'abandon du corps de son seigneur, le fit transporter à ses frais dans la ville.

L'enterrement fut célébré à l'église de Saint-Étienne fondée par Guillaume. Les évêques et les membres du clergé étaient nombreux.

Le prince Henri présidait la cérémonie funèbre. Le panégyrique du royal défunt avait été prononcé et la messe était dite ; on allait descendre le corps dans une fosse creusée entre le chœur et l'autel, lorsqu'une voix sortie de la foule se fit entendre :

« Celui que vous louez a enlevé à mon père par la violence la terre sur laquelle vous êtes, et qui m'appartient ; je vous défends au nom de Dieu d'y enterrer le mort. »

La réclamation n'était que trop fondée. Ce n'est qu'après avoir désintéressé le plaignant que l'enterrement put être fait.

Le corps du défunt revêtu de ses habits royaux, sans cercueil, devait être déposé dans une tombe en pierre, qui se trouva trop étroite. En pressant le cadavre pour le faire entrer de force, on le creva, et l'odeur épouvantable qui en sortit rendit en un instant l'église déserte, nul n'y pouvait rester.

Guillaume-le-Roux était déjà près de Calais lorsqu'il apprit la mort de son père. Il ne perdit pas un instant; il arriva le plus tôt possible à Londres, pour s'emparer du trésor royal d'abord et puis du trône.

Le 27 septembre, la cérémonie du couronnement fut solennellement célébrée à l'abbaye de Westminster.

Guillaume, surnommé le *Bâtard*, ou le *Conquérant*, mourut à soixante ans, après avoir régné cinquante ans en Normandie et vingt ans dans la Grande-Bretagne. Nous n'avons pas à rechercher ce qu'il fit de grand et de sage durant ce double règne. Ces faits, qui appartiennent à l'histoire de France et à celle d'Angleterre, n'intéressent pas l'histoire des Normands que nous avons entrepris d'écrire.

Aussi avons-nous moins étudié le duc et le roi, que l'homme lui-même pour faire ressortir, ce qui restait encore, dans le prince chrétien, civilisé et illustre, des mœurs, du caractère et des instincts des vikings ses aïeux.

## CHAPITRE X.

### LES NORMANDS EN ESPAGNE ET EN AFRIQUE.

Première invasion en Galice et à Séville. — Nouvelles invasions : Sisenando et saint Rosendo. — Prise de Saint-Jacques de Compostelle. — La ville épiscopale de Tuy. — Le viking Ulf. — Invasions des XI[e] et XII[e] siècles. — Roger, Normand chrétien. — Ses aventures. — Son mariage avec la fille de la comtesse de Barcelone. — Robert, Normand chrétien, rebâtit Tarragone. — Sigurd et ses exploits. — Les Normands littérateurs.

Les Normands, en quête de riches contrées à piller n'ont pas manqué de visiter et de ravager la péninsule ibérique; ils y trouvèrent en abondance du butin, mais ils y rencontrèrent aussi une énergique résistance. « Il est bien connu, dit Steenstrup (1), que les Normands étaient *supérieurs à presque tous les États chrétiens quant à l'art militaire.* La seule puissance de l'Europe occidentale qui fit une résistance suffisante aux vikings et qui se fit respecter par eux était la puissance mahométane en Espagne. »

Nous avons protesté contre cette prétention de supériorité des Normands quant à l'art militaire sur la France de Charlemagne, nous allons voir que si l'Espagne infligea de rudes échecs aux Normands, les princes

(1) *Études préliminaires pour servir à l'Histoire des Normands.* Bulletins de la Société des Antiquaires de Normandie. t. X, p. 310.

chrétiens ne furent pas au-dessous des princes arabes pour la bravoure et l'habileté à la guerre.

Après avoir saccagé le midi de la France en 844, les Normands, poussés par la tempête, ou par leur humeur aventureuse, parurent dans les parages des Asturies, dévastèrent les côtes en passant et débarquèrent à la Corogne.

Les vikings étaient trop habiles pour s'aventurer dans des contrées étrangères sans avoir pris des renseignements; ils s'étaient avancés souvent trop près de l'Espagne pour n'en pas avoir ouï parler.

Déjà en 820, les Arabes musulmans, qui partageaient avec les sectateurs d'Odin une haine profonde contre les chrétiens, avaient songé à une alliance avec eux. L'émir Abdérame II envoya à un viking un poète comme ambassadeur. On ignore les motifs et les résultats de cette mission. Il n'est resté de l'ambassadeur d'Abdérame d'autre souvenir, si ce n'est que le poète arabe charma la femme du viking.

Les relations entre les envahisseurs venus du Nord et ceux qui étaient arrivés de l'Orient n'étaient pas faciles à établir. La vie de pillages et d'aventures des vikings était différente de celle des émirs civilisés qui fertilisaient les contrées conquises par leurs armées. Il était impossible de s'entendre avec les chefs sans nombre des bandes normandes qui ne s'entendaient pas toujours entre eux.

Les seigneurs voisins de l'Espagne avaient dû demander des secours aux rois chrétiens contre les hordes impies du Nord. Aussi l'apparition des Normands à la Corogne ne fut pas une surprise. On était prêt à les bien recevoir. Sébastien de Salamanque rapporte que Ramir,

roi des Asturies, les battit dans un grand combat et les rejeta vers la mer.

La victoire de Ramir, malgré toute l'audace des vikings, fut complète. Il leur brûla 70 navires, les mit en fuite et les traita de façon à leur ôter l'envie d'affronter sa redoutable épée. C'était un prince énergique que ce Ramir Ier dont le royaume comprenait les Asturies, la Galice et une partie de Léon. Il prit de rudes mesures pour protéger les populations rurales contre les prétendus sorciers qui exploitaient leur ignorance et contre les bandits qui les spoliaient. Il fit brûler les uns et crever les yeux aux autres.

Les Normands ne s'obstinèrent pas à attaquer Ramir; ils laissèrent ses États tranquilles et se dirigèrent vers les contrées méridionales de la péninsule dont les musulmans étaient maîtres.

Les historiens arabes ont raconté les invasions des pirates du Nord. Malheureusement ils n'ont écrit que vers le dixième siècle et rapportent des faits dont ils n'ont pas été témoins. Ils ont dû puiser leurs renseignements dans des traditions diverses, confuses, souvent difficiles à concilier entre elles.

Aussi les érudits qui ont voulu mettre d'accord les dates et les événements rapportés par les divers chroniqueurs ont-ils rencontré d'inextricables difficultés.

Sans trop nous engager dans des dissertations obscures et savantes nous nous bornerons à choisir, parmi les récits différents, les faits les plus généralement admis.

On raconte qu'une bande normande avait débarqué deux fois sur la côte occidentale de l'Afrique à l'endroit où Arcilla plus tard fut bâtie. En 844 ou

845, le gouverneur arabe de Lisbonne prévint l'émir Abdérame qu'une flotte de 54 vaisseaux et d'un égal nombre de barques avait porté dans la ville des troupes de Normands qu'il appelait *madjous*, c'est-à-dire païens.

Après un séjour de quelques jours (les auteurs arabes ne sont pas d'accord sur le nombre de jours : les uns disent 7; les autres, 13) les Normands quittèrent Lisbonne, débarquèrent à Cadix et prirent ensuite la direction de Séville.

Abdérame (*Abd-el-Rahman*) est un des émirs de Cordoue les plus renommés par leur puissance, leur valeur et leur magnificence. Cordoue contenait dans un circuit de huit lieues 60 palais, 212 maisons, 425,000 boutiques, 900 bains publics, 600 mosquées, 70 bibliothèques.

Rien n'égalait les splendeurs de son palais soutenu par 4300 colonnes de marbre, orné de bois précieux, d'incrustations de marbre, de décorations d'or et d'azur, de fontaines jaillissantes et d'un bassin où l'on admirait surtout un don de l'Empereur de Constantinople : un cygne d'or couronné d'une perle magnifique.

Les progrès de l'agriculture et de l'industrie, les cuirs de Cordoue, les 60,000 métiers à tisser de la soie en activité à Séville, les draps de Murcie, la fabrique de papier de coton, tout avait contribué à répandre dans l'Andalousie l'abondance et la richesse.

Dès que l'émir fut averti de l'approche des Normands, il prit des mesures pour les arrêter, mais il ne comprit peut-être pas au premier moment la puissante énergie de ces pirates terrestres, aguerris, nombreux et d'une intrépidité sans pareille.

Les Normands, selon leur habitude, dévastaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Les musulmans marchèrent contre eux et le 29 septembre 845 ils furent battus. Ils comprirent qu'ils avaient affaire à des soldats plus redoutables que des pillards ordinaires. Les madjous continuèrent leur marche et leurs ravages. Ils s'arrêtèrent à une demi-lieue de Séville. Grande fut l'alarme dans la grande ville, et toute la population s'arma pour la défendre. Ces hommes, très braves, mais pris à l'improviste, livrèrent bataille aux Normands qui les défirent complètement.

Les vainqueurs profitant du désordre de la déroute, et de la terreur qu'ils inspiraient marchèrent en avant en massacrant tout sans pitié, hommes et chevaux; ils attaquèrent Séville, prirent la ville d'assaut et la livrèrent au pillage.

En apprenant ces nouvelles inattendues, Abdérame surnommé le Victorieux, reconnut la gravité de la situation et organisa lui-même un système de défense. Il choisit pour commander la cavalerie un général qu'on regardait comme le plus brave et qui inspirait une confiance si grande qu'un écrivain arabe raconte que tous les Musulmans accoururent en foule sous ses drapeaux, et *se réunirent à lui aussi étroitement que la paupière est unie à l'œil.*

Le chef de l'armée communiqua aux gouverneurs des districts l'ordre de convoquer tous leurs administrés capables de porter les armes.

Les Normands, tentés par l'appât d'une magnifique proie, ne s'étaient pas dissimulé les périls qu'ils auraient à courir pour s'en emparer; ils firent appel à leurs frères et reçurent de considérables renforts.

Le choc des deux armées fut terrible; elles étaient d'après D. Rodrigo (*Historia de los Arabes*) de force à peu près égale. La bravoure était la même des deux côtés. La fatigue et l'obscurité de la nuit obligèrent les combattants à une suspension d'armes avant que la victoire ne fût décidée. Les Arabes, grâce à l'habileté de leur général qui avait fait venir des machines de guerre, finirent par triompher. Ils tuèrent aux Normands 500 hommes et leur brûlèrent un grand nombre de vaisseaux après en avoir retiré tout ce qui pouvait être vendu.

Le 11 novembre 845, les Normands subirent un autre échec dans une bataille sanglante livrée à Tablada. Ils perdirent 1400 hommes morts en combattant et ceux qui tombèrent entre les mains de l'ennemi furent traités sans pitié. Ils avaient été dans leurs ravages et massacres impitoyables pour les musulmans, on les pendit comme des brigands et l'on mit le feu à leurs bâtiments.

La tête du chef des vikings, tué dans le combat, fut envoyée, avec deux cents têtes coupées, comme un cadeau de l'émir aux habitants de Tanger. On regardait comme une grande gloire la défaite de ces Madjous et la délivrance des pays où ils avaient fait tant de mal.

Des cheiks de Séville racontent que ces barbares n'épargnaient rien; ils lancèrent sur la belle mosquée des flèches de feu qui y laissèrent de profondes empreintes, et s'ils n'étaient point parvenus à brûler, selon leur habitude, les plus beaux temples, c'est qu'un ange, envoyé par Mahomet, les arrêta dans leur œuvre de destruction.

Les Normands ne trouvèrent pas l'Espagne aussi affaiblie que la France par des divisions de partis; les rois chrétiens et les rois musulmans, en restant toujours di-

visés par leurs croyances et leurs mœurs, étaient des princes également civilisés qui savaient au besoin suspendre leurs querelles pour s'unir dans un intérêt commun. Plus d'une fois le drapeau de la croix et celui du croissant flottèrent dans la même armée.

Le roi des Asturies qui avait repoussé les madjous et qui craignait leur retour proposa à l'émir de Cordoue de joindre ses troupes aux siennes pour opposer une plus forte résistance à de nouvelles invasions.

Les Normands, entrés à Séville le 1er octobre 845, disparurent le 42e jour. Leur embarquement fut fait précipitamment et, divisés par petites bandes, ils se dispersèrent de côté et d'autre. En partant, une bande normande naviguait sur le Guadalquivir et traversait Séville, lorsqu'elle fut assaillie par les malédictions des musulmans qui lui lançaient des pierres.

Les fugitifs s'arrêtèrent et crièrent au peuple : « Laissez-nous tranquilles si vous voulez racheter vos prisonniers. »

Trop de personnes étaient intéressées au rachat des captifs pour qu'on ne priât pas les vikings de s'arrêter.

Les conditions furent débattues loyalement, mais les Normands, pour prix de rançon, ne voulurent accepter ni or, ni argent, ni objets précieux ; ils en étaient surchargés; ce qui leur manquait, c'étaient des vivres et des vêtements.

Lorsque les prisonniers n'étaient pas réclamés par des amis, des juifs souvent les achetaient pour les revendre. Les vikings pressés de s'en débarrasser les donnaient à bon marché.

Voici ce que Dozy a trouvé dans un manuscrit d'Ox-

ford : « Sous le règne de Mohammed, le renégat Saranbâk fut fait prisonnier par les madjous qui avaient débarqué sur la côte occidentale de l'Espagne. Il fut racheté par un marchand juif qui crut faire une bonne affaire. Saranbâk paya quelque temps à son créancier l'intérêt de la somme que celui-ci avait avancée pour lui, mais plus tard il prit la fuite et, oubliant le service que le juif lui avait rendu, il lui fit perdre son argent. S'étant jeté dans des montagnes entre Coïmbre et Santarem, qui portent encore son nom, il exerça des brigandages sur les terres des musulmans et sur celles des chrétiens. Il courut mainte aventure, mais enfin il fut mis à mort par Alphonse II, seigneur de la Galice (1). »

En quittant l'Espagne, les madjous, d'après le géographe arabe Béeri, auraient abordé à la côte occidentale de l'Afrique, mais est-ce à tort qu'Ibn-el-Courtia attribue à la première expédition de 845 ce qui n'arriva que plus tard ?

Il existe une telle confusion dans les récits des diverses excursions normandes en Espagne que la savante sagacité de Dozy n'a pu encore éclaircir toutes les contradictions qui existent entre les divers auteurs espagnols et arabes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Normands ne furent pas pressés de reparaître en Espagne et qu'ils cherchèrent par une absence et un silence de plusieurs années à se faire oublier.

La première apparition avait jeté tant d'effroi, leur attaque imprévue et soudaine avait été si désastreuse,

(1) *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, 2 vol. in-8°, t. 2, p. 299 ; cet ouvrage remarquable est riche de documents précieux comme l'*Histoire des musulmans d'Espagne* par le même auteur, 4 vol. in-8°, Leyde.

que les princes chrétiens et arabes avaient trouvé prudent de construire des citadelles et de protéger les côtes pour empêcher les Normands de débarquer à l'improviste et de ravager les campagnes avant qu'on pût les défendre.

Un écrivain arabe, Ibn-Adhâri, s'exprime ainsi au sujet d'une excursion des Normands en 859 : « Les madjous trouvèrent les côtes bien gardées, car des vaisseaux musulmans étaient en croisière depuis les frontières de la France jusqu'à celles des côtes de la Galice, dans l'extrême Ouest. Deux de leurs navires devancèrent les autres ; mais, poursuivis par les vaisseaux qui gardaient les côtes, ils furent capturés dans un port de la province de Béja ». D. Rodrigo et Ferreras parlent de quelques ravages causés sur les côtes de Galice, en 859, par les Normands qui furent obligés, malgré leurs 60 navires, d'aller débarquer plus loin, à Algésiras d'abord, et puis dans les îles de la Méditerranée et de l'Afrique où ils portèrent l'épouvante par le pillage et l'incendie.

La date de la seconde grande invasion en Espagne n'est pas parfaitement fixée et varie de 858 à 861.

« Dans ce temps-là, dit Sébastien de Salamanque (c. 26), les pirates nomades arrivèrent pour la seconde fois sur nos côtes, puis ils allèrent en Espagne (1) et tuant, brûlant partout, ils ravagèrent les côtes du pays. Ayant ensuite traversé le détroit, ils se rendirent maîtres de Nachor, ville de Mauritanie, où ils tuèrent un grand nombre de musulmans. Cela fait, ils attaquèrent les îles de Majorque, de Formentera et de Minorque qu'ils dépeu-

(1) Les Chroniqueurs de Navarre, d'Aragon et de Castille donnent le nom d'Espagne, *Hispania*, à la partie de la péninsule occupée par les Arabes.

plèrent, enfin ils allèrent en Grèce, et après une expédition de trois mois ils retournèrent dans leur patrie. »

La ville de *Nachor*, *Nécour* (aujourd'hui *Mezemma*), fut complètement pillée par les Normands qui ne se contentèrent pas de faire périr beaucoup de monde; ils firent prisonniers un grand nombre de musulmans qui furent obligés de payer cher leur rançon. Les auteurs arabes et espagnols sont d'accord avec la chronique irlandaise sur les faits principaux de l'invasion normande dans l'Afrique et les îles de la Méditerranée.

Les vikings restèrent huit jours à Nécour. Parmi leurs prisonniers, on cite Ama-ar-Rahman et Khanoula, filles de Wâkif-ibn-Motacin-ibn-Calih que l'imân Mohammed-Ibn-Abdérame s'empressa de racheter.

Ibn-Adhâri raconte que les Normands retournèrent vers les côtes d'Espagne; mais ils avaient déjà perdu plus de quarante vaisseaux. Ils en perdirent deux autres chargés de grands trésors dans un combat maritime contre la flotte de l'émir Mohammed.

Aux pertes éprouvées dans la guerre, il faut en ajouter de plus grandes peut-être occasionnées par une tempête qui fit faire naufrage à des bâtiments nombreux. Plus de 40 navires normands périrent par des causes diverses.

L'évêque Prudence donne quelques détails sur les excursions des Normands : « Ces pirates, dit-il, en faisant de longs détours, naviguèrent vers l'Espagne et l'Afrique : ils s'emparèrent de Rhodes et, après avoir ravagé des villes et des monastères, ils vinrent passer l'hiver de 860 à 861 à la Camargue, en Provence. » Prudence ajoute : « que les Danois qui demeuraient à Rhodes étaient parvenus, en dévastant tous les pays, jusqu'à Valence. »

Richard Ier, duc de Normandie, en guerre contre le comte de Chartres, avait appelé à son aide des Normands païens habitués à vivre de pillage. Il fut bientôt embarrassé de ses auxiliaires, et pour en délivrer la France, il les envoya ravager l'Espagne en leur donnant des hommes de Coutances pour guides et des secours en argent.

Le 23 juin 966, Al-Hakem, calife de Cordoue, reçut la nouvelle de l'apparition d'une flotte normande composée de 80 vaisseaux. Dans ce temps-là chaque vaisseau contenait environ 80 hommes.

Les *madjous* (*que Dieu les anéantisse!* — ainsi parlaient les Arabes) — commencèrent par piller et ravager les plaines de Lisbonne. Les Musulmans leur livrèrent plusieurs combats. Il périt beaucoup de monde dans l'une et l'autre armée, mais sans de grands résultats. Les Normands étaient habiles à éviter les batailles, et le butin sans gloire leur plaisait bien plus que la victoire sans le pillage. S'ils étaient obligés de se battre ils étaient toujours d'une bravoure inouïe.

La flotte musulmane de Séville alla attaquer celle des madjous dans la rivière de Silvès. Les Normands perdirent un assez grand nombre de vaisseaux et beaucoup de prisonniers qu'ils avaient faits.

Lorsque la flotte arabe fut entrée dans le Guadalquivir, Al-Hakem II eut l'idée de faire faire des navires sur le modèle de ceux des vikings, afin que ceux-ci, croyant voir venir des amis, s'approchassent d'eux et fussent surpris par les musulmans.

Les Normands reparurent devant Séville, mais ils ne s'y arrêtèrent pas longtemps. Ils n'étaient pas de force

à lutter sur terre ni sur mer contre les musulmans.

A leur retour, ils pénétrèrent en Navarre. Ils s'emparèrent de Pampelune et firent prisonnier le roi qui en fut quitte en payant sa rançon.

Une invasion normande dans la Galice a laissé plus de traces dans l'histoire. Les Normands avaient visité le pays et y étaient redoutés.

Sisenando, évêque de Compostelle, craignait que les trésors accumulés pendant des siècles par les pèlerins de tous les pays du monde dans le célèbre sanctuaire de saint Jacques ne devinssent la proie de ces barbares du Nord. Il demanda au roi Sanche, en 961, l'autorisation d'entourer de fortes murailles, de fossés et de tours la ville et le temple du grand Apôtre. Dès qu'il eut obtenu cette autorisation il se mit à l'œuvre. C'était un homme dur et énergique. Il fit travailler non seulement les esclaves et ses vassaux, mais il soumit à de rudes corvées les prêtres et les personnes qui avaient droit d'en être dispensés. Il se permit contre tous des actes tellement tyranniques que le roi en fut averti et lui fit défendre de commettre des actes indignes de son ministère.

Sisenando se crut assez fort pour pouvoir tout faire impunément; il n'écouta ni avertissement ni ordre. Le roi fut obligé de se rendre en personne sur les lieux. Il fit enfermer l'évêque rebelle dans la citadelle et choisit, pour le remplacer, Rosendo que l'Église a mis au rang des saints (1).

Rosendo, parent de Sisenando, avait résigné les fonctions d'évêque de Mondenedo pour se retirer du monde et

(1) Bollandistes, *Vie de saint Rosendo*, 1er mars.

perfectionner son âme dans un couvent dont il était le fondateur.

Le roi, qui venait de le nommer, mourut; l'héritier du trône, encore mineur, et la régente sa tante firent tant d'instances, que Rosendo ne put résister à leurs prières et à leurs ordres; il finit par accepter l'évêché de Compostelle et les difficiles fonctions de lieutenant du roi en Galice.

Les Normands dévastaient le pays, il fallait arrêter leurs ravages et surtout les empêcher d'arriver jusqu'à Compostelle.

La réputation de sainteté de Rosendo était pour les troupes chrétiennes un plus grand encouragement que la meilleure épée. Dans un pays, et dans un temps où la foi était ardente, les soldats se sentaient forts, quand ils croyaient que les saints combattaient avec eux et que le ciel les protégeait.

Lorsque les Normands, après avoir dévasté les côtes de la Galice, débarquèrent, toute la population se leva en masse, à la voix de Rosendo, qui la conduisit à la victoire et cette victoire parut être une récompense que le Dieu des armées accordait aux vertus du saint prélat. En 967, Sisenando parvint à sortir de sa prison. La veille de Noël, il fit irruption dans l'église et se préparait à officier pontificalement lorsque Rosendo accourut étonné du bruit qu'il entendait. Il supplia Sisenando de cesser le scandale. Voyant ses sages conseils méprisés, il éleva la voix et d'un ton solennel et prophétique, menaça Sisenando des foudres célestes et lui prédit qu'il périrait de mort violente.

Sempiro (1) rapporte qu'en 968 les pirates du Nord

(1) *España sagrada,* t. XIV, c. 28.

avaient réuni cent vaisseaux et 8000 hommes. Il appelle *Gundered, Gudræd, leur chef* et donne à ce simple viking le titre de roi. Les Normands, qui aimaient à attaquer les contrées mal défendues et qui étaient bien informés, savaient que la Galice était en proie à l'anarchie féodale et que le royaume qui aurait eu besoin d'un roi fort n'était gouverné que par un enfant et une femme.

Ils ravagèrent le pays, et prenant goût au butin, ils convoitèrent les richesses de l'église de Saint-Jacques.

Après avoir rassemblé toutes leurs forces et pris toutes les mesures nécessaires pour le succès de leur entreprise, ils marchèrent sur Compostelle.

Sisenando ne manquait pas de courage. Il fit une levée générale de tous ceux qui pouvaient porter les armes, se mit à leur tête, et marcha à la rencontre de l'ennemi, auquel il livra bataille, près de Tornellas. Il combattit vaillamment, mais il périt atteint d'un coup de flèche. Cette mort violente fut regardée comme la réalisation de la prédiction de saint Rosendo.

La mort de Sisenando entraîna la déroute de son armée. Les Normands vainqueurs saccagèrent tout et remportèrent un immense butin. Ils firent un nombre considérable de prisonniers qui furent chèrement rachetés ou impitoyablement pendus.

La cruauté et les pillages des Normands soulevèrent partout une indignation si ardente que le peuple courut de toutes parts aux armes pour chasser les envahisseurs. Ceux-ci disparurent tout à coup ; ils s'étaient blottis dans les forêts.

Le comte Gonzalès Sanchez les traqua comme des bêtes fauves, et les força à en venir à une bataille ran-

gée. Il tua le fameux roi viking Gundered et remporta une victoire décisive. Le comte, aidé par des hommes de cœur, poursuivit les vaincus sans relâche, les surprit au moment où ils allaient s'embarquer, les mit en pièces, brûla leurs vaisseaux, et Sempiro va jusqu'à dire qu'il les massacra tous jusqu'au dernier homme.

C'est aller peut-être un peu loin. Si l'extermination des troupes normandes eût été complète on n'eût pas vu reparaître les vikings au mois de juillet 971 dans l'Espagne arabe.

Al-Hakem II était toujours en éveil; lorsqu'il reçut la nouvelle à Cordoue que les madjous s'étaient montrés en mer près des côtes de l'Andalousie, il prit des mesures aussi promptes qu'énergiques pour arrêter l'invasion au début. Son amiral reçut l'ordre de se rendre au plus vite à Almaria, de faire partir la flotte qui se trouvait dans ce port pour la mener à Séville et de réunir là toutes les escadres qu'il pourrait rassembler.

Dozy (1) présume que les écumeurs de mer intimidés par ces préparatifs, retournèrent dans leur patrie et que cette fois les habitants du littoral en furent quittes pour la peur. Il combat avec son érudition ordinaire l'opinion de Werleniff que cette expédition normande est la dernière dont il soit question dans les documents latins de l'Histoire d'Espagne.

Steenstrup répète dans deux passages différents que les Normands visitèrent seulement deux fois l'Espagne dans le dixième siècle (2).

Qui peut compter leurs invasions? Ils ne les comptè-

(1) *Recherches*, t. 2, p. 314.

(2) *Études préliminaires pour l'Histoire normande*, p. 242 et 340.

rent jamais. Ils n'avaient pas de but déterminé. Ils allaient, au hasard des tempêtes, à la recherche d'une riche proie et quand ils ne pouvaient pas la saisir d'un côté, ils se retournaient pour la saisir d'un autre.

Que l'on consulte les écrivains chrétiens et musulmans, qu'on étudie les textes arabes si bien interprétés par l'érudition moderne, et l'on comprendra la difficulté, l'impossibilité même de tracer d'une manière certaine leur itinéraire et de préciser les dates des invasions normandes accomplies ou tentées dans la péninsule.

Voici ce que nous trouvons dans une charte d'Alphonse V en date du 29 octobre 1024 : « Comme les péchés se multipliaient, la côte a été ravagée par les Normands. L'évêque de Tuy a été fait prisonnier avec son troupeau par les ennemis, lesquels ont tué ou vendu les habitants et réduit la ville à néant. »

Plus tard, le roi parvint à battre les Normands et à les expulser du royaume. Voyant le diocèse de Tuy *ruiné, souillé, déchu de son rang*, le roi réunit ce diocèse à celui de Compostelle.

Ferreras (t. IV, p. 398) raconte que Mahomet Almanzor, arrêté dans le cours de ses exploits par la résistance de Tuy, finit par s'emparer de cette ville et la démolit entièrement (*la demolio totalmento*). Ferreras ne parle pas des Normands.

Dozy s'exprime ainsi (1), après de savantes inductions tirées des dates et des textes divers. « Rien ne nous empêche de croire que la ville de Tuy a été saccagée par les Normands, vers l'an 1012. Nous osons ajouter qu'elle

(1) *Recherches,* t. II, p. 307.

fut saccagée par le célèbre viking norvégien Olaf, fils de Harold, qui régna plus tard sur sa patrie. »

Nous avons vu figurer partout le nom d'Olaf parmi les plus féroces vikings, avant qu'il ne prît place parmi les saints du Nord les plus vénérés.

Munch (1) rapporte qu'Olaf revint en Espagne qu'il quitta, après y avoir remporté des victoires, pour rentrer en Danemark.

Fut-il l'auteur du meurtre de l'évêque de Tuy ou la date de ce meurtre doit-elle être fixée à une autre époque?

D'après la saga, Olaf, vainqueur des *païens* (c'est-à-dire des musulmans), attendait dans la baie de Cadix un moment favorable pour traverser le détroit, lorsqu'il eut un rêve qui changea tous ses projets. Il eut en songe la vision d'un homme, dont l'aspect était majestueux, formidable et qui lui dit : « Retourne dans ton pays tu règneras *éternellement* dans la Norvège. »

Comme saint patron du pays, son règne sur les âmes dure toujours.

Ulf, qu'une saga représente comme un terrible viking, ravagea de nouveau la Galice et en rapporta un riche butin.

Dozy (2), en conférant ensemble les textes des sagas, de Saxon le grammairien et de l'*Historia compostellana*, fixe l'invasion d'Ulf entre les années 1048 et 1066.

Les chroniqueurs chrétiens et arabes n'ont raconté que les invasions considérables et ont négligé de faire

(1) *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum norvegicarum;* 1860, Christiania.

(2) *Recherches,* t. I, p. 331.

mention de toutes les invasions partielles, passagères ou avortées.

Une inscription du temps d'Alphonse III (dixième siècle) nous apprend qu'une forteresse fut élevée à Oviedo pour protéger le pays contre les pirates païens qui avaient coutume (*solent*) de ravager la côte. La chronique d'Iria dit que les Normands venaient souvent (*sæpe*) chercher leur proie dans la Galice.

Au milieu du onzième siècle et même au douzième, lorsque les invasions des vikings cessaient partout en Europe, elles continuaient à se produire en Espagne et semblaient y devenir plus fréquentes. Les Normands, même lorsque le christianisme eut adouci leurs mœurs, étaient trop habitués à vivre hors des régions glacées de la patrie et à rechercher les pays fertiles pour rompre tout à coup avec leur goût de vie errante et aventureuse.

Les Normands établis sous le beau ciel de France rêvaient encore des contrées lointaines : les uns l'Italie, la Grèce, la Syrie; les autres l'Espagne.

Adémar rapporte que Roger, chevalier venu de Normandie, arriva en 1018 en Catalogne avec quelques braves guerriers.

Il entra au service d'Ermecinde, qui gouvernait Barcelone comme régente pendant la minorité de son fils. Il se fit apprécier par son habileté et par son courage. Il combattit les Sarrazins, comme les vikings avaient combattu les chrétiens, avec la même audace et presque les mêmes procédés.

Il ne lui suffisait pas de répandre la terreur par des prodiges d'intrépidité, il exploitait encore l'épouvante

qu'inspiraient les barbares du Nord. On devait raconter des choses étranges de ces septentrionaux qui avaient jadis été anthropophages et qui passaient peut-être pour l'être encore.

Voici la traduction d'un passage d'Adhémar dont Marca (1) cite le texte extrait, dit-il, d'un manuscrit ancien.

« Item les Normands, conduits par Roger pour combattre les païens en Espagne, firent un massacre considérable des Sarrazins et leur reprirent un grand nombre de villes et de châteaux. Dès son arrivée, Roger imagina chaque jour, en présence du prisonnier, de faire mettre dans des chaudrons des quartiers de cadavres au lieu de quartiers de porc; on les apportait ensuite chez lui et il faisait semblant de s'en régaler. Les prisonniers, qui assistaient à ce spectacle étaient saisis d'horreur; on les laissait échapper pour aller raconter aux Sarrazins les monstruosités dont ils avaient été témoins.

« Si grande fut la terreur que ces nouvelles répandirent parmi les musulmans, qu'ils vinrent demander à Ermecinde de faire la paix et s'assujettirent à lui payer tribut. »

Si Roger avait la finesse des anciens vikings, il en avait aussi toute l'intrépidité. Ermecinde lui donna la main de sa fille qu'il avait méritée par ses exploits contre plusieurs princes musulmans, parmi lesquels Adhémar cite notamment Modjéhid, prince de Darna et des îles Baléares, le plus grand pirate de son temps, qui détruisit Pise en 1012 et fut longtemps maître de la Sardaigne.

(1) *Marca hispanica,* p. 529.

Roger avait une terrible épée. Un jour où il n'avait que 40 hommes avec lui, il fut assailli par 500 ennemis bien armés; il se défendit comme un lion, et après avoir terrassé plus de cent Sarrazins, il rentra dans le camp sans qu'on osât le poursuivre.

On n'est pas d'accord pour savoir quel était ce Roger. Marca (1) dit que son vrai nom devait être Richard qui, en 1008, était duc de Normandie. Dozy (2) pense que ce Roger d'Espagne était de la famille de Tuessi qui descendait d'un oncle de Rollon.

Parmi ses exploits, citons la prise de Barbastro. Les Normands avaient coupé les eaux aux assiégés qui furent forcés de se rendre. Ils trouvèrent dans la ville de grandes richesses, et leur amour du pillage trouva à se satisfaire. Les mauvais traitements ne furent pas épargnés aux musulmans quoiqu'ils fussent sortis sous la promesse d'avoir la vie sauve.

« On pourrait croire, dit Dozy (3), que les expéditions en Italie et la conquête d'Angleterre, qui eut lieu seulement deux ans après la prise de Barbastro, et enfin les croisades auxquelles les Normands prirent une large part, ne leur laissaient guère de loisir à combattre les Maures d'Espagne ; il n'en fut pas ainsi. Au commencement du douzième siècle, nous retrouvons les Normands dans la péninsule et l'un d'entre eux fonda même une principauté en Catalogne. »

Du temps de la conquête musulmane, au huitième siècle, la ville de Tarragone avait été entièrement ruinée.

(1) *Marca hispanica*, p. 429.
(2) *Recherches*, t. I, p. 355.
(3) *Recherches*, t. I, p. 374.

Le comte Béranger donna la ville au pape Urbain II pour qu'il la relevât de ses ruines. Malgré tous les efforts des papes, malgré leur appel au patriotisme catalan, l'herbe croissait partout, et les grands arbres vieillissaient au milieu des restes de murs écroulés. Nul n'osait tenter de rebâtir l'antique métropole, la capitale de la plus importante des trois provinces de l'*Hispania* des Romains.

L'archevêque Oldegaire finit par trouver un brave chevalier normand, Robert Burdes, qui consentit à faire l'entreprise de la résurrection de la cité antique.

Par acte passé le 14 mars 1128, l'archevêque donna en fief, sous la suzeraineté du pape, à Robert la province de Tarragone.

Les Normands avec l'ardeur qu'ils montrèrent tant de fois à détruire les villes, se mirent à l'œuvre pour relever celle qu'ils avaient promis de reconstruire.

Les vieux arbres déracinés servirent à bâtir de belles maisons. Les pierres brisées et couvertes de mousse firent place à de beaux marbres. La décoration des édifices nouveaux fut faite avec goût, et de solides remparts entourant la ville, la mirent en état de défense.

Après avoir présidé à la renaissance de Tarragone, Robert partit pour Rome et pour la France. Il voulait obtenir du pape la ratification de la donation faite par l'archevêque et recruter en Normandie des hommes pour repeupler la cité nouvelle.

Durant son absence il fut bien remplacé par Sybille sa femme, qui jeune, belle, énergique, la cuirasse sur le dos, une baguette à la main, parcourait les rues, veillant à tout, causant avec les soldats, recommandant sur-

tout pour éviter les surprises, d'être toujours prêts à repousser les attaques soudaines.

Les dangers pour les Normands ne devaient pas venir de ceux qui avaient intérêt à détruire la ville nouvelle, mais de ceux qui en avaient le plus désiré la reconstruction.

Le comte de Barcelone et l'archevêque, qui avaient sollicité Robert de faire renaître de ses cendres une cité qu'ils laissaient depuis si longtemps en ruines, ne la virent pas plutôt achevée, superbe et telle qu'ils l'avaient tant souhaitée, qu'ils se prirent du désir d'en ressaisir la possession, et regrettèrent la concession qu'ils en avaient faite à Robert. Ils lui suscitèrent des difficultés sans nombre, et trop longue serait à raconter l'histoire des moyens qu'ils employèrent pour délivrer l'Espagne des étrangers qu'ils y avaient installés eux-mêmes.

Les Normands, en se civilisant, n'avaient rien perdu de leur intrépidité et de leur humeur aventureuse, mais au lieu de combattre les chrétiens, ils étaient devenus les défenseurs du Christ ; ils brillèrent dans les croisades en Orient, et dans les guerres en Espagne contre les Sarrazins.

A leur retour de Terre-Sainte, les Normands racontaient à leurs compatriotes les splendeurs de la cour de Byzance, les merveilles d'un pays si différent des froides régions de leur patrie et le goût des pèlerinages et des croisades se répandait dans le Nord.

En 1103, Magnus-Nu-Pieds, roi de Norvège, périt dans un combat en Irlande, laissant ses États à ses trois fils. L'un d'eux, le roi Sigurd, est connu sous le nom de *Jorsalafani* (qui a été à Jérusalem). Il partit en 1107 pour la terre-sainte avec soixante vaisseaux et une petite armée.

Le voyage était long et il ne paraît pas que Sigurd fût désireux de l'abréger; il ne prit pas le chemin le plus court.

Les Normands s'arrêtaient volontiers en route; ils passèrent un hiver en Angleterre, et l'hiver suivant en Galice, que les Sagas appellent *Jakobsland* (la terre de Jacques). Le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle était toujours un des plus renommés du monde chrétien.

Sigurd, en abordant en Galice, demanda au gouverneur du district des vivres qu'il offrait de payer. Le gouverneur pouvait impunément manquer à ses engagements avec les pèlerins ordinaires, mais Sigurd, sous sa cuirasse de croisé, gardait un cœur de viking; trompé par le gouverneur, il le tua, s'empara du château et fit transporter sur les bâtiments les vivres et l'argent qui s'y trouvèrent.

En poursuivant son voyage sur mer, il rencontra des pirates sarrazins. C'était pour le Normand une bonne fortune. Il livra bataille aux pirates, leur prit huit vaisseaux et les poursuivit à terre jusqu'à la forteresse de Cintra qui appartenait aux Maures; il s'empara de la ville et il passa tous les musulmans au fil de l'épée *parce qu'ils ne voulurent pas se faire chrétiens.* C'était, nous l'avons vu, la méthode scandinave de conversion : le baptême ou la mort.

Sigurd s'arrêta à Lisbonne où il guerroya vaillamment, puis il se rendit à *Alcacer do val.* Les Maures furent traités par les croisés comme par des vikings païens. La ville fut pillée, détruite, et tous les habitants qui ne purent s'échapper par la fuite furent impitoyablement massacrés.

Le terrible Sigurd se remit en route. En naviguant vers le détroit, il rencontra une flottille de pirates sarrazins qu'il attaqua et mit en pièces.

Il avait appris que l'île de Formentara était occupée par des brigands maures. Des antres creusés dans les rochers et entourés de fortes murailles servaient de repaire à ces malfaiteurs. Nul n'osait se hasarder à aller leur reprendre leur proie dans ces lieux inabordables et bien défendus. Sigurd, dont la bravoure ne reculait devant aucun obstacle, fit traîner deux barques sur le haut de la montagne au bas de laquelle se trouvaient les grottes. Quelques braves se mirent dans les barques qu'on fit glisser à l'aide de gros câbles, puis les hommes se placèrent sur le mur des remparts. De là ils tirèrent des flèches contre les Maures fort effrayés de voir servir à l'attaque tout ce qu'ils avaient fait pour leur défense. Pour échapper aux flèches qui pleuvaient sur eux, les brigands se virent obligés de chercher asile dans une immense caverne creusée dans le rocher.

Les Normands descendirent une grande quantité de fagots qu'ils allumèrent à l'entrée du souterrain et les malheureux qui s'y étaient réfugiés furent tous étouffés ou brûlés.

Rarement les vikings primitifs saisirent plus belle proie ; ils trouvèrent là des trésors inouïs.

Ce serait curieux, mais trop long de raconter ici tous les épisodes de l'odyssée du roi Sigurd dans son voyage à très petite vitesse de Norvège à Jérusalem où il finit par arriver.

Les Normands croyaient pouvoir concilier leurs goûts de pillage avec les principes de leur foi nouvelle en

attaquant de préférence les ennemis du Christ. L'Espagne, à cette époque, était un des pays les plus florissants de l'Europe. Le beau ciel de l'Andalousie, les bords si fertiles du Guadalquivir, les merveilles d'art et les trésors accumulés dans les mosquées et les alcazars des Arabes étaient de puissants motifs d'attraction pour les Normands qui venaient, on ne savait d'où, et qui s'organisaient on ne sait comment.

Les musulmans les traitaient de *madjous* (païens) et ils traitaient les musulmans de *mécréants*. Les chrétiens septentrionaux regardaient comme une œuvre pie de piller, de massacrer les mahométans, de démolir ou d'incendier les alcazars et les mosquées.

L'amour du butin était si profondément enraciné chez les Normands qu'ils ne savaient pas s'arrêter en Espagne sur les limites des terres des mécréants. Si *de préférence*, ils attaquaient les princes mahométans, ils n'épargnaient pas toujours les princes chrétiens.

Un auteur fort érudit, Worsae (1) s'exprime ainsi : « Quoiqu'une ère nouvelle, l'ère chrétienne, eût commencé pour les rudes vikings, il arriva cependant que les Orcades produisirent encore, durant plus d'un siècle après la mort de Torfinn (2) des hommes qui n'étaient chrétiens que de nom et qui dans leur conduite étaient des vikings païens. Parmi eux, Sven Asleifsson, qui vivait au douzième siècle, dans la petite île de Goirsay au bord de Marialand, est en première ligne. Non seulement il prit une grande part aux nombreuses discordes et révolu-

(1) *Die Dänen und Normänner*, etc.; p. 151.

(2) Torfinn mourut en 1064; il figure avec son père, le iarl Sigurd-le-Gros, parmi les vikings célèbres.

tions dont les Orcades furent le théâtre, mais il fit aussi des expéditions de viking contre d'autres pays. Entouré d'une bande de quatre-vingts hommes, il passait l'hiver dans son château, vivant largement du butin qu'il avait acquis. Au printemps, après les semailles, il faisait des expéditions sur les côtes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Dans l'automne il retournait dans son île, afin de rentrer les blés; cela fait, il recommençait ses courses jusqu'à ce que l'hiver le forçât à les interrompre. »

Plusieurs vikings fils de rois ou de grands seigneurs, intrépides comme des héros, pillards comme des brigands, menaient la vie d'Asleifsson ; ils se réunissaient entre eux, pour être plus forts. Ils revenaient rarement deux années de suite dans la même contrée. Ils donnaient le temps au paysan de remettre en bon état les terres ravagées.

Un géographe arabe, cité par un auteur espagnol, Gayangos, après avoir donné des détails sur les madjous forts, hardis, très expérimentés dans la navigation, ajoute : « Les invasions de ces barbares étaient périodiques, elles avaient lieu tous les six ou sept ans. »

Sans nous arrêter à l'examen de cette assertion qui nous paraît discutable, sans réveiller toutes les questions soulevées sur les invasions des Normands en Espagne, nous emprunterons à Dozy, à qui nous avons fait tant d'emprunts de faits curieux, une page intéressante pour clore ce chapitre ; et nous donnerons son opinion sans la discuter. M. Dozy (1) parle d'un problème singulier qu'offre la littérature française du moyen âge. « Dans cette

(1) *Recherches sur l'histoire et la littérature d'Espagne au moyen âge*. Leyde 1860, t. II, p. 389.

littérature, dit-il, les chansons de geste du cycle carlovingien qui ont été composées dans la langue du Nord, roulent presque toutes sur les guerres contre les Sarrazins d'Espagne, c'est-à-dire sur un sujet qui, à ce qu'il semblerait, n'avait pour les hommes du Nord qu'un médiocre intérêt. A notre avis ce sont les Normands qui l'ont créée, comme en effet ils ont créé l'esprit chevaleresque et la poésie romantique. Pas plus que les Gaulois, les Francs n'étaient une nation poétique, mais les Normands l'étaient. Pour s'en convaincre, il suffirait à la rigueur de feuilleter la chronique de Normandie où l'esprit des sagas est encore très reconnaissable, mais on sait d'ailleurs que les rois et les chefs du Nord aimaient à s'entourer de poètes et que Rollon et ses successeurs, les *iarls* de Rouen, comme les appelle un auteur islandais, conservèrent cet usage. Ainsi c'est en Normandie que la poésie romantique, toute remplie de réminiscences scandinaves, toute empreinte de ce penchant pour une vie errante et aventureuse qui a toujours été inséparable du caractère normand, a pris naissance (1), c'est là que les chansons de gestes les plus remarquables, telles que *la Chanson de Roland* et la meilleure branche de *Guillaume au-court-nez* ont été composées, c'est là enfin qu'on devait s'intéresser, plus que dans aucune autre province du nord aux campagnes contre les Maures de la péninsule ibérique. »

(1) De l'ancien roman français et de l'influence exercée sur son développement par les Normands. *Mémoires de la société des Antiquités du Nord,* 1845-1849, p. 358.

## CHAPITRE XI.

### LES NORMANDS EN ITALIE ET EN SICILE.

Hasting à Luna, étrange histoire. — Les Normands Drengo et ses frères: comté d'Aversa. — Arrivée des fils de Tancrède de Hauteville en Italie; leurs combats pour et contre les Grecs, pour et contre le pape. — Guillaume Bras de fer. — Saint-Barthélemy de Normands. — Les chevaliers normands pris par les moines du Mont-Cassin. — Le pape, général d'armée, vaincu par les Normands. — Robert Guiscard devient duc des Pouilles et de la Calabre et Roger, son frère, grand comte de Sicile.

Nous avons vu les Normands paraître et disparaître dans les pays les plus divers. Leur audace enhardie par le succès ne connaissait plus de bornes. Un terrible viking, Hasting, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, après avoir rêvé la conquête de Londres et de Paris rêva celle de Rome. Sa bravoure était encore moins redoutable que l'infernale perfidie de ses stratagèmes.

Dudon de Saint-Quentin, le moine de Jumièges et d'autres chroniqueurs rapportent que Hasting commandait les Normands qui en 861 pénétrèrent dans la Méditerranée et ravagèrent les côtes d'Italie.

Le féroce viking n'était pas fort en géographie, il se crut arrivé à son but, lorsque après de longs détours, il aborda près de Luna (aujourd'hui *Luneggiano*). Cette

ville qui avait été florissante du temps des Étrusques, conservait au moyen âge des restes de son importance antique, et lorsque les Normands l'eurent aperçue, elle leur parut si magnifique qu'ils se figurèrent que c'était Rome.

A l'aspect d'une flotte étrangère qui entrait dans le port, les citoyens étonnés, dit le moine de Jumièges, barricadèrent la porte de la ville, fortifièrent les remparts et s'encouragèrent à la résistance.

Hasting, informé de leurs préparatifs de défense, jugea qu'il serait imprudent de vouloir s'emparer par la force de cette place, et qu'il était préférable d'y entrer par la ruse.

Une députation de Normands d'aspect pacifique et parlant l'italien demanda à voir le comte et l'évêque. « Nous sommes, dirent-ils, des étrangers venant de France et que la tempête a jetés sur vos bords. Nous vous demandons l'hospitalité que nous pourrons payer largement. » Comme l'orateur s'aperçut qu'on écoutait ces paroles avec méfiance, il ajouta aussitôt : « Notre chef, brisé par l'âge et la souffrance, est près de succomber à une longue maladie. Il voudrait recevoir le baptême avant de mourir, car il a appris en France à connaître et à aimer la religion chrétienne. »

L'évêque, à ces mots, écoute les étrangers avec plus d'intérêt et permet à leur chef de venir recevoir le baptême dans la cathédrale. La cérémonie fut faite avec pompe ; la foule était grande pour voir le prince inconnu. Hasting, vêtu d'un costume de pourpre bordé d'or, s'appuyait sur un bâton, et comme s'il avait peine à se tenir debout, il était soutenu par ses lieutenants.

Le lendemain on entendit des cris lamentables dans

tous les bâtiments de sa flotte, et la nouvelle de la mort du nouveau baptisé se répandit.

Des Normands vinrent trouver l'évêque et lui dirent : « Notre chef vient de mourir. Son dernier vœu a été de recevoir la sépulture dans le temple où il a eu le bonheur de recevoir le baptême. »

« Il a légué de grandes richesses à votre cathédrale, afin d'obtenir des messes et des prières pour le repos de son âme. »

La demande fut faite d'un air si naturel que l'on crut devoir satisfaire le pieux désir du mourant. L'évêque voulut lui-même présider à la cérémonie funèbre. Il fut permis aux étrangers de se procurer des vivres, mais il leur fut défendu d'entrer dans la ville armés. Plusieurs obtinrent l'autorisation de porter ou d'accompagner le corps à l'église et d'assister aux funérailles. Plusieurs sans permission se répandirent dans les rues ou pénétrèrent dans la cathédrale. Tous avaient mis la cuirasse sous la tunique et étaient munis d'armes cachées.

L'évêque en personne officie; la foule est à genoux. Tout à coup le drap d'or qui couvre le cercueil se soulève, Hasting se dresse tout armé, s'élance sur l'évêque et le comte, les tue, appelle les Normands qui, au signal donné, apparaissent de tous côtés avec des armes terribles. « Ensuite, dit le moine de Jumièges, lui (Hasting) et les siens assouvissent à l'improviste sur le petit peuple leur fureur de loups dévorants; la maison de Dieu devient le théâtre des crimes commis par son fatal ennemi, les jeunes gens sont massacrés, les vieillards égorgés, la ville dévastée et les remparts rasés jusque dans leurs fondements. »

L'aventure est-elle vraie? Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Les stratagèmes de cette nature étaient dans le goût des vikings et nous en citerons d'analogues. Un Normand chrétien nous fournira dans ce même chapitre l'exemple d'un stratagème imité de Hasting.

Les chroniques d'Italie ne racontent pas la prise de Luna, mais il existe une tradition, une légende qui attribue la ruine de cette ville à une romanesque aventure de mort simulée.

Il y avait une fois, dit-on, une jeune et belle impératrice qui aimait le prince de Luna. Elle feignit de tomber malade, puis de mourir. On l'enterra comme si elle eût été morte, mais elle ressuscita pour aller rejoindre le prince son amant. Son mari, l'empereur, finit par apprendre la vérité, et, pour se venger, il s'empara de Luna qu'il rasa complètement.

Ceci ressemble à du pur roman. Le récit du moine de Jumièges est au contraire confirmé par de nombreux auteurs, et plein de détails qui lui donnent un caractère historique digne de foi.

Les Normands et Hasting avaient trop bien réussi à Luna pour ne pas désirer de réparer leur méprise en allant à la recherche de Rome.

Ils prirent des renseignements sur la route qu'ils avaient à suivre et sur la longueur du chemin qui leur restait à faire. Ils rencontrèrent un pèlerin qu'ils interrogèrent et qui leur dit: « Voyez-vous ces chaussures que je porte sur le dos et celles que j'ai aux pieds? elles étaient également neuves à mon départ à Rome, et le voyage est si long qu'aujourd'hui elles sont tout usées. »

Suivant leur habitude de ne pas s'opiniâtrer dans les difficiles entreprises, et de rechercher plutôt le butin que la gloire, l'idée de la conquête de Rome fut abandonnée, et de longues années s'écoulèrent avant la réapparition des Normands dans ces contrées.

Au onzième siècle, les Lombards, l'empereur d'Orient, l'empereur d'Allemagne, les Arabes et des princes divers se partageaient et se disputaient les petits États de l'Italie.

Les Grecs possédaient les duchés de Naples, de Gaëte, de Sorrente et d'Amalfi ; les Lombards, les principautés de Salerne et de Bénévent. Les Grecs ne faisaient aucune difficulté de s'allier avec les Arabes pour recouvrer les Pouilles et la Calabre qui leur avaient été enlevées.

Les Normands, établis en France depuis plus d'un siècle, étaient devenus de fervents chrétiens. Ils avaient cependant conservé quelques goûts de leurs ancêtres, surtout l'humeur voyageuse et la passion des aventures lointaines.

Parmi les Occidentaux, qui aimaient les pèlerinages, les descendants des vikings furent ceux qui fournirent le plus de pèlerins pour la terre sainte. Ils partaient en nombreuse compagnie, traversant la France et l'Italie en demandant l'aumône aux fidèles, et si la charité ne venait pas à leur secours, ils n'hésitaient pas à se servir de l'épée pour se procurer des vivres. Les villes de Naples, d'Amalfi, et de Bari entretenaient un grand commerce avec la Syrie, les pèlerins usaient souvent des vaisseaux de ces villes italiennes pour venir visiter, à leur retour de Jérusalem, le mont Cassin et le mont Gargano, ou mont des Anges, célèbres par les miracles qui s'y étaient opérés.

En 1016, une flotte de Sarrasins composée de 20,000 hommes abordait à Salerne, insultant la ville et exigeant une contribution militaire. Salerne, était une cité importante et charmante où les plaisirs étaient plus recherchés que la gloire, et les habitants efféminés plus disposés à fuir devant l'ennemi qu'à le combattre.

Quarante pèlerins normands, revenant de la terre sainte, la barbe longue, l'escarcelle à la ceinture, s'étaient arrêtés à Salerne où régnait Gaimar III, l'un des chefs lombards les plus puissants. Ce prince fit bon accueil aux étrangers dont le grand air lui avait plu.

Les pèlerins, quittant le bourdon pour l'épée, raniment le courage de la population affolée, fondent sur les Sarrasins avec une telle impétuosité qu'ils en font un horrible carnage et les mettent en fuite.

Gaimar voulut récompenser leur bravoure (*mès*, dit la chronique d'Aimé, *li normands non voulaient prendre mérite de deniers de ce qu'ils avaient fait pour lo amor de Dieu.*

Le prince de Salerne chercha vainement à retenir ces braves à sa cour ; ils promirent seulement de recruter des chevaliers normands et se chargèrent de présents pour leur duc, notamment de riches étoffes en soie brodées d'or et d'argent.

Le duc Richard II, dit *le Bon,* avait d'autres idées que d'envoyer ses braves dans les pays lointains; il trouvait l'emploi de leurs services en France et en Angleterre.

Osmond Drengo, apprenant que sa fille avait été deshonorée et abandonnée par Guillaume de Reportel, qui, en qualité de favori du duc, se croyait tout permis,

va le trouver, et en présence du duc lui-même, tue le séducteur.

Pour se dérober à la colère de Richard, il prit la fuite et partit pour l'Italie avec ses trois frères Rainolfe, Raoul et Anquetil de Quarrel, deux neveux, et quelques amis. Ils s'établirent en arrivant sur le mont Gargano; ils étaient environ cent cavaliers et ils offrirent leur épée à ceux qui en auraient besoin.

Un des plus riches seigneurs de l'Apulie, nommé Mélo, vint les trouver. Il avait conçu le projet de délivrer le pays du joug des Grecs et de l'autorité tyrannique des *Catapans* ou gouverneurs nommés à Constantinople. Il engagea les Normands à entrer dans une ligue qu'il négociait avec Gaimar, prince de Salerne, de Bénévent et de Capoue, pour l'expulsion des Grecs des Pouilles et de la Calabre.

Les débuts de la campagne furent heureux, mais la fin fut déplorable pour ceux qui l'avaient organisée.

Mélo s'était rendu maître des Pouilles, mais après des succès et des revers, une grande bataille fut livrée au mois d'octobre 1019 entre les Grecs et les Lombards, qui furent battus. Osmond resta parmi les morts, Mélo s'enfuit en Allemagne où il mourut. Le beau-frère de Mélo, Datto, voulut organiser une nouvelle ligue, mais une trahison le fit tomber dans les mains des Grecs qui le jetèrent dans la mer, enfermé dans un sac avec un singe, un coq et des serpents.

Les Normands, loin d'être découragés, ne cherchèrent qu'à se venger par des prodiges de valeur. L'empereur d'Allemagne, qui les appréciait, leur confia la garde des neveux de Dalto et les admit sous ses drapeaux. Pandol-

phe IV, prince de Capoue, était parvenu à s'emparer par surprise de la ville de Naples. Entre Naples et Capoue se trouvait le petit château d'Aversa, dont les Normands s'étaient emparés. Sergius, chef des troupes vaincues par Pandolphe IV, se retira à Aversa, auprès de Rainolfe, qui avait remplacé son beau-frère Drengo, mort en combattant.

Sergius parvint à se procurer assez d'argent pour acheter le secours des Normands, qui marchèrent avec lui contre le prince de Capoue, et parvinrent à lui faire rendre Naples.

Pour prix de leurs exploits, le duc de Naples confirma leur possession du territoire d'Aversa qu'il érigea en comté, et Rainolfe reçut l'investiture et le titre de comte. Le comte d'Aversa prit ainsi rang parmi les grands seigneurs d'Italie et épousa la veuve du duc de Gaëte.

Rainolfe fit appel aux Normands de France et leur fit représenter l'Italie comme un pays enchanté. *C'est*, dit un vieux chroniqueur, *la terre qui mène lait et miel et tant de belles choses.*

Il arriva tant de guerriers de Normandie que la ville d'Aversa acquit une véritable importance.

Parmi les Normands à qui de hautes destinées étaient réservées en Italie et dont les étonnantes aventures sont historiques, les plus illustres sont les fils de Tancrède de Hauteville, près de Coutances. C'était un gentilhomme pauvre, ce Tancrède, et il avait douze enfants. Six se décidèrent à aller en Italie chercher fortune avec leur épée; ils se nommaient Drogon, Humphroy, Guillaume Bras-de-fer, Hermant, Robert surnommé Guiscard (le

rusé) et Roger. Partis de France sans argent, durant leur long voyage, trop fiers pour demander l'aumône, ils vivaient en vrais vikings du fruit de leurs brigandages, *militariter lucrum quærentes.*

Gaimar IV, prince de Salerne, leur fit bon accueil à leur arrivée.

Ils furent suivis de près par Guillaume de Montreuil, Ernaud de Grandmesnil et tant d'autres Normands qu'ils comptèrent dans l'armée des Lombards. Les Grecs qui avaient pu les juger à leurs dépens, les empruntèrent à Gaimar pour les aider à conquérir la Sicile dont les musulmans étaient maîtres depuis deux siècles. Trois cents chevaliers normands suffirent pour forcer les portes de Messine. Syracuse opposait aux Grecs une vigoureuse résistance. Le gouverneur de la ville, dans une sortie, avait mis les Grecs en déroute ; Guillaume marche vers le gouverneur, le pourfend de part en part d'un si terrible coup d'épée que cet exploit lui valut le surnom de *Bras-de-fer*. Les vaincus, grâce à lui, forcèrent Syracuse à se soumettre.

Le général des Grecs, Maniacès, s'était servi de la bravoure des Normands, mais il fut injuste et dur envers eux; il les blessa dans leur amour du pillage, en leur refusant leur part du butin, et dans leur orgueil, en faisant fustiger ceux qui osèrent se plaindre.

Les Normands furent assez habiles pour s'évader de son armée, et franchir le détroit de Messine. Ils résolurent de donner rendez-vous à leurs amis pour le jour de Noël 1041 dans la ville d'Aversa. Ardouin ne manqua pas de se joindre à eux. Ardouin était lombard, mais il avait partagé les dangers des Normands dans leur

expédition en Sicile, et comme eux, il avait en horreur Maniacès qui lui avait fait donner des coups de bâton en présence de ses soldats. Il fut décidé qu'on organiserait une attaque sérieuse contre l'empereur d'Orient, et qu'on chercherait à se rendre maître de toutes les possessions des Grecs en Italie.

Les Normands choisirent douze chefs qu'ils nommèrent comtes. Avec une petite armée de 1200 hommes, ils parvinrent à prendre d'assaut Melfi et à s'emparer de Venosa, d'Ascoli et de Lovello.

Les Byzantins, toujours malheureux en Sicile, l'abandonnèrent pour venir défendre les Pouilles.

Fier de commander une armée de 60,000 hommes, Drokean, qui avait remplacé Maniacès disgracié, avant d'écraser une poignée de braves, fit dire aux Normands qu'il leur donnait l'ordre d'évacuer toute l'Italie.

Les Normands répondirent : « Nous sommes trop loin de notre patrie pour y pouvoir rentrer. Nous ne sommes pas venus ici pour nous en faire chasser. Si vous ne nous attaquez pas, c'est nous qui vous attaquerons » et pour clore sa harangue, le Normand Hugues Tubory déchargea un coup de poing si bien appliqué sur la tête du cheval du héraut, que l'homme et l'animal roulèrent à terre. On releva le héraut, on le ranima, on lui donna un autre cheval, et il partit effrayé de la vigueur surhumaine de ces guerriers inconnus.

Les Normands attaquèrent séparément les divisions diverses de l'armée grecque et les battirent successivement l'une après l'autre.

Drokean voulut prendre sa revanche de si nombreux échecs.

Le jour de la bataille, Guillaume Bras-de-fer qui était malade, se fit porter sur une colline pour être spectateur du combat. Lorsqu'il vit ses soldats plier sous le nombre de leurs ennemis, la colère lui donna des forces, il s'arma, se jeta dans la mêlée, tua un des généraux de l'empereur et remporta la victoire quand on croyait qu'elle était perdue.

Les chevaliers normands, afin de se ménager le concours des Lombards, proposèrent à Atenolfe, frère du prince de Bénévent, de se mettre à leur tête, et grâce à leur valeur, Atenolfe triompha du général grec qu'il fit prisonnier. Il n'eut rien de plus pressé que de le mettre en liberté, moyennant une rançon dont il tira seul tout le profit.

Cette cupidité les dégoûta de leur chef qu'ils remplacèrent par Argyre, fils de Mélo.

L'empereur de Constantinople appréciait tellement la bravoure des Normands, qu'il eut recours à eux après la défection de l'armée de Maniacès.

Ce général Maniacès, après avoir été disgracié et exilé, avait été rappelé à la cour et mis à la tête d'une armée dans les Pouilles. Il fut atteint d'une nouvelle disgrâce; le patrice Pardo fut envoyé en Italie pour lui retirer son commandement et lui demander compte de sa conduite. Maniacès le fit poignarder et se fit proclamer souverain indépendant.

L'empereur, pour le combattre, s'adressa aux Normands toujours disposés à prêter leur épée au plus offrant, et charmés dans cette circonstance de se venger de Maniacès qui avait été brutal envers eux.

Guillaume se faisait une joie de le provoquer et de

se battre avec lui, mais tout à coup Maniacès disparut de l'Italie, franchit l'Adriatique, et partit pour aller détrôner l'empereur à Constantinople. Il fut battu et tué avant d'arriver dans cette ville où sa tête fut envoyée comme un trophée.

Les Normands se sentirent assez forts pour former un État indépendant dans l'Italie divisée en tant de petits États soumis à des princes divers.

Une grande assemblée fut convoquée à Matéra en septembre 1043; là se réunirent le prince de Salerne et les principaux Normands : Guillaume Bras-de-fer, et ses frères, Rainolfe, comte d'Aversa, Pierre, Rodolphe, Gauthier, Tristan, Hugues Tudebœuf, Ranfroy, Haval et Ardouin le Lombard naturalisé normand.

Le pays conquis fut divisé en douze comtés. Chaque comte possédait sa forteresse et exerçait une puissance souveraine dans son district. Cette petite monarchie féodale, qui s'implantait entre deux grands empires, devait être fortement unie, car elle n'avait pour se soutenir que l'épée de quelques braves. Guillaume des Pouilles nous raconte que la ville de Melfi était le lieu des réunions générales. Là se trouvait la forteresse la plus importante, et chaque comte possédait dans la cité une maison et un quartier qui lui étaient propres, mais tous avaient le droit de jouir des remparts restés indivis. C'est à Melfi qu'ils s'assemblaient pour se concerter, pour discuter les affaires communes, et délibérer sur leurs entreprises. Ils avaient élu pour chef, Guillaume Bras-de-fer; ils lui conférèrent le *gonfalon du commandement et le droit de gouverner par la verge de la justice*. C'était, lit-

on dans une charte, *un lion en guerre, un agneau dans le monde, un ange dans le conseil.*

L'Empereur Henri III accorda à Guillaume le titre de duc des Pouilles et l'investiture. Il fit la même concession à Drogon frère et successeur de Guillaume; il étendit de plus sa possession dans le territoire de Bénévent.

Les douze comtes étaient toujours l'épée à la main, se battant tantôt pour les Grecs, tantôt pour les Latins, et faute de mieux, se battant parfois entre eux.

La cour de Constantinople s'inquiétait de la présence de ces Normands en Italie ; elle leur fit des propositions et voulut les attirer sur la frontière de la Perse. L'Italie convenait trop aux douze comtes et la cour de Byzance leur inspirait trop de méfiance pour accepter ses offres pressantes. Alors les Grecs résolurent de se défaire par la trahison de ces étrangers qu'ils ne pouvaient chasser les armes à la main ni déloger par les promesses les plus brillantes.

Une conspiration fut organisée par le duc de Bari et l'empereur d'Orient pour faire poignarder tous les Normands le même jour. Malgré l'habile perfidie avec laquelle ce complot fut conçu, plusieurs Normands parvinrent à échapper au massacre général. Leur chef Drogon fut une des victimes les plus regrettées; il fut assassiné par un traître, pendant qu'il priait à l'église de Saint-Laurent de Montoglio. Il eut pour successeur, comme chef des Normands son frère Humphroy. Robert Guiscard et le comte d'Aversa lui envoyèrent des renforts pour remplacer les pertes éprouvées.

Les Normands mêlaient à leur dévotion des habitudes de vikings païens. Dans leur amour du pillage, ils ne

respectaient ni les trésors des couvents ni les domaines du pape. Léon d'Ostie raconte le mal qu'ils firent au célèbre monastère du Mont-Cassin; ils le dépouillèrent sans scrupule de ses biens et de deux forteresses.

L'abbé, désespéré de ne pouvoir se mettre à l'abri de l'attaque de ces aventuriers, songeait même à transférer son couvent au delà des monts.

Un chef des Normands, qui, tout en pillant souvent le monastère, partageait la vénération inspirée par ce sanctuaire fameux, s'arrêta un jour pour y faire sa prière. Il était accompagné de soldats; tous laissent leurs chevaux et leurs armes à la porte de l'église, ils entrent et se mettent dévotement à genoux devant le grand autel.

Les serviteurs du couvent, après avoir été fort effrayés de l'apparition des terribles guerriers, se rassurent en les voyant désarmés. Ils s'avancent sans bruit, prennent les chevaux et les armes, ferment solidement les portes et sonnent la cloche d'alarme. Tous les habitants accourent et accablent de traits les Normands qui invoquent en vain l'inviolabilité du lieu et le droit d'asile, accordé aux églises. Quinze hommes sont tués, et leur chef, mis en prison par les moines, n'obtient sa liberté qu'en restituant comme rançon toutes les possessions enlevées à l'abbé du Mont-Cassin.

Le pape Léon IX, fatigué du voisinage d'étrangers qui s'implantaient en Italie et ne reculaient devant aucun brigandage, résolut de les chasser du pays. Pour former une armée, il s'adressa d'abord à Henri III, empereur d'Allemagne, comme au protecteur de l'Église, et obtint de lui seulement cinq cents gendarmes. Les Apuliens, les Campaniens, les habitants de la Marche d'An-

cône et ceux du patrimoine de Saint-Pierre répondirent à la voix du pape, qui prenant lui-même le commandement de l'armée, allait combattre avec l'aide de Dieu des hommes pour qui rien n'était sacré. Les Grecs vinrent grossir l'armée pontificale qui se trouva nombreuse, mais mal commandée, n'ayant pour général que le Saint-Père.

On eut beau faire observer à Léon IX que le vicaire de Jésus-Christ ne pouvait se servir que des armes spirituelles, que sa main n'était pas faite pour tenir le glaive, mais pour bénir; le pape persista dans sa résolution de commander l'armée et de combattre en personne.

Les Normands, ne se souciant pas de lutter contre ce saint adversaire, *mandèrent*, dit la chronique d'Aimé, *messaige à lo papa, et cherchoient paix et concorde, et promettoient chascun an de donner cens et tribut à la sainte Église.*

Le pape, sourd à toutes les propositions, exigeait l'évacuation complète de l'Italie, de gré ou de force, par les aventuriers étrangers.

Les troupes envoyées au pape par l'empereur, secrètement averties que la désertion serait impunie, diminuèrent en route et bien peu de soldats arrivèrent à Rome.

« L'armée papale contre les Normands, dit le curé de Manneval, était composée de mauvais garçons, de criminels, de bannis de l'Empire. »

Il s'y trouvait aussi des ecclésiastiques, qui, en dépit des prohibitions des conciles, croyaient pouvoir se battre dans une armée qui avait pour chef un pape donnant l'exemple.

Humphroy, duc des Pouilles, attaqua les troupes alle-

mandes commandées par Garnier, et Richard de Quarrel, comte d'Aversa, les troupes italiennes commandées par Rodolphe.

Robert Guiscard, à la tête d'une troupe de Calabrais, formait le corps de réserve.

L'armée normande ne comptait que 3.000 hommes et l'armée papale était quatre fois plus forte.

Richard battit sans peine les Italiens. Les Allemands opposèrent plus de résistance et auraient triomphé du duc des Pouilles, si Richard et Robert Guiscard n'avaient réuni leurs efforts contre eux et ne leur avaient arraché la victoire que déjà ils croyaient tenir.

Le pape vaincu alla chercher asile à Civitella. Les Normands coururent après lui et l'assiégèrent dans cette ville forte. Les habitants de Civitella, pour éviter d'être pris d'assaut par les Normands, mirent le pape à la porte.

En voyant repousser hors des remparts le vicaire de Jésus-Christ, sans arme, humilié, vaincu, les Normands, oublièrent la guerre redoutable qu'il leur avait faite pour ne se souvenir que de son caractère sacré de vicaire de Jésus-Christ ; ils tombèrent à ses genoux en demandant l'absolution de leurs fautes, sa bénédiction apostolique et lui rendirent hommage de toutes les possessions qu'ils avaient acquises ou qu'ils pouvaient acquérir.

A ce spectacle inattendu, Léon IX se sent attendri ; il déplore le sang qu'il a fait couler et qu'il aurait dû épargner ; ses paroles émues touchent les Normands, qui ramènent triomphalement le vaincu ; le duc des Pouilles l'accompagne dans le Bénévent et le pape le prie de venir le chercher lui-même lorsqu'il rentrerait à Rome.

Le pape ne pouvait se pardonner cette guerre inutile

et le sang versé; il chercha à montrer son repentir par ses austérités et ses vertus. Il confirma aussi aux Normands es investitures faites par l'empereur et leur alloua toutes les terres qu'ils pourraient conquérir dans la Calabre. Le traité eut un effet considérable : le royaume de Naples resta ainsi pendant sept siècles un fief de Saint-Pierre.

Les fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume Bras-de-fer, Drogon et Humphroy ne sont pas ceux dont la vie est la plus étonnante; les plus jeunes, Robert Guiscard et Roger furent les plus fameux.

Dès que Robert fut en âge de porter les armes, il partit avec quelques Normands pour aller rejoindre son frère en Italie.

Dans cet homme, qui fut un des plus grands capitaines de son temps, il y a du viking et du chevalier français. Jamais viking ne commit des pillages et des brigandages avec plus d'impudence et d'audace. Frappé d'excommunication par le pape, il savait toujours par des actes héroïques et chevaleresques se faire absoudre de ses vols et de ses crimes.

Pendant qu'il guerroyait dans les Pouilles, un jour les vivres viennent à lui manquer; il réunit une soixantaine d'hommes qui connaissaient bien la Calabre et leur dit : « Il n'est glorieux pour personne de se laisser mourir de faim. Les vivres nous font défaut, c'est aujourd'hui jour de fête; les Calabrais ont passé le temps à boire et à manger; ils doivent être ivres morts; la nuit est obscure, déguisons-nous en paysans, mais soyons bien armés. » Ils se glissent sans bruit parmi les Calabrais endormis; à la faveur des ténèbres, ils ramassent un butin considérable. Lorsque le jour parut, les Calabrais s'apercevant

qu'ils ont été pillés s'arment et se précipitent à la poursuite des pillards nocturnes.

Les Normands ont l'air de fuir comme des voleurs, mais tout à coup Robert se retourne comme un héros, pousse le cri de guerre, met en ordre ses soldats, fond avec impétuosité sur ceux qui les poursuivent et les oblige à fuir à leur tour; il leur tue beaucoup d'hommes, leur fait beaucoup de prisonniers, leur prend assez de chevaux pour que tous ses compagnons et lui soient bien montés. Ils étaient partis 60 fantassins, ils revinrent 60 cavaliers. Ils apportèrent la joie et des vivres au camp.

Quand l'argent abondait, Robert était généreux; quand l'argent manquait, tous les moyens lui étaient bons pour s'en procurer.

Voici un fait qui s'est passé en 1066. Robert savait qu'un Calabrais nommé Turra, homme honnête et considéré, possédait des trésors. Il lui demande une entrevue, se rend chez lui et quand ils sont seuls, quoique Turra fût d'une taille colossale, il le saisit à bras le corps, le renverse, le livre à ses soldats et ne le remet en liberté que moyennant une forte rançon. Plus tard il éprouva un remords de cet acte de bandit, et rendit Turra plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

La terreur qui précédait Guiscard partout où il allait avec ses braves Normands lui faisait ouvrir les portes des villes qui voulaient échapper au pillage en payant tribut, c'est ainsi qu'il entra dans les quatre villes les plus importantes de la Calabre.

Voici un fait raconté par les plus sérieux historiens (1)

(1) Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. V. — Gauthier d'Arc, *Histoire des conquêtes des Normands en Italie*, p. 178.

et qui est une imitation du stratagème de Hasting à Luna.

Robert Guiscard n'avait pu pénétrer de force dans la citadelle de Malvito, qui résistait à toutes ses attaques. Les moines bâtissaient souvent des couvents en Italie dans les forteresses qui les protégeaient. Guiscard fait dire à l'abbé du couvent situé dans la place qu'un de ses capitaines en mourant avait exprimé le vœu d'être enterré dans sa chapelle. Les moines laissent entrer le corps couvert d'un drap mortuaire et porté par quelques hommes sans armes. Au milieu de la cérémonie funèbre, le mort vivant se redressa tout armé et distribua à ses amis des armes cachées sous le drap. L'attaque fut si imprévue et si terrible que les moines et la foule épouvantée n'eurent rien de plus pressé que de fuir, laissant le temps à Guiscard de se faire ouvrir les portes.

Le comte Humphroy qui était devenu duc des Pouilles vint à mourir en 1056, laissant à son frère Robert le gouvernement de ses États et la tutelle de ses trois enfants : le comte Abailard, Hermant et Robert, comte de Lauretillo. Humphroy avait épousé la sœur de Rainolfe, comte d'Aversa.

Les funérailles eurent lieu avec une grande pompe au monastère de Venosa. Guiscard vit bientôt que la tutelle des trois mineurs serait une charge embarrassante pour lui. On parlait de faire le partage de la fortune paternelle entre les trois frères qui avaient des amis différents. Pour couper court à toutes les difficultés, Guiscard envoya ses neveux à Constantinople et se fit sacrer duc des Pouilles et de la Calabre par un archevêque. Il prit la couronne ducale à un rang de perles et de joyaux, et revêtit le manteau de couleurs variées fourré d'hermine. Il

notifia, dans un fin langage, son avènement comme successeur de son frère Humphroy, disant qu'il ne reconnaissait de maître que Dieu, et que celui qui voudrait lui en imposer un autre apprendrait à ses dépens ce que valait son épée.

Roger, dernier fils de Tancrède de Hauteville, était trop fier de la célébrité de ses frères pour ne pas aller partager leurs périls et leurs gloires. Aussi, dès que son âge le lui permit, il se hâta de partir pour l'Italie avec trois autres frères Guillaume, Manget et Geffroy que suivirent plusieurs parents et amis.

C'était un très beau, très aimable et très gai jeune homme que ce Roger. Il était d'une intrépidité extrême, mais il avait un défaut : un esprit bien prononcé d'insubordination qui le rendait peu facile à conduire.

Guiscard fit bon accueil à Roger et se hâta de mettre son courage à l'épreuve. Il l'envoya avec soixante cavaliers apaiser une révolte en Calabre. Roger pour se reconnaître dans le pays planta l'étendard normand sur un monticule. A l'aspect de ce drapeau redouté, l'épouvante se répand partout; tous les villages sont désertés, et les tributs sont apportés à Roger qui envoie l'argent à son frère.

Roger, rappelé dans les Pouilles, trouva les environs de la ville de Reggio, qu'il voulait prendre, complètement dévastés à son approche. Il osa, avec trois cents hommes, traverser tout le pays insurgé et rapporta des vivres en abondance.

Guiscard voyant que son frère se faisait trop de partisans par sa générosité, diminua sa solde pour diminuer ses largesses. Roger n'était pas homme à souffrir ce qu'il regardait comme un affront; il abandonna aussitôt Guis-

card pour se rendre auprès de son frère Guillaume, comte de Principato. Guiscard, irrité de la défection de Roger marcha contre lui et l'obligea à fuir à son approche.

Ce fugitif, qui devait être le fondateur d'une dynastie de rois, fut réduit pour vivre à faire le métier de brigand. Il volait, et son écuyer Blettine était d'une adresse extrême dans tous les genres de vol, surtout dans le vol des chevaux. Malheur aux marchands des environs de Melfi! par force ou par ruse, ils étaient tous dévalisés.

Plus tard lorsque Roger, de brigand, devint un prince célèbre, loin de recommander à son biographe Gaufred Malaterra de cacher certaines tristes aventures, il lui dit de les raconter toutes pour faire connaître à la postérité qu'il était parti de bien bas pour arriver bien haut.

Les Normands violaient si impudemment les lois de l'Église qui défendent le meurtre et les vols, qu'ils encoururent les foudres de l'excommunication, et dans les Décrétales ils sont traités : d'*inhumains*, d'*horribles*, de *haïssables*, d'*infâmes*.

Robert, qui était au fond dévot quoiqu'il agît souvent comme un viking païen, craignit pour son salut et trouva que sous tous les rapports religieux et politiques il valait mieux avoir le pape pour lui que contre lui. Il demanda à Nicolas II une entrevue qui lui fut accordée. Elle devait avoir lieu à Melfi.

Guiscard alla au-devant du pape et l'attendit sur la frontière de ses États pour lui servir d'escorte et lui rendre tous les honneurs. La réconciliation fut complète, et l'excommunication levée. Le duc Robert reçut l'investiture des Pouilles et de la Calabre qu'il avait conquise et de plus l'investiture anticipée de terres qu'il

pourrait enlever aux musulmans maîtres de la Sicile.

Richard, comte d'Aversa et l'ami de Guiscard, obtint la concession de Capoue, s'il parvenait à s'en emparer.

Les deux chefs normands se déclarèrent hommes-liges du pape, s'engagèrent à lui payer une redevance à perpétuité et lui promirent des troupes auxiliaires pour combattre ses ennemis.

Les Normands, qui auraient difficilement pu rompre avec leurs habitudes de pillage, reçurent du pape la permission de piller des seigneurs pillards qui, malgré tous les efforts du souverain pontife, désolaient par leurs brigandages les environs de sa capitale. Parmi les plus indociles et les plus redoutés figuraient le comte de Tusculum, et Girard, comte de Gallizi. Celui-ci ne se fit aucun scrupule d'arrêter un jour pour les voler l'archevêque d'York et un seigneur anglais qui l'accompagnait.

Si Guiscard n'avait nulle honte d'exercer le brigandage, il avait surtout l'ambition de s'élever au rang des grands princes. Il avait épousé une femme très riche, Alvarède, dont il avait eu un fils Bohémond, qui obtint plus tard la main de Constance de France et le duché d'Antioche. Guiscard fit rompre pour cause de parenté son mariage avec Alvarède, et sollicita la main de Sikelgayte, l'aînée des filles du prince Gaimar et la sœur de Girulfe, prince de Salerne; celui-ci refusa d'abord son consentement, en disant que sa sœur ne se ferait pas aux mœurs normandes. Guiscard tenait trop à une alliance princière pour ne pas insister et forcer le prince de Salerne à céder. Il était beau et plaisait aux femmes quoiqu'il aimât mieux faire la guerre que de leur faire la cour. Voici le portrait que fait de lui

Gibbon. « Sa stature excédait celle des hommes les plus grands de son armée ; son corps avait les proportions de la beauté et de la grâce... Il avait le visage vermeil, de larges épaules, de longs cheveux et une longue barbe couleur de lin, des yeux très vifs, et sa voix, comme celle d'Achille, inspirait l'effroi et la soumission au milieu du tumulte des batailles. »

Sykelgayte accepta sa main avec plaisir et leurs noces furent célébrées en 1059 avec magnificence. Robert ne tarda pas à reprendre les armes et à guerroyer même contre le frère de sa femme.

Il avait toujours des insurrections à réprimer dans la Calabre. Un de ses frères, Geoffroy, comte de Principato, l'appela à son secours contre un seigneur voisin. Robert vainquit l'ennemi de son frère et lui fit crever les yeux.

Roger aussi était un terrible guerrier et l'on rapporte de lui des faits prodigieux. Lorsqu'il assiégeait Reggio avec Robert Guiscard, il terrassa un géant formidable, et inspira une telle épouvante aux assiégés qu'ils demandèrent à capituler. Les Grecs qui défendaient la ville s'échappèrent en s'embarquant une nuit et après vingt-cinq ans de luttes laissèrent la Calabre presque entière au pouvoir des Normands. Guiscard parvint à maîtriser les chefs mécontents qui à chaque instant s'insurgeaient. Il tua les uns, exila les autres, et tâcha d'en gagner plusieurs par de bons procédés.

Roger, comme son frère, n'aimait que les batailles ; aussi très grande fut sa joie lorsqu'une belle occasion de guerroyer s'offrit à lui. Trois messagers siciliens, profitant des fêtes du Baïran, s'étaient mis dans une barque

de pêcheur pour aller à Reggio inviter les Normands à venir délivrer la Sicile du joug des musulmans.

En 1060, Roger, aidé par Robert, plaça sur son manteau et sur ses étendards la croix des croisés, et partit bravement pour Messine n'ayant avec lui que soixante chevaliers, et trois cents hommes. Cette petite armée est attaquée un jour par des Sarrasins en grand nombre. Roger feint de fuir, on le poursuit; puis tout à coup il fait volte-face, ses soldats serrent leurs rangs, attaquent et culbutent les ennemis qui, ne songeant qu'à traquer les fuyards, étaient en désordre.

Cette escarmouche fit comprendre à Roger, quels hommes il aurait à combattre. Après avoir vu de ses yeux le théâtre futur de ses exploits et s'être fait une idée des difficultés de l'entreprise, il rentra à Reggio pour préparer une expédition sérieuse.

Les Sarrasins, sous le beau ciel de la Sicile, avaient perdu leur énergie primitive, et étaient devenus aussi efféminés que les peuples d'Asie.

Au lieu de former une forte monarchie, ils avaient divisé le pays en petites principautés distinctes, presque indépendantes, régies par des émirs qui ne s'entendaient pas toujours entre eux.

La femme d'Ibn-el-Tennah, émir de Syracuse, échappa à son mari qui voulait lui faire ouvrir les veines et trouva asile chez son frère émir puissant. Tennah appela les Normands à son aide; Roger arriva, mais c'est pour lui-même qu'il voulait faire la conquête de la Sicile; c'était une grande entreprise qu'il n'acheva qu'après les plus romanesques aventures, et il lui fallut trente années de persévérantes luttes pour arriver à son but.

Son indomptable courage ne se laissa arrêter par aucun obstacle.

Les Normands étaient de braves chevaliers, mais ils étaient peu nombreux et indisciplinés.

Les ducs de Normandie ne voulurent jamais s'occuper des affaires d'Italie. Ils en avaient d'autres en France et en Angleterre, qui leur faisaient voir avec peine les émigrations de leurs braves dans des pays où ils n'avaient aucun intérêt. Roger et Guiscard ne pouvaient recevoir des renforts réguliers, et ne devaient compter que sur des mécontents fuyant la Normandie ou sur des chercheurs d'aventures. La discipline pesait à ces guerriers qui lorsqu'ils avaient de l'argent voulaient en jouir, et ne rentraient dans les rangs que lorsqu'ils étaient dans le besoin.

Roger n'avait que très peu d'hommes dans ses premières expéditions. Très heureux à son début, après avoir battu les Sarrasins, il aurait voulu les poursuivre, mais ils lui échappèrent en s'enfermant à Messine.

Obligé de retourner en Calabre, il faillit faire naufrage en traversant le détroit où il fut assailli par une tempête. Il attribua son salut à un miracle obtenu par un vœu qu'il fit.

Les Sarrasins envoyèrent de Palerme vingt-quatre grands navires pour bloquer étroitement les Normands et les empêcher de repasser la mer. Pendant que cette flotte croisait dans le golfe, Roger eut l'adresse de tromper sa vigilance et parvint avec cent soixante-dix chevaliers, montés sur treize petites barques, à traverser le détroit et à débarquer près de Messine.

Des Normands commandés par Geoffroy, un de ses

frères, tentèrent bravement l'assaut de la ville, sans attendre même son arrivée. Les assiégés firent pleuvoir des flèches, de la poix bouillante, du soufre et des torches enflammées sur les Normands, rien ne put les arrêter. La ville fut prise et les vainqueurs, en voyant douze chrétiens pendus par les musulmans, furent sans pitié pour les Sarrasins et en firent un horrible carnage.

Messine n'était pas d'un accès facile, et les routes étaient impraticables pour la cavalerie. Les Normands arrivèrent à pied et furent acclamés comme des libérateurs par les habitants de Messine tous chrétiens. Les clefs de la ville furent envoyées à Guiscard.

Les Normands enhardis par la prise de cette place importante tentèrent d'en prendre d'autres, mais les sièges leur convenaient moins que les batailles. Le général des Sarrasins Aly, avait réuni une armée de 15,000 hommes et attendait les Normands près de Castro Giovanni. Quoique Roger n'eût avec lui que 700 hommes, il n'hésita pas à accepter le combat, il fut vainqueur et chaque chevalier dans le partage du butin eut dix chevaux pour sa part.

Roger ne pouvait rester oisif et dans ses courses, il arrivait souvent que les chrétiens, enhardis par sa présence, lui ouvraient les portes des villes où dominaient les Sarrasins.

Lorsque l'hiver fut venu, les Normands, laissant une forte garnison à Messine, repassèrent le détroit et rejoignirent Guiscard. Roger ne resta pas longtemps inactif. Il reparut en Sicile au moment où on ne l'y attendait pas. L'idée qui le préoccupait, c'était la prise de Syracuse.

Partout les populations chrétiennes lui faisaient de véritables ovations. La ville de Traïna envoya au-devant de lui une procession où le clergé portait les reliques les plus vénérées. Cette pieuse cérémonie impressionna Roger qui fit ses pâques à Traïna.

Ce vaillant guerrier épousa la fille d'un grand seigneur de la cour de Guillaume le Conquérant, Judith, qui était venu le trouver à Mélito. Le mariage fut célébré avec grande pompe. Les fêtes et les plaisirs ne pouvaient longtemps distraire Roger de sa passion dominante pour la guerre. S'il interrompait les hostilités d'un côté, il les recommençait d'un autre.

Il s'était brouillé une fois avec Robert, il se brouilla de nouveau avec lui. Il reprochait à celui-ci de ne payer ses services qu'avec de l'argent au lieu de lui concéder des terres. Il somma son frère de tenir la promesse qu'il lui avait faite de lui céder la moitié de la Calabre. Guiscard ne voulut lui abandonner que les deux villes de Mélito et de Squillaci.

L'irritation des deux frères fut égale lorsque l'un apprit qu'on ne voulait pas faire droit à sa demande, et que l'autre vit que sa proposition était repoussée. Ils résolurent tous deux de terminer par l'épée leurs différends. Au moment où la lutte était le plus animée, Guiscard s'introduisit secrètement dans une ville qu'on lui avait prise et chercha à s'emparer de la personne de son frère. Il fut reconnu, saisi de force, et on lui aurait fait un mauvais parti si Roger n'était accouru pour le délivrer. Les deux frères, plus violents que méchants, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et la paix fut conclue entre eux.

Roger avait repris les armes contre les musulmans. Il s'était fixé avec sa femme à Traïna. Il laissa Judith dans cette ville pendant qu'il allait assiéger Nicosi.

Les Normands, avec leurs habitudes de pillage, de violences et de débauche, irritaient les habitants des pays où ils s'installaient et les mécontents allaient grossir les rangs des Sarrasins. Les Grecs, qui avaient reçu Roger à Traïna, s'entendirent avec les musulmans qu'ils introduisirent dans la ville. Les Normands se retirèrent dans un quartier où ils furent bloqués et privés de toute communication avec le dehors. La comtesse, avec quelques femmes, était obligée de préparer la nourriture des soldats; tous les valets avaient pris les armes. Les vivres s'épuisèrent vite et la famine se joignit à une misère telle que Roger et sa femme n'avaient qu'un seul manteau qu'ils portaient l'un après l'autre pour paraître en public.

Ce n'est pas l'audace qui manquait à Roger et il allait au-devant de l'ennemi. Dans une sortie, il est reconnu et alors tous les traits sont à la fois dirigés sur lui. Il est renversé à terre par son cheval qui tombe mortellement frappé. Il parvient à tirer son épée du fourreau, il se redresse et charge les ennemis qui l'entourent avec une telle vigueur qu'il les met en fuite.

Il ôte la selle de son cheval, la met sur ses épaules et rentre avec les siens dans son quartier.

L'hiver était très rude. Les musulmans mal campés se livrèrent à la boisson pour se réchauffer, le vin de Sicile est fort et ils n'étaient pas habitués à boire du vin que Mahomet interdit; aussi la nuit, après le moindre excès les Sarrasins étaient-ils plongés dans un sommeil pro-

fond. Roger choisit une nuit obscure pour organiser contre eux une attaque sérieuse avec toutes les forces qu'il put réunir. Il les surprend, à l'improviste, fond sur eux avec tant de force, les entoure par des manœuvres si bien réussies, qu'il en fait un horrible carnage et finit par les mettre en fuite. Il trouve dans le camp déserté par les Sarrasins un butin considérable, surtout une ample provision de vin. Tous les chrétiens qui avaient comploté contre lui avec les musulmans et qu'il put saisir furent pendus sans pitié.

Roger alla aussitôt après sa délivrance chercher des chevaux en Calabre, et à son retour, dès que les chevaux furent reposés, il les mena au combat.

Judith était digne de son mari par son courage; lorsqu'il s'absentait de Traïna, c'est elle qui le remplaçait; elle faisait elle-même les rondes, causait avec les soldats, et leur rappelait les dangers qu'ils avaient courus ensemble.

Roger, comme tous les Normands, était habile dans les stratagèmes de guerre. Son neveu Sarlon attaque un jour l'ennemi; puis, il a l'air d'être mis en déroute et en fuyant il l'attire vers un lieu où Roger en embuscade l'attend avec des troupes considérables qui font un grand carnage et remportent un riche butin.

Les musulmans avaient perdu beaucoup d'hommes, mais ils reçurent des renforts d'Afrique, et une grande bataille fut livrée. Roger ne négligeait rien pour impressionner ses soldats et leur faire croire à une victoire certaine par une intervention divine. Au moment d'en venir aux mains, il harangua son armée, et rappela les miracles de Dieu en faveur de ceux qui combattaient

les infidèles. Au moment où ses paroles frappaient les esprits de ses soldats, un spectacle imprévu frappa leurs yeux, on vit paraître et disparaître un beau cavalier vêtu de blanc, couvert d'une cuirasse étincelante, armé d'une lance sur le guidon de laquelle la croix brillait... et dans tous les rangs on n'entend qu'un cri : C'est saint Georges qui vient combattre avec nous!

Dans ce temps où la vigueur du bras était si nécessaire au guerrier, la force herculéenne de Roger était admirée comme un prodige. Dans un combat contre le duc de Palerme, il coupe le duc en deux malgré sa cotte de mailles qu'on croyait impénétrable. Les soldats du duc, terrifiés par la vigueur surhumaine de Roger, lui abandonnèrent la victoire.

Le butin était considérable : Roger fit une part pour le pape; il lui envoya en présent quatre chameaux. Le Saint-Père lui envoya sa bénédiction et le guidon de Saint-Pierre.

Guiscard amena des renforts à Roger, et, d'un commun accord, ils poursuivirent la conquête de la Sicile. En 1064, les deux frères s'emparèrent de Bergame, détruisirent la ville de fond en comble, et transportèrent les habitants en Calabre pour repeupler la ville de Scribla. Cette translation d'une population entière d'un pays à un autre, ce système de changer les mœurs d'une ville en en changeant les habitants convenait à Guiscard. Il transporta à Nicotera les habitants de Policastro, et il eut l'intention sérieuse de détruire tous les Romains pour peupler Rome de Français.

La ville de Bari, violant ses serments de fidélité, s'était soustraite au pouvoir de Guiscard qui vint en faire

le siège. La place, très fortifiée, était entourée par la mer de trois côtés et bien défendue du côté où elle touchait à la terre. Guiscard fit arriver de Calabre une flottille dont les bâtiments reliés par des chaînes de fer empêchaient les convois faits pour ravitailler la ville. Du côté de la terre, les Normands érigèrent une haute tour qui dominait les remparts et leur permettait de tirer sur les assiégés pendant que des béliers et des machines de guerre ébranlaient les murailles.

Sébastophore commandait les Grecs qui soutenaient le siège, et Guiscard lui inspirait une grande terreur. Effrayé de l'audace et de l'habileté de ce héros redoutable, il résolut de s'en défaire par le fer ou le poison et de recourir à l'assassinat. L'assassin qu'il choisit parvient à s'approcher furtivement de Guiscard désarmé, il le vise, il tire sur lui, mais par un hasard providentiel, le héros normand, au moment où le dard fut lancé, fit un mouvement de tête pour cracher et le trait n'atteignit que les vêtements.

Le siège traîna en longueur. « Durant quatre ans que dura le siège de Bari, dit M. Weiss, Guiscard fut logé sous les murs, dans une mauvaise baraque formée de branchages secs et couverte de paille, exposé comme un soldat aux rigueurs de l'hiver et aux traits des ennemis. »

Le siège se prolongeait si longtemps que Roger, en 1070, interrompit son expédition de Sicile pour aller en aide à son frère. Il venait de remporter une victoire sur l'émir Mikhaël qui l'avait attaqué, et fut mis en fuite. C'est dans les bagages des vaincus qu'on trouva des pigeons voyageurs dont les musulmans faisaient déjà

usage et dont ils se servirent du temps des croisades, notamment au siège d'Antioche.

Gosselin, transfuge normand, était devenu duc de Corinthe et avait réuni à Durazzo une flotte de vingt bâtiments pour venir au secours de Bari.

Roger fit équiper une flotte par les Pisans, et partit pour aller rejoindre Guiscard. Il avait pris les devants et croisé longtemps avant de voir paraître la flotte ennemie. Dès qu'il l'aperçut, il donna l'ordre à son escadre tout entière de viser le même point, et de se porter vers le vaisseau amiral facile à reconnaître par le double fanal qui brillait au haut du mât.

Cette manœuvre réussit; Gosselin fut obligé de se rendre et de ramener à Durazzo ses vaisseaux désemparés. Enfin le 15 avril 1070, les Normands entraient à Bari qu'ils avaient forcé de capituler. Gosselin fut condamné à l'emprisonnement à perpétuité.

La ville fut obligée de fournir des subsides en hommes et en argent aux deux frères qui réunissaient leurs forces pour s'emparer de la capitale de la Sicile. Le siège de Palerme commença au mois d'août 1071 ; Guiscard avait amené à son frère une flotte de cinquante-huit voiles. Les assiégés cherchèrent d'abord à détruire la flotte ennemie dans un combat naval, mais les Normands, aussi heureux sur mer que sur terre, après avoir triomphé des vaisseaux, prirent d'assaut la ville le 10 janvier 1072. Les musulmans qui l'habitaient obtinrent la liberté d'exercer leur culte.

Guiscard donna à Roger l'investiture de la Sicile et le titre de *grand comte* qu'il porta depuis lors et qui lui est resté.

Ces deux frères, dont l'un fit la conquête des provinces qui formèrent le royaume de Naples et dont l'autre s'empara de la Sicile, avaient toujours quelque révolte à réprimer, quelque trahison à punir.

Le comte de Trani s'insurgea contre Guiscard qui lui fit payer sa rébellion par la perte de sa capitale.

Roger, pour venger une trahison commise contre son neveu Sarlon, châtia sévèrement les musulmans.

L'empereur d'Orient, Michel, fils de Constantin, Ducas, demanda en mariage, pour son fils Constantin la fille de Guiscard. Il semblerait que le pauvre gentilhomme Robert de Hauteville devait être bien fier de cette alliance impériale; il fit des difficultés parce que, selon la chronique d'Aimé, *il avait le cœur souffrant que sa fille fut tant loing de lui.* Après avoir longtemps fait attendre son consentement, il finit par le donner et fit conduire sa fille à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélène.

La renommée du duc des Pouilles allait toujours grandissant et son alliance était recherchée par les plus illustres maisons. Sa troisième fille Mathilde, mariée à Béranger, comte de Barcelone et de Carcassonne, eut un fils qui fut l'aïeul de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, roi de France.

Gisulfe II, beau-frère de Guiscard, fut le dernier prince lombard de Salerne; il voulut se battre contre les Normands qui lui enlevèrent Amalfi et Salerne, le chassèrent de ses États, et l'obligèrent, en lui laissant mille besants et quelques cavaliers, à se retirer au couvent du Mont-Cassin.

Grégoire VII eut pitié du prince déchu et lui accorda le gouvernement de la Campanie, ce qui déplut à

Robert. Celui-ci ne permettait pas qu'on prît intérêt à ses ennemis. Pour se venger du pape, il s'empara d'une partie des marches d'Ancône et alla attaquer Naples et Bénévent.

Le pape l'avait de nouveau excommunié ainsi que Richard, comte d'Aversa. Lorsque Richard se sentit près de mourir, il se réconcilia avec le Saint-Père. Son fils Jourdon, devenu comte d'Aversa, promit au pape, moyennant la somme de 4,000 besants, de faire lever le siège de Bénévent.

Dans ce moment, Robert Guiscard, qui célébrait le mariage de sa fille Hérie avec Hugues d'Est, était en lutte contre des vassaux qui lui refusaient le don de noces qu'il exigeait. Il fit la paix avec le pape en lui cédant la ville de Bénévent, et en gardant pour lui le territoire de cette principauté qui s'était éteinte en 1077 à la mort de Pandolfe VI.

Robert Guiscard, que les Amalfitains avaient reconnu pour leur duc, aidé par leur flotte, s'empara de Salerne et réunit à ses États cette dernière principauté des Lombards, qui étaient entrés en Italie cinq siècles auparavant.

Robert, après avoir chassé les Grecs des Pouilles et de la Calabre, les Lombards de Salerne et de Bénévent, était devenu chef d'un grand État.

Son ambition n'était pas satisfaite ; il aspira encore à de plus hautes destinées.

# CHAPITRE XII.

## LES NORMANDS EN GRÈCE.

Guiscard et son fils Bohémond. — Expédition contre Alexis, empereur de Constantinople. — Alexis battu et en fuite. — Prise de Durazzo. — Guiscard revient en Italie pour battre l'empereur d'Allemagne. — Il incendie Rome dont il veut *changer* la population. — Protecteur du pape. — Retour en Grèce. — Flotte chavirée par la force des bras. — Mort de Guiscard. — Légende sur sa mort. — Son cercueil fait naufrage. — Ses successeurs et ceux de Roger, roi de Sicile.

En 1080, Robert avait chassé pour toujours les Grecs d'Italie; Roger, conquérant de la Sicile, gouvernait en paix ce fief dépendant du duché de son frère.

L'heure du repos semblait avoir sonné pour Guiscard, si le repos eût jamais pu convenir à sa passion pour les aventures les plus périlleuses et les plus extraordinaires.

Sa fille Hélène avait épousé Constantin, fils aîné de Michel VII, empereur d'Orient. Dans une de ces révolutions si fréquentes dans le Bas-Empire, Nicéphore Botoniate se fit proclamer empereur, enferma Michel dans un couvent, Hélène dans une prison, et fit mutiler Constantin.

Un moine, échappé de son couvent, et se disant l'empereur Michel, vint un jour trouver Guiscard à Salerne, lui raconta les événements de Constantinople et l'excita à tirer vengeance de Nicéphore, bourreau de leurs enfants et usurpateur du trône.

Il n'y avait pas de lointaine et audacieuse entreprise qui pût effrayer Guiscard, et la couronne de l'empire d'Orient n'était pas au-dessus de son ambition.

L'idée de venger sa fille plaisait aussi à son âme vindicative, et il écoutait Michel sans chercher à s'assurer de son identité. Il commença par mettre le pape dans ses intérêts, et envoya à Constantinople un ambassadeur nommé Raoul Peau-de-Loup, chargé d'exiger de Nicéphore une réparation, et, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Il lui remit aussi une lettre pour Alexis, qui avait le commandement des armées de l'empire.

L'ambassadeur, à son retour, raconta qu'Alexis avait détrôné Nicéphore, fait sortir Hélène de prison et rendu à Constantin la dignité impériale; il concluait qu'il n'y avait plus d'affront à venger et déconseillait une guerre périlleuse et lointaine.

Ces conseils étaient sages, mais Guiscard avait fait de trop beaux rêves d'ambition au fond de son âme pour y renoncer; il persista dans son projet de détrôner Alexis pour prendre sa place.

Il rassembla une flotte de cent soixante navires et une armée composée de trente mille hommes, selon les auteurs grecs; de quinze mille seulement, selon les auteurs italiens et normands.

Robert emmena avec lui sa femme Sykelgayte et le célèbre Bohémond, fils aîné de son premier mariage. Il laissa son second fils Roger chargé de garder les provinces d'Italie.

Bohémond, aussi brave que son père (on ne pouvait l'être davantage), acquit encore plus de renommée. Il mérita et obtint le titre de grand capitaine. Donnons ici,

par anticipation, le portrait que fit de lui plus tard Anne de Comnène, fille de l'empereur Alexis, que Guiscard et Bohémond eurent plusieurs fois à combattre.

« Sa présence éblouissait autant les yeux que sa réputation étonnait l'esprit. Sa stature surpassait d'une coudée celle des hommes les plus grands. Sa taille était mince, sa poitrine large, ses bras nerveux. Il rappelait ces statues qui rassemblent en un même sujet des beautés que la nature réunit rarement. Ses cheveux étaient blonds et courts, son visage agréablement coloré. Ses yeux paraissaient animés par la fierté et la vengeance. Si la hauteur de son corps et l'assurance de ses regards avaient quelque chose de farouche et de terrible, sa bonne mine avait aussi quelque chose de doux et de charmant. »

Ce portrait, tracé par une main de femme, donne une idée de l'homme dont nous allons raconter les exploits étonnants. Ce nom fameux de Bohémond, qui figure parmi les plus illustres des Croisades, n'était pas le vrai nom du fils de Guiscard qui s'appelait *Marc*. Le surnom, consacré par l'histoire, provient d'un conte du géant Bohémond qui plaisait fort à Robert.

Lorsque tout fut prêt pour le départ de la grande expédition, Bohémond, commandant l'avant-garde, partit avec quinze vaisseaux en explorateur. Près de Corfou, il aperçut tant de troupes dans l'île qu'il crut prudent de rétrograder pour avertir son père de ce qu'il avait vu. Il revint bientôt avec Guiscard et des forces suffisantes pour s'emparer de Corfou qui se rendit le 10 mai 1081.

Robert et Bohémond se partagèrent le commande-

ment de l'armée. Le premier se mit en route par mer et le second par voie de terre.

Robert se dirigea vers Durazzo, dont il voulait se rendre maître ; mais assailli par une violente tempête, qui lui causa de grands dommages, il eut peine à se sauver lui-même dans une barque qui faisait eau de toutes parts. Les vivres étaient avariés et il fallait descendre à terre pour s'en procurer d'autres.

L'empereur Alexis redoutait les Normands, et ne négligeait rien pour conjurer le danger. Il prodiguait les les plus délicates attentions à Hélène installée au palais impérial; et Constantin, la couronne sur la tête, les sandales de pourpre aux pieds, l'accompagnait dans toutes les grandes cérémonies. Alexis chercha des alliés de tous côtés. Il s'adressa au pape, à la république de Venise, à l'empereur d'Allemagne, au duc de Lombardie, à l'évêque de Corfou, enfin aux Turcs qui mirent des troupes à sa solde.

Les Normands assiégèrent Durazzo. Paléologue défendit la place avec une rare habileté et un indomptable courage. Il combattit l'effet des machines de guerre avec des machines contraires et réussit à obtenir l'assistance d'une flotte vénitienne en faisant accorder des privilèges dans l'empire à la république de Venise.

Des difficultés très grandes se dressèrent devant Robert, dont l'audace grandissait avec le danger. Il ne pouvait se dissimuler la supériorité de la tactique maritime des Vénitiens, et de leurs vaisseaux sur sa flotte fort endommagée par des tempêtes. Il fit échouer ses navires sur les rives du fleuve Glykis.

Paléologue, qui commandait toute la flotte impériale,

croisait au large et interceptait les convois envoyés d'Italie aux Normands.

La position de Guiscard devint très critique. Il eut à lutter contre la famine qui fit de grands ravages dans son armée. Il lui fallut toute son énergie pour échapper au découragement, et toute son habileté pour la reconstruction d'une flottille.

Paléologue ne manquait pas d'informer l'empereur de l'opiniâtreté de l'ennemi que rien ne pouvait abattre.

Alexis arriva enfin le 15 octobre 1081 au secours de Durazzo avec ses meilleurs capitaines et une armée de 60,000 hommes, composée de Grecs, de Turcs et d'Anglo-Saxons qui détestaient les Normands.

Guiscard craignait que ses compagnons d'armes, malgré toute leur bravoure, ne fussent effrayés d'avoir à combattre une armée six fois plus considérable que la sienne.

Il convoqua les chefs et leur dit : « Nous ne pouvons nous sauver que par l'union et l'obéissance; je suis prêt à céder le commandement au plus habile. » Tous le prièrent de rester à leur tête et promirent de le suivre. Une grande bataille fut livrée le 18 octobre 1081.

Les Normands accablés par le nombre commençaient à plier. « Où fuyez-vous, s'écria Guiscard? l'ennemi est implacable; la mort est préférable à la servitude. »

A sa voix, les soldats reprennent le combat avec une nouvelle ardeur. L'empereur vit tomber à ses côtés ses meilleurs guerriers. Pendant qu'il se battait avec courage, trois Normands fondent sur lui, font tomber son casque d'un coup de lance, le blessent à la tête, l'obligent à fuir et le poursuivent.

Alexis renverse un cavalier qui allait l'atteindre ; et, grâce à un bond prodigieux de son cheval, franchit un abîme et se trouve sur un rocher inaccessible, à l'abri des ennemis. L'auguste fugitif seul, blessé, erra deux jours et deux nuits à travers les monts sauvages qui dominent le bassin de Tcherna et parvint enfin à rejoindre les débris de son armée.

Guiscard ne négligeait aucun moyen de se rendre maître de Durazzo. Il se mit secrètement en rapport avec un Vénitien très influent nommé Domenico qui se trouvait dans la ville assiégée, et finit par conclure un traité avec lui. Il lui offrit une somme considérable d'argent et la main de sa nièce, fille de Guillaume, comte de Principato ; Domenico de son côté promit de livrer la place. Il fit jeter des cordes aux Normands qui escaladèrent les remparts, et trouvèrent les portes ouvertes. Malgré cette trahison, les assiégés luttèrent pendant trois jours et ne se rendirent qu'après une honorable capitulation.

Au moment où le duc des Pouilles et de la Calabre approchait de Thessalonique et répandait partout une terreur qui s'étendait jusqu'à Constantinople, de mauvaises nouvelles lui arrivèrent d'Italie. Henri III, empereur d'Allemagne, avait bloqué le pape Grégoire VII dans le château Saint-Ange et menaçait d'envahir les États de Guiscard. Celui-ci comprit que sa présence pouvait seule éloigner les dangers qui le menaçaient. Laissant à son fils Bohémond le commandement de son armée et la continuation de la guerre contre l'empereur d'Orient, il partit sur une barque avec quelques chevaliers et débarqua à Otrante.

Le duc des Pouilles avait eu raison de se presser pour venir à temps au secours de son fils Roger. Le comte d'Aversa lui avait fait défection; les villes de Bari, d'Ascoli, de Trani et de Cannes s'étaient révoltées.

Guiscard appela aussitôt à son aide Roger le grand comte de Sicile.

Les deux frères, après avoir chassé du pays les troupes allemandes, n'oublièrent pas de se venger du comte d'Aversa qui les avait abandonnés pour marcher d'accord avec l'Empereur.

Lorsque Guiscard eut réglé ses affaires, il se rendit à Rome où il n'entra pas sans difficultés. Il délivra le pape et le conduisit triomphalement dans son palais de Saint-Jean de Latran.

Tout semblait terminé à Rome, et les Normands en voyant l'apaisement des esprits, jouissaient de leur victoire sur les ennemis du Saint-Siège. Trois jours s'étaient écoulés dans un calme profond, lorsque tout à coup on entendit dans la ville un grand bruit et des clameurs venant de tous côtés. C'était un complot qui éclatait contre les Normands. Le peuple armé les attaque par surprise et veut les exterminer tous. Roger, fils de Guiscard, arrive au secours de son père avec ses meilleurs cavaliers. Le duc des Pouilles, en calculant les proportions considérables qu'avait prises l'insurrection populaire, comprit que les forces qu'il avait près de lui étaient insuffisantes et qu'il fallait employer les moyens les plus énergiques pour échapper aux dangers dont il était entouré. Furieux contre les Romains perfides, il met le feu à leurs maisons; et un vent impétueux secondant l'activité des flammes, l'incendie gagne rapidement une

partie de la ville. Les Romains laissent les armes pour sauver leurs foyers, et les Normands, à qui l'ordre est donné de ne rien épargner, pillent tout, massacrent les hommes et ne respectent pas même les femmes des plus nobles seigneurs. Guiscard campe autour de Saint-Jean de Latran et triomphe de l'émeute.

Au milieu des terreurs de l'incendie immense qui dévore la ville inondée de sang, et pour arrêter des actes de brutalité inouïe, les Romains demandent grâce à Guiscard qui répond : « Rome n'est qu'un antre de serpents, un repaire de brigands; il faut que toute la population périsse; et lorsque le dernier Romain sera exterminé, je repeuplerai la ville avec des hommes pris au-delà des Alpes. »

Le Pape, non sans peine, parvint à calmer la colère du duc qui ne pardonnait pas aux traîtres la perfidie dont il avait failli être victime. La paix fut signée et jurée. Le Pape, qui ne se fiait guère aux Romains, crut prudent pour laisser aux esprits le temps de s'apaiser, de fixer momentanément sa résidence dans les États de Guiscard et le suivit à Salerne.

Le terrible Normand n'était pas seulement un des plus hardis capitaines que puisse citer l'histoire, c'était encore un habile administrateur et le protecteur des sciences et des lettres. On lui attribue l'honneur d'être un des fondateurs de l'école de Salerne. C'est dans cette ville qu'il fut fort étonné de retrouver Bohémond, son fils, qui lui raconta les événements accomplis en Grèce dans son absence et lui fit comprendre la nécessité d'un prompt retour.

Bohémond, après le départ de son père, avait continué

sa marche dans l'Épire, réduit plusieurs villes et établi le centre de ses opérations sur les plateaux élevés de Janina qu'il avait fortifiés.

En 1083, Alexis, quittant de nouveau Constantinople, se rendit à Salonique; une bataille, livrée à Janina, fut très sanglante.

L'empereur joignait à un vrai courage mille inventions pour dérouter les plans de l'ennemi et arrêter l'impétuosité de ses charges de cavalerie. Ainsi il imagina de lancer à travers les chevaux des chariots conduits par des hommes fortement cuirassés et armés de grandes lances. Bohémond, changeant aussitôt son ordre de bataille, attaqua si vivement les Grecs qu'il les mit en déroute. Alexis, abandonné des siens, fut de nouveau obligé de chercher son salut dans la fuite et de se réfugier dans les hautes montagnes. Dès qu'il eut rassemblé une nouvelle armée, il livra encore bataille. Toujours effrayé du terrible élan de la cavalerie des Normands, il avait fait parsemer le champ du combat de pointes aiguës placées de manière à blesser les pieds des chevaux. Bohémond sut éviter le piège et battit si complètement l'ennemi, que l'empereur retourna à Constantinople, laissant Bohémond maître de la Grèce septentrionale.

Après avoir vaincu l'armée des Grecs, Bohémond rencontra de grandes difficultés dans sa propre armée. Le comte de Pontoise et deux autres chefs, Guillaume et Renaud, s'étaient vendus à l'empereur et conspiraient contre leurs amis.

La trahison fut découverte; Pontoise s'échappa; Guillaume et Renaud voulurent prouver leur innocence par le combat judiciaire. L'épreuve fut favorable à l'un et

défavorable à l'autre, mais tous deux, plus tôt ou plus tard, eurent les yeux crevés.

Bohémond, toujours vainqueur, vint mettre le siège devant Larisse, l'antique patrie d'Achille, la capitale de la Thessalie. Léon Kephalas, qui commandait la place, envoya aussitôt un messager à la cour de Constantinople pour réclamer des secours.

Le siège se prolongeait et durait depuis cinq mois, lorsque Alexis, entreprenant une troisième campagne contre les Normands, arriva, en 1084, sur les lieux avec son armée renforcée par 7,000 Turcs.

L'empereur, usant toujours de ruse, voulut faire périr dans une embuscade qu'il avait préparée avec art, le terrible Bohémond invincible sur le champ de bataille.

Alexis, dans un lieu propre pour une embuscade, se cacha avec l'élite de ses soldats qu'on avait fait agenouiller ou coucher à terre.

Puis, deux généraux, précédés de tous les insignes qui annonçaient la présence de l'empereur d'Orient, attaquent les Normands. En voyant briller aux rayons du soleil couchant les clous d'argent des lances et le brillant harnais des chevaux caparaçonnés de pourpre des cavaliers de la garde, Bohémond ne doute pas que les troupes ne soient commandées par l'Empereur, et dans son vif désir de s'emparer de sa personne, il s'élance avec ardeur sur les ennemis qui, faisant semblant de ne pouvoir soutenir un tel choc, se débandent et attirent les Normands du côté de l'embuscade.

Alors paraît Alexis, ses soldats se redressent, les fuyards font volte-face; l'empereur d'un côté et le chef des

archers d'un autre cherchent à cerner les Normands et les attaquent de toutes parts.

Le comte Briant, connétable de Guiscard, se trouvait bloqué et fit prévenir aussitôt Bohémond, qui, croyant le combat terminé, raillait les Grecs de se laisser battre si facilement, et se rafraîchissait en mangeant des raisins.

L'intrépide Normand a bien vite repris ses armes, rappelé ses soldats, et il arrive au galop sur le champ du combat. L'embuscade avait eu lieu et la lutte se poursuivait dans le fond d'une vallée. Bohémond gravit les hauteurs voisines, et l'empereur à son tour, malgré tout son courage, se voyant assailli de deux côtés, fut obligé de battre en retraite.

Les Normands trouvèrent leur camp pillé, et promptement ils en établirent un autre dans une meilleure position. Les Grecs, le lendemain, livraient un nouveau combat et subissaient un nouvel échec.

Alexis, découragé de l'insuccès de ses ruses et de l'impuissance de ses héroïques efforts en combattant lui-même, se retira à Salonique et entama des négociations avec les terribles étrangers qui envahissaient l'empire.

C'est alors que Bohémond partit pour aller trouver son père en Italie. Voici ce qui l'inquiétait surtout : Les Grecs, par des émissaires secrets et de perfides manœuvres, travaillaient à exciter des mécontentements dans sa propre armée et à séduire les chefs qui se plaignaient que depuis quatre ans la solde n'était pas payée. Pour arrêter les révoltes qui commençaient à éclater, et faire droit aux justes plaintes, il fallait de l'argent, et c'est pour s'en procurer que Bohémond s'était empressé de recourir à son père.

Guiscard ne se décourageait jamais. A son retour, il avait trouvé ses finances en mauvais état. Son fils naturel, Jourdan, à qui il avait confié un commandement. avait tenté un coup de main pour enlever le trésor que son père avait laissé à Traïna. Son complot fut découvert. Douze de ses complices furent punis par la perte des yeux, et Jourdan aurait subi le même supplice, si son père ne lui eût fait grâce.

Guiscard aurait voulu emmener avec lui son frère Roger, qui aimait les guerres lointaines. mais le grand-comte fut retenu par les affaires de Sicile.

Robert Guiscard avait rassemblé une bonne armée et se hâta de repartir, accompagné de sa femme Sykelgayte et de trois de ses fils, Bohémond, Roger et Guy.

En quittant momentanément la Grèce, Bohémond avait laissé le commandement de la ville de Cartoria à Briant; il arriva trop tard pour la sauver.

Cette place paraissait imprenable du côté de la mer, et Briant ne s'occupait de la mettre en état de défense que du côté de la terre. Pendant que les Grecs sonnaient l'assaut et semblaient tous réunis du côté de la terre, une armée d'Alexis bien conduite, profitant des ténèbres de la nuit, venait du côté de la mer attaquer Cartoria qui fut obligée de capituler.

Au moment où l'empereur se réjouissait de ce succès, Robert et son armée parurent sur les côtes de l'Épire et cent vingt vaisseaux jetèrent l'ancre devant Buthrinte.

Guiscard brûlait de signaler son retour par un brillant acte de bravoure; il ne fut pas heureux. Il alla au devant de la flotte ennemie, l'attaqua vigoureuse-

ment, mais, trop pressé de courir à l'abordage, il éprouva un premier échec qui fut suivi d'un second dans un nouvel engagement qui eut lieu trois jours plus tard.

Les Grecs et les Vénitiens se hâtèrent de faire parvenir à l'empereur par des bâtiments de marche supérieure la nouvelle de la double victoire.

Robert Guiscard avait su se ménager des intelligences dans la place et savait ce qui s'y passait par un transfuge vénitien nommé Cantarino. Il se prépara à prendre sa revanche dans un troisième combat naval. Il divisa ses forces en quatre escadrilles; l'une était commandée par lui-même et les trois autres par ses fils Bohémond, Roger et Guy.

Guiscard avait remarqué que les vaisseaux ennemis, en restant trop longtemps sur mer sans renouveler leurs provisions, avaient perdu une grande partie de leur lest et se tenaient haut sur l'eau, ce qui les rendait moins faciles à diriger; il se rapprocha de ces vaisseaux, et à l'aide de manœuvres de quelques hommes d'une vigueur extraordinaire, il parvint à soulever les navires devenus trop légers faute de lest et à les faire chavirer.

Les Grecs perdirent 13,000 hommes: les Normands prirent 7 galères et 2,500 prisonniers.

Guiscard résolut de passer l'hiver sur les rives de Cassiopée à l'embouchure du Glykys.

Les vaincus étaient furieux de leur défaite : les Grecs exhalaient leur colère en accusant les Normands d'atrocités inouïes; les Vénitiens déposaient leur doge et envoyaient une nouvelle flotte à Buthrinte.

Les vainqueurs, après avoir surmonté tant de rudes obstacles, n'en voyaient plus de capables d'arrêter leur marche vers Constantinople.

Mais deux événements, au-dessus de tous les calculs humains, survinrent tout à coup et brisèrent les plans les mieux conçus. Bohémond, atteint d'une maladie soudaine et mystérieuse, dut partir pour aller soigner sa santé en Italie.

La mort du pape, à Salerne, rappela Guiscard dans ses États. Il comptait ne faire qu'une courte absence; il ne devait plus revenir. En débarquant à Céphalonie, il fut saisi par une fièvre violente; une inflammation d'entrailles, qui lui causait d'intolérables souffrances résista à tous les remèdes et son mal prit un caractère alarmant. Très impressionné par l'apparition d'une éclipse qu'il regarda comme un signe de sa fin prochaine, il réunit autour de son lit de mort ses proches, ses amis parmi lesquels nous citerons : Eudes Bon Marquer, fils de Tancrède le héros des Croisades, Robert, comte de Loritello, et Geffroi, comte de Conversano; il leur fit ses adieux et expira à l'âge de soixante ans, parès une maladie de six jours, le 17 juillet 1083.

Cette mort si prompte d'un homme si robuste, et les atroces douleurs de l'agonie, ont donné lieu à des interprétations diverses.

Voici ce que raconte une chronique anglo-normande, qui a été, il est vrai, contredite. Sykelgayte avait une haine de marâtre contre Bohémond, fils aîné d'un premier lit, dont la gloire l'offusquait et qui pouvait passer avant ses enfants.

Guiscard reçut un jour une lettre de Bohémond qui

lui annonçait qu'il mourait empoisonné par Sykelgayte. Aussitôt, il appelle sa femme, et, lui montrant sur une table le livre des Évangiles et un poignard, il lui dit : « Je jure devant Dieu et sur les saints Évangiles que si mon fils Bohémond ne guérit pas, je te plongerai ce poignard dans le cœur. »

Sykelgayte, voyant son crime découvert, fit de suite donner l'ordre de sauver Bohémond avec un contre-poison qu'elle indiqua.

La pensée que cet ordre pouvait ne pas arriver à temps, la glaça d'effroi, car elle savait que son terrible époux accomplirait sa menace. Alors, pour être plus sûre de ne pas être tuée par lui, elle préféra le tuer en lui faisant prendre du poison.

Après la mort de Guiscard, son corps fut *salé*, selon la coutume des Normands et transporté dans un bâtiment qui mit aussitôt à la voile.

Ce bâtiment fit naufrage; le cercueil ne fut pas sans peine retiré de la mer, et comme l'eau avait pénétré dans la bière, il fallut se hâter d'embaumer le corps pour qu'il pût supporter le voyage. Le tombeau du duc fut placé au monastère de Venosa à côté de ceux de sa mère Frasende, et de ses trois frères Guillaume Bras-de-fer, Drogon et Humphroy.

Nous n'avons pas à insister sur la merveilleuse bravoure et le vrai génie de Guiscard qui venait, peu de temps avant sa mort, de triompher de l'empereur d'Orient et de l'empereur d'Occident.

L'armée qu'il conduisait à Constantinople aurait pu le placer sur le trône d'Alexis, mais, privée de son chef qui était l'âme de cette armée, elle disparut avec lui.

A la nouvelle de la mort de leur général, les plus braves guerriers se dispersèrent et désertèrent la Grèce pour aller, les uns d'un côté, les autres de l'autre, chercher aventure ailleurs ou rentrer dans leur patrie.

Les successeurs des fils de Tancrède de Hauteville eurent de belles destinées, mais en racontant leur histoire, ce ne serait plus celle des Normands, objet unique de cet ouvrage. Les descendants des vikings, transplantés dans le midi, finirent par perdre entièrement la physionomie des vikings septentrionaux en prenant l'armure de chevalier des croisades ou la couronne de roi.

La puissance que Robert avait acquise en Italie avec son épée ne périt pas avec lui et passa à sa famille. Elle fut d'abord disputée par ses deux fils Bohémond et Roger. Bohémond avait pour lui le droit d'aînesse, une illustration incontestable conquise dans de glorieuses expéditions, une évidente supériorité de génie et de courage sur son frère.

Si Roger avait moins de titres que son frère à l'héritage paternel, il avait pour lui sa mère, Sykelgayte, puissante comme fille de Gaimar, et redoutable par son habileté. Elle avait su d'avance préparer les esprits, gagner les hommes influents et attirer à la cause de son fils la foule des courtisans.

Elle arriva en Italie avant la nouvelle de la mort de Guiscard et se hâta de mettre son fils en possession du pouvoir.

Bohémond n'était pas homme à se laisser dépouiller de ses droits sans essayer de les revendiquer, il eut recours à son épée, mais l'épée d'un héros est moins puis-

sante que les intrigues d'une femme. La guerre dura trois ans entre les deux frères que le grand-comte de Sicile, leur oncle, parvint enfin à réconcilier. Le duché des Pouilles et de la Calabre resta à Roger qui dut céder à Bohémond la principauté de Tarente, Gallipoli, Otrante et la Citta d'Oria.

L'année suivante, Roger rendit hommage au Pape pour son duché, et reçut le gonfalon de l'Église.

Son règne fut très obscur et celui de Guillaume son fils, qui lui succéda en 1111, ne fut pas plus brillant. A la mort de Guillaume, qui décéda en 1127 sans laisser de postérité, Roger II, fils du grand comte de Sicile, recueillit toutes les possessions conquises en Italie par les fils de Tancrède de Hauteville. Dès la mort de Guiscard, le grand-comte s'était affranchi de tout lien de vasselage envers le duc des Pouilles.

Les hautes alliances contractées par Roger avec les plus grandes maisons prouvaient la haute considération qu'il avait acquise et lui donnaient une grande influence en Europe. Il avait marié ses filles au roi de Hongrie, fils de l'empereur Henri IV, aux comtes de Provence et de Bourgogne. Il mourut en 1101 laissant de son troisième mariage avec Adélaïde, nièce du marquis de Montferrat, deux fils mineurs, Simon et Roger. Leur mère, chargée de la tutelle et de la régence pendant la minorité de ses enfants, avait un orgueil et une avarice qui excitèrent de tels mécontentements, qu'elle dut faire venir près d'elle son gendre, Robert de Bourgogne, qu'elle associa à la tutelle dont le fardeau était devenu trop lourd pour elle.

Un de ses fils, Simon, mourut en 1113 et la même an-

née. Adélaïde se maria en secondes noces avec Baudouin, roi de Jérusalem.

Sa fortune, consistant en argent, en chevaux et en munitions de guerre, avait grossi pendant la régence et était devenue considérable. Baudouin dissipa promptement cette immense dot et répudia, dès qu'elle fut ruinée, Adélaïde, qui se retira en Sicile où elle mourut en 1118.

A la mort de Guillaume, en 1127, la succession du duc des Pouilles fut fort convoitée et disputée.

Bohémond, descendant direct de Guiscard, avait plus de droits à son héritage que les descendants de son frère, mais de graves difficultés surgirent. Le pape Honorius II voulait réunir au Saint-Siège l'Apulie et la Campanie. Roger passa un traité secret avec le souverain pontife et lui prêta l'aide de son épée pour soumettre à son obéissance les villes révoltées. En 1130, Anaclet II reconnut Roger II roi de Sicile et le couronnement eut lieu à Palerme.

La mort de Bohémond, dernier rejeton de la branche de Robert Guiscard rendit Roger chef incontesté de la famille normande de Hauteville en Italie et en Sicile.

Il était digne d'en continuer l'éclat par son indomptable bravoure et par sa vie aventureuse qui conservait quelque teinte de celle des vikings.

Il se rendit maître d'Amalfi et de Naples. Au moment, où il croyait sa puissance bien assurée en Italie, elle s'écroula tout à coup, et l'empereur s'empara de toutes ses possessions sur le continent. Roger parvint à les reconquérir aussi rapidement qu'il les avait perdues. Tantôt en guerre avec le Saint-Siège, tantôt réconcilié avec le Saint-Père, il obtint encore la confirmation de son titre de roi de Sicile. Habile, audacieux, vindicatif, il

inspirait la terreur à ses ennemis par sa redoutable épée, et par la cruauté avec laquelle il exerçait ses vengeances. Naples et tous les anciens États de Guiscard se soumirent à lui.

Roger mit douze ans à affermir son autorité dans l'Italie méridionale et quand il ne trouva plus près de lui l'occasion de tirer l'épée, plutôt que de la laisser dans le fourreau, il alla faire au loin la guerre sur les rivages de l'Afrique et de la Grèce. Pour combattre les pirates qui avaient inquiété les côtes de Sicile, il alla saccager et piller plusieurs villes : Corfou, Céphalonie, Corinthe, Thèbes, Athènes, Négrepont. La vie de corsaire plaisait au roi normand comme aux vikings. En pillant tout dans la Grèce, parmi le butin qu'apportèrent ses flottes se trouvaient des paysans grecs qui lui servirent à introduire à Palerme la culture du mûrier et des manufactures pour filer et tisser la soie. Plusieurs villes d'Afrique furent forcées, par ses armes toujours victorieuses, de devenir tributaires de sa couronne.

En 1149, un amiral de Roger, qui parcourait la mer avec soixante galères, délivra le roi de France, Louis VII, fait prisonnier en revenant de la croisade.

Roger sut créer des forces maritimes si considérables que sa flotte finit par dominer sur la Méditerranée. Hippone, aujourd'hui Bone, Tunis et plusieurs villes africaines se soumirent en 1152 au roi de Sicile. Deux ans après Roger mourut à l'âge de cinquante-huit ans le 26 février 1154. Il était aussi doux pour ses amis que dur et cruel pour ceux qui l'offensaient. Il ne laissa qu'une fille nommée Constance qui porta l'héritage des Normands de Sicile dans la maison de Souabe.

# CHAPITRE VIII.

## LES NORMANDS EN SYRIE.

Bohémond part pour la croisade avec Tancrède. — Réception au palais d'Alexis. — Conquêtes des croisés. — Bohémond prince d'Antioche. — Sa captivité chez un Turc. — Mort simulée. — Retour en Italie. — Voyage en France où il épouse la fille du roi. — Sa mère sauve Brindes. — Retour en Grèce. — Siège de Durazzo. — Fourberie de l'empereur. — Traité de paix. — Mort de Bohémond. — Princes d'Antioche.

Reprenons l'histoire de Bohémond, interrompue à la mort de Guiscard son père.

Bohémond, doué du génie de la guerre, passionné pour les aventures lointaines, plein d'une ambition démesurée, ne pouvait se résigner à passer sa vie comme simple lieutenant d'un frère qui lui était inférieur, qui lui avait contesté sa légitimité et l'avait dépouillé d'une partie de la succession paternelle à laquelle il avait droit par sa naissance.

Réconcilié avec Roger, il l'aidait, mais sans une grande ardeur. à assiéger Amalfi que leur père avait possédé, mais dont il fallut plusieurs fois refaire la conquête.

C'est durant ce siège qui se prolongeait, que Bohémond eut occasion de voir de nobles chevaliers traversant l'Italie pour aller rejoindre en Palestine l'armée des eroisés, qui avait pour chef Godefroy de Bouillon.

Son enthousiasme pour la guerre sainte fut prompt à s'enflammer. Un jour, devant l'armée électrisée par sa chaleureuse éloquence, qui souvent lui servit autant que son épée, il ôta son manteau, le découpa en petites croix, il attacha une de ces croix à sa poitrine et les plus braves guerriers, se disputant les autres, suivirent son exemple et se croisèrent au cri de *Dieu le veut!*

Les soldats de Roger abandonnèrent le siège qu'il fallut lever et s'enrôlèrent en foule sous le drapeau de Bohémond qui se trouva ainsi à la tête d'une armée de 10,000 cavaliers et d'un nombre considérable de fantassins. D'illustres chevaliers s'associèrent aux destinées du prince de Tarente, notamment son frère Guy, son cousin Richard, comte de Principato, et l'un des héros les plus célèbres des croisades, Tancrède, fils d'Emma, sœur de Guiscard, et femme d'un seigneur sicilien Odon le Bon.

Bohémond ne put mettre à la voile que vers la fin de 1096 et alla débarquer auprès de l'Andrinople d'Albanie, l'ancienne *Phœnicè*.

L'empereur Alexis apprit avec un vif déplaisir l'arrivée dans ses États du fils de Guiscard, qui l'avait battu trois fois, en bataille rangée, et qui avait entrepris de le détrôner.

L'empereur, qui ne brillait point par la franchise, lui fit faire des compliments affectueux et l'invita à venir le voir à Constantinople où il recevrait un brillant accueil. Le prince de Tarente répondit comme s'il croyait à la sincérité de l'amitié d'Alexis, mais il prit ses précautions, comme s'il s'attendait à quelques perfidies.

Bohémond, nous l'avons déjà dit, et nous aurons souvent occasion encore de le faire remarquer, avait beaucoup de traits de ressemblance avec les anciens vikings.

Sa dévotion n'avait pu le corriger de son goût pour le pillage. En allant combattre dans la guerre sainte, il ne voyageait pas en demandant l'aumône comme un pèlerin, il préférait ne devoir ses moyens d'existence qu'à son épée, comme un brigand. Partout où il passait, il donnait l'exemple aux soldats de se procurer des vivres en enlevant les grains et les bestiaux. « Ainsi, dit le Beau, par les premiers pillages, ils avancent en Paphlagonie où, rencontrant un château rempli de provisions, ils l'attaquent et le brûlent avec les habitants (1). »

L'empereur Alexis, au moment où il adressait à Bohémond des protestations d'amitié, le faisait suivre par un général chargé de profiter de la première occasion favorable pour l'attaquer. Cette occasion parut arrivée au moment où l'armée des croisés fut obligée de se diviser pour traverser un fleuve. Tancrède fondit sur les Grecs avec une telle impétuosité qu'il en tua un grand nombre et amena beaucoup de prisonniers à Bohémond, qui fut assez maître de lui-même pour ne pas céder au premier mouvement de terrible colère excitée par la perfidie d'Alexis.

Il cacha son ressentiment, et retarda sa vengeance qu'il aurait voulu rendre terrible. Son ambition, comme celle de son frère, eût été de détrôner Alexis, mais pour réussir, il lui eût fallu le concours de Godefroy de Bouillon, et Godefroy était décidé à ne poursuivre qu'un but, la délivrance du tombeau du Christ, sans se distraire de sa sainte mission pour faire des conquêtes dans son intérêt personnel ou dans l'intérêt des autres.

(1) *Histoire du Bas-Empire*, t. III, p. 240.

Bohémond avait déjà traversé la Macédoine et une partie de la Thrace, lorsqu'il reçut une invitation d'Alexis d'aller le voir, seul, sans armée, à Constantinople où il serait bien reçu. Tenter l'assaut de cette ville eût paru moins périlleux à Bohémond que de s'exposer aux perfidies d'un ennemi caché. Pour vaincre sa répugnance à consentir à ce voyage, il ne fallut rien moins que l'intervention de Godefroy de Bouillon, qui vint le trouver accompagné de vingt chevaliers.

Godefroy était entouré de tant de respect et de considération, que Bohémond ne put s'empêcher de suivre ses conseils. Le duc de Bouillon lui donna sa parole qu'il serait bien traité et qu'il répondait d'Alexis.

Le prince de Tarente fut en effet reçu par l'empereur avec les plus grands témoignages de haute estime et même d'amitié. Un appartement superbe lui avait été préparé, et lorsqu'il y entra, on servit à sa table les meilleures viandes qu'il fut possible de se procurer à Constantinople. Ce qui l'étonna, ce fut de trouver une provision d'animaux fraîchement tués, afin que s'il avait quelque crainte de poison, il pût faire apprêter sa nourriture par ses propres cuisiniers; c'est ce qu'il fit. N'est-ce pas étrange qu'Alexis fût allé au-devant de la pensée qu'il était capable d'attirer chez lui, pour l'empoisonner, un homme qu'il traitait d'ami?

L'empereur promit au prince de Tarente de lui accorder, après la conquête, un territoire de quinze journées de longueur et de huit en largeur en-deçà d'Antioche et demanda au prince de Tarente de lui prêter foi et hommage. Son cousin Tancrède et Richard s'opposaient énergiquement à cet acte de soumission, et pour n'être

pas forcés d'en faire autant, ils quittèrent le palais, lorsque Godefroy fut parvenu à décider le prince de Tarente à céder au désir de l'empereur.

Bohémond passa ensuite le Bosphore; son armée était déjà réunie à celle des croisés commandés par Godefroy. C'est là que le fils de Robert de Hauteville rencontra Robert, duc de Normandie, et plusieurs chevaliers normands.

Alexis s'était croisé, mais malgré ses belles promesses de dévouement à la cause de la chrétienté, des essaims de barbares Comans, Bulgares, Patzinaces, au service de l'empereur, commettaient des horreurs sur les croisés qu'ils pouvaient surprendre dans leur passage en Paphlagonie.

Alexis, qui avait promis de se joindre à l'armée des croisés, retardait de jour en jour l'exécution de ses promesses, sous prétexte de quelque affaire qui le retenait à Constantinople.

Bohémond et Alexis, qui avaient eu et qui devaient avoir encore des luttes violentes, eurent-ils jamais, entre deux transports de colère et de haine, quelque intervalle de véritable sympathie l'un pour l'autre? On pourrait le supposer d'après les apparences.

Bohémond était toujours bien reçu à la cour, et lorsque les croisés avaient à demander des convois de vivres ou à faire quelque réclamation, c'est le prince de Tarente qu'ils chargeaient de leur message pour l'empereur qui le comblait de présents et de prévenances. Alexis l'éblouit un jour en lui faisant admirer les trésors étalés dans une seule pièce de son palais. « Dieu! s'écria Bohémond, il y a là de quoi conquérir des royaumes.

— Ces trésors sont à vous, » dit Alexis.

Un Normand était toujours trop disposé à prendre, pour avoir le courage de refuser. Bohémond accepta tout et demanda davantage. Il sollicita le titre de *grand domestique*, c'est-à-dire de général en chef de l'empire. Alexis, qui s'était servi de cette dignité pour arriver au trône, se garda bien de la donner à son rival, mais il la lui fit espérer pour des services futurs.

Les Turcs étaient maîtres de Nicée, capitale de la Bithynie. Soliman, sultan de Nicée, avait fait fortifier cette place d'où il espérait, quand le moment serait venu, se jeter sur Constantinople.

De hautes montagnes défendaient les approches de la ville; des fossés profonds étaient approvisionnés d'eau par un lac qui communiquait avec la mer; soixante-dix tours protégeaient une double enceinte d'épaisses murailles.

Les croisés commencèrent le siège de Nicée, le 15 mai 1097. Ils formaient une armée, composée, dit-on, de 100,000 cavaliers et de 600,000 fantassins, venus de dix-sept nations différentes, pour délivrer Jérusalem et la Terre Sainte du joug des musulmans.

La place fut énergiquement défendue.

Soliman était sorti de la ville, pour aller chercher des troupes au loin; à son retour il traverse les montagnes et fond sur les croisés à la tête de 10,000 cavaliers suivis de près par 50,000 hommes.

Ce fut une terrible bataille. Les Turcs déployèrent autant d'adresse que de courage. Tantôt ils attaquaient l'ennemi de loin avec leurs arcs en corne; tantôt de près avec leurs armes tranchantes; tantôt ils avaient l'air de fuir et se retournaient tout à coup pour faire une

charge terrible. Bohémond et Tancrède figurent avec Godefroy et son frère Baudouin en tête des guerriers qui assurèrent la victoire. Deux mille chrétiens et 4,000 Sarrasins perdirent la vie dans le combat. Les croisés, imitant les usages barbares des Turcs, firent couper les têtes des morts, en lancèrent avec des machines de guerre une partie dans la ville, et envoyèrent l'autre partie dans des sacs à Constantinople comme un hommage rendu à l'empereur.

Les assiégeants tentèrent plusieurs assauts et se servirent de grosses machines de guerre. Les assiégés leur opposaient une vive défense; ils étaient approvisionnés par des convois venant par le lac Ascanius. Grande fut leur surprise un matin de voir le lac rempli de bateaux ennemis que les Grecs avaient fourni et que les croisés avaient fait apporter là par des chevaux et des hommes robustes. Des échecs nombreux, la prise de la femme et des deux enfants de leur sultan avaient tellement découragé les Turcs que la reddition de la place était facile à prévoir.

Alexis, qui avait payé de sa personne, lorsque Bohémond et son père marchaient vers Constantinople, n'était pas pressé de se joindre aux croisés, mais il ne voulait point les mécontenter, et se tenait prêt à leur dérober le fruit de leurs conquêtes. Il avait envoyé dans l'armée de Godefroy des troupes commandées par un général nommé Tatice ou Tarin, qu'on représente comme un scélérat complice des infamies d'Alexis, qui l'avait chargé d'espionner toutes les actions des croisés et d'entraver toutes leurs démarches.

Lorsque Godefroy et Bohémond comptaient se rendre

maîtres de Nicée, grand fut leur étonnement de voir flotter l'étendard de l'empereur sur la ville et d'apprendre qu'elle s'était rendue à Alexis. Bohémond dut être furieux surtout quand on défendit aux croisés d'entrer dans la ville plus de dix à la fois et de rien toucher des richesses qui leur avaient été promises.

Alexis, averti que la ville était disposée à se rendre, y avait envoyé des émissaires qui engagèrent les habitants à se soumettre à l'empereur pour échapper aux terribles vengeances des croisés. Les promesses qu'on leur fit les décidèrent, et Tatice fit secrètement un traité qui accordait aux assiégés le droit de sortir de la ville, et la mise en liberté de la femme et des enfants du sultan.

Des auteurs disent que Godefroy avait demandé à Alexis de garder la ville pour que les croisés pussent poursuivre leur marche et atteindre plus vite leur but. Le siège avait duré sept semaines ou cinquante-deux jours (1).

Godefroy se dirigea vers la Syrie et la Palestine, sans trop se rendre compte des obstacles qu'il pourrait rencontrer dans des routes impraticables à travers les montagnes, les torrents, les terres incultes, les déserts brûlants et sans eau.

Les Turcs, que l'on croyait abattus par de sanglantes défaites, ne songeaient qu'à prendre une terrible revanche. Au moment où l'on était loin de les attendre, le 1er juillet 1097, Soliman parut dans la plaine de Dorylée, en Phrygie, à la tête de 150,000 cavaliers et de 200,000 fantassins.

(1) Guillaume de Tyr fixe à la reddition de Nicée la date du 10 juin 1097; d'autres auteurs disent le 20.

Bohémond qui commandait l'armée chrétienne, la divise en trois corps. Il se met à la tête du premier; il confie le second à Tancrède et à Guillaume son frère, et le troisième au duc de Normandie et au comte de Chartres. L'attaque des Turcs fut si vive, ils agirent avec tant d'adresse et de courage que les plus braves chevaliers tombaient sous leurs coups. Tancrède laissa sa lance brisée et son pennon dans la mêlée. Son frère Guillaume périt percé de flèches, et il allait succomber lui-même lorsque Bohémond vint l'arracher des mains de l'ennemi contre lequel il ne lui restait d'autre arme que son épée.

Les croisés, écrasés par le nombre, se croyaient perdus, lorsqu'ils virent apparaître Godefroy avec cinquante chevaliers, accourant au secours de l'armée chrétienne. C'était Bohémond qui l'avait fait prévenir de l'attaque et Godefroy précédait les soldats qu'il n'avait pas voulu attendre. Le sultan, effrayé fait sonner la retraite et se hâte de gagner les hauteurs.

Les forces réunies de Godefroy et de Bohémond se rangent en bataille au cri de : *Dieu le veut!* Là, se trouvaient parmi les chefs, Tancrède, Robert de Normandie, le comte de Blois, le comte de Toulouse ; tous ensemble poursuivirent les Sarrasins sur les hautes montagnes, leur livrèrent bataille et les obligèrent de fuir après avoir perdu plusieurs émirs, 3,000 officiers et 20,000 soldats.

Les vainqueurs recueillirent dans le camp de Soliman de l'argent, des chars, des chevaux et des vivres dont ils avaient grand besoin.

La lutte avait été héroïque et les auteurs chrétiens

rendent hommage à la valeur des Turcs : « Cette nation, dit Baudry (1), se vantait d'avoir une origine commune avec les Francs. »

L'armée des croisés, pour être plus forte, résolut de ne pas se diviser, mais elle eut beaucoup à souffrir de la famine dans les régions dévastées par l'ennemi et des horreurs de la soif dans les campagnes embrasées du pays nommé par les anciens la ***Phrygie brûlante.***

Un jour, tous les chiens disparurent à la fois; à leur retour, ils étaient encore mouillés, on les suivit et ils firent découvrir une rivière.

A tous les fléaux qui désolèrent l'armée il faut joindre celui de la discorde entre les chefs. Tancrède s'était fait ouvrir les portes de la ville de Tarse et y avait arboré son drapeau. A la vue de ce drapeau, Baudouin s'irrite en disant que la ville devait lui appartenir. « Comme on ne reconnaît pas ses droits, dit Michaud (2), il se met en fureur et se répand en grossières injures contre Tancrède, Bohémond *et la race des aventuriers normands.* » Nous ne redirons pas toutes les querelles des chevaliers entre eux. Ces querelles furent quelquefois sanglantes, mais la voix de la Religion, et la sagesse de Godefroy de Bouillon finissaient par être écoutées; les bouillantes colères s'apaisèrent entre chrétiens armés pour une même et sainte cause.

Si plusieurs, comme Godefroy et Tancrède, étaient généreux et désintéressés, si, fidèles à la devise : ***Dieu*** *le veut!* ils n'avaient d'autre but que la délivrance du saint sépulcre, le frère de Godefroy, Baudouin et le cou-

(1) Jactitant se de Francorum stirpe duxisse genealogiam, t. II.

(2) *Histoire des Croisades,* t. I, p. 242.

sin de Tancrède, Bohémond laissaient trop apercevoir leur ambition et ils aspiraient à se créer des principautés dans les pays conquis par leur épée.

Tandis que Tancrède, sans aucune pensée d'intérêt personnel, se rendait maître de la Cilicie, Baudouin traversa l'Euphrate et se fit ouvrir les portes d'Édesse, ancienne métropole de la Mésopotamie, ville célèbre dans les premières pages de l'histoire de l'Église.

Un prince grec nommé Thoros ou Théodore, gouvernait cette ville chrétienne, située au milieu des Turcs qui, moyennant un tribut, la laissaient en paix.

Le prince d'Édesse fit grand accueil aux croisés, mais à la manière dont ses offres furent accueillies par Baudouin, il put s'apercevoir de ses projets ambitieux et en prit ombrage. Il était vieux et sans enfants, il consentit à lui assurer sa succession en l'adoptant pour son fils. La curieuse cérémonie de l'adoption eut lieu en présence des croisés et des Édessiens; Théodore fit passer Baudouin entre sa chemise et sa chair nue, en lui donnant un baiser; la femme du prince en fit autant, et dès ce moment Baudouin fut considéré comme leur fils avec succession future.

Bientôt une sédition éclata dans la ville contre le vieux prince qu'on accusait de pactiser secrètement avec les Turcs; on lui demanda son abdication qu'il accorda volontiers, puis on trouva plus prudent de lui ôter la vie.

Baudouin fut le premier chevalier des croisades qui fonda en Orient une principauté pour lui; cet État, qui embrassait la Mésopotamie, était borné à l'Occident par la Cappadoce; il subsista quelques années avec gloire.

Bohémond, aussi brave et aussi ambitieux que Bau-

douin, en le voyant prince, d'Édesse, voulut devenir prince d'Antioche.

Antioche, la capitale de la Syrie, fut jadis surnommée *la grande* et considérée comme la troisième ville du monde. Nous ne rappellerons pas ses splendeurs antiques et ses désastres. Les souvenirs religieux qui s'attachaient à cette ville, que Justinien nomma *Théopolis* (la ville de Dieu), la rendaient encore plus chère aux chrétiens qui en furent dépouillés par les Sarrasins. C'est à Antioche que les disciples assemblés vers l'an 43 prirent, pour la première fois, le nom de *Chrétiens;* c'est là que saint Pierre fut reconnu le premier pasteur de l'Église ; l'évêque d'Antioche avait le titre de *patriarche d'Orient*. C'est là que périrent d'illustres martyrs, dont les reliques attiraient des pèlerins du monde entier.

Saint Jean Chrysostome vante la splendeur d'Antioche, sa ville natale. Peu de grandes cités furent bâties dans un aussi beau pays; on a souvent décrit son lac abondant en poissons, son fleuve Oronte qui baignait les remparts et se jetait dans la mer non loin de là, sa *montagne d'eau,* riche de sources abondantes, sa *montagne noire* couverte de forêts, ses palais, ses jardins, sa fontaine de Daphné.

Antioche n'était pas seulement une jolie ville, c'était une ville très forte. Les Sarrasins, après s'en être rendus maîtres, en furent chassés en 966, et, malgré une armée de 100,000 hommes, ils ne purent la reprendre en 970. Quand ils parvinrent à y rentrer, ils ne négligèrent rien pour ajouter des fortifications nouvelles aux anciennes, afin de rendre la place imprenable.

Un vieux chroniqueur, en rapportant comment la

ville était fortifiée, *dit que cela faisait peur;* l'enceinte des murailles avait trois lieues de circuit, et était défendue par trois cent soixante tours.

La citadelle, située sur un rocher qui dominait tout, était flanquée de quatre tours inexpugnables (*insuperabiles*).

Antioche, Alep et Damas obéissaient à des gouverneurs qui avaient secoué le joug du sultan de la Perse. Le gouverneur d'Antioche se nommait Accien; il était enfermé dans la ville avec 7,000 cavaliers et 20,000 fantassins.

L'armée chrétienne, affaiblie par les combats, la famine et le manque d'eau, était réduite à 300,000 hommes, lorsqu'elle vint établir son camp, le 21 octobre 1097, à un mille de la place.

Sous prétexte que l'hiver approchait, plusieurs chefs de croisés proposaient, avant de commencer le siège, d'attendre l'arrivée de l'empereur. Bohémond n'était pas de cet avis; si Alexis concourait à la prise d'Antioche, il voudrait garder cette principauté pour lui. Tatice s'était joint aux croisés pour veiller aux intérêts de son maître.

Le siège fut commencé avec ardeur; il durait depuis quatre mois; les assiégeants ne faisaient pas de progrès et il leur était difficile de trouver assez de vivres pour une armée si nombreuse.

Suénon, fils du roi de Danemark, à la tête de 10.000 hommes, venait au secours des chrétiens, mais une nuit, il fut attaqué par les Turcs et massacré avec toutes ses troupes.

On attribua ce désastre à une trahison de l'empereur. Alexis n'arrivait pas. Tatice eut l'air d'aller le

chercher et ne revint plus lorsqu'il crut que l'entreprise échouerait.

Anne Comnène, pour disculper son frère d'avoir trahi les croisés, attribue le départ de Tatice à une fourberie de Bohémond qui ne pouvait, sans l'éloigner, réussir à s'approprier la conquête de la Syrie. Bohémond, d'après elle, témoignant une feinte amitié à Tatice, l'avait prévenu qu'un complot était organisé contre sa vie, parce qu'on le soupçonnait de trahison; alors le général grec, pour se mettre à l'abri du danger, crut prudent de retourner à Constantinople.

Les assiégés faisaient souvent de vigoureuses sorties. Les croisés se battaient comme des héros. Tancrède surprit un jour une troupe de Turcs qui venaient chercher du fourrage pour la ville; il fondit sur eux et envoya à l'évêque du Puy soixante-dix têtes de musulmans comme la dîme du carnage et de la victoire.

La longueur du siège et la crainte de la famine décourageaient les soldats.

Plusieurs croisés désertèrent, et quelque-uns allèrent trouver Baudouin dans sa principauté. Le duc de Normandie était parti, et pour le rappeler, il fallut trois sommations. Le célèbre prédicateur de la croisade, Pierre l'Ermite, désespérant du succès du siège, s'évada secrètement du camp, ce qui n'étonna pas moins les croisés que *si les étoiles étaient tombées du ciel.* Tancrède se mit à sa poursuite et le ramena honteusement. On força le fugitif à jurer sur l'Évangile de ne pas abandonner la cause qu'il avait prêchée, et l'on publia que les déserteurs seraient punis de mort.

Bohémond soutenait le siège et ne négligeait rien

pour le succès de l'entreprise qu'il avait tant à cœur. Les moyens les plus cruels ne lui répugnaient pas. Voici ce que raconte Guillaume de Tyr sur sa manière de traiter les espions qui se glissaient au camp pour tout rapporter aux assiégés : « Bohémond commanda que quelques Turcs qu'il tenait enfermés sous sûre garde lui fussent amenés. Les quels fait à l'instant par des officiers de haute justice exécuter et puis allumer un grand feu et les mettre à la broche et rostir comme pour viande préparée au souper de lui et des siens, leur commandant que s'ils estoient enquis quel appareil s'estoit-là, qu'ils respondissent en cette façon : Les princes et gouverneurs du camp ont arrêté cejourd'hui en leur conseil, que tous les Turcs ou leurs espies qui d'ici en avant seroient trouvés dans le camp seront en cette manière forcés à faire viande de leur propre corps tant aux princes qu'à toute l'armée. »

Ce récit, copié dans une vieille traduction de Guillaume de Tyr, ne rappelle-t-il pas des inventions analogues en usage chez les Normands?

L'horrible spectacle donné aux Turcs par Bohémond fut raconté au loin et produisit un si terrible effet qu'aucun espion ne parut plus, de peur d'être rôti à la broche.

La prodigieuse bravoure du prince de Tarente terrifiait l'ennemi. Les princes d'Alep et de Damas et de nombreux émirs avaient envoyé au secours de la ville assiégée une armée de 20,000 hommes. Bohémond marche à sa rencontre, lui livre bataille et la met en fuite après lui avoir fait perdre 2,000 chevaux et 10,000 hommes.

Les croisés firent jeter deux cents têtes coupées dans

la ville, et en expédièrent deux cents au calife d'Égypte dont ils avaient rejeté la proposition d'alliance.

Si l'on voulait énumérer tous les hauts faits des chevaliers des croisades durant le siège d'Antioche, ils seraient longs à raconter et plusieurs paraîtraient incroyables.

C'étaient des guerriers doués d'une force presque surhumaine. On rapporte qu'un jour un Sarrasin, d'une taille gigantesque, s'élança terrible sur Godefroy pour le pourfendre. Godefroy, d'un seul coup, partagea en deux le corps du géant, de telle sorte que la partie supérieure roula à terre et que le cheval, partant au galop, rapporta dans la ville l'autre partie restée sur la selle.

Bohémond, aux prodiges de la valeur chevaleresque joignait toujours une âpreté de viking dans le partage du butin. Sur cette question, il oubliait jusqu'à sa déférence habituelle pour Godefroy et il eut, notamment à l'occasion d'une superbe tente donnée par un prisonnier arménien, une vive querelle avec le chef des croisés.

Les assiégés et les assiégeants, éprouvant le besoin de quelques jours de repos, conclurent une trêve. Les croisés et les Turcs purent alors se voir entre eux dans la ville et au camp. Bohémond, qui voulait, à n'importe quel prix, être maître d'Antioche, parvint à séduire un renégat nommé Phirous, qui promit de lui livrer trois tours dont la garde lui avait été confiée par Accien.

Le prince de Tarente fit part aux chefs de l'armée du traité secret qu'il venait de conclure avec Phirous.

Plusieurs chevaliers, le comte de Toulouse notamment, s'indignèrent à l'idée de ne devoir qu'à la trahison une ville qu'ils voulaient noblement conquérir à la pointe de l'épée.

Bohémond alors énuméra avec force tous les dangers qui menaçaient l'armée et l'impatience que devaient avoir les croisés d'entrer triomphalement à Jérusalem. Il finit, à force d'éloquence, par faire agréer ses projets. Au moment de les mettre à exécution, quand les échelles de corde, jetées par Phirous étaient disposées pour l'escalade des remparts, il y eut un moment d'hésitation. Tous les guerriers restaient immobiles.

Bohémond alors, pensant que son exemple ferait plus d'effet que sa parole, monte sur une échelle tout seul, et puis redescend en disant qu'il s'est assuré que tout est prêt. Soixante braves se présentent et sont suivis bientôt par un grand nombre de guerriers qui arrivent au haut des murs, prennent possession de trois tours qui leur sont livrées et s'emparent aussitôt de force de sept autres. Après une lutte sanglante le drapeau rouge de Bohémond est arboré sur la tour la plus haute d'Antioche.

Accien, trahi, vaincu, prend la fuite, et périt frappé d'une flèche par un bûcheron arménien qui l'aperçut courant se cacher dans la montagne.

Le triomphe des chrétiens avait été prompt, mais il ne fut pas de longue durée. La ville avait été prise le 3 juin 1098. Les deux premiers jours furent consacrés à des réjouissances, à des fêtes où *figurèrent des danseuses païennes;* le troisième jour les plaisirs cessèrent, dès qu'on vit arriver l'innombrable armée de Kerboga, prince de Mossoul. Les assiégants de la veille

furent assiégés à leur tour, et bloqués à l'improviste; au milieu des trésors qu'ils venaient de recueillir, ils eurent à souffrir toutes les horreurs de la faim, et jamais ils n'eurent à courir plus de dangers que lorsqu'ils furent maîtres d'Antioche.

Nous ne referons pas le triste tableau que les historiens des croisades nous ont laissé des souffrances causées par la famine. Plusieurs croisés désertèrent en descendant des remparts à l'aide de cordes et s'attirèrent la méprisante épithète de *sauteurs de cordes* (*furtivi funambuli*). D'autres, en voyant leurs forces affaiblies par les privations, se livraient à des imprécations impies.

Guy, frère de Bohémond, dans son désespoir, interpellait Dieu lui-même en s'écriant : « Quel est le père de famille, quel est le roi qui laisse périr les siens lorsqu'il peut les sauver! si tu délaisses de la sorte ceux qui combattent pour toi, qui osera désormais se ranger sous tes saintes bannières? »

Ce langage ne semble-t-il pas être celui d'un viking apostrophant Odin, plutôt que celui d'un chevalier chrétien combattant pour la foi?

L'empereur s'était enfin décidé à aller rejoindre les croisés à Antioche dont il voulait prendre possession : son armée était considérable, elle avait été grossie par des croisés restés en arrière ou arrivés tard ; elle comptait 40,000 Latins. Les nouvelles étaient lentes à parvenir à Constantinople. Alexis ne connut la prise de la ville par les chrétiens qu'en apprenant en même temps que les vainqueurs étaient assiégés à leur tour. Plusieurs seigneurs et notamment Guillaume de Grandmesnil, beau-frère de Bohémond, se couvrirent d'ignominies en enga-

geant Alexis à rebrousser chemin, au lieu d'aller porter secours à leurs frères. La crainte de s'engager dans une guerre périlleuse contre Kerboga qui commandait une armée de 360,000 hommes, et le peu de sympathie qu'il avait pour les croisés, décidèrent l'empereur, malgré les instances de Guy, qui était venu le trouver à Philomélium, à retourner à Constantinople et à retirer son appui aux chrétiens au moment où ils en avaient le plus besoin.

Les assiégés firent la proposition d'abandonner la ville, et de rentrer dans leur pays avec armes et bagages, mais Kerboga ne voulait pas seulement vaincre les chrétiens, il voulait les exterminer.

Les croisés comprirent qu'ils n'avaient d'autre espoir de salut que dans l'aide de Dieu, et dans leur courage. Pierre l'Ermite surexcita par son éloquence l'enthousiasme religieux. On fit grand bruit de la découverte de la lance qui perça le flanc du Christ sur la croix, et de signes miraculeux qui prouvaient que Dieu n'abandonnait pas les siens. Le jour de la bataille fut fixé au 28 juin, fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Tous les vivres, mis en réserve dans la place, furent consommés par les soldats, et pendant que leur corps reprenait des forces, leur âme était enflammée par les promesses d'une assistance céleste. Plus de cent mille guerriers reçurent la veille du combat la communion, et le lendemain, l'éloquent et intrépide pontife d'Adhémar (1), portant la cuirasse sur la robe épiscopale, pré-

(1) C'est l'auteur du *Salve Regina*.

cédé de la lance retrouvée et de saintes images, bénit les soldats, au nom du Dieu des armées.

Les chevaliers, privés de leurs chevaux qu'ils avaient dû sacrifier à cause de la famine, étaient devenus des fantassins habiles et redoutables.

L'armée, après avoir traversé le fleuve l'Oronte, vint se ranger en bataille dans une vaste plaine. Elle était commandée par les héros les plus illustres des Croisades : Godefroy, Bohémond, Tancrède, Renaud, Gaston de Béarn, Armanieu d'Albret et d'autres non moins braves.

Le choc des deux grandes armées fut terrible, la lutte sanglante, la victoire décisive.

Les musulmans laissèrent cent mille morts sur le champ de bataille, les chrétiens quatre mille.

Godefroy ne songeait qu'à partir pour Jérusalem. Bohémond se montra plus préoccupé de devenir prince d'Antioche que d'aller se battre pour la délivrance du saint sépulcre.

Baudouin était pourvu. Nul autre guerrier n'avait plus de titres que Bohémond, et sans lui la ville n'aurait jamais été prise. S'il avait des amis, il avait aussi des jaloux. Les croisés ne pratiquaient pas toujours dans leur sainte et commune entreprise la fraternité chrétienne. Il ne leur en coûtait pas souvent de tirer l'épée chrétien contre chrétien.

Il fallut de longues délibérations avant de trancher la grande question d'Antioche.

Enfin il fut décidé que la ville conquise serait remise à l'empereur s'il venait en personne et avec son armée, ainsi qu'il l'avait promis, aider les croisés à prendre Jé-

rusalem. Dans le cas contraire, Bohémond serait prince d'Antioche.

Deux ambassadeurs, Hugues le Grand et Baudouin, comte de Hainaut, furent envoyés à Constantinople pour faire connaître à l'empereur la décision des croisés.

Les deux députés furent attaqués par les Sarrasins près de Nicée. Le comte de Hainaut disparut sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Hugues se cacha dans une forêt, et parvint à arriver à Constantinople; on l'appela le *corbeau de l'arche*, car il ne porta aucune réponse aux croisés et se hâta de rentrer chez lui en désertant la croisade.

Ce ne fut pas sans rencontrer des difficultés nombreuses que le prince de Tarente prit possession de la principauté d'Antioche. Raymond, comte de Toulouse, qui s'était emparé de la citadelle, refusait de la rendre à Bohémond en lui disant. « Vous manquez à la foi jurée en retenant pour vous une ancienne dépendance de l'empire grec reprise sur des ennemis qui s'en étaient injustement emparés. »

Bohémond eut des querelles violentes avec le comte, et, dans une église où s'était réunie une assemblée imposante, malgré la sainteté du lieu, le prince de Tarente s'emporta contre Raymond en lui reprochant brutalement sa *jalousie* et *son humeur opiniâtre*. Il finit par imposer silence à son adversaire.

L'armée chrétienne se reposa cinq mois à Antioche, explorant le pays et faisant arborer la croix dans les contrées voisines débarrassées des musulmans.

Bohémond profita de l'occasion pour s'emparer de plusieurs villes et étendre sa principauté jusqu'à Tarse.

Le désir d'affermir sa domination dans la Syrie le fit manquer à sa parole de suivre les croisés à Jérusalem. Il n'alla dans la ville sainte, que lorsqu'elle fut conquise, et dans son intérêt personnel. Il reçut là, des mains du patriarche, l'investiture de la principauté d'Antioche, ce qui était la consécration de la légitimité de son pouvoir.

Bohémond ne laissait pas son épée oisive. Souvent victorieux, il éprouva aussi quelques échecs; il fut repoussé par les Grecs auxquels il voulait enlever Laodicée.

Il fut fait un jour prisonnier par les Turcs en venant au secours d'une ville de Mésopotamie. Sa captivité se prolongea deux ans chez un émir qui marchandait pour la rançon de ce redoutable guerrier. Alexis lui offrait un beau prix, 260,000 besans, s'il lui livrait le prince d'Antioche. Le sultan d'Iconium trouvait le prix acceptable, mais il en exigeait la moitié pour lui, tandis que l'émir voulait garder la somme entière. L'émir devint fort embarrassé de son prisonnier, qui était la cause d'une grande irritation du sultan dont les soldats ravageaient ses terres.

Le prince d'Antioche n'avait dans son absence rien perdu de ses États qui avaient été bien gardés et agrandis par Tancrède. Il fit à l'émir une proposition qui parut étrange au premier abord et qui finit par être acceptée. Il promettait la moitié de la somme offerte par Alexis, une amitié sincère et une alliance contre Soliman et contre Alexis leurs ennemis communs.

La captivité, qu'il venait de subir, loin de faire souhaiter au prince d'Antioche de jouir de la paix dans son beau pays érigé pour lui en souveraineté, ne fit que rendre plus vives sa passion pour la guerre, et son ambition

de conquérant. L'idée de détrôner l'empereur d'Orient pour prendre sa place lui avait été transmise par son père. Cette idée pouvait paraître abandonnée un jour, mais elle revenait sans cesse à son esprit. Aussi vindicatif qu'ambitieux, s'il eût été fier d'échanger sa couronne de prince contre celle d'empereur, il eût été heureux surtout de se venger d'Alexis, de le détrôner et de tenir dans sa main celui qui avait voulu l'acheter pour l'avoir à sa disposition.

Il ne fut pas heureux dans ses premières expéditions; pour combattre les Grecs et les Sarrasins, les hommes et l'argent lui manquaient. Pour chercher à s'en procurer, il résolut d'aller en Italie; mais comment sortir de sa principauté où il était bloqué? La voie de terre lui était fermée; et par mer, comment traverser la flotte grecque?

Nous avons souvent vu que l'imagination des Normands était féconde en stratagèmes bizarres.

Bohémond fit répandre la nouvelle de sa mort. Tout le monde y crut. Puis, il se plaça dans un cercueil fait exprès et percé de trous pour qu'il pût respirer. Le cercueil fut déposé avec solennité dans une galère qui devait le transporter en Italie, afin que le corps reposât dans un caveau de famille.

Pendant qu'il traversait la flotte grecque, les amis du prétendu défunt s'arrachaient les cheveux, et donnaient tous les signes de la plus vive douleur, tandis que les Grecs ne cachaient pas leur joie d'être délivrés d'un si redoutable ennemi.

Lorsque le funèbre cortège fut arrivé à Corfou, Bohémond voyant qu'il était près de l'Italie et que la garni-

son n'était pas forte, sortit de sa galère, se promena en ville, et au moment où il allait se rembarquer, il fit appeler le gouverneur et lui dit avec une voix terrible et un regard menaçant. « Faites savoir à votre maître que le prince d'Antioche est ressuscité et qu'il ira bientôt lui rendre visite. »

Le prince d'Antioche et de Tarente se servit, à son arrivée en Italie, de tout ce qu'il avait d'éloquence et de prestige pour gagner des partisans à sa cause et soulever des haines contre l'empereur de Constantinople. Nul héros des croisades, en Italie surtout, n'était plus connu que le fils de Guiscard par ses étonnantes aventures et sa terrible épée. Nulle voix de missionnaire n'avait plus de charme et ne savait mieux remuer les cœurs, lorsqu'il parlait de la guerre de Palestine. L'ennemi le plus funeste, disait-il, ce n'est pas Soliman qu'on peut vaincre au grand jour : c'est Alexis qui cache sa perfidie dans l'ombre, qui paraît l'ami des chrétiens d'Occident et trame leur perte avec les Turcs dont il est l'allié secret.

A sa voix ardente, de nombreux guerriers de Naples et de Sicile s'enrôlaient sous son drapeau.

Le Pape, en entendant tout ce que Bohémond avait souffert et tout ce qu'il avait fait de glorieux pour la cause du Christ, lui donna l'étendard de saint Pierre et l'autorisation d'aller, au nom de l'Église, former une armée de chrétiens pour combattre les infidèles.

Missionnaire autorisé par le Saint-Père, le prince d'Antioche se mit en route pour la France au mois de mars 1104.

Précédé de la double renommée de martyr et de héros, il recevait partout un accueil enthousiaste. Il se hâta

d'aller à Limoges déposer deux chaînes d'argent sur l'autel de l'église de Saint-Léonard. Durant sa longue captivité, où il redoutait moins les infidèles que l'empereur chrétien, il s'était trouvé longtemps en présence de l'idée d'une mort bien différente de celle qu'il avait mille fois bravée dans les combats. Il fit alors le vœu, qu'il accomplit, d'offrir deux chaînes d'argent à saint Léonard s'il le délivrait de ses chaînes de fer.

Après avoir gagné les sympathies du clergé par sa piété, son zèle pour la croix, ses présents de reliques et d'étoffes précieuses, il excita l'enthousiasme de la noblesse par le récit de ses chevaleresques aventures en Orient, par sa vigueur et son adresse sans égale dans les tournois où nul chevalier n'était capable de lutter contre lui.

Il s'était fait accompagner par un cortège qui impressionna la foule; il avait près de lui des seigneurs grecs, ennemis d'Alexis, et le fils de Romain Diogène dont l'histoire touchait les cœurs. Diogène était arrivé au trône de Constantinople par ses victoires et à l'aide de l'amour qu'il avait inspiré à l'impératrice Eudoxie. Vaincu par ceux qui auraient dû le défendre, il ne demandait qu'à se retirer dans un couvent et à se consacrer à Dieu, mais on lui arracha les yeux, en même temps que la couronne, et il mourut en priant Dieu pour ses bourreaux.

L'arrivée du prince d'Antioche et de Tarente fit sensation à la cour de France. Le roi permit à Bohémond de lever des troupes dans son royaume. Séduit par sa renommée de bravoure, son air martial et sa vigueur sans égale dans les tournois, Philippe I[er] lui fit grand accueil et lui promit son appui. Les relations de Bohémond avec

la cour devinrent si intimes que le prince d'Antioche demanda au roi pour lui la main de la princesse Constance, et pour Tancrède, celle de la princesse Cécilia. Constance, fille légitime de Philippe, avait été mariée avec le comte de Champagne, mais l'Église rompit le mariage pour cause de parenté.

Cécilia, fille naturelle reconnue, était fort aimée du roi son père.

La double demande fut accueillie, et Bohémond célébra son mariage avec Constance de France, à Chartres, chez la comtesse Alix, veuve d'Étienne, comte de Chartres.

Les fêtes du mariage avaient attiré une foule brillante. Après la cérémonie religieuse, le prince d'Antioche, devenu gendre du roi de France, se plaça debout sur le jubé de la cathédrale, et harangua la cour et toute l'assemblée.

Avec son éloquence toujours si puissante, mais qui ne fut jamais plus brillante ni plus émue, il raconte les glorieux faits d'armes qui s'accomplissent dans la Terre-Sainte et excite la bouillante valeur des chevaliers français. Il ne manque pas de faire aussi un séduisant tableau des merveilles de l'Orient, et fait espérer à ceux qui le suivront d'obtenir comme lui, par l'épée, des terres et des châteaux en Asie.

A ces chaleureuses paroles se rallume dans toute son ardeur l'enthousiasme des croisades; les barons et les chevaliers ébranlent les voûtes de la cathédrale par les cris : *Dieu le veut!* Presque tous se *croisent* en acceptant une invitation à partir pour la Syrie, comme une invitation à un festin.

Dans un concile réuni à Poitiers, peu de mois après,

en juin 1106, le prince d'Antioche obtenait par son éloquence un égal succès.

Après avoir fait en France de brillantes recrues, il traversa l'Espagne qui répondit à son appel, comme la France, l'Italie et l'Allemagne.

A la nouvelle que son terrible ennemi avait réuni une armée considérable dans le port de Bari et se disposait à faire voile pour l'Illyrie, l'empereur Alexis essaya, par tous les moyens possibles, d'empêcher Bohémond de venir de nouveau l'inquiéter dans son empire. Il mit les villes, où pouvait aborder Bohémond, en état de défense, et chargea Isaac Contostéphane du commandement d'une flotte considérable. Ce général, selon l'ordre d'Alexis, devait être récompensé s'il réussissait à s'opposer au passage du prince d'Antioche, et en cas d'insuccès, il devait avoir les yeux crevés.

Contostéphane était chargé de prévenir sur le champ l'empereur du moment précis où Bohémond se mettrait en mer, et de garder avec soin le golfe Adriatique pour fermer le passage aux vaisseaux ennemis.

Le général grec, fort embarrassé de savoir de quel port Bohémond partirait, eut l'idée d'aller lui-même voir de près ce qui se passait en Italie. Il fit voile vers Otrante, débarqua dans le voisinage, et laissant les vaisseaux en rade, il marcha vers Brindes où il comptait trouver Bohémond.

Les habitants de Brindes, surpris par l'apparition imprévue des troupes de l'empereur, eurent le temps à peine de fermer les portes de la ville. La place ne pouvait résister à un assaut. Bohémond était absent, mais sa mère, que Guiscard avait répudiée, était une femme énergique.

Elle rassure la population et lui recommande de crier : « Vive l'empereur Alexis! »

Puis, elle fait dire à Contostéphane. « L'assaut est inutile; je vais moi-même vous apporter les clefs de la ville; j'ai besoin d'avoir avec vous une entrevue particulière pour vous faire part de choses importantes dont il est bon que votre empereur soit instruit. »

Au moment où le général grec attendait la visite annoncée et croyait n'avoir affaire qu'à une femme, c'est le terrible Bohémond, qui, averti par sa mère, arrive avec sa cavalerie sabrant tout sur son passage.

Les marins grecs, peu habitués à soutenir de tels chocs de cavalerie, sont facilement mis en déroute, et dans leur précipitation à regagner les navires, plusieurs tombèrent dans l'eau.

Contostéphane se hâta de faire lever l'ancre et prit la direction du golfe de Valonnes.

C'est à une femme que Brindes dut son salut. La mère de Bohémond, quand la population entière était affolée, garda son sang-froid et son courage. Pour donner le temps à son fils de revenir, elle sut amuser le général crédule par de trompeuses paroles.

Bohémond, parmi les prisonniers qu'il avait faits, trouva six Patzinaces; il n'en fut pas étonné. Il savait qu'il était d'usage à la cour de Constantinople de renforcer l'armée par des barbares soldés, mais comme il savait tirer parti de tout, il se hâta d'aller trouver le pape et lui dit : Votre conscience a quelque scrupule à nous voir en guerre contre un empereur chrétien au lieu de tourner tous nos efforts contre les infidèles. La perfidie de l'empereur est aujourd'hui dévoilée; il ose attaquer en Italie des

chrétiens avec des soldats païens dont il a composé son armée.

L'exhibition des Patzinaces produisit un grand effet et valut à Bohémond de nombreuses recrues.

Ce n'est pas l'habileté qui manquait à Contostéphane, mais le courage. Tant que l'ennemi fut loin, il fit de beaux plans de défense, mais lorsqu'il apprit que l'ennemi était proche et se dirigeait vers lui, il fut lâche et ne songea qu'à lui échapper. Prétextant que sa santé éprouvée par la mer avait besoin de l'air de la terre, il se hâta de s'éloigner, laissant le commandement de quelques vaisseaux dans le port de Valonnes à son lieutenant Landulfe.

Bientôt apparut au loin, sur les flots, voguant à pleines voiles, une flotte de deux cents navires en tête de laquelle on remarquait le bâtiment de Bohémond, escorté de douze vaisseaux.

Landulfe, incapable de lutter contre des forces si considérables, se hâta de quitter le port où les ennemis entrèrent sans résistance le 9 octobre 1107.

Grâce à son éloquence et à son habileté, le prince d'Antioche était parvenu à créer une armée de 12,000 cavaliers et de 60,000 fantassins de pays divers : français, italiens, espagnols, allemands et anglais. Dès que Bohémond eut débarqué, il permit de tout piller, et conçut le projet d'arriver à Constantinople en ravageant sur son passage les campagnes rendues désertes par la terreur de son nom.

Le 13 octobre, il établit son camp devant Durazzo. Le gouverneur de la place fit aussitôt prévenir l'empereur qui se hâta d'arriver avec l'impératrice Irène pour passer

l'hiver à Thessalonique, afin d'exercer et de diriger lui-même son armée.

Ce fut un mémorable siège que celui de Durazzo.

Alexis prit des mesures pour empêcher tout convoi par terre et par mer de parvenir à l'armée des assiégeants, qui eurent à supporter les horreurs de la famine, tandis que les assiégés recevaient des vivres en abondance.

Bohémond avait fait brûler les moyens de transport pour ôter à ses soldats toute possibilité de fuir et ne leur laisser d'autre espoir de salut que leur courage.

L'hiver se passa en préparatifs du siège où toutes les machines de guerre devaient être mises en usage.

Alexis et Bohémond se connaissaient; tous deux étaient braves et féconds en fourberies de toute espèce.

Anne Comnène, pour faire valoir la finesse de l'empereur son père, raconte de lui des traits de perfidie abominable.

Un transfuge, passé dans le camp de Bohémond, gagna ses bonnes grâces et l'avertit qu'un complot était ourdi contre lui, et que ses meilleurs amis étaient en relation secrète avec l'ennemi. Bohémond découvrit en effet une correspondance d'Alexis avec Guy, Richard de Principato, Robert de Montfort et autres amis des plus intimes. Les lettres saisies semblaient être des réponses à des renseignements confidentiels envoyés à l'empereur sur les desseins secrets de leur chef. Alexis leur promettait son amitié et sa reconnaissance s'ils continuaient avec lui une correspondance dont il appréciait toute l'utilité.

A la lecture de ces lettres, le prince d'Antioche, au premier moment, fut en proie à de vives anxiétés. Les pa-

piers interceptés étaient d'une précision et d'une clarté qui ne laissaient aucun doute; mais en y réfléchissant mûrement, il arriva à penser qu'il était moins difficile de croire à un piège, à une infernale invention d'Alexis, qu'à la déloyauté, à l'infamie de ses amis les plus chers, de ses généraux les plus sûrs.

Il réunit donc ceux qu'on avait voulu perdre dans son esprit, leur montra les lettres dont ils furent indignés, et leur déclara qu'ils ne perdraient jamais ni son amitié ni sa confiance.

Rien ne fut épargné pour l'attaque et la défense de Durazzo. Cantacuzène, le plus habile général de l'empire, et Bohémond, déployèrent en cette occasion toutes les ressources de la guerre et de leur génie : machines perfectionnées, feu grégeois, mines et contre-mines, assauts hardis, combats sanglants. Après des succès et des échecs, le prince d'Antioche vit avec douleur qu'il ne pouvait lutter contre deux fléaux qui désolaient son camp : la famine et la peste.

Alors il se décida à faire des propositions de paix. Alexis voyait bien qu'à force de temps et de patience il pourrait exterminer l'armée ennemie; mais il fallait compter avec Bohémond, souvent vainqueur quand on le croyait vaincu, et puisant dans le désespoir des ressources inattendues.

Alexis répondit au prince d'Antioche qu'il avait été souvent trompé par ses serments, mais que le devoir du chrétien était de pardonner les offenses, et que s'il avait un vrai repentir de verser le sang chrétien, il n'avait qu'à venir le trouver, afin de régler entre eux les conditions de la paix; s'ils ne pouvaient se mettre d'ac-

cord, l'empereur donnait sa parole qu'il lui laisserait la liberté de repartir quand il voudrait.

Aucun d'eux ne comptait sur la parole de l'autre.

Le prince d'Antioche exigea, pour la sûreté de sa personne, que trois personnages des plus considérables de l'armée grecque demeurassent dans son camp comme otages jusqu'à son retour; cette demande ne fit pas de difficulté. Les trois officiers, envoyés comme otages, furent chargés de régler le cérémonial de l'entrevue. Bohémond demandait que les parents de l'empereur vinssent au-devant de lui, à un quart de lieue, qu'il fût accompagné dans la tente impériale par deux de ses chevaliers, qu'il entrât sans fléchir le genou et sans se courber en signe de respect; qu'à son entrée, l'empereur se levât de son siège et le traitât non comme un vassal, mais comme un prince indépendant, sans prendre aucun avantage de l'hommage que Bohémond lui avait autrefois rendu à Constantinople. Deux points firent difficulté. Les officiers grecs ne voulurent pas que l'empereur fût obligé de se lever pour recevoir le prince, ni que celui-ci fût dispensé de saluer en entrant. Bohémond refusait de céder; mais il fut obligé de se rendre lorsqu'un de ses chevaliers lui dit : « Nous sommes fatigués de nous battre contre des murailles; faites la paix et sortons d'ici. »

Après avoir confié à Guy la garde des otages, Bohémond se transporta chez l'empereur. Sa haute taille, son air martial et cependant plein de charmes frappèrent les seigneurs de la cour d'Orient qui trouvèrent que sa physionomie inspirait l'admiration et la terreur.

La conversation entre Alexis et Bohémond fut longue et animée; l'un était souple et plein de ruse, l'autre fier

et impatient. A quelques reproches indirects, Bohémond répondit brusquement : « Nous ne sommes pas ici pour discuter, mais pour passer un traité. » Alexis lui exposa ses conditions; il exigeait notamment que le prince d'Antioche et Tancrède le reconnussent pour leur seigneur.

Bohémond demanda à rentrer dans son camp. « Je vous y accompagnerai moi-même, » répondit Alexis.

Bohémond se retira dans une tente préparée pour le recevoir. Il était lié avec Nicéphore Bryenne, mari d'Anne Comnène; il l'engagea à venir passer la soirée chez lui. Bryenne, insinuant et adroit, sut si bien prendre les choses, qu'en cédant sur certains points, en adoucissant certains articles, il finit par tout arranger, et le traité de paix fut conclu; l'acte est à la date du mois de septembre 1108.

Anne Comnène donne le texte du traité, mais si elle rapporte toutes les clauses favorables à son père, il y en a quelques-unes qui furent modifiées ou non acceptées par Bohémond. Ainsi l'on stipulait que Bohémond ne jouirait de la principauté d'Antioche qu'à titre d'usufruit, tandis que d'après l'acte définitif, tel qu'il fut exécuté, Bohémond et ses héritiers ont joui de la principauté d'Antioche et des terres annexées, à titre de propriétaire, et à la condition d'en faire hommage à l'empereur. Bohémond, en présence d'un grand nombre de hauts personnages et d'un légat du pape, la main sur la croix, les saints Évangiles et les instruments de la Passion, prêta solennellement serment d'observer fidèlement le traité.

Alexis se montra magnifique envers le prince, il l'éleva

à la dignité de *Sébaste*, et lui fit de superbes présents en étoffes précieuses et en sommes d'argent.

L'empereur se hâta de regagner sa capitale.

Bohémond partagea entre les chevaliers qui avaient partagé ses dangers les dons qu'il avait reçus. Il obtint pour eux des quartiers d'hiver commodes et la liberté de se rendre ensuite où ils voudraient.

Les uns restèrent en Orient et allèrent rejoindre les croisés. D'autres suivirent le prince d'Antioche et de Tarente en Italie.

C'est là que Bohémond mourut au commencement de mars 1111.

Anne Comnène prétend, en parlant du vaillant fils de Guiscard, que *les fourberies lui tenaient lieu de trésors inépuisables*. Rien ne remplace l'argent, le nerf de la guerre, et si Bohémond eût eu des trésors en argent, il eût conquis l'empire grec.

On dit que, lorsque la mort le surprit, il allait repartir pour une nouvelle expédition en Grèce; on dit aussi, ce qui est moins vraisemblable, qu'Alexis, sachant que son incorrigible rival poursuivait sans cesse son dessein de le détrôner, lui avait fait donner un poison lent mais sûr pour se débarrasser de cet incorrigible prétendant.

Si la mort du prince d'Antioche délivra ses ennemis de la crainte qu'il leur inspirait, elle fut un sujet de désolation dans sa famille et parmi ses amis.

Ses funérailles furent célébrées avec pompe à Venosa et on lui éleva un tombeau couvert d'inscriptions que Baronius nous a conservées.

Il laissa la tutelle de son fils âgé de quatre ans et le gou-

vernement de ses États à sa femme Constance et à son cousin Tancrède.

Il ne pouvait donner à son fils un protecteur plus dévoué que Tancrède.

Alexis savait, par expérience, que les traités s'oublient facilement, et il voulut, par des négociations habiles, engager Tancrède à respecter les traités passés avec Bohémond. Tancrède ne voulut rien écouter, et congédia brusquement les députés de l'empereur.

Tancrède est, avec raison, un des chevaliers les plus célèbres des croisades; il était d'une bravoure qui étonnait les plus braves, et il défendait à son écuyer de vanter ses prouesses, tant il trouvait naturel et simple ce qui paraissait prodigieux aux autres.

Il avait soumis plusieurs villes de la Syrie et de la Cilicie et rendu Alep tributaire d'Antioche. C'est en combattant les Sarrasins, qu'il reçut un coup mortel.

Guillaume de Tyr rapporte que sur son lit de mort, il recommanda à sa femme Cécilia d'épouser Bertrand, fils du comte de Tripoli, ami toujours fidèle et dévoué; il lui recommanda de remettre à son pupille Bohémond II l'héritage paternel dès qu'il serait en âge de le réclamer, et *cela dit et ordonné rendit son esprit à Celui qui le lui avait donné et fut cet illustre seigneur inhumé au portique de l'église du prince des Apôtres, l'an de J.-C.*, 1111.

Bohémond II épousa en 1126 Alix, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, et mourut jeune, laissant une fille qui, en 1135, porta en dot la principauté d'Antioche à Raymond, fils de Guillaume comte de Poitiers, duc de Guyenne.

Raymond fut tué le 25 juin 1148 laissant un fils, Bohémond III, duquel sont descendus les princes d'Antioche et les rois de Chypre et d'Arménie.

Bohémond, et ses neuf successeurs, régnèrent à Antioche durant cent quatre-vingt-dix ans.

# CHAPITRE XIV.

## LES NORMANDS EN AMÉRIQUE.

Les Normands navigateurs. — Découvertes : les îles Féroé, l'Islande, le Groënland, l'Amérique. — Leif l'Heureux au Markland, au rivage merveilleux, à l'île des Œufs, au pays du vin (le Vinland). — Voyages en Amérique : Thorwald. — Torfinn, Freydis et leur combat contre les sauvages. — Aré Marsson et ses aventures. — Biœrn et ses amours. — Gudhleif et le chef mystérieux des sauvages. — Les colonies scandinaves.

Familiarisés avec les mers, les fiords et les lacs au milieu desquels ils vivaient, les Normands étaient aussi habiles marins qu'intrépides guerriers. La rigueur de leur climat, la pauvreté du pays natal, l'appât des richesses et la fièvre de l'inconnu excitaient leur passion des aventures lointaines.

Quand ils rencontraient des champs fertiles, ils les dépouillaient de leurs moissons en vrais pillards ; quand ils abordèrent sur des terres inconnues et incultes, ils les cultivèrent en vrais colons, et déposèrent l'épée pour se servir de la charrue.

Après avoir dit leurs expéditions guerrières, disons leurs expéditions maritimes.

Souvent, dans leurs courses aventureuses, ils étaient impuissants à maîtriser les flots soulevés par la tempête et à lire dans les étoiles cachées par les brouillards

du Nord, ils erraient sans autre guide que le hasard; c'est le hasard qui leur fit découvrir des pays inconnus, notamment en Amérique, où ils précédèrent Christophe Colomb de plusieurs siècles. Mais si Christophe Colomb a été devancé par d'autres voyageurs (1), sa gloire n'en est pas diminuée. C'est lui qui le premier a fait connaître le nouveau monde et l'a uni à l'ancien par les liens du christianisme et de la civilisation; c'est à son génie et non au hasard qu'il a dû la découverte de l'Amérique où les précédents navigateurs n'avaient laissé aucune trace.

Les marins du Nord, dans leurs courses de pirates, rencontrèrent souvent des plages ignorées dont ils prirent possession. Ainsi ils découvrirent trente-cinq îles qu'ils nommèrent *Féroé* du mot *Faar* (brebis), parce que les troupeaux y prospéraient.

En 861, un marin de Norvège, Noddod, revenant des îles Féroé, fut poussé par les vents vers des rivages inconnus, il trouva une terre couverte de neige qu'il appela *Snowland*. Un Suédois, Gardar Svarfarson, reconnut que c'était une île et lui donna le nom de *Gardarsholm* (île de Gardar).

Le pirate norvégien Floki Rafn, vers 861, errait sur les mers sous un ciel brumeux, sans trop savoir où il était. Il lança trois corbeaux, consacrés aux dieux, pour étudier la direction qu'ils allaient prendre. Le premier retourna aux îles Féroé, d'où le bâtiment était parti; le second revint se percher sur le mât du vaisseau, le troisième prit une direction que Floki Rafn suivit et qui le

(1) Dans notre *Château de Pau,* nous avons raconté comment des marins basques avaient découvert *Terre-Neuve* avant Christophe Colomb.

conduisit vers la *terre de neige* qu'il nomma terre de glace, Island (*Ice-land*).

La glace brillait partout sur les cimes des montagnes où des courants de lave la faisaient encore mieux ressortir. Floki, sous ce ciel glacé, sur cette terre couverte de profondes et humides forêts, ne tarda pas à se déplaire et renonça à l'idée de coloniser ce pays qu'il trouvait sévère et triste. « Ses compagnons, dit M. Geffroy (1), firent des récits contraires : le climat, suivant eux, était d'une remarquable douceur et le sol d'une grande fertilité ; le lait coulait de toute plante, le beurre de tout brin d'herbe ; les animaux domestiques y pouvaient subsister sans abri au fort de l'hiver ; les bois de construction abondaient ; les rivières étaient pleines de saumons, les mers voisines de baleines ; c'était la terre de la richesse, la terre de la liberté. »

Peu d'années après, vers 872, un iarl norvégien , Ingolf, pour éviter la vengeance d'un ennemi, résolut de se rendre en Islande avec son beau-frère Hiorleif.

Il prit en partant, les jambages des portes de sa maison, les jeta à la mer et fit vœu de s'établir aux lieux où s'arrêteraient ces fragments de bois ; il paraît que c'était un usage scandinave : Stockholm fut bâtie à l'endroit où l'on retrouva un bâton lancé à la mer avec l'intention de laisser au hasard ou aux dieux la désignation du lieu où la ville devait être construite (2).

Ingolf aborda sur la côte de l'île appelée encore aujourd'hui *Ingolfshodi*, et s'établit à *Faxo-Fiord* où les jambages de ses portes avaient été découverts par ses esclaves. C'est de ce moment que date la colonisation

(1) *Histoire des États scandinaves*, p. 74.

(2) *Stock* signifie bâton. — *Holm*, île.

de l'Islande. Hiorleif s'était fixé à un endroit de la côte méridionale qui a conservé le nom de Hiorleifshodi. Sa mort fut tragique. Les esclaves indigènes l'attirèrent à la poursuite d'un ours dans une forêt, où ils l'assassinèrent. Ingolf vengea son frère et commença à exploiter les sources de richesses que pouvait offrir le pays.

La découverte de l'Islande amena celle du Groënland. D'intrépides navigateurs qui fréquentaient les parages de l'Islande, guidés par le vol des oiseaux qui leur indiquaient une terre à l'ouest, se mirent à la recherche des pays inconnus. Nul danger n'effrayait leur passion d'excursions lointaines; ils découvrirent le Groënland. Il fallut près d'un siècle pour que cette découverte fut utilisée. Vers 986, Eyrik le Rouge, banni d'Islande comme coupable de meurtre, fit voile avec Herjulf Braddsson, vers le Groënland dont ils commencèrent la colonisation.

Biarné, fils de Herjulf, qui avait quitté sa patrie pour des excursions aventureuses, revint un jour en Islande dans l'espoir d'y trouver son père. Il fut fort étonné d'apprendre que Herjulf était parti, après avoir vendu tout ce qu'il possédait dans le pays , pour aller, au printemps de l'an 986, coloniser le Groënland. Biarné, sans décharger son navire, reprit la mer et se mit à la recherche de son père, dans des régions inconnues pour lui. Sa traversée fut longue ; le vent du Nord le poussait vers le Sud et un épais brouillard lui dérobait la vue des astres. Lorsque les étoiles reparurent et servirent de guide au navigateur, il put voir diverses terres qui ne répondaient pas à la description du Groënland. Il rencontra d'abord un pays boisé rempli de petites collines, puis une plaine couverte de bois ; enfin il aperçut l'île entourée de

hautes montagnes et de glaciers qu'il cherchait : c'est là qu'il s'arrêta et qu'il retrouva son père.

De retour en Norvège, Biarné ne manqua pas de raconter qu'il avait rencontré des contrées inhabitées lorsqu'il s'était perdu sur l'Océan. La description qu'il faisait des rivages inconnus qu'il n'avait fait qu'entrevoir, et son regret de ne les avoir pas visités, montaient l'imagination des hommes du Nord toujours à la recherche de lointaines aventures.

Un de ceux qui se passionnaient le plus aux récits de Biarné, c'était Leif l'Heureux, fils d'Eyrik le Rouge qui avait découvert le Groënland en 989. Il voulait s'illustrer comme son père en découvrant des pays nouveaux. Il acheta à Biarné son navire, recueillit avec soin ses instructions, recruta trente-cinq marins intrépides, embarqua du bétail et des approvisionnements pour coloniser les pays entrevus et se mit en route vers l'année 1000. La première contrée qu'il visita était hérissée de rochers, aussi donna-t-il à cette terre inculte, couverte de galets, le nom de *Helluland* (pays rocailleux) ; les savants croient que c'était *Terre-Neuve*.

Leif ne fit pas long séjour dans cette contrée et il alla bientôt jeter l'ancre dans une plaine boisée qu'il appela *Markland* (pays de forêts) qui paraît être, d'après les descriptions anciennes, la Nouvelle-Écosse.

Ainsi Leif découvrit le nouveau monde. « La société royale des antiquaires de Copenhague, dit M. Pierre Victor (1), vient de publier un ouvrage d'un haut intérêt et qui peut contribuer à répandre une lumière nouvelle sur

(1) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, p. 36.

l'histoire du monde : c'est un recueil de notices, tirées d'anciens manuscrits, relatives à des voyages entrepris par les Scandinaves du dixième au douzième siècle, et qui prouvent que l'Amérique a été, avant Christophe Colomb, visitée plusieurs fois par eux. Ce document ne permet pas de douter que la découverte du nouveau monde ne soit due à ces peuples hardis et aventureux. Cette opinion est fondée sur des observations nautiques, géographiques et philologiques. confirmées par les monuments d'antiquité trouvés dans ces régions et par les renseignements d'une commission de savants américains dont les recherches ont constaté ce fait. »

Arrivé sur le nouveau continent Leif l'Heureux poursuivit ses aventureuses entreprises, et débarqua dans une île couverte de verdure située dans un doux climat : c'est l'île de Nantucket. Les anciennes descriptions du voyage sont d'une exactitude parfaite et conformes à l'état actuel des lieux. Ainsi on rapporte que Leif, arrivé devant une côte, vit son vaisseau à sec à la marée basse ; un bas-fond existe à l'endroit désigné. On rapporte que Leif rencontra une rivière dont il appela le rivage *Furdustrand*, (rivage merveilleux) ; or, des voyageurs modernes y ont constaté un curieux phénomène : par l'effet du mirage. les dunes qui s'étendent au loin près de la mer semblent s'élever jusqu'au ciel.

Leif remonta avec ses compagnons sur le bâtiment dès que la marée haute l'eut remis à flot. Il jeta l'ancre dans un cours d'eau qui sortait d'un lac. Il est à croire que c'est la rivière de Rocasset qui sort en effet d'un lac.

Les navigateurs, habitués au rude climat de l'Islande et du Groënland, furent charmés de la douce température

qui régnait en ces lieux et résolurent d'y passer l'hiver. Le lac abondait en poissons et le pays en gibier. Partout au printemps les oiseaux déposaient à terre des œufs excellents à manger. Plusieurs de ces îles, où nichent en grand nombre les canards et les eiders, sont appelées aujourd'hui *Egg-islands* (île des œufs).

Les troupeaux prospéraient dans de gras pâturages. L'absence de neige durant le premier hiver, la douceur du climat et la fertilité des terres retenaient les voyageurs dans ces beaux lieux dont ils étaient les premiers habitants. Un d'eux, un nommé Tyrker, découvrit sur des coteaux des vignes sauvages chargées de raisins; il laissa le raisin mûrir et en fit un vin excellent, ce qui fit donner au pays le nom de Vinland (*Vinland il godha,* le bon pays du vin).

Les relations modernes des voyages confirment le fait que sur ces coteaux la vigne croissait spontanément.

Les données précises sur la durée du jour, sur les heures que le soleil restait à l'horizon, ont fourni des indications astronomiques suffisantes pour qu'on ait pu calculer que le Vinland devait être placé dans les États de Massachusetts et de Rhode-Island.

Au printemps, les navigateurs retournèrent au Groënland et racontèrent les merveilles de leur voyage. Thorowald, frère de Leif, était avide d'apprendre tous les détails de cette première expédition et devait en entreprendre une seconde. Il s'embarqua avec trente compagnons hardis et aborda en l'année 1002 dans le Vinland.

C'est là qu'il fixa le centre de ses explorations pendant trois ans. Divers documents anciens donnent à penser qu'il s'avança jusqu'à Maryland.

Thorowald avait passé deux années dans le Vinland sans avoir jamais aperçu aucune trace d'être humain; aussi fut-il surpris par une attaque imprévue d'hommes petits, noirs, laids, à large face, à vilaine chevelure. C'étaient des Esquimaux qui, en hiver, émigraient vers le sud; ils traversaient les mers dans des canots faits avec des peaux de bêtes.

Les Norvégiens n'eurent pas de peine à repousser ces sauvages et à les mettre en fuite, mais Thorowald périt dans le combat.

En 1006, un Norvégien, Torfinn Karlsefne, reçut l'hospitalité chez Leif dans le Groënland. Il s'éprit d'amour pour la sœur de son hôte et l'épousa. Il écoutait avec avidité Leif racontant ses découvertes et son séjour au Vinland. L'humeur aventureuse de Torfinn le portait à tenter de nouvelles entreprises dans le pays inconnu ; il fit ses préparatifs de long voyage et partit emmenant avec lui soixante hommes et cinq femmes parmi lesquelles se trouvait Freydis, fille naturelle d'Eyrik le Roux.

Les sauvages qui avaient attaqué Thorwald, et que les Norvégiens appelèrent Skrœlings, firent pendant l'hiver une nouvelle apparition dans le Vinland.

Torfinn comprit qu'il lui serait plus avantageux, dans ce pays désert, de se faire des amis que d'avoir à combattre périodiquement les émigrants. Il parvint à établir avec eux des relations commerciales. Il recevait, en échange d'objets de peu de valeur, des fourrures de grand prix : une peau de petit-gris pour un morceau d'étoffe rouge long d'un empan et de la largeur d'un doigt. Les Skrœlings étaient encore à l'âge de la pierre et en dehors de la civilisation. Ils ne se servaient que d'armes

de silex; ils s'étonnaient beaucoup de voir le fer d'une hache couper si bien le bois, et s'émousser si vite sur la pierre. Ils n'avaient pas encore su domestiquer les animaux utiles à l'agriculture qu'ils ignoraient.

Un jour qu'ils faisaient le commerce de la manière la plus pacifique, un taureau amené d'Islande sortit tout à coup d'une forêt les cornes menaçantes et poussant des mugissements terribles.

Les Skrœlings épouvantés se précipitèrent dans leurs canots et disparurent.

Trois ans s'écoulèrent sans qu'on les vît revenir; puis on aperçut un jour sur la mer un grand nombre de barques dont la rapidité est comparée à celle d'un torrent. Des hommes armés en sortirent et s'avancèrent en poussant des cris effroyables.

Torfinn opposa à ces cris les mugissements du taureau. Les Skrœlings étaient venus avec la ferme résolution de combattre l'animal qu'ils regardaient comme un monstre; ils firent pleuvoir sur lui une grêle de traits.

Le combat s'engagea. Les sauvages étaient si nombreux que Torfinn vit que sa petite troupe, malgré son adresse et son courage, pliait, accablée par le nombre, et lui-même commençait à reculer.

En ce moment de défaillance, Freydis s'écrie : Comment des hommes de cœur peuvent-ils fuir devant des misérables aussi faciles à tuer que des moutons? Oh! si j'avais des armes, une femme vous montrerait qu'elle se bat mieux que vous! »

Alourdie par une grossesse avancée, Freydis ne pouvait suivre la marche des guerriers qui fuyaient. Elle saisit l'épée d'un homme tué, s'arrête, se retourne brus-

quement, le sein nu, l'œil menaçant, et la main brandissant l'épée. A cet aspect, les sauvages, frappés d'étonnement et de frayeur, abandonnent le champ de bataille et s'empressent de regagner leurs canots.

Après une résidence de trois ans dans le Vinland, Torfinn et ses compagnons s'en retournaient au Groënland, lorsqu'ils furent poussés par les vents dans le Markland où ils trouvèrent cinq Skrœlings, un homme barbu, deux femmes et deux enfants. Ils voulurent s'en emparer; ils ne purent saisir que les enfants qu'ils emmenèrent avec eux. Ces enfants apprirent la langue du pays et furent baptisés. Ils racontèrent que deux rois Avalldania et Valldidida gouvernaient les Skrœlings, qu'il n'y avait pas de maisons dans le pays, que les habitants couchaient dans des cavernes ou dans des trous, qu'une autre grande contrée située en face de leur pays était habitée par des gens qui étaient vêtus de blanc. On pense que c'était le *Hvitramannuland* (la grande Irlande).

En 988, Aré Marsson, puissant seigneur de Norvège, fut jeté sur la côte de Hvitramannuland (terres des hommes blancs); on croit que ce pays correspond à celui des deux Carolines, de la Georgie et de la Floride. Aré Marsson se distingua dans les guerres incessantes que les peuplades sauvages avaient entre elles et fut élu roi d'une tribu indigène.

Un nom rendu célèbre par les Sagas est celui de Biœrn. Cet Islandais avait vingt-cinq ans lorsqu'il devint éperdument épris de la belle Thuridhe, qui ne tarda pas à partager sa passion.

Le père de Thuridhe obligea sa fille à épouser le mari qu'il lui avait choisi, un riche armateur nommé Thorro-

dale-Rançonneut. Biœrn possédait des terres dans le voisinage de sa bien-aimée et ne cessait de voir celle qu'il adorait. Le mari averti résolut de se venger. Il n'osait attaquer en face Biœrn dont la vigueur était redoutable; il eut recours à l'assassinat perfide. Il se mit une nuit en embuscade avec deux de ses serviteurs et les deux fils de son voisin Thorer.

Biœrn, prévenu par Thuridhe, s'était armé et préparé à répondre énergiquement à l'attaque prévue; il mit ses agresseurs en fuite et tua les deux fils de Thorer. Traduit devant le *thing*, assemblée judiciaire du canton de Thorsne, il fut condamné au payement du prix du sang et à un bannissement de trois ans. Il partit pour le Danemark vers 986, se rendit à Jomsborg, se fit remarquer dans la confréri e ou école militaire des Jomsviking, et acquit une reno mmée de bravoure dans la guerre de Suède et de Poméranie. Il rentra ensuite dans sa patrie pour revoir sa bien-aimée. Thuridhe avait mis au monde un fils nommé Kiartan, célèbre dans les sagas islandaises.

L'absence, au lieu d'éteindre la passion de Biœrn et de Thuridhe, n'avait fait que la rendre plus ardente. Le mari, furieux du retour de son ennemi et de la constance de son amour, ne respirait que la vengeance. Il avait mis de son côté Godhé de Helgafell, frère de sa femme. Pour échapper à une seconde condamnation, Biœrn se vit obligé de s'expatrier de nouveau; il s'embarqua dans un port près de Kamb, et de bien longtemps on n'entendit plus parler de lui. Qu'était-il devenu?

Or, voici ce qu'on lit dans le soixante-quatrième cha-

pitre d'Eyrbyggia Saga (1) : « Gudhleif, fils de Gudhlang le Riche et frère de Torfinn, l'ancêtre des Sturlungs, était un grand armateur. Il possédait un grand navire, et Thorolf, fils d'Eyralopt, en avait un autre ; de concert ils livrèrent bataille au fils de Sigvaldé-iarl, à Gyrdh, qui perdit un œil. Vers la fin du règne de saint Olaf, Gudhleif ayant fait un voyage à Dublin, naviguait vers l'ouest pour retourner en Islande, et il se trouvait à l'ouest de l'Irlande, lorsqu'un grand vent du nord-est le poussa si loin en mer vers l'ouest et le sud-ouest qu'il ne savait plus où se trouvait la terre. Comme l'été était avancé, ils firent de nombreux vœux pour être préservés d'un naufrage et il arriva qu'ils aperçurent la terre. C'était une grande contrée qu'ils ne connaissaient pas. Gudhleif et les siens prirent la résolution d'y débarquer, parce qu'ils étaient fatigués d'avoir été longtemps ballottés sur mer. Ils trouvèrent un bon port et ils étaient à terre depuis peu de temps, lorsqu'il arriva des gens dont pas un ne leur était connu, mais il leur semblait fort que ceux-ci parlaient l'irlandais. Bientôt cette multitude, s'étant accrue au nombre de plusieurs centaines, assaillit les navigateurs, s'empara d'eux tous, les chargea de liens et les emmena vers le haut pays. Conduits à une assemblée pour y être jugés, ils comprirent que les uns voulaient les massacrer de suite ; les autres les partager entre eux et les réduire à l'esclavage. Pendant les délibérations ils virent approcher une troupe de cavaliers avec un étendard, d'où ils conclurent qu'il devait y avoir un chef dans cette troupe. Lorsque celle-ci fut arrivée, ils virent chevaucher sous

(1) Nous empruntons à M. Beauvois la traduction qu'il a donnée en l'accompagnant du texte islandais. (*La Découverte du nouveau monde*, p. 50.)

l'étendard un homme grand et vigoureux, déjà très âgé et à cheveux blancs. Tous les assistants s'inclinèrent devant ce personnage et l'accueillirent de leur mieux; c'est à lui que fut laissée la décision de l'affaire. Le vieillard envoya chercher Gudhleif et ses gens, leur adressa la parole en langue norrène et leur demanda de quel pays ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient Islandais pour la plupart. « Et quels sont les Islandais parmi vous? » Gudhleif dit qu'il en était un et salua le vieillard qui lui fit bon accueil et lui demanda de quelle contrée de l'Islande il était. Gudhleif répondit qu'il était du canton de Borgarfiœrdh, — et de quel endroit. »

« Renseigné sur ce point par Gudhleif, il l'interroge sur presque tous les personnages considérables de Borgarfiœrdh. Et dans ces entretiens, il s'informe exactement à tous égards d'abord de Snorré Godhé et de sa sœur Thuridhe, de Frodha et surtout de Kiartan, fils de cette dernière, lequel était alors maître de Frodha. Les indigènes de leur côté criaient qu'il fallait prendre une résolution quelconque relativement à l'équipage de ce navire. Alors le chef se met à l'écart et choisit douze hommes avec lesquels il délibéra longtemps. Ensuite ils revinrent vers la foule, et le chef dit à Gudhleif et aux siens : « Nous avons délibéré à votre égard avec les gens du pays, et ils s'en sont remis à ma décision. Je vous laisse libres d'aller où il vous plaira, mais alors même que l'été vous semblerait bien avancé, je vous conseille de vous éloigner promptement, car il ne faut pas se fier aux indigènes, et il ne fait pas bon avoir affaire à eux ; ils croient d'ailleurs que la loi a été violée à leur préjudice. — Mais, dit Gudhleif, s'il nous est donné de revoir notre pa-

trie, comment nommerons-nous celui qui nous a sauvés?
— Je ne puis vous le dire, répondit-il, car je ne veux pas que mes parents ou mes frères d'armes fassent un voyage comme celui que vous auriez fait, si je n'eusse été présent pour vous protéger. Maintenant je suis arrivé à un âge où je puis m'attendre à chaque instant à succomber de vieillesse. Mais quand même je vivrais encore quelque temps, il y a dans le pays des chefs plus puissants que moi; ils ne sont pas actuellement dans la contrée où vous avez abordé; mais s'ils viennent, ils auront peu de ménagement pour des étrangers. » Ensuite il fit appareiller leur navire et resta là jusqu'à ce qu'il s'élevât un vent favorable pour partir. Mais avant de les quitter, il tira de son doigt un anneau et le confia à Gudhleif ainsi qu'une bonne épée en lui disant : « S'il t'est donné de retourner en Islande, tu remettras cette épée à Kiartan, le maître de Frodha, et cet anneau à Thuridhe sa mère. — Mais, demanda Gudhleif, de qui dirai-je que viennent ces présents? — Dis, comme c'est la vérité, qu'ils sont envoyés par une personne qui était en meilleurs termes avec la dame de Frodha qu'avec son frère le Godhé de Helgafell. Mais si quelqu'un croit savoir à qui ont appartenu ces objets, dis-leur de ma part que je défends à qui que ce soit de venir me trouver; car c'est une entreprise périlleuse, à moins que l'on n'ait comme vous la chance de trouver un lieu d'abordage favorable. Ce pays est étendu et mal pourvu de ports; partout un mauvais accueil attend les étrangers, à moins qu'ils ne soient dans les mêmes circonstances que vous. » Après quoi Gudhleif et les siens se mirent en route et arrivèrent en Irlande à une époque avancée de l'automne.

Ils passèrent l'hiver à Dyflinn (Dublin), et, l'été suivant, ils firent voile pour l'Islande, où ils remirent les présents aux destinataires. Des personnes tiennent pour certain que le chef indigène était Biœrn-Breidhvikingakappé, mais il n'y a pas d'autres notions certaines à cet égard que celles que l'on a rapportées. »

Le Vinland eut des relations commerciales avec la Norvège et lui fournit surtout des dents de morse, des bois de construction et de précieux bois d'Amérique. Puis ces pays furent tellement abandonnés et oubliés que leur existence même a été mise en doute.

L'Islande et le Groënland eurent leurs jours prospères. Les lettres et les arts fleurirent même dans la vieille Islande.

Des rois de Norvège eurent la maladresse, au lieu de favoriser ces colonies, de se réserver le monopole du commerce, et d'interdire à l'industrie privée toute navigation vers la région.

Le Groënland, en 1261, perdit ses libertés municipales. Il eut tous les malheurs à subir : la ruine de son commerce, les invasions des Esquimaux qui détruisirent la ville de Gaudu, des accumulations de glace qui engloutirent plusieurs localités et les ravages de la peste noire qui vinrent s'ajouter à ceux de la guerre et des bouleversements de la nature.

En février 1477, Christophe Colomb aborda en Islande; il rechercha et ne put trouver aucun renseignement sur l'Amérique.

Lorsque le temps de la piraterie fut passé, les Normands, de corsaires, devinrent des navigateurs commerçants. Érik, fils du roi de Norvège Harald aux

beaux cheveux, s'honorait du surnom de *marchand*.

Les Norvégiens furent au moyen âge les plus habiles marins de l'Europe ; et ce petit peuple, sous le gouvernement du roi Oscar II, a atteint le troisième rang dans la liste des grandes puissances maritimes.

Les vikings et leurs descendants ont parcouru toutes les mers ; les Norvégiens ont fondé des colonies dans les pays les plus rebelles à toute culture, fréquenté jusqu'en 1347 le continent américain, devancé les voyageurs célèbres dans les contrées inconnues, franchi le détroit de Davis, pénétré dans celui de Lancastre et dans une partie de celui de Barrow. Des découvertes récentes fournissent la preuve que les Scandinaves poussèrent leur excursion jusque dans l'Amérique méridionale et y formèrent des établissements. Dans des fouilles faites aux environs de Bahia, au Brésil, on a trouvé une dalle recouverte d'anciens caractères islandais, des vestiges d'habitation pareils, sous le rapport architectonique, aux ruines du nord de l'Europe et une statue de Thor avec tous ses attributs, le marteau, les gantelets et la ceinture magique (1).

Dans plusieurs parties de l'Amérique, et notamment sur la côte orientale de la baie de Baffeen, on a rencontré des pierres avec des incriptions runiques.

Chaque jour les savants du Nord font de précieuses découvertes et portent la lumière dans quelque coin obscur de l'histoire de leurs antiquités nationales. En finissant ce chapitre, nous éprouvons surtout un regret.

(1) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves,* par Pierre Victor, p. 36, Paris, 1842.

que nous avons déjà ressenti à la fin de plusieurs autres, d'être obligé de nous arrêter lorsque nous aurions eu tant de détails curieux à raconter encore (1).

(1) On peut consulter : *Les Sagas islandaises* ou *Expéditions et établissements des Norvégiens en Amérique, du neuvième au dixième siècle*, par le Dr A. Gudron (*Annales des voyages*, t. III, p. 137). — *Historia Vinlandiæ antiquæ*, par Torfœus. — *Antiquitates americanæ*, par Rafin. — *Antiquités américaines* (abrégé de l'ouvrage de Rafin). — *La Découverte du nouveau monde*, par M. E. Beauvois, etc., etc.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages

INTRODUCTION ........................................ V

CHAPITRE PREMIER. — La vie des Normands............. 1

Les Normands. — Leurs dieux. — Adoration de la Force. — La Peur, crime punissable. — Mort violente glorifiée. — Le bourreau et les sept patients. — Immortalité de l'âme. — Pacte de frères. — L'amitié et l'amour. — Nourriture. — Arts et sciences. — Constitution politique.

CHAPITRE II. — Mœurs et institutions...................... 12

Causes de émigrations. — Les vikings poétisés. — Chevalerie du Nord. — La piraterie glorifiée. — Écoles militaires. — Cupidité, fourberie et cruauté des Normands. — Leur savoir trop prôné.

CHAPITRE III. — Condition de la femme du Nord............ 26

L'homme, roi de la famille. — La femme prêtresse, la Vala. — La jeune fille protégée par des dragons, ou cachée sous terre. — Vœu fait à une fiancée. — La Beauté prix de la victoire. — Les femmes de Warenda. — La compagne du viking. — Vœu de célibat.

CHAPITRE IV. — Regner Lodbrog, viking et skalde........... 37

Regner Lodbrog d'après l'histoire et les sagas. — Expéditions guerrières et aventures étranges. — Drapa funèbre composée pendant qu'il mourait dans d'horribles tortures.

Pages.

Chapitre V. — Olaf, viking et saint........................ 49

Triomphe du christianisme dans le Nord. — Brigandages et sainteté du roi Olaf, patron de la Norvège.

Chapitre VI. — Les Normands en Russie.................. 55

I. Normands, Varègues-Russes. — Les Slaves. — II. Invasions des Normands chez les Slaves. — III. Rourik, élu *grand-prince* par les Slaves. — IV. Ascold et Dir. — Constantinople sauvée. — V. Oleg fait périr Ascold et Dir. — Amours d'Igor et d'Olga. — Expédition en Orient. — Traité avec l'Empereur. — VI. Igor grand-prince de Russie. — Son expédition à Constantinople. — Sa fin tragique. — VII. Olga. Perfidie et cruauté de ses vengeances, sa sagesse et son courage. — Solennité de son baptême. — VIII. Sviatoslof refuse de se faire baptiser. — Son portrait, sa vie, conquêtes et revers. — IX. Vladimir. — Sa vie. — Enquête pour le choix d'une religion. — Son baptême. — Son mariage. — Baptême du peuple en masse. — Baptême posthume. — *La dégringolade du diable.* — Mort d Vladimir. — X. Varègues de la garde de l'empereur d'Orient.

Chapitre VII. — Les Normands en Angleterre............. 107

Invasions normandes. — Les fils de Regner Lodbrog. — Le roi saint Edmond martyr. — Alfred le Grand; ses revers, sa disparition, sa gloire et sa puissance. — Le roi anglais Ethelred, le Danois Svend et le Norvégien Olaf. — Saint-Barthélemy de Normands et la vengeance. — Svend et Thurchill. — Horrible mort de saint Elphège. — Partage du royaume d'Angleterre. — Canut le Grand. — Les Normands en Écosse. — Macbeth.

Chapitre VIII. — Les Normands en France et en Allemagne. 136

I. Invasions et ravages. — II. Invasions dans le midi. — III. Les vikings Hasting et Biœrn. — IV. Les vikings Godefroy, Rourik, Ragenaire; ravages en France, en Allemagne, en Hollande. — V. Désolation et lamentations. — VI. Siège de Paris. — VII. Robert le Fort; Eudes sacré roi. — VIII. Rollon assiège Paris; son mariage avec la fille du roi; il devient duc de Normandie. — IX. Sagesse de son administration.

Pages.

Chapitre IX. — Conquête de l'Angleterre par les Normands de France........................................ 193

En Angleterre, Godwin et le roi Édouard. — En France, Robert le Diable et Guillaume le Bâtard. — Guillaume en visite à Londres. — Harold en visite à Rouen. — Guillaume revendique la couronne d'Angleterre. — Bataille de Hastings. — Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. — Sagesse et cruauté. — Rapacité et fortune énorme. — Luttes contre ses propres enfants et contre le roi de France. — Triste mort et tristes funérailles.

Chapitre X. — Les Normands en Espagne et en Afrique..... 220

Première invasion en Galice et à Séville. — Nouvelles invasions : Sisenando et saint Rosendo. — Prise de Saint-Jacques de Compostelle. — La ville épiscopale de Tuy. — Le viking Ulf. — Invasions des XIe et XIIe siècles. — Roger, Normand chrétien. — Ses aventures. — Son mariage avec la fille de la comtesse de Barcelone. — Robert, Normand chrétien, rebâtit Tarragone. — Sigurd et ses exploits. — Les Normands littérateurs.

Chapitre XI. — Les Normands en Italie et en Sicile........ 248

Hasting à Luna, étrange histoire. — Les Normands Drengo et ses frères; comté d'Aversa. — Arrivée des fils de Tancrède de Hauteville en Italie; leurs combats pour et contre les Grecs, pour et contre le pape. — Guillaume Bras de Fer. — Saint-Barthélemy de Normands. — Les chevaliers normands pris par les moines du Mont-Cassin. — Le pape, général d'armée, vaincu par les Normands. — Robert Guiscard devient duc des Pouilles et de la Calabre, et Roger, son frère, grand comte de Sicile.

Chapitre XII. — Les Normands en Grèce................. 282

Guiscard et son fils Bohémond. — Expédition contre Alexis, empereur de Constantinople. — Alexis battu et en fuite. — Prise de Durazzo. — Guiscard revient en Italie pour battre l'empereur d'Allemagne. — Il incendie Rome dont il veut *changer* la population. — Protecteur du pape. — Retour en Grèce. — Flotte chavirée par la force des bras. — Mort de Guiscard. — Légende sur sa mort. — Son cercueil fait naufrage. — Ses successeurs et ceux de Roger, roi de Sicile.

Pages.

Chapitre XIII. — Les Normands en Syrie.................. 301

Bohémond part pour la croisade avec Tancrède. — Réception au palais d'Alexis. — Conquêtes des croisés. — Bohémond prince d'Antioche. — Sa captivité chez un Turc. — Mort simulée. — Retour en Italie. — Voyage en France où il épouse la fille du roi. — Sa mère sauve Brindes. — Retour en Grèce. — Siège de Durazzo. — Fourberie de l'Empereur. — Traité de paix. — Mort de Bohémond. — Princes d'Antioche.

Chapitre XIV. — Les Normands en Amérique . . . . . . . . 338

Les Normands navigateurs. —Découvertes : les îles Féroé, l'Islande, le Groënland, l'Amérique. — Leif-l'Heureux au Marckland, au rivage Merveilleux, à l'île des Œufs et au pays du vin (le Vinland). — Voyages en Amérique : Torowald. — Torfinn, Freydis et leur combat contre les sauvages. — Aré Marsson et ses aventures. — Biœrn et ses amours. — Gudleif et le chef mystérieux des sauvages. — Les colonies scandinaves.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

